

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PENDANT LES ANNÉES 1790, 1791 ET 1792,
PAR ÉTIENNE MARCHAND,
PRÉCÉDÉ
D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE;
AUQUEL ON A JOINT
DES RECHERCHES SUR LES TERRES AUSTRALES DE DRAKE,
ET
UN EXAMEN CRITIQUE DU VOYAGE DE ROGGEWEEN;
AVEC CARTES ET FIGURES:
PAR C. P. CLARET FLEURIEU,
De l'Institut national des Sciences et des Arts,
et du Bureau des Longitudes.

TOME II.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
AN VI.

T A B L E
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

CHAPITRE IV. Relâche à *Norfolk Bay* de *Dixon*, qui est la *Baya de Guadalupe* des Espagnols. — Opérations et événemens pendant le séjour dans cette Baie, nommée par les Naturels *Tchinkitâné*; Traite des Pelleteries. — Description de la Baie et de ses environs. — Productions terrestres et animaux. — Description des Naturels et de leurs habillemens. — Population de la Baie. — Ses habitans connoissoient le fer et le cuivre. — Leurs arts, leur industrie, leurs armes, leurs outils, leurs pirogues, leurs habitations, &c. — Paroissent avoir quelque idée d'un Etre suprême. — Ce qu'on peut penser de leur Gouvernement. — Leur habileté dans le commerce d'échange. — Leur goût pour le Chant. — Leurs mœurs, leurs usages, leur caractère. — Vocabulaire de la Langue de *Tchinkitâné*. Page 1

CHAPITRE V. Départ de *Tchinkitâné*. — Reconnoissance de *Cloak-Bay*, du Détroit de *Cox*, et d'une partie de la côte occidentale des îles nommées par les Anglais îles de *Queen-Charlotte*, et découvertes antérieurement par la *Pérouse*. — Découverte de trois bons Ports sur cette Côte. — Traite des Pelleteries. — Description de ces îles et de leurs habitans. — Arrivée devant *Nootka-Sound*. — On renonce au projet d'y mouiller, et l'on fait route pour la *Chine*. 113

- CHAPITRE VI. Conjecture sur la manière dont a pu se peupler la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; et vues générales de cette Côte et des deux *Amériques* sous le rapport de la *Civilisation*. Page 232
- CHAPITRE VII. Navigation de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* aux îles *Sandwich*. — On s'y pourvoit de *Rafraîchissemens* sans y mouiller. — La hauteur perpendiculaire de quelques-unes des montagnes de ces îles déterminée par approximation. — Recherches sur la Question : A qui appartient la première découverte de ces îles ! — Des îles *Sandwich* à *Macao*, en passant par l'Archipel de *Mari-Anne*. — Séjour à *Macao*. — L'introduction des *Fourrures* à la *Chine*, par les Ports du *Midi*, venoit d'être prohibée. — Considérations générales sur l'état actuel du Commerce des *Pelletteries*, et sur ce qu'on en peut attendre pour l'avenir. 274
- CHAPITRE VIII. Départ de *Macao*. — Traversée de la *Mer de Chine*. — Rectification de la Carte de cette Mer. — On passe par le Détroit de *Gaspar* entre les îles de *Banca* et de *Billiton*. — Nouvelle Carte des deux Détroits qui se présentent entre ces îles. — Préférence à donner à ces Détroits sur celui de *Banca*. — Navigation depuis le Détroit de *Gaspar* jusqu'à l'île de *France*. — Relâche et séjour au Port du *Nord-Ouest* de cette dernière île. 395
- CHAPITRE IX ET DERNIER. Départ de l'île de *France*. — Le *Solide* touche à l'île *Bourbon*, aujourd'hui l'île de la *Réunion*, pour y charger du *Café*. — Navigation de cette île à celle de *Sainte-Hélène*. — Relâche à cette

DES MATIÈRES. vij

dernière île. — Instructions pour mouiller sur sa rade.
 — Ressources qu'offre cette île. — Diverses Considérations sur *Sainte-Hélène*. — Avantages de sa position et de celle de *Gibraltar*, pour la Nation qui occupe ces deux Rochers. — Navigation de *Sainte-Hélène* au Détroit de *Gibraltar*. — Le *Solide* fait son retour à *Toulon*. — Sur la durée des Voyages autour du Monde, et les moyens qui pourroient l'accourcir. — Éloges dus aux Armateurs du Navire, au Capitaine et à l'État-major. — Utilité des Méthodes nouvelles pour déterminer à la Mer la position du Vaisseau Page 439

P. S. Sur le Résultat de l'Expédition 519

VOCABULAIRE de *Walûtahô* 523

VOCABULAIRE de *Tchûnkîtâné* 528

ERRATA 530

N. B. Les Tableaux des deux Vocabulaires se trouvent à la fin du Volume.

FIN de la Table des Matières du Tome II.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PENDANT LES ANNÉES

1790, 1791 et 1792.

CHAPITRE IV.

RELÂCHE à Norfolk-Bay de Dixon , la Baie de Guadalupa des Espagnols , nommée par les Naturels Tchinkîtâné. — Opérations , événemens , et Traite des Pelleteries. — Description de la Baie et de ses environs. — Productions terrestres et animaux. — Population de la Baie. — Description des Naturels. — Habillemens , Arts , industrie , armes , outils , pirogues , habitations , &c. — Gouvernement , mœurs , usages , caractère des habitans. — Vocabulaire de la Langue de Tchinkîtâné.

AVANT que de s'engager dans la Baie où l'on se proposoit de commencer la Traite des Pelleteries , le capitaine *Marchand* avoit jugé qu'il

1791.

Avril.

12.

1791. étoit prudent de faire visiter l'entrée et de re-
 Août. connoître les parties de la côte où l'on pourroit
 12. espérer que le fond offriroit un bon mouillage.
 Le capitaine *Chanal* avoit été chargé de cette com-
 mission, dans laquelle il étoit accompagné du
 lieutenant *Infernet* et du premier chirurgien
Roblet; et il avoit pris les Relèvemens et les Sondes
 de la Baie, qu'il a rapportés sur le Plan qu'il en
 a dressé¹. A quatre milles environ de distance dans
 le Nord-Nord-Est du Cap qui termine au Sud la
 côte de l'Ouest, et que le capitaine *Dixon* a
 nommé cap *Whites*, du nom d'un de ses Officiers,
 il avoit trouvé une Anse qui offroit, à la fois,
 un bon ancrage, un débarquement facile, un
 ruisseau d'excellente eau et une Aiguade commode;
 mais il n'y avoit aperçu ni habitans ni habitations;
 il avoit seulement reconnu dans les environs de
 l'Anse, des indices qui annonçoient que les Na-
 turels y formoient quelquefois des établissemens
 temporaires. On étoit sur le point d'abandonner
 le projet de faire entrer le Vaisseau dans la Baie,
 et l'on s'occupoit déjà de l'idée de se porter
 sur quelque point plus méridional, lorsque des pi-
 rogues, venues des parties orientales à la rencontre
 du Vaisseau, ne laissèrent plus douter que la Baie

¹ Voyez ce Plan, Pl. VIII.

ne fût habitée¹. Les Naturels qui les montoient, vendirent quelques peaux d'Ours, et une jeune Loure récemment tuée : et sur l'assurance qu'ils donnèrent, de ne pas tarder à apporter des Pelleteries de toutes les espèces, on avoit conduit le Vaisseau au Mouillage qui avoit été reconnu. L'Anse dans laquelle on avoit laissé tomber l'ancre, est située sur la côte méridionale de l'île *Pitt*², qui forme, du côté du Nord-Ouest, la grande Baie de *Guadalupa*, *Norfolk-Bay* de *Dixon*, à laquelle les Naturels donnent le nom de *Tchinkitâné*.

1791.

Août.

12.

Les Américains furent fidèles à leur promesse; et ils prouvèrent que, si les Européens mettent un si grand prix aux Fourrures, qu'ils font le tour du Monde pour les partager avec eux, ils ne mettent pas eux-mêmes moins d'empressement à échanger leur superflu contre les marchandises d'*Europe*, dont on leur a fait connoître l'usage et l'utilité. A peine le jour commençoit à poindre, qu'on vit arriver une flottille de quinze pirogues, montée de cent trente ou cent quarante Américains,

13.

¹ Le Rédacteur du Journal de *Dixon* rapporte que la première pirogue des Américains qui vint à son bord, portoit à l'extrémité d'une longue perche, une touffe de plumes blanches, que, de loin, on avoit prise pour un pavillon blanc; il jugea que ce devoit être un signal de paix et d'amitié. (*Dixon's Voyage*, page 180.)

² Voyez dans l'*Introduction* le Voyage de *Portlock* en 1786-87.

1791. hommes, femmes ou enfans. Ils arrivoient en chantant ; et l'on s'est assuré, par la suite, que c'est
Août. parmi eux un usage constant, de commencer et de terminer par des chants, leurs opérations de commerce avec les Étrangers. Le nombre des Naturels, considérable en comparaison de celui de l'Équipage du Vaisseau, et la connoissance qu'on avoit, par le rapport des Voyageurs, de l'inclination qu'ont ces Américains pour le vol, et de leur adresse singulière à dérober tout ce qu'ils peuvent enlever sans être aperçus, décida à ne pas leur permettre de monter à bord : les échanges s'établirent entre les bateaux du *Solide* et les pirogues américaines. Le Marché étoit bien fourni de diverses espèces de Pelleteries : on acheta plusieurs peaux de Loutre de toutes qualités, et d'autres fourrures de moindre valeur. Les marchandises que les Naturels préféroient dans les échanges, étoient les bassins et sur-tout ceux de cuivre, les casseroles, les bouilloires de fer-blanc, les marmites de fer coulé, les poignards, les lances, les hallebardes, les piques et les sabres : ils attachent peu de valeur aux haches, aux scies, aux couteaux à deux mains, aux marteaux, aux clous, et aux autres outils ou instrumens de fer. Mais on ignoroit que les articles qui, dans le commerce avec eux, obtiennent la plus grande faveur, sont les vêtemens européens de différentes

sortes ; on ne s'en étoit pas pourvu pour la Traite ; on eut recours à ceux qu'on avoit en réserve pour les besoins de l'Équipage ; et l'espèce de marchandises contre lesquelles on les échangeoit , pouvoit ôter toute inquiétude pour le cas où la nature et la durée du voyage mettroient dans la nécessité de se vêtir chaudement. Les vêtemens étoient les seuls effets pour lesquels il fut possible d'obtenir les belles peaux de Loutre de la première qualité. Les petits couteaux , les grains de verre coloré , les bagues , les boutons de métal , et tous ces colifichets d'Europe , dont , en général , les Insulaires du *Grand-Océan* se montrent si curieux , étoient à peine agréés en pur don , ou en pot-de-vin des marchés ; car l'usage des Naturels de cette partie de la côte est de ne terminer aucun échange , sans exiger un présent qu'ils nomment *Stok* : on voit que déjà ils commencent à *s'europeaniser*. Ils sont déjà vêtus en partie à la mode d'Europe : la plupart avoient des vestes de drap , des culottes d'étoffe , des chemises ; et dans le nombre des effets qui composent actuellement leur mobilier , on reconnut des cassettes fermant à clef , et divers objets qu'ils n'avoient pu recevoir que des habitans de l'Ancien Monde , dont la visite avoit devancé celle des Français. Presque tous les vêtemens étoient de fabrique anglaise ; mais on eut lieu de présumer que quelque Vaisseau des *États-Unis* pouvoit

1791.

Août.

13.

1791. également avoir fait la Traite dans la Baie de
 Août. *Tchinkitané* ou dans son voisinage , parce qu'on
 .13. reconnut deux monnoies de cuivre de la province
 de *Massachuset* qu'un jeune homme portoit en
 pendans d'oreilles.

Les Naturels avec lesquels on trafiquoit ne tardèrent pas à faire entendre aux Français que les Étrangers qui les avoient précédés dans la Baie payoient très-magnifiquement : et l'on n'eut pas de peine à s'en apercevoir ; car en leur offrant ensemble trois ou quatre des principaux articles de Traite , on les satisfaisoit à peine lorsqu'il s'agissoit d'échanger une peau des premières qualités. Ils examinoient avec la plus scrupuleuse attention , retournoient dans tous les sens , tout ce qui leur étoit présenté , et ils savoient très-bien en reconnoître les défauts et les faire remarquer : d'autre part , ils employoient l'art et la ruse à parer leur marchandise ; et l'on peut dire que , sous le rapport de l'intérêt et du trafic , ils ont déjà fait de grands pas dans la civilisation , et que les Hébreux modernes auroient peut-être peu de choses à leur apprendre.

Les Américains regagnèrent la terre à une heure de l'après-midi , et promirent qu'on les reverroit le lendemain. On avoit traité dans la matinée plus de deux cents Fourrures , la plupart de Loure et d'Ours ; mais on n'en comptoit qu'un petit nombre

des premières qualités ; le surplus consistoit en peaux de jeunes Loutres , ou en peaux coupées par bandes qui avoient déjà été employées en vêtemens. 1791.
Août.
13.

Les capitaines *Marchand* et *Chanal* et quelques autres personnes de l'État-major descendirent à terre dans l'après-midi. On avoit fait prendre des armes à l'Équipage du Canot ; mais on ne fut pas dans le cas d'en faire usage ; la conduite des habitans fut paisible et amicale ; ils se montrèrent même officieux , et aidèrent les matelots à remplir d'eau quelques barriques : ce ne fut pas , il est vrai , sans être préalablement convenus du salaire qui leur seroit payé ; mais on en fut quitte pour quelques bagues de métal. On visita les établissemens de la côte de l'Ouest que les Naturels paroissent ne jamais occuper à demeure , mais seulement pendant les séjours que les Vaisseaux de Traite font dans leur Baie , et dans les temps où eux-mêmes se livrent à la pêche pour leur approvisionnement d'hiver. Comme ils transportent avec eux tout leur mobilier , leurs lances , leurs dards , leurs harpons de pêche , leurs ustensiles de cuisine ; ils peuvent s'établir , pour un temps , par-tout où quelque motif les détermine à faire une station. Un de ces établissemens temporaires qu'on visita , et qui étoit placé à l'entrée d'un bois , consistoit en une hutte construite avec quelques pieux fichés en terre. L'extrémité

1791. supérieure de ces pieux , remplacés quelquefois par
 Août. les lances de guerre , supporte des branches d'arbre ,
 13. sèches ou vertes , croisées , enlacées de manière à
 laisser une ouverture dans le milieu du faitage ,
 et recouvertes de peaux tannées et d'écorce de
 sapin enlevée en grandes pièces : ce méchant
 couvert suffit à peine pour les mettre à l'abri de la
 pluie. Le feu est établi dans le milieu et quel-
 quefois en dehors de la hutte ; et l'on vit déjà en
 service les marmites qui leur avoient été vendues
 le matin. Chaque famille occupe un de ces abris ;
 mais si la pluie est abondante et le froid trop vif¹ ,
 deux huttes sont adossées l'une à l'autre , et le feu
 s'établit dans le milieu de l'espace qu'elles occupent.

Le capitaine *Marchand* , avant de se rembarquer
 dans son canot , proposa à un des Américains de
 l'emmener à bord du Vaisseau ; tous y consen-
 tirent , mais sous la condition qu'un des Français
 seroit laissé à terre ; et l'on put juger par leur
 réponse , qu'ils ne mettent pas moins de pru-
 dence et de finesse dans leur conduite politique ,
 que n'en avoit annoncé leur conduite dans le
 commerce : avec des payemens reçus comptant et
 des otages , ni la fortune ni la personne ne peuvent
 se trouver compromises. On ne se quitta pas sans
 s'être donné des signes réciproques d'amitié ; et

¹ Observations de *Roblet*.

les Américains firent entendre que, s'ils avoient l'assurance que le Vaisseau séjournât dix jours dans la Baie, ils iroient chasser dans l'intérieur des terres, et en rapporteroient plus de Fourrures de toute espèce qu'on ne voudroit en acheter.

1791.
Août.
13.
14.

Les mêmes Naturels avec qui l'on avoit traité le 13, se rendirent au Vaisseau le 14. Le Marché ne fut pas aussi bien approvisionné qu'il l'avoit été la veille : on acheta cependant quelques belles peaux de Loutre, et plusieurs autres de moindre valeur. Quand les échanges furent terminés, la plupart des pirogues retournèrent à la côte de l'Est d'où on les avoit vues venir lorsque le Vaisseau se présenta à l'entrée de la Baie : ceux qui les montoient assurèrent, en prenant congé des Français, qu'ils ne tarderoient pas à revenir avec une nouvelle provision de Fourrures : il est probable qu'ils alloient en traiter chez leurs voisins, avec une partie des marchandises d'*Europe* qu'ils avoient reçues pour le prix des premières ; et sans doute ils se proposoient bien de faire payer chèrement aux Étrangers les droits de courtage et de commission.

Les échanges continuèrent les jours suivans : 15 à 25. quelques pirogues venoient de la côte de l'île *Pitt*, devant laquelle le Vaisseau étoit à l'ancre ; d'autres de la côte de l'Est ou la grande Terre : les unes et les autres étoient montées par les mêmes hommes

1791. avec lesquels on avoit déjà trafiqué. On traita
 Août. diverses Pelleteries, parmi lesquelles se trouvoient
 15 à 21. de belles peaux de Loure , qui paroissoient
 être la depouille d'animaux tués depuis très-peu
 de temps. Les Ouvriers pelletiers embarqués sur
 le *Solide* étoient occupés à visiter toutes les peaux ,
 à les battre pour en faire sortir la poussière et la
 vermine , et à donner à celles qui étoient encore
 fraîches , la préparation qui pouvoit assurer leur
 conservation jusqu'à l'arrivée à la *Chine*. Cepen-
 dant, on coupoit du bois à terre, on se pour-
 voyoit d'eau, on faisoit tous les préparatifs du
 départ ; et dans des excursions répétées , on ac-
 quéroit sur le pays et sur l'espèce d'hommes qui
 l'habitent, toutes les connoissances que la difficulté
 de s'entendre avec les Naturels , et l'obligation,
 pour sa sûreté , de ne pas s'écarter de la côte ,
 permirent de se procurer. Aussitôt que les Amé-
 ricains s'aperçurent que l'on se dispoit à quitter
 la Baie , ils étalèrent tout ce qui leur restoit à
 vendre ; mais l'assurance du prochain départ du
 vaisseau ne put les engager à baisser leur prix ;
 il régnoit entre eux un accord qui prouve , ou
 une grande habitude des échanges , ou une sin-
 gulière intelligence qui supplée chez eux à une
 longue pratique du commerce : leur opiniâtreté à
 ne pas réduire leurs prétentions , est telle qu'on en
 a vu demeurer constamment deux jours de suite

à l'entour du Vaisseau , avec des Fourrures qu'ils ont fini par remporter à terre , parce que l'on s'est refusé à leur en accorder le prix exorbitant qu'ils n'avoient pas craint d'en demander. 1791. Août. 15 à 21.

Le capitaine *Marchand* , en comparant la quantité de Fourrures qu'il s'étoit procurée dans la Baie de *Tchinkitâné* , avec celle qu'en avoit obtenu le capitaine *Dixon* , en 1787 , trouva que , sans avoir eu un succès égal , il n'avoit pas à regretter le temps qu'il avoit donné à cette relâche : il jugea qu'il avoit épuisé tout ce que la Baie peut fournir à un Vaisseau , et qu'une plus longue station ne procureroit pas un accroissement de produit qui pût compenser la dépense journalière du Navire.

Il avoit traité :

- 100 peaux de Loutre de première qualité , la plupart crues ou à moitié préparées ;
- 250 peaux de jeune Loutre blonde ;
- 36 peaux d'Ours entières et 13 demi-peaux ;
- Une quantité considérable de peaux de Loutre coupées en bandes , de qualité inférieure , la plupart très-usées , qui pouvoient être évaluées à 150 peaux ;
- 37 peaux de Veau-marin ;
- 60 peaux de Castor , de Vison et autres animaux ;
- Un sac contenant quelques peaux d'Écureuil et plusieurs queues de Loutre ;
- Un tapis de peaux de Marmotte ;

1791. Un autre tapis composé en partie de peaux de
Août. Marmotte, en partie de peaux d'Ours.
15 à 21.

LE Journal du Voyage de *Dixon*, le seul que nous connoissions jusqu'à ce jour, dans lequel il soit fait mention de la Baie de *Tchin-kitané* sous le nom de *Norfolk-Bay*, n'entre pas dans de grands détails sur ce qui concerne le pays et les habitans; mais celui du capitaine *Chanal* y supplée avec avantage.

Quoique les Peuplades disséminées sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, se présentent avec des apparences qui annoncent une grande affinité entre elles; quoique nous ayons déjà reçu du capitaine *Cook* des notions assez étendues sur une race d'hommes jusqu'alors inconnue à l'*Europe*; j'ai jugé que quelques détails sur une Caste particulière, quoique privés de l'attrait de la nouveauté attaché à une Découverte, ne seroient pas dénués d'intérêt: l'Observateur qui apporte dans son examen, des connoissances déjà acquises par le récit de ses devanciers, saisit des traits qui ont échappé à une première inspection, des nuances qui, dans le moral comme dans le physique, sont les passages d'une variété à l'autre dans l'Espèce humaine.

Tout porte à croire que les Espagnols qui, en 1775, découvrirent le Mont *San-Jacinto* et le

Cap *dél Engañó*, nommés depuis par le capitaine *Cook*, Cap et Mont *Edgcombe*, ont découvert aussi la Baie de *Tchinkítané* qui doit être celle à laquelle ils ont imposé le nom de *Baya de Guadalupe* : ou plutôt on peut dire qu'elle est signalée dans le Journal d'*Antonio Maurelle* avec des circonstances qui ne doivent laisser aucune incertitude sur l'identité des deux Baies'. « Le 17 Août, dit le Pilote espagnol, un léger vent de Sud nous permit d'entrer dans une Baie située à 57 degrés 11 minutes de latitude ». J'observe que *Maurelle*

* Voyez dans l'*Introduction*, le Voyage de D. *Juan de Ayala* en 1775, et celui du capitaine *Cook* en 1778.

Le capitaine *Dixon* paroît reconnoître l'identité de la Baie qu'il nomme *Norfolk-Bay*, avec celle que les Espagnols avoient nommée *Baya de Guadalupe*. « Dans le nombre des Naturels qui venoient trafiquer à notre bord, dit le Rédacteur du Voyage, se trouvoit un vieillard qui se fit remarquer par son intelligence. Il nous expliqua clairement que, plusieurs années avant notre visite, deux vaisseaux, dont un étoit beaucoup plus grand que le nôtre, et portoit un grand nombre de canons, avoient mouillé non loin du poste que nous occupions ; et que les hommes qui le montoient, nous ressembloient par la couleur de leur peau, et par leur manière d'être vêtus. Il nous montra une chemise de toile blanche qu'il avoit reçue de ces Étrangers, et qu'il conservoit comme une curiosité : en l'examinant, nous reconnûmes qu'elle étoit faite à la façon des Espagnols ; et nous ne doutâmes pas que les Vaisseaux dont le vieillard nous avoit fait la description, ne fussent ceux que le Vice-roi du *Mexique* avoit expédiés en 1775 ». (*Dixon's Voyage*, pages 182 et 183.)

1791. place le Cap *del Engaño* à 57 degrés 2 minutes ,
 Août. et si l'on y ajoute 8 ou 9 minutes dont le fond de
 15 à 21. la Baie qui se développe du Sud au Nord , est
 plus septentrional que le Cap , on retrouve , à
 une minute près , la latitude de la Baie , telle
 qu'elle est donnée dans le Journal. Mais la des-
 cription qu'il fait de sa *Baya de Guadalupe* , leveroit
 tous les doutes si la position géographique pouvoit
 en laisser. « Cette Baie , ajoute-il , est ouverte de
 trois lieues à son entrée , et elle est couverte du
 Nord par le Cap *del Engaño*. Sur le côté opposé
 à ce Cap , nous découvrîmes un Port d'une lieue
 d'ouverture , et qui est à l'abri de tous les vents ,
 excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud ».

Cette description est celle de la Baie de *Tchinkî-
 tâné* ; et ce que *Maurelle* appelle *le Port* , est , sans
 doute , le partie septentrionale de la Baie , partie
 étroite , resserrée par des îles , et qui doit former
 une espèce de Port : elle n'a été visitée ni par
 les Anglais , ni par les Français ¹. En substituant

¹ En lisant le Journal de *Maurelle* , on seroit d'abord tenté de
 croire que l'entrée de sa Baie de *Guadalupe* est située dans le
 Nord du Cap *del Engaño* ; car il y est dit que , le 16 Août , on
 découvrit le Cap *del Engaño* , et que le lendemain (après
 avoir fait route au Nord) , on entra dans une Baie qui reçut
 le nom de *Guadalupe* : et comme , en même temps , *Maurelle*
 donne la latitude du Cap *del Engaño* de 57 degrés 2 min. ,
 et celle de la Baie , de 57 degrés 11 minutes ; il paroîtroit

Le nom de *Tchinkitâné* à celui de *Guadalupa* et à celui de *Norfolk*, je rends à la Baie ce qui lui appartient, le nom qu'elle a reçu de ses habitans : si l'on vouloit en user ainsi pour tous les lieux dont les noms propres sont connus, on préserveroit la nomenclature de la Géographie, de ces

1791.

Août.

15 à 21.

que l'entrée de la Baie se trouve située à 9 minutes dans le Nord du Cap. Ce premier aperçu a trompé quelques Géographes qui ont pensé que la Baie de *Guadalupa* devoit être *Bay of Islands* [la Baie des îles], que le capitaine *Cook* a reconnue au Nord du Cap *del Engaño* [son Cap *Edgecombe*], et qui est le *Puerto de los Remedios* des Espagnols. Pour être assuré que l'entrée de la baie de *Guadalupa*, relativement à la direction générale de la côte, est au Sud et non pas au Nord du Cap *del Engaño*, il suffit de faire attention à ce que dit *Maurelle* dans sa description de la Baie, qu'elle est couverte du Nord par le Cap *del Engaño* : elle est donc au Sud de ce Cap. Mais quoique l'entrée de la Baie soit au Sud du Cap, le fond en est plus septentrional, parce qu'elle s'étend du Sud au Nord sur un développement de 8 à 9 minutes ; et c'est sans doute sa partie septentrionale, ou ce que *Maurelle* appelle le *Port*, qu'il place à 57 degrés 11 minutes, tandis que l'entrée est à 57 degrés 2 minutes, c'est-à-dire, à la même latitude que le Cap *del Engaño*, qui forme cette entrée du côté de l'Ouest. Cette opinion se trouve confirmée par ce qui est rapporté dans le Journal de *Dixon*, où on lit que le vieillard dont il a été parlé dans la Note précédente, en faisant entendre que des vaisseaux semblables à celui des Anglais avoient anciennement abordé à *Tchinkitâné*, indiquoit toujours par signes, que les Vaisseaux avoient mouillé dans le haut, dans le Nord de la Baie. [*Always pointed up the Sound, to the Northward.*] (Voyez *Dixon's Voyage*, page 183.)

1791. variations , pour ainsi dire annuelles , qui n'ont
 Août. d'autre objet que de servir le caprice ou la vanité
 15 à 21. d'un Navigateur.

Le Plan qui se trouve dans la Relation du Voyage de *Dixon*, et celui que le capitaine *Chanal* a levé , ne peuvent être exacts que pour une portion de la côte occidentale de la Baie , celle qui commence à la pointe septentrionale de l'Anse où le *Solide* a mouillé , et qui est terminée à l'Ouest par le cap *del Engaño* , en passant par la Pointe que *Dixon* a nommée Cap *Whites*. Ce Cap est terminé par un ressif entouré d'un Banc de sable qui s'étend à plus d'un mille dans le Sud-Est. A l'Est de l'extrémité de ce Banc , et à la distance d'un mille et demi , se voient six îlots qui forment une chaîne sur une ligne Nord et Sud ; et dans l'Est de la chaîne , on aperçoit un septième îlot détaché du Groupe. Il y a bon passage entre cette chaîne d'îlots et le Banc du Cap *Whites* ; on trouve 20 , 25 , 24 brasses dans le canal. Le capitaine *Chanal* dit que la direction du ressif à l'égard de la chaîne d'îlots , est d'environ deux rumb plus Est qu'on ne le voit sur le Plan du capitaine *Dixon*. En remontant du Cap *Whites* vers le Nord-Nord-Est , suivant la direction de cette partie de la côte , on rencontre successivement trois Anses de sable , séparées par des pointes de rochers qui se prolongent à fleur d'eau jusqu'à quelque distance

distance de la terre , et autour desquels la mer 1791.
 brise. On présume que *Dixon* mouilla dans la Août.
 première Anse, où l'on trouva 12 à 7 brasses, 15 à 21.
 tantôt sable, tantôt roches et gravier : l'ancre
 n'y paroît pas sûr ; *Dixon* y eut un câble ragué
 par les rochers sur une longueur de 20 brasses,
 et il fut obligé de le condamner¹. Dans l'Anse
 du Nord, qui est la troisième, et dans laquelle
 les Français ont mouillé, la sonde rapporta un
 beau fond de sable noir ; et l'on eut depuis
 11 jusqu'à 15 brasses, à un mille et un mille
 et demi de distance du rivage. Une plage
 de sable et gravier, située entre une pointe de
 rochers et un ruisseau, présente un débarquement
 facile. La route pour parvenir à cette Anse, est
 le Nord, lorsqu'en passant à-peu-près à mi-canal,
 on a doublé la pointe du ressif du Cap *Whites*.
 On peut sans crainte passer entre le ressif et les
 six îlots, pourvu qu'on ait un vent fait, ou que
 l'on se fasse remorquer par les bâtimens à rames ;
 car si l'on étoit surpris par le calme, on n'auroit
 pas la ressource de laisser tomber une ancre ; le
 fond est de roche. On trouve 20 brasses, ou
 cent pieds d'eau, sur l'accore du ressif ; et
 cependant la surface de la mer dans cette partie
 est parsemée de plantes marines qui tiennent au

¹ *Dixon's Voyage*, page 192.

1791. fond' : on en distingua deux espèces, le *Fucus*
 Août. *giganteus* de *Forster*, et un autre non moins grand
 15 à 21. que le premier, mais qui en diffère sous d'autres
 rapports. Ce n'est qu'après avoir doublé le ressif,
 qu'on trouve des fonds propres à recevoir les
 ancrés. Le bon mouillage est situé à un mille, ou
 un peu plus, du rivage, vis-à-vis l'embouchure du
 ruisseau, par 12 brasses, sable fin noir. Dans cette
 position, le Cap *Whites* doit rester au Sud-Sud-
 Ouest 2 degrés Ouest, à trois ou quatre milles
 de distance ; la Pointe qui termine, vers le Nord,
 la partie qu'occupent les trois Anses, au Nord-
 Nord-Est 5 ou 6 degrés Nord ; et le mont
San-Jacinto, à l'Ouest-Sud-Ouest 2 ou 3 degrés
 Ouest. Un Vaisseau qui occupera ce mouillage
 peut se dispenser d'affourcher ; car les vents de la
 partie du Sud, qui seroient les seuls à redouter,
 n'exercent jamais leur violence dans la saison où
 la Traite peut engager à relâcher dans la Baie.

Quoique la sonde indique une bonne qualité
 de fond dans l'Anse où les Français ont mouillé,
 il est cependant prudent de faire flotter les câbles,
 ou du moins de les fourrer ; car le *Solide* ayant
 visité les siens le second jour de sa relâche, on
 les trouva endommagés en plusieurs endroits ; la
 sonde avoit cependant rapporté tout à l'entour du

^a Observations de *Roblet*.

Vaisseau un fond de sable et petits cailloux : sans 1791.
 doute il y a des rochers au-dessous de ce sable ; Août.
 peut-être aussi en existe-t-il des morceaux épars 15 à 21.
 que le plomb n'avoit pas rencontrés quand on
 avoit sondé cette partie de la Baie.

L'eau se fait commodément au ruisseau de cette
 Anse : elle est chargée d'une teinture de plantes
 et de bois , qui lui donnent une couleur roussâtre ,
 capable d'en dégoûter si l'on ne savoit qu'elle est
 légère et de bonne qualité.

Le capitaine *Dixon* a fixé la latitude de l'Anse
 où il étoit mouillé , à 57 degrés 3 minutes Nord ,
 et sa longitude , à l'Occident du Méridien de
Paris , à 137 degrés 58 minutes un quart '.
 Suivant les Observations des capitaines *Marchand*
 et *Chanal* , le Mouillage des Français , un peu plus
 Nord que celui des Anglais , est situé à 57 degrés
 4 minutes de latitude , et 137 degrés 59 minutes
 de longitude. *Dixon* , en 1787 , avoit trouvé la
 déclinaison de l'aiguille aimantée de 24 degrés
 vers le Nord-Est ; elle a été observée , en 1791 ,
 de 28 degrés trois quarts.

L'Établissement de la Marée paroît n'avoir été
 bien connu ni par les Anglais ni par les Français :
 le capitaine *Chanal* dit seulement que , trois jours
 avant la pleine lune , la mer étoit haute à la côte

' Voyez *Dixon's Voyage* , page 184.

1791. de l'Anse du *Solide*, à trois heures et demie après
 Acût. midi ; et que, deux jours avant la même phase, on
 15 à 21. observa qu'il étoit basse mer à dix heures du matin ;
 mais que, dès neuf heures trois quarts, le change-
 ment de Courant s'étoit fait sentir à la place
 qu'occupoit le Vaisseau.

LES parties du Nord et du Nord-Est de la Baie présentent plusieurs îles en avant de la grande Terre ; et l'on aperçoit entre les montagnes deux grandes coupures : il est probable que c'est par l'une de ces ouvertures, et vraisemblablement par celle de l'Ouest, que débouche dans la Baie, le canal qui sépare du Continent, l'île *Pitt* que la Chaloupe de *Portlock* reconnut en 1787 ; et l'on pourroit supposer que la seconde, celle de l'Est, seroit l'entrée d'un canal de communication avec le Port *Banks* découvert, cette même année, par le capitaine *Dixon* ¹, et situé dans le Sud-Est de la Baie de *Tchinkîtâné* : cette communication feroit une grande île de toutes les terres hautes qui se montrent dans la partie orientale de la Baie.

Si l'on découvroit dans la suite que la côte orientale qui n'est point encore connue, offre

¹ Voyez dans l'*Introduction*, les Voyages de *Portlock* et de *Dixon*, 1786 et 1787.

quelque bon Mouillage , il méritoit la préférence sur ceux de l'Ouest ; car on a vu que les Naturels habitent la côte de l'Est : c'est de cette partie qu'ils sont venus , c'est dans cette partie qu'ils sont retournés pour aller remplacer par la chasse , les Pelleteries qu'ils avoient échangées. Il seroit d'autant plus avantageux d'être assuré d'un abri sur la côte orientale , que l'on peut présumer que cette Baie sera long-temps fréquentée par les Européens ; à moins qu'une trop grande affluence , en excitant des efforts extraordinaires de la part des Naturels , pour accroître les produits de leur chasse , n'entraîne la destruction , ou du moins n'occasionne la rareté des animaux dont les Fourrures alimentent un commerce lucratif. Si , comme l'on peut s'y attendre , cette première source de bénéfices éprouve bientôt une diminution sensible , la pêche de la Baleine à laquelle on peut se livrer sans sortir de la Baie , offre à l'industrie commerciale un dédommagement qui pourroit suffire à couvrir les frais d'une Expédition ; mais ce seroit aller chercher bien loin un bénéfice que l'on peut se procurer à de moindres distances , et qui , sans doute , ne compenseroit pas la longueur et les risques de l'entreprise.

1791.
Août.
15. à 21.

DE hautes montagnes couvrent de toutes parts la Baie de *Tchinkîtané* , et il est vraisemblable que

1791. la neige qui en couvre les sommets, est une neige
 Août. perpétuelle : à l'époque où le *Solide* y relâcha, les
 15 à 21. feux de la canicule et une pluie qui ne cessa pas
 de tomber pendant le séjour qu'il y fit, n'avoient
 pu la faire totalement disparaître ; il en restoit
 beaucoup encore sur les montagnes les plus élevées
 qui, cependant, sont couvertes d'arbres jusqu'à
 leur cime. Une neige qui résiste à l'ardeur des
 soleils d'été et à la chute des eaux ; une forêt
 monotone dont l'œil ne peut atteindre la limite,
 et qui va se perdre dans la profondeur des terres ;
 des montagnes dont les sommets sont enveloppés
 de nuages dont ils suspendent la course ; tout
 annonce que, dans ces climats, le règne de l'hiver
 est long et rigoureux : mais l'Homme, le seul être
 vivant dans la nature qui résiste également aux
 feux de la Ligne et aux glaces du Pôle, brave
 ici les frimats et la neige, comme l'Animal sauvage
 dont sa force ou son adresse lui approprie la
 dépouille.

Les environs de la Baie de *Tchinkitâné* ne
 présentent cependant pas cet aspect hideux de
 quelques contrées situées sous une latitude moins
 élevée : la fertilité de la terre indique que la Na-
 ture, moins abandonnée à elle-même, y répondroit
 aux soins de la culture. Les sapins, les pins et les
 bouleaux composent cette vaste forêt qui règne
 depuis le bord de la mer jusqu'aux sommets des

collines et des montagnes : mais ceux qui sont tombés de vétusté , et dont la mousse recouvre les troncs consumés par le temps ; les plantes parasites qui obstruent les intervalles des arbres ; tous les débris des productions terrestres , s'opposent à ce que l'on puisse pénétrer dans l'épaisseur des bois où , sans doute , les Naturels ont su se frayer les sentiers intérieurs qui peuvent faciliter leurs marches dans la guerre qu'ils ont déclarée aux animaux qui leur disputent leur solitude.

Les arbustes et les plantes ne se montrent pas en grand nombre. Le Framboisier est commun ; son fruit aqueux , et d'un goût sauvage , est gros et bien nourri. Suivant le Journal du capitaine *Dixon*, le Noisetier est très-multiplié¹ : le chirurgien *Roblet* le mentionne seulement sous le nom de *Coudrier*. De deux autres arbustes dont on n'a pas connu l'espèce , l'un porte un petit fruit noir , semblable à la groseille noire que nous nommons *Cacis* [*Ribes nigrum*] ; le fruit en est aqueux , acidule , et n'a pas une saveur agréable. Le second , assez différent du premier , produit un petit fruit rouge , ou une baie , dont la substance est mucilagineuse , et le nombre des pepins variable depuis dix jusqu'à quatorze. Le chirurgien *Roblet* , de qui j'emprunte ces descriptions , dit qu'il ignore ce qui a pu

1791.
Août.
15 à 21.

¹ *Dixon's Voyage*, page 185.

1791. décider les Navigateurs anglais à donner à ce dernier
 Août. arbuste le nom de *Groseillier*², puisque ni la feuille,
 15 à 21. ni le fruit, qui est toujours isolé et jamais en
 grappe, ni le goût, ne peuvent être comparés à
 ceux de l'arbuste qui en *Europe* porte ce nom. Il
 ne faut pas, dit-il, confondre le fruit de cet arbuste
 avec un fruit oblong qui vient sur une plante et
 non sur un arbuste : ce dernier, par sa forme, res-
 semble à celui du Cornouiller ; mais il n'a pas de
 noyau, et n'est pas bon à manger. On trouve aussi
 le Fraisier et plusieurs espèces de Fougères : on
 sait qu'à la *Nouvelle-Zélande*, et dans quelques
 autres contrées où la culture n'a pas multiplié les
 productions de la terre propres à la nourriture de
 l'Homme, la racine tendre de cette dernière plante
 est employée comme aliment.

La plupart des plantes étoient encore en fleurs,
 et d'autres étoient déjà montées. Dans le nombre
 de celles que l'on vit en fleurs, on en a distingué
 deux : une espèce de Lis des vallées [*Lilium*
convallium], ou un Muguet dont la fleur est bleue,
 et qui est plus grand que notre Muguet ordinaire;

² L'original porte : *Wild Gooseberries and Currants*. Le
Wild Gooseberry est le Groseillier sauvage ; et le *Currant* est
 un arbuste du même genre. Le Rédacteur du Voyage de
Dixon se contente d'appliquer ces noms à deux arbustes que
 les Anglais ont vus à *Norfolk-Bay* ; mais il ne fait aucune
 description des fruits. (Voyez *Dixon's Voyage*, page 185.)

et une autre plante dont la tige , élevée de deux ou trois pieds , porte , à environ huit pouces de hauteur , des fleurs bleues. 1791.
Août.
15 à 21.

On vit sur la grève un petit espace ensemencé de pois qui parurent avoir deux mois : le goût en étoit un peu amer ; mais on pouvoit l'attribuer à ce que les tiges étoient étouffées par les mauvaises herbes. Il reste , ce semble , à savoir si cette plante est indigène. Les Européens qui ont touché à *Tchinkitâné* avant le capitaine *Marchand* , peuvent y avoir semé des pois : cependant , comme dans la suite on a trouvé cette même plante très-multipliée sur l'une des îles de *Queen-Charlotte* , et dans des parties où l'on est à-peu-près assuré que les Français ont les premiers abordé , on en revient à l'idée qu'elle peut être indigène dans cette partie de l'*Amérique* du Nord.

« Je ne trouvai pas , dit le chirurgien *Roblet* , la plante que *Dixon* appelle *Céleri sauvage* ; ou , si celle qu'on me présenta comme du *Céleri* , est la même que celle à laquelle il applique ce nom , je n'y ai reconnu ni la feuille , ni la racine de notre *Ache* ou *Céleri* sauvage , encore moins une saveur qui rappelât la sienne , même de loin. Dans cette incertitude , je n'osai pas en conseiller l'usage à l'Équipage du *Solide* , non plus que celui d'une autre plante qui a quelque ressemblance avec notre *Persil* , mais dont la tige est beaucoup plus grosse.

1791. Si nos gens, ajoute-t-il, eussent été attaqués du
 Août. scorbut, et que l'emploi des végétaux eût été
 15 à 21. commandé par un besoin pressant ; j'aurois cru
 pouvoir donner quelque chose au hasard ; mais la
 bonne santé dont ils jouissoient dut me rendre plus
 circonspect ».

Le capitaine *Chanal* ne partagea pas les craintes
 du chirurgien *Roblet* ; il mangea deux fois en
 salade, et en assez grande quantité, de l'espèce
 de plante qu'on prenoit pour du Céleri sauvage,
 et il n'en fut point incommodé. Quant au Persil,
 nous lisons dans le Journal de *Dixon*¹, que ce
 Capitaine en fit cueillir une grande quantité,
 qu'il le trouva excellent à manger en salade et
 bouilli avec la soupe ; et il n'en éprouva aucune
 incommodité.

J'ai cru que je devois opposer ces deux exem-
 ples à l'opinion du chirurgien *Roblet*. Je suis bien
 loin de blâmer sa prudence : mais, comme les
 végétaux, et particulièrement le Céleri sauvage,
 sont un préservatif spécifique contre le scorbut
 de mer, en même temps qu'ils sont un curatif
 puissant pour les hommes qui en sont atteints ; j'ai
 dû prémunir les Marins contre l'impression que
 pourroient faire sur eux, et avec raison, le doute
 et l'autorité d'un Observateur éclairé, d'un Officier

¹ *Dixon's Voyage*, page 185.

de santé qui réunit l'expérience à la théorie de son Art ; j'ai dû leur prouver , par l'épreuve qu'en ont faite deux Navigateurs dont le témoignage commande la confiance, qu'on pouvoit manger avec sûreté le Céleri sauvage et le Persil que produit le sol de *Tchinkitâné*, et qui doivent se trouver aussi sur les autres parties des côtes du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

1791.

Août.

15 à 21.

Tous les endroits découverts produisent abondamment, suivant le rapport du chirurgien *Roblet*, une plante gramineuse dont la tige et l'épi ressemblent à ceux du Seigle d'*Europe* ; mais le grain n'en étoit pas mûr, et il n'a pu déterminer à quelle Espèce il appartient. On est du moins assuré, dit-il, que cette plante n'a pas été transportée d'*Europe* ; elle est si multipliée qu'elle ne peut qu'être indigène : et sans doute le travail de l'Homme et une culture suivie pourroient l'améliorer, et en rendre le grain propre à devenir un aliment.

La plupart des autres plantes qu'on rencontre sur la côte ou sur la lisière des bois, ne diffèrent pas de celles que la *France* compte parmi ses plantes indigènes.

Le capitaine *Marchand*, qui desiroit de laisser sur cette Terre un bienfait de l'*Europe*, se proposoit d'y semer des graines de nos plantes potagères, telles que des semences de Concombre, des Pois,

1791. des Haricots , &c. ; mais il reconnut que la saison
 Août. étoit trop avancée pour qu'on pût espérer que
 15 à 21. ces légumes parvinssent cette année à leur maturité :
 et , en supposant que les graines levassent , la
 pourriture eût bientôt détruit les plantes , si d'avance
 elle n'eût détruit les germes.

LE seul quadrupède qu'on ait vu vivant, est le Chien domestique. Il est de la race du *Chien de Berger* ; mais il a le poil plus long et plus doux. Ses pattes sont très-grosses ; la queue est fournie, le museau allongé et pointu, l'oreille dressée, l'œil vif, le corps épais ; et sa hauteur au-dessus du garrot, peut être de dix-huit pouces. Il aboie peu et paroît timide avec les Étrangers. Il fête et caresse son maître, mais ne caresse que lui. Les Tchinkîtâncéens vantent beaucoup l'attachement, l'intelligence et le courage de cet animal, excellent pour la chasse, et hardi à l'eau. Le chirurgien *Roblet* remarque cependant qu'un jeune Chien qu'il avoit acheté, en voyant du Vaisseau quelques Américains sur le rivage, à une très-petite distance du bord du *Solide*, n'osa jamais se jeter à l'eau, quoique, par ses mouvemens, il témoignât le plus grand empressement d'aller les joindre. Il est probable qu'à *Tchinkîtâné*, comme ailleurs, le Chien a besoin, pour exercer la plénitude de ses facultés, que l'Homme, dont il est le compagnon.

et l'ami, les lui ait perfectionnées par l'éducation : 1791.
 la raison de l'un fait servir l'instinct de l'autre à Août.
 leurs besoins et à leurs plaisirs communs. 15 à 21.

La Loutre marine, ou la Saricovienne, ne peut pas être classée parmi les animaux terrestres, quoiqu'elle habite la terre beaucoup plus que les eaux ; elle appartient plutôt à la classe des Amphibies ; cependant, le trou ovale n'étant pas ouvert, et la communication de la veine cave à l'aorte, par la cloison du cœur, ne subsistant pas dans cet animal, la respiration, et conséquemment le mouvement des poumons, lui est nécessaire pour entretenir la circulation du sang ; il ne peut pas faire un long séjour sous les eaux ; il est obligé de revenir sur l'eau ou sur la terre pour respirer un nouvel air sans lequel il seroit suffoqué.

Suivant *Buffon* qui s'appuie du témoignage de *Steller*¹, la chair des femelles pleines, ou prêtes à mettre bas, est grasse et tendre ; celle des petits est assez délicate et assez semblable à celle de l'Agneau ; mais la chair des vieux est ordinairement très-dure. « Ce fut, dit *Steller* qui étoit embarqué sur le Vaisseau du célèbre *Bering* lorsque ce Navigateur fit naufrage sur l'île qui porte son nom, ce fut notre nourriture principale durant

¹ *Buffon. Hist. nat. Suppl. à l'Hist. des Animaux quadrupèdes, article de la Saricovienne.*

1791. notre long séjour dans l'île ; elle ne nous fit aucun
 Août. mal, quoique mangée seule et sans pain, et souvent
 15 à 21. à demi-cruë : le foie, les rognons et le cœur sont
 absolument semblables à ceux du Veau¹ ».

On peut conclure de cette épreuve que, si des Russes, pour qui la nourriture étoit nouvelle, ont pu subsister de Loutre tout un hiver, sans en être incommodés, cet animal offre aux Tchinkâtanéens qui, dès l'enfance, peuvent être habitués à s'en nourrir, une ressource de plus pour leur subsistance, et, on peut le dire, une ressource intarissable.

Une jeune Loutre vivante avoit été apportée à bord du *Solide* ; on essaya d'en manger ; et, suivant le rapport du capitaine *Chanal*, sa chair fut trouvée fade, mais sans aucun mauvais goût qui pût la faire rebuter.

De toutes les Pelleteries que le commerce peut tirer de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, les peaux de Loutre marine étant les plus précieuses, parce qu'elles sont les plus recherchées des Chinois, dont la fantaisie, suivant la beauté, les élève à des valeurs exorbitantes² ; il ne sera pas inutile pour

¹ *Novi Commentarii Academiae Petropol.* Tome II, année 1754.

² M. *Pallas* dit qu'au Marché de *Kiachta*, les Chinois payent les peaux de première qualité de 80 à 100 roubles, ou 392 à 490 livres tournois (le rouble au change moyen

l'instruction des Navigateurs à qui est réservée la direction de ce nouveau trafic, de décrire ces Fourrures avec quelque détail : cette description les mettra en état de reconnoître les belles peaux, celles qui doivent, dans les Marchés de la *Chine*, donner le bénéfice le plus considérable ; et je l'emprunte du *Plin* français.

« La peau de la Loutre marine ou Saricovienne fait une très-belle Fourrure ; les Chinois les achètent presque toutes (il s'agit ici du commerce que les Russes en font avec la *Chine*), et ils les payent jusqu'à 70, 80 et 100 roubles chacune [343 - 392 - 490 livres tournois] ; et c'est par cette raison qu'il en vient très-peu en *Russie*. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison ; les meilleures et les plus belles sont celles des Saricoviennes tuées aux mois de Mars, d'Avril et de Mai : néanmoins, ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses et pesantes ; sans cela, elles seroient supérieures aux Zibelines dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Il ne faut cependant pas croire que le poil des Saricoviennes soit également noir dans tous les individus ; car

de quatre neuf dixièmes) ; et que les dernières qualités sont vendues de 30 à 40 roubles, 147 ou 196 livres tournois. (*Account of the Russian Discoveries, By W. Coxe, in-4.º, page 13.*)

1791. il y en a dont la couleur est brunâtre comme
 Août. celle de la Loutre de rivière ; d'autres qui sont
 15 à 21. de couleur argentée sur la tête ; plusieurs qui ont
 la tête, le menton et la gorge variés de longs poils
 très-blancs et très-doux ; enfin, d'autres qui ont
 la gorge jaunâtre, et qui portent plutôt un feutre
 crépu, brun et court, sur le corps, qu'un véritable
 poil propre à la fourrure : au reste, les poils
 bruns ou noirs ne le sont que jusqu'à la moitié de
 leur longueur ; tous sont blancs à leur racine^{*},
 et leur longueur est, en tout, d'environ un pouce
 ou un pouce et demi sur le dos, la queue et les
 côtés du corps ; ils sont plus courts sur la tête et
 sur les membres ; mais au-dessous de ce premier long
 poil, il y a, comme dans les Ours marins, une
 espèce de duvet, ou de feutre, qui est de couleur
 brune ou noire, comme l'extrémité des longs
 poils du corps. On distingue aisément les peaux
 des femelles de celles des mâles, parce qu'elles sont
 plus petites, plus noires, et qu'elles ont le poil
 plus long sous le ventre. Les petits ont aussi, dans
 le premier âge, le poil noir ou très-brun, et très-

^{*} Si l'usage de ces fourrures vient à s'établir en Europe ;
 cette particularité de la blancheur des poils à leur racine,
 quelle que soit d'ailleurs leur couleur, garantira les acheteurs
 de la fraude des Fourreurs qui voudroient donner au poil de
 la Loutre, par le moyen de la teinture, une couleur qui
 ne lui seroit pas naturelle.

long ;

long ; mais , à cinq ou six mois , ils perdent ce beau poil ; et à un an , ils ne sont couverts que de leur feutre ; et ces longs poils ne les recouvrent que dans l'année suivante. La mue se fait dans les adultes , d'une manière différente de celle des autres animaux ; quelques poils tombent aux mois de Juillet et d'Août , et les autres prennent alors une couleur un peu brune. Communément les Saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur ¹ , depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue qui a douze ou treize pouces de long : leur poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres ² ».

1791.

15 à 21.

Le chirurgien *Roblet* assure que la description que *Buffon* , d'après *Steller* , nous a donnée de la Saricovienne , est très-exacte ; il observe seulement que la Loutre de *Tchinkîtâné* est plus grande que celle de l'île de *Bering* que le Docteur russe avoit décrite ; elle a communément trois pieds et plus de longueur avant d'être étendue ; il pense que la différence des couleurs indique la différence des sexes ; il appuie son opinion sur ce qu'un individu qu'il a reconnu pour une femelle , étoit

¹ Si , comme cela est probable , *Steller* donne cette mesure en pieds de *Russie* , elle équivaut à 2 pieds 8 pouces un quart de *France*.

² *Buffon* , Hist. nat. *Loco citato* :

1791. tout noir ; et il conclut que celles qui le sont
 Août. moins , sont la dépouille des mâles ; il ajoute que
 15 à 21. ces dernières sont les plus grandes.

» Il suffit, dit le capitaine *Cook*, de nommer la Loutre de mer, qui est bien connue par les descriptions que plusieurs Auteurs en ont faites sur le rapport des Navigateurs russes, et je me dispenserois d'en parler, si l'une de celles que nous avons vues à *Nootka* ne me paroissoit offrir quelques différences dans l'Espèce.

» Dans le commencement, nous fûmes incertains si les peaux que les Naturels nous apportoient, étoient véritablement des peaux de Loutre ; seulement, la grandeur de la peau, la couleur et la finesse de la fourrure pouvoient nous le faire croire ; mais, peu de temps avant que nous quittassions *Nootka*, des Naturels des parties voisines de la Baie vinrent à notre Marché, et nous acquîmes une Loutre bien entière qui venoit d'être tuée. Elle étoit très-jeune et ne pesoit pas plus de vingt-cinq livres. Sa robe étoit d'un beau noir luisant ; mais la plupart de ses poils étant blancs à la pointe, elle offroit, au premier coup-d'œil, une teinte grisâtre. La face, le cou et la poitrine étoient d'un blanc jaunâtre, ou d'un brun très-clair ; et nous avons remarqué que, dans la plupart des peaux, cette couleur indécise se prolonge sur la longueur entière du ventre. Le

Loutreau que je décris avoit à chaque mâchoire six dents incisives; deux des inférieures étoient très-petites, et placées en dehors et à la naissance des deux dents du milieu : cette Loutré diffère de celles dont les Russes nous ont donné la description, non-seulement par la disposition des dents, mais encore en ce que le doigt extérieur de ses pieds de derrière n'est pas lié aux autres doigts par la membrane qui unit ceux-ci.

1791.

Août.

15 à 21.

» On remarque plus de variétés dans la couleur des peaux que n'en ont indiqué les Auteurs russes qui nous ont donné des descriptions de la Loutré. On ne peut pas douter que la couleur n'éprouve des changemens avec l'âge. Les très-jeunes Loutraux ont le poil brun et fourni; et au-dessous de ce poil se trouve très-peu de duvet ou de feutre; mais, dans les Loutraux de la taille de celui que j'ai décrit, le feutre est très-abondant : et leur robe ne change ni pour la couleur, ni pour la qualité, jusqu'à ce que l'animal ait acquis son entière croissance. Quand il est parvenu à cet état, sa robe cesse d'être noire, et prend une couleur de brun foncé, celle de la suie ou de *Ramoneur*; alors aussi son feutre est très-fourré, et l'on aperçoit à peine quelques poils longs. Quelques peaux que nous soupçonnâmes être les dépouilles de vieilles Loutrés, avoient le poil brun-châtain; et nous n'en vîmes qu'un très-petit

1791. nombre dont la couleur fût parfaitement jaune.
 Août. » C'est avec raison que les Russes ont dit que
 15 à 21. la fourrure de Loutre est plus douce et plus fine
 que celle d'aucun autre animal connu : et sans
 doute, la découverte de la partie de l'*Amérique*
 du *Nord* qui offre au commerce cette nouvelle
 mine à exploiter, mérite une attention particu-
 lière ' ».

J'ai dû faire connoître avec quelque détail un animal dont la dépouille précieuse est l'objet principal d'échange qui attire les Européens sur la côte *Nord-Ouest* du nouveau Continent, et leur assure de grands avantages dans leur commerce avec la *Chine*, lorsque la prohibition n'en interdit pas l'entrée par les Ports du Midi de l'Empire. Les autres animaux qui se trouvent à *Tchinkitâné* et dans ses environs, sont déjà connus par l'énumération que j'ai faite des diverses Fourrures dont les Naturels font trafic, et que le capitaine *Marchand* s'étoit procurées par la Traite; presque toutes étoient des peaux d'Ours, de Loutre et de Loutreau; on ne traita qu'un très-petit nombre de peaux de Castor, aucune de Renard, et quelques-unes d'une espèce de Rats qu'on auroit pu prendre pour des Zibelines, si les Ouvriers pelletiers embarqués sur le *Solide* n'eussent décidé que

¹ *Cook's 3.^d Voyage*, Vol. II, pages 295 et suiv.

ce n'en étoient pas. A ces animaux , auxquels il faut encore joindre le Vison , qui pourroit être celui qu'on prenoit pour la Zibeline , ajoutez l'Écureuil et la Marmotte , et vous connoîtrez tous les Quadrupèdes de *Tchinkîtâné*.

1791.

Août.

15 à 21.

ON a eu peu de remarques à faire sur les Oiseaux ; les Espèces n'en sont pas nombreuses. Ceux de mer qui fréquentent la Baie sont le Goiland , une espèce de Mouette , et un Plongeon qui paroît être un oiseau de rivage : au large , se montrent des Albatros. Les Oiseaux de rivage et d'étang sont une espèce d'Oie toute noire , différente de celle de nos climats , en ce qu'elle a la tête plus petite , le cou plus mince et un peu plus long ; un Canard plus petit que notre Canard commun , ayant sur les ailes des taches blanches plus tranchantes , et le bec un peu moins long ; des Hérons tout noirs , si sauvages qu'il n'a jamais été possible d'en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer ; enfin des Alouettes de mer , mais en petit nombre. Les Oiseaux de terre sont moins nombreux encore : le chirurgien *Roblet* nous dit que , pendant son séjour , il n'a vu que deux Vautours , une douzaine de Corbeaux , quelques Verdiers et deux Roitelets : le capitaine *Chanal* y ajoute quelques Aigles. On ne doit pas s'étonner , sans doute , que , dans des contrées où

1791. l'hiver est long et rigoureux, où le sol est avare de
 Août. grains, les espèces granivores s'éloignent d'une
 15 à 21. Terre qui leur refuse la subsistance : ces Oiseaux-là
 seuls peuvent y être appelés, qui, carnivores comme
 l'Homme, sont assurés d'y vivre à discrétion des
 débris des animaux qu'il a détruits pour ses besoins.

LA mer et les rivières offrent des ressources abondantes pour la subsistance des habitans et pour celle des Équipages des Vaisseaux que le commerce peut attirer dans la Baie. A la mer basse, on ramasse sur les rochers, des Moules, des Lépas et d'autres coquillages ¹; cependant ils sont rares à la côte de l'Ouest, la seule que, jusqu'à présent, les Européens ayent fréquentée, parce que les Naturels les enlèvent pour s'en nourrir dans les séjours qu'ils font sur cette côte. Mais la mer, et sur-tout les rivières, abondent en excellens poissons : le ruisseau où le *Solide* avoit son Aiguade, donne des Saumons qui y remontent avec la marée; une espèce de Truite ² dont la chair est mollasse; et un poisson auquel les Mateslots donnèrent le nom de *Poisson-chameau*, parce que, comme ce quadrupède, il a une bosse sur le dos; il est de la grosseur du Saumon, mais

¹ On y trouve aussi quelques Crabes, et des Étoiles de mer. (*Dixon's Voyage*, page 186.)

² Observations de *Roblet*.

plus plat, et sa chair est moins bonne au goût : 1791.
 du Vaisseau on prenoit à la ligne divers poissons Aôùt.
 de fond, tous de très-bonne qualité; des Soles; 15 à 21.
 une petite Plie d'un excellent goût; la Rascasse
 ou Scarpeno, commune sur les côtes de la Mé-
 diterranée, dont les ouïes, l'épine du dos et
 toutes les nageoires sont hérissées de pointes aiguës
 qui font des piqûres très-douloureuses à la main
 imprudente qui veut la saisir; une autre espèce
 de poisson rouge, à écailles comme la Rascasse,
 dont il paroît n'être qu'une variété, car ses quatre
 nageoires sont placées de même, et sa tête, grosse
 et camuse, est parsemée de rugosités, mais il en
 diffère par la couleur et par la taille. On essaya
 de jeter la drague dans la Baie; mais il ne fut
 pas possible de la traîner; le fond trop dur op-
 posoit une résistance insurmontable, et l'on ne
 prit rien. Un bateau envoyé à la pointe méridio-
 nale du Mouillage qu'on occupoit, prit plusieurs
 livres d'excellens Poissons de roche. On donna
 quelques momens à ces essais, par curiosité et
 non pour le besoin: l'Équipage du *Solide* eût pu
 vivre à l'aise, du produit de sa pêche à la ligne;
 et d'ailleurs les Américains cédoient du poisson de
 toute espèce à si bon marché, et en si grande
 abondance, que les Matelots ne s'occupoient de
 s'en procurer par eux-mêmes que par manière de
 passe-temps.

1791. Il paroît que le capitaine *Dixon*, qui avoit
Août. relâché dans la Baie vers la fin de Juin, n'y trouva
15 à 21. pas les mêmes facilités.

« Les Naturels, dit le Rédacteur de son Journal ¹, pêchoient souvent une sorte de Plie ; et plusieurs fois, nous vîmes sur le rivage où ils les faisoient sécher, une grande quantité de Saumons ; mais nous n'obtenions qu'avec peine qu'ils nous en cédassent quelques-uns ; ce qui nous fit juger, ou que ce poisson est leur nourriture principale, ou qu'ils le préfèrent à tout autre aliment. Nous trouvâmes cependant le Saumon de cette Baie très-inférieur à celui de *Cook's-River* : mais comme le poisson étoit le seul rafraîchissement qu'il fût possible de procurer à l'Équipage, la chaloupe fut souvent employée à la pêche ; on prenoit une grande quantité de Poissons de roche, une autre espèce, du genre des Gades (nommée dans l'Original, *Hake*) ², et un petit nombre de Plies ».

La difficulté que *Dixon* a éprouvée à obtenir

¹ *Dixon's Voyage*, page 185.

² Le nom de ce poisson ne se trouve dans aucun Dictionnaire des Langues anglaise et française, et la *Cyclopædia* de *Chambers*, 7.^e édit., n'en fait aucune mention ; mais, dans le *New and complete Dictionary of Arts and Sciences*, &c. By a Society of Gentlemen, 2.^{de} édit., on trouve : *Hake*, the english name of the *Gadus*, with two fins on the back, and the

des Naturels qu'ils lui cédaient du poisson, 1791.
 pouvoit tenir à la saison qui, peut-être, est celle Août.
 où ils le font sécher pour leur provision d'hiver. 15 à 21.
 On est assuré, par le rapport du capitaine *Chanal*, et par celui du chirurgien *Roblet*, que le poisson n'est pas l'unique nourriture des Tchinkâtânéens, et qu'ils consomment, pour leur subsistance, des légumes, les baies de divers arbustes, quelques fruits sauvages, et une partie de la chair des animaux qu'ils tuent pour en avoir la dépouille. Il est connu que les mains d'Ours sont un manger assez délicat; et nous lisons dans les Relations des Voyages au *Nord*, qu'on mange la chair des Oursons, et même celle des Ours, lorsqu'ils ne sont pas trop vieux: celle de la Loutre marine

under jaw longest. It grows to two feet or more in length, but is the slenderest of all the Gadi:

« *Hake*, le nom anglais du *Gadus*. Ce poisson a deux nageoires sur le dos et la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure: sa longueur est de deux pieds et quelquefois plus, mais c'est le plus plat de tous les Gades. »

Suivant *Linné*, le *Gade* est le quatrième Genre de la Classe des *Jugulaires*, dont le caractère est d'avoir les nageoires de la poitrine terminées en pointe, et sept rayons à la membrane des ouïes; le corps allongé, la tête en forme de coin.

Ce genre comprend seize Espèces, dont une a pour caractère d'avoir deux nageoires sur le dos; et cette Espèce comprend le grand Merlus, le Lingue, la Lotte, la Mustelle et le Cembre: le *Hake* de *Dixon* doit être un de ces poissons.

1791. peut bien n'être pas un mets des plus délicats ;
 Août. mais l'expérience des Russes, dans leurs premiers
 15 à 21. Voyages pour la découverte de la côte occiden-
 tale du Nord de l'*Amérique*, a prouvé que ce n'est
 pas un aliment nuisible : et la grande multiplica-
 tion de cet animal sur les côtes du *Nord-Ouest* ,
 doit rassurer sur les moyens de subsistance que le
 pays peut offrir à ses habitans peu nombreux.

Nos Voyageurs ont eu peu de loisir pour s'occuper de la recherche des productions marines qui peuvent se rencontrer dans la Baie de *Tchin-kitané* ; mais il en est qui se font remarquer, commandent l'attention et invitent à les examiner. Telle est une espèce de *Fucus* qui croît sur les ressifs de la Baie, et parvient à une longueur devant laquelle la hauteur des grands arbres n'est plus que celle d'un arbrisseau.

Suivant les mesures prises ou évaluées par le chirurgien *Roblet*, la longueur de ce *Fucus* est d'environ 74 brasses, ou 370 pieds, sans y comprendre celle des feuilles qui en couronnent le sommet, et dont la plupart ont 20 et même 30 pieds de long, ce qui porte la longueur totale de la plante à 400 pieds. Sa racine est composée d'un nombre infini de filamens entrelacés les uns dans les autres, et légèrement adhérens à la superficie du roc vif : ces racines qui servent

de retraite à une multitude innombrable de petits insectes de mer, donnent naissance à une tige qui n'a pas plus de quatre lignes de diamètre à son origine, mais qui grossit insensiblement, en s'éloignant de ses racines, au point de parvenir à une grosseur de sept pouces de diamètre à son sommet qui se termine en une boule surmontée d'une touffe de feuilles d'une grande longueur. La substance de cette plante est visqueuse, et se résout en eau quand on l'a mise à sécher. Sa tige, de couleur de corne à demi-transparente, est élastique et fait ressort si on la comprime entre deux doigts : dans toute sa longueur, elle n'a ni nœuds ni branches ; et le tuyau qui en occupe le centre, est entièrement libre et ne contient point d'eau.

On ne s'étonnera pas que le chirurgien *Roblet* ait assigné à cette plante environ quatre cents pieds de longueur, y compris les feuilles du sommet, lorsqu'on saura qu'elle croît sur des ressifs ou rochers sur lesquels la sonde trouve trente brasses ou cent cinquante pieds d'eau ; qu'elle ne peut pas s'élever du fond perpendiculairement, parce qu'elle est forcée de prendre l'inclinaison que lui donne la vitesse du Courant, ou le mouvement que les Marées impriment à la masse des eaux qu'elle traverse ; et qu'enfin parvenue, en montant obliquement, jusqu'à la surface de l'eau,

1791.

Août.

15 à 21.

1791. elle y serpente sur un long espace qu'on peut
 Août. évaluer, en ligne droite, à environ quarante-
 15 à 21. quatre brasses ou deux cent vingt pieds.

« Mais une singularité qui mérite d'être rapportée, dit le chirurgien *Roblet*, c'est que chaque plante croît isolément, je veux dire qu'elle est seule sur son pied. J'ai aussi remarqué que, quoique ces *Fucus* soient très-voisins d'autres grandes plantes, que je crois être le *Fucus giganteus* de *G. Forster*, ces deux Espèces ne croissent point pêle-mêle : les endroits où s'élève le *Fucus* dont j'ai donné la description, sont séparés, par de petits intervalles, des places où croît le *Giganteus*. Je ne voudrais cependant pas assurer que cette disposition soit la même par-tout où se rencontrent ces deux plantes ; et il se pourroit que ce que j'ai vu à *Tchinkîtané*, ne parût qu'une exception à d'autres Observateurs qui observeront mieux, et plus en grand que je n'ai pu le faire sur une étendue de mer qui n'est que de trois ou quatre lieues ».

Le *Fucus giganteus*, ou du moins celui que le chirurgien *Roblet* a pris pour cette plante, parce qu'il en a vu de pareils à la hauteur du Déroit de *Magellan* et de la *Terre des États*, où *G. Forster* avoit aussi rencontré celui dont il a parlé, et auquel il a imposé l'épithète caractéristique de *giganteus*, ce *Fucus*, dis-je, qui se trouve aussi dans la Baie de *Tchinkîtané*, n'a pas moins de

longueur que celui dont on vient de lire la description; il en diffère, cependant, en ce qu'il porte, de distance en distance, des branches chargées de feuilles dentelées, dont la surface inégale présente des sillons, des dépressions, des aspérités, et qui sont moins longues que les feuilles de la boule par laquelle est terminé le tuyau lisse et non interrompu du premier: chacune des branches du *Giganteus* se ramifie encore; chaque rameau est terminé par un tube piriforme, rempli d'air, qui aide à faire flotter la branche à laquelle il est adhérent; et tous ensemble à faire flotter la longue partie de la plante qui excède la hauteur de l'eau et serpente à sa surface. La substance de l'un et de l'autre de ces *Fucus* est d'une gravité spécifique plus grande que celle du fluide; ils y plongent quand ils sont coupés en tronçons.

1791.

Août.

15 à 21.

Outre ces grands *Fucus*, inconnus dans les Mers d'*Europe*, on trouve sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, l'Algue marine et plusieurs des plantes que la mer jette sur nos côtes.

J'AI esquissé la Baie de *Tchinkîtâné* telle qu'on peut la décrire d'après le rapport de nos Voyageurs à qui le temps n'a pas permis d'en examiner le contour dans ses détails; j'ai indiqué les productions végétales que la terre et la mer présentent dans les différens genres; j'ai parlé des Oiseaux et

1791. des Poissons, des Quadrupèdes que l'on a vus
 Août. vivans ou entiers, et de ceux que l'on n'a pu con-
 15 à 21. noître que par leur dépouille : il me reste à peindre
 les Hommes tels qu'on les a vus, pour le physique ;
 et, pour le moral, tels qu'on a pu les deviner.

Les Naturels qui occupent les environs de la Baie de *Tchinkîtâné* sont d'une stature au-dessous de la taille moyenne ; on n'en voit aucun qui ait cinq pieds quatre pouces : leur corps est ramassé, mais assez bien proportionné ; leur visage rond et aplati, n'est pas embelli par un nez camus, sans être épaté, des yeux petits, enfoncés et chassieux, et des pommettes proéminentes. Il n'est pas facile de déterminer la couleur de leur teint ; on pourroit croire que c'est le rouge ou le brun clair ; mais un enduit de crasse naturelle, renforcé par un mélange étranger de substances rouges et noires dont ils se barbouillent la face, ne laisse percer aucun échantillon de leur peau primitive. Les traits colorés qu'ils tracent sur leur visage, ne présentent pas tous le même dessin¹ ; mais tous également ajoutent à leur laideur naturelle. Leur chevelure, dure, épaisse, mêlée, couverte d'ocre, de duvet d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence et le temps y ont accumulées, contribue encore à rendre leur aspect hideux. Ils

¹ Observations de *Roblet*.

ne portent la barbe qu'à un certain âge ; les jeunes gens se l'arrachent soigneusement ; les hommes faits la laissent croître : et il est aujourd'hui bien prouvé , par le rapport unanime des divers Voyageurs qui ont visité les côtes de l'*Amérique occidentale du Nord* , que tous les Américains ont de la barbe , contre le sentiment de quelques Savans qui l'avoient refusée aux Hommes du Nouveau-Monde , et vouloient faire de ce manque de poil une variété dans l'Espèce humaine. Il est probable que le visage de ceux de la Baie de *Tchinkîtâné* seroit moins repoussant , s'ils conservoient celui que la Nature leur a donné ; car les jeunes garçons ont une figure agréable , on peut même dire intéressante ; mais l'âge , et plus encore la peine qu'ils prennent pour se rendre laids en voulant s'embellir , finissent par leur donner des traits durs , grossiers , même féroces : le chirurgien *Roblet* attribue l'air de férocité à l'expression fréquente des passions qui les agitent. Le *tatouage* est peu en usage parmi les *Tchinkîtâncéens* : quelques hommes seulement sont *tatoués* sur les mains , et sur les jambes au-dessous du genou ; presque toutes les femmes le sont sur les mêmes parties du corps.

Les femmes , plus blanches , ou moins noires que les hommes , sont plus laides encore : une tête grosse et lourde ; une face circulaire ; un nez

1791.

Août.

15 à 21.

1791. écrasé dans le milieu de sa longueur ; des yeux
 Août. petits et inanimés ; les os des pommettes très-
 15 à 21. proéminens ; les cheveux , ou plutôt les crins ,
 épais , touffus et rudes , liés derrière la tête avec
 des lanières de cuir , en forme de queue ou de
catagan ; les épaules fortes et larges ; la gorge
 basse , assez soutenue et bien arrondie , à celles qui
 n'ont pas seize ans , mais très-flasque et très-
 pendante , à celles qui ont allaité ; une taille courte
 et épaisse ; des genoux et des pieds tournés en
 dedans , sujets à se donner des atteintes en mar-
 chant ; et sur le tout , une mal-propreté dégoûtante.
 Assurément , si l'on place ce portrait à côté de
 celui d'une de ces femmes que la Nature a paru se
 plaire à former sur les îles jetées au milieu du
Grand-Océan , de celui d'une Taïtienne ou d'une
 Mendoçaine , on aura besoin de réfléchir , pour ne
 pas croire que ces deux individus appartiennent à
 deux Espèces différentes :

L'un ressemble à la nuit , comme l'autre au beau jour.

Voltaire.

Les femmes de *Tchinkîtâné* ont cru devoir ajouter
 à leur beauté naturelle , par l'emploi d'un ornement
 labial , aussi bizarre qu'incommode. Les gens de
 l'Équipage de *Cook* qui les premiers aperçurent
 des femmes parées de cet ornement , rapportèrent
 à leur Capitaine qu'ils avoient vu des femmes
ayant

ayant deux bouches : et en effet, elles en présentent 1791.
 l'apparence. Pour leur procurer un agrément dont, Août.
 sans doute, elles attendent un grand succès, 15 à 21.
 puisque, pour l'obtenir, elles se soumettent à
 long-temps souffrir, on pratique, à environ six
 lignes au-dessous de la lèvre inférieure, par le
 moyen d'une incision, une fente longitudinale
 parallèle à la bouche; on y insère, dans le prin-
 cipe, une brochette de fer ou de bois, et l'on
 augmente graduellement, et de temps à autre, le
 volume de ce corps étranger, en suivant le progrès
 de l'âge; on parvient enfin à y introduire une
 pièce de bois proprement travaillée, dont la forme
 et la grandeur sont à-peu-près celles du cuilleron
 d'une cuiller à bouche. L'effet de cet ornement
 est de rabattre, par le poids de sa partie saillante,
 la lèvre inférieure sur le menton, de développer
 les charmes d'une grande bouche béante, qui
 prend la forme de celle d'un four, et de mettre
 à découvert une rangée de dents jaunes et sales.
 Comme ce cuilleron s'ôte et se replace à volonté;
 lorsqu'il est supprimé, la fente transversale de la
 lèvre présente une seconde bouche qui, par son
 ouverture, ne le cède point à la bouche naturelle:
 et chez quelques femmes, elle a plus de trois
 pouces de longueur'. Les hommes ne se permettent

* Cet ornement aussi bizarre qu'il doit être incommode,

1791. pas de faire usage de cet ornement ; il est l'attribut exclusif du beau sexe. Suivant le Rédacteur du Journal de *Dixon*^a, l'incision labiale n'est point faite dans la première enfance ; on attend que la jeune fille ait atteint l'âge de quatorze ou quinze ans ; on perce, à cette époque, le milieu de la lèvre inférieure dans sa partie épaisse, et l'on y introduit un fil d'archal qui empêche que l'ouverture ne se referme : l'incision est argandée à

n'est cependant pas particulier à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; on le trouva en usage parmi les *Brasiliens*, quand on fit la découverte de leur pays. Ils se perçoient la lèvre inférieure dès l'enfance, et, dans cet âge tendre, ils se contentoient d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire ; mais, dans l'âge viril, ils y passaient une pierre de la longueur du doigt, qu'ils y incrustoient de manière qu'elle tînt d'elle-même : quelques-uns s'en enchâssoient jusque dans les joues. On est étonné qu'un ornement aussi extraordinaire que l'ornement labial, se soit présenté à l'esprit de deux Peuples différens, dont l'un n'a pu servir de modèle à l'autre, à en juger par les distances qui ne permettent guère de supposer qu'ils aient pu communiquer entre eux. On n'a pas connoissance qu'il se soit introduit dans d'autres parties du continent. Les *Peuplades* du *Nord-Ouest*, comme on le voit, enchérissement de beaucoup sur les *Brasiliens* : on peut dire qu'elles exagèrent la mode.

Cette mode paroît générale sur la côte, entre le cinquantième et le soixantième parallèle, avec cette différence, que, dans les parties les plus septentrionales, les hommes seuls portent l'ornement labial, et que, dans les parties méridionales, il est réservé pour les femmes.

^a *Dixon's Voyage*, page 187.

différens périodes de la vie , parallèlement à la 1791.
 bouche , et le morceau de bois qu'on y loge , est Août.
 augmenté à proportion qu'on prolonge l'ouverture 15 à 21.
 qui finit par avoir trois ou quatre pouces (anglais)
 de longueur et une largeur à-peu-près égale ;
 mais les vieilles femmes parviennent seules à
 l'honneur de cette bouche démesurée ; et le respect
 qu'on porte à la vieillesse se mesure sur la grandeur
 de l'ouverture. Le capitaine *Chanal* et le chirurgien
Roblet ne sont pas d'accord avec le Rédacteur du
 Voyage de *Dixon* sur l'époque à laquelle les
 femmes peuvent prétendre au privilège de porter
 l'ornement labial : ils disent que l'opération est
 commencée dès la plus tendre enfance ; et ils ont
 vu des filles à la mamelle qui avoient déjà la lèvre
 fendue et ornée d'une brochette. Mais il est
 possible que ces Voyageurs ne soient pas en
 contradiction : la connoissance que les femmes de
Tchinkitâné ont faite des Européens , a dû perfec-
 tionner chez elles l'art de plaire ; et peut-être ,
 depuis que *Dixon* les a quittées , ont-elles décidé
 que l'on ne pouvoit , de trop bonne heure , faire
 jouir tout leur sexe d'un ornement qui embellit les
 attraits dont la Nature fut si prodigue en leur
 faveur.

Comme la jeunesse inspire toujours de l'intérêt
 et de l'indulgence , les Voyageurs français assurent
 que les jeunes filles ne sont ni aussi laides ni aussi

1791. dégoûtantes que les femmes ; ils conviennent ce-
 Août. pendant qu'ils n'en ont pas vu une seule qui fût
 15 à 21. passablement jolie : on doit croire les Marins ,
 sans contester , quand ils disent que les femmes
 qu'ils ont rencontrées dans leurs courses n'ont
 pas mérité leurs hommages.

Les individus des deux sexes , enfans , jeunes
 et vieux , sont couverts de vermine : ils font une
 chasse assidue à ces animaux dévorans , mais pour
 les dévorer eux-mêmes ; et ils en paroissent si
 friands , qu'on seroit tenté de croire que c'est pour
 se ménager le passe-temps de chasser dans *les*
Plaisirs , qu'ils les laissent multiplier ¹. Les Four-
 rures qu'ils vendent aux Étrangers en sont gar-
 nies au point que , quelque soin que l'on prenne
 à les purger de ces insectes , ils se multiplient
 bientôt à un tel excès , qu'il devient impossible
 à l'Équipage d'un Vaisseau d'échapper à leur pour-
 suite et à leur voracité : on peut dire qu'en
 prenant une cargaison de Fourrures , on prend
 une cargaison de Poux.

On ne peut pas douter que la petite vérole ne
 se soit introduite sur les terres qui bordent la
 Baie de *Tchinkitâné* ; car plusieurs individus des
 deux sexes en portent des marques non équivo-
 ques ; et ils expliquèrent très - clairement au

¹ Ce goût leur est commun avec le peuple de la *Chine*.

chirurgien *Roblet* qui les questionnoit sur la cause 1791.
 de ces marques, qu'elles provenoient d'une ma- Août.
 ladie qui faisoit gonfler le visage, et couvroit le 15 à 21.
 corps de boutons virulens qui causoient de vio-
 lentes démangeaisons : ils remarquèrent même que
 les Français devoient bien la connoître, puisque
 quelques-uns d'entre eux en avoient aussi des
 marques. Le capitaine *Portlock* fut témoin, en
 1787¹, des ravages qu'elle avoit faits, quelques
 années auparavant, et de la dépopulation qui en
 avoit été la suite, dans le Havre auquel il a donné
 son nom, et qui est situé, à peu de distance, dans
 le Nord-Ouest de *Tchinkitâné*, vers 57 degrés 50
 minutes de latitude. D'après les informations qu'il
 put se procurer, il pense, et cette opinion paroît
 fondée, que les Espagnols qui, en 1775, pous-
 sèrent leurs découvertes sur cette côte, jusqu'au
 cinquante-huitième parallèle, y laissèrent cette
 trace ineffaçable de leur apparition et de leur
 visite. Il leur étoit donc réservé de porter la
 contagion sur les deux rives du Nouveau-Monde,
 comme si leurs armes n'avoient pas dû suffire à
 le dépeupler ; car on sait² que la petite vérole
 fut donnée au *Mexique*, par un esclave nègre de

¹ *Portlock's Voyage*, page 270 et suiv.

² Voyez *Robertson. The History of America. Liv. VII.*
 Note LXVIII.

1791. la suite de *Narvaès*, lorsque celui-ci fut envoyé
 Août. avec un corps de troupes, par *Vélasquès*, comman-
 15 à 21. dant à *Cuba*, pour destituer *Cortès* au milieu de
 ses conquêtes : *Quetlavaca* qui occupa le trône du
Mexique, après la fin tragique, et déshonorante
 pour le vainqueur, du malheureux *Montézuma*, son
 frère, fut la victime de cette affreuse maladie, un
 des fléaux européens qui ravagèrent et dépeu-
 plèrent les deux *Amériques*. Les Espagnols pensent
 se justifier en disant que, s'ils ont donné la petite
 vérole aux Américains, ce n'a été qu'un échange
 de maladie : ah ! s'il est, en effet, vrai que celle
 qu'ils ont rapportée de leurs conquêtes, et qui a
 infecté l'Ancien Continent, ait pris naissance sur
 le Nouveau ; s'il étoit inévitable que les deux
 Mondes, en se communiquant, ne se fissent réci-
 proquement un présent si funeste ; on peut dire
 que, sous ce rapport, comme sous beaucoup
 d'autres, il eût mieux valu, pour le bonheur de
 l'Espèce humaine, qu'ils fussent demeurés éter-
 nellement inconnus l'un à l'autre.

L'habillement des hommes et des femmes de
Tchinkitâné consiste en une espèce de chemise ou de
 dalmatique de peau tannée, cousue sur les côtés,
 dont les manches larges ne parviennent qu'un peu
 au-dessous de l'épaule, et en un manteau de
 fourrure dont le poil est en dehors. Les femmes
 portent, en outre, par-dessus la chemise, un

tablier de peau pareille qui ne monte que jus- 1791.
 qu'à la ceinture, et un second manteau de Loutre Août.
 par-dessus le premier. Le Rédacteur du Journal 15 à 21.
 de *Dixon* dit que, » indépendamment du vêtement ordinaire, les hommes font aussi usage, pour se garantir des injures du temps, d'un manteau fait avec des roseaux cousus à se toucher; et il ajoute qu'un des officiers de *Dixon*, qui avoit été employé dans le troisième Voyage du capitaine *Cook*, lui a dit que ce manteau est parfaitement semblable à ceux des habitans de la *Nouvelle-Zélande* ¹ ». Lorsque le froid n'est pas sensible, les hommes se débarrassent de la chemise de peau, et se contentent du manteau de fourrure, qui laisse voir à nu une partie de leur corps. La plupart sont parés d'un collier, composé de fils de cuivre enlacés; et cet ornement ne paroît point être de fabrique européenne; on le prendroit pour un ouvrage de leurs mains. Ils posséderaient donc des mines d'où ils tirent ce métal; et rien ne s'oppose à cette première supposition: mais il faudroit supposer aussi qu'ils possèdent l'art de fondre le métal, de le tirer à la filière, de le mettre en œuvre; et ce que nous avons pu connoître de leur industrie, ne se prête pas à ce qu'on puisse leur accorder ces connoissances. Ce

¹ Voyez *Dixon's Voyage*, page 191.

1791. qui semble le plus probable, c'est que ces colliers,
 Août. fabriqués dans quelque'un des Établissmens euro-
 15 à 21. péens de l'intérieur, leur parviennent tout faits,
 de proche en proche, par l'entremise des Tribus
 intermédiaires. Les deux sexes font usage d'un
 petit chapeau d'écorce, tressé, et de la forme d'un
 cône tronqué au quart ou au tiers de sa hauteur :
 mais le plus souvent les hommes ont la tête nue ;
 leur chevelure épaisse, mêlée d'ocre et de duvets
 d'oiseaux, forme une coiffure naturelle qui, dans
 les temps ordinaires, doit suffire à défendre leur
 chef contre les injures de l'air. On pourroit croire,
 d'après la préférence qu'ils donnent aujourd'hui
 aux vestes et aux longues culottes, qu'ils en
 trouvent l'usage plus commode que celui de leurs
 anciens vêtemens ; mais je penserois plutôt que,
 ne pouvant acquérir que par le sacrifice de leurs
 Fourrures, les ustensiles d'Europe dont ils ont
 reconnu l'utilité, et qui leur ont fait connoître
 des besoins ; empressés de se procurer avec de
 nouvelles commodités de nouvelles jouissances ;
 ils se sont accommodés de notre vêtement : car il
 faut convenir qu'un Français qui seroit con-
 damné à passer un hiver au milieu des forêts gla-
 ciales de l'Amérique occidentale, à cinquante-sept
 degrés de latitude Nord, préféreroit à nos étoffes
 de laine, ces épaisses Fourrures que la Nature
 semble avoir prodiguées, à dessein, aux pays

où la rigueur du froid en commande l'usage. 1791.

Indépendamment de leur vêtement de tous les jours, les hommes en ont un autre qu'on peut appeler leur habit de fête ou de cérémonie. Comme cet habillement diffère de l'habit de masque ou de combat dont s'affublent quelquefois les Naturels de *Nootka*, que le capitaine *Cook*, qui l'a décrit dans le plus grand détail, appelle leur Décoration, leur habit de Monstre [*their monstrous decorations*'], il ne sera pas inutile de faire connoître celui des *Tchinkîtânéens* : ajouter un chapitre à l'histoire des Costumes, c'est en ajouter un à celle des extravagances de cet animal privilégié, si fier de sa Raison, qui se qualifie le Roi de la Nature.

Autant qu'on en a pu juger, l'habillement dont le capitaine *Chanal* nous donne la description, est réservé par les Naturels de *Tchinkîtâné*, pour des cérémonies ou des fonctions particulières, comme des rôles de Farceur ou de Jongleur : l'objet de la guerre n'y paroît entrer pour rien. On remarque cependant que l'usage de cet habillement n'est pas réservé pour les hommes âgés; car l'Américain auquel les Français s'adressèrent pour voir un de ces habits de caractère, ne paroissoit pas avoir plus de vingt-cinq ans². Ce

¹ Voyez *Cook's 3.^d Voyage*. Tom. II, page 306.

² Observations de *Roblet*.

1791. n'est pas sans peine qu'on obtint qu'il déployât
 Août. une partie de sa garde-robe qu'il tenoit soigneu-
 15 à 21. sement renfermée dans une cassette , et dont il
 voulut bien , par grande condescendance pour des
 Étrangers , s'affubler en leur présence. La pre-
 mière pièce de ce bizarre accoutrement est une
 espèce de bonnet de Grenadier , ou plutôt la
 partie antérieure d'une mitre , qui s'applique sur
 le front , et s'attache par des courroies nouées sur
 le derrière de la tête ; les côtés en sont bordés de
 longs poils et de cheveux. Sur la face extérieure
 de cette coiffure , sont représentées des figures
 d'hommes , de quadrupèdes , d'oiseaux , peintes
 grotesquement ; et des tresses , composées de poils
 d'animaux et de filamens d'écorce d'arbre ou d'ar-
 brisseau , semblables à de la filasse ¹ , pendent
 derrière en longue queue traînante. La poitrine
 est couverte d'une espèce de plastron ou de cui-
 rasse , faite d'un tissu de poils filés , et bordée
 de bandes de peau , qui sont taillées comme les
 basques d'un corset , et dont les extrémités infé-
 rieures sont découpées en petites franges aux-
 quelles sont suspendus , en nombre infini , de
 petits coquillages , des ergots et des becs d'oiseaux :
 sur le milieu du plastron , sont peintes diverses
 figures irrégulières. On applique sur chaque

¹ Observations de *Roblet*.

cuisse, et sur chaque genou, des pièces à-peu- 1791.
 près pareilles, avec cette différence, que celle Août.
 du genou présente un mascarón portant un nez 15 à 21.
 de bois, mobile et crochu, de trois ou quatre
 pouces de longueur. Ces dernières pièces sont,
 comme la cuirasse, garnies de coquillages et
 d'extrémités desséchés d'oiseaux, lesquels, en
 s'entre-choquant dans les mouvemens du corps,
 imitent, quoique très-imparfaitement, le son de
 nos grelots. Le Tchinkâtânéen, affublé de cet
 accoutrement, tient d'une main un cercle d'osier
 tressé, de huit à neuf pouces de diamètre, dont
 les rayons et la circonférence sont enrichis de
 ces mêmes breloques qui décorent les autres pièces
 de l'habillement. De l'autre main, il porte la
 représentation, en osier ou en écorce d'arbre ¹, d'une
 tête humaine terminée en pointe ², et fixée au
 bout d'un bâton d'environ huit pouces de lon-
 gueur; cette tête est remplie de graines dessé-
 chées et sonores, et peut être comparée, en
 grand, à ces hochets d'osier que les nourrices
 de village agitent aux oreilles de leur nourrisson.
 Aussitôt que l'Acteur eut achevé sa toilette, la
 Pièce commença : elle ne fut ni longue ni
 chargée d'incidens; les trois Unités s'y trouvoient

¹ Observations de Roblet.

² *Ibid.*

1791. parfaitement observées ; il se borna à agiter son
 Août. corps dans tous les sens , et à chercher par une
 15 à 21. contorsion universelle de ses membres , à trouver
 des mouvemens qui multipliasent les chocs de ces
 breloques sonores dont son habit étoit chargé ,
 afin d'en multiplier et d'en diversifier les sons.
 En même temps , il faisoit d'horribles grimaces
 que *Callot* eût employées avec succès dans sa
Tentation de Saint-Antoine : on ne peut pas dire
 qu'il en fût plus laid ; mais il produisoit des
 variétés dans sa laideur. On juge bien qu'il fut
 impossible aux assistans de deviner le sujet de la
 Pièce ; ils durent se contenter d'admirer l'élégance
 du Costume et la souplesse du Pantomime.

Cet habit de Caractère n'étoit pas le seul qu'il
 possédât ; son magasin en contenoit un grand
 nombre , sans doute pour des rôles différens : on
 y remarquoit sur-tout une collection variée de
 Bonnets. On doit croire que l'amour-propre
 national l'avoit porté à étaler aux yeux des
 Étrangers l'habillement auquel il attachoit le plus
 d'importance , et qui lui sembloit le plus propre
 à exciter leur admiration ; on auroit cependant
 fort désiré de connoître les autres , mais il ne
 permit pas qu'on les examinât ; et quelque ins-
 tance que l'on fît , quelque prix qu'on lui offrît ,
 on ne put jamais obtenir qu'il consentît à se
 défaire de quelques pièces de sa garde - robe.

LA POPULATION de la Baie de *Tchinkîtâné*, 1791.
 comme celle de toute la côte *Nord-Ouest* de ^{Août.}
l'Amérique, n'est pas nombreuse. On peut sup- 15 à 21.
 poser que la plus grande partie, et même la
 presque totalité des Naturels qui occupent le
 contour de la Baie, à l'exception des vieillards
 et des infirmes, se sont présentés autour du Vais-
 seau; et l'on n'a jamais pu compter plus de deux
 cents individus, y compris les femmes et les
 enfans: mais comme le nombre des hommes
 excéda toujours celui des femmes, on doit sup-
 poser que quelques-unes de celles-ci étoient
 restées dans les habitations pour donner leurs
 soins au ménage et aux enfans à la mamelle. On
 lit dans le Journal de *Dixon*¹, qu'il n'en a jamais vu
 plus de cent soixante-quinze à-la-fois; et il com-
 prend dans ce nombre, les enfans et les femmes;
 le Rédacteur de son Voyage pense qu'en le dou-
 blant, on auroit celui de tous les habitans de la
 Baie; et il ajoute que si, pour y comprendre les
 vieillards, les infirmes, ceux qui sont employés
 à la chasse, à la pêche, ou ailleurs, on veut
 porter la totalité à quatre cent cinquante, on aura
 donné à ce calcul de probabilité, la plus grande
 extension dont il paroisse susceptible.

On ne doit pas s'étonner de trouver une

¹ *Dixon's Voyage*, page 186.

1791. population foible sur des terres dont les forêts ,
 Août. peut être aussi anciennes que le sol qui les nourrit,
 15 à 21. couvrent toute la surface que n'atteignent pas les
 tempêtes de l'Océan. L'homme qui , pour assurer
 sa subsistance, n'a que les hasards de la chasse et
 de la pêche , suffit à peine à soi-même : la culture
 peut seule appeler la population ; et quelques
 arpens cultivés d'une de ces îles placées entre les
 Tropiques, doivent donner la vie à un plus grand
 nombre d'hommes, que des contrées entières où
 la terre épuise sa fécondité à reproduire sans cesse
 d'inutiles forêts.

LA NOURRITURE principale des Naturels de *Tchinkitâné* est le poisson frais ou fumé, les œufs séchés de poisson, dont ils font une espèce de gâteau, et la chair de quelques-uns des animaux qu'ils tuent; ils y ajoutent, dans les intervalles des repas et dans leurs courses, l'usage d'un légume farineux dont le goût peut être comparé à celui de la Patate, et que le chirurgien *Roblet* croit être la *Saranne*¹ : les fruits sauvages, les baies

¹ Le Rédacteur du Voyage de *Dixon* dit que la *Saranne*, qui, selon lui, est le *Lis des Vallées* ou le *Muguet* [*Wild Lily-root*], y est très-abondante, et y acquiert une grande perfection. (*Dixon's Voyage*, page 185.)

La *Saranne* [*Lilium flore atro rubente*] n'est pas le *Lis des Vallées* [*Lilium convallium album*], vulgairement appelé

qui se trouvent en abondance dans les bois, et la racine tendre de la Fougère, leur fournissent encore un secours accidentel. On ignore quelle étoit leur manière propre de préparer leurs alimens; aujourd'hui ils font cuire le poisson et les viandes dans les marmites qu'ils se sont procurées par le commerce : mais, avertis par l'expérience, ils n'exposent plus au feu les vases de fer-blanc et

1791.

Août.

15 à 21.

Muguet, dont tout le monde connoît la fleur à odeur suave. Le *Muguet* croît aussi à *Tchinkitâné* (comme on l'a vu ci-devant, tom. II page 24); mais c'est un *Muguet* à fleur bleue et d'une grande espèce.

La *Saranne* est le *Lis de Kamtschatka*, espèce de plante liliacée que *Steller* dit ne se rencontrer qu'en *Sibérie* et dans la Péninsule de *Kamtschatka*, et que la nature, sans doute, a également donnée aux parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* situées sous les mêmes latitudes. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : sa racine bulbeuse est de la grosseur de celle de l'ail : sa tige est grosse comme une plume de cygne, rouge par le bas et verte par le haut : elle est garnie de deux rangées de feuilles ovales; la rangée inférieure a trois feuillés, et la supérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'élève beaucoup plus haut) est rougeâtre et ressemble à celle du *Lis* : ses étamines sont jaunes par le bout, et entourent, au nombre de six, le pistil qui est triangulaire et contient dans trois capsules, des graines rougeâtres. Les habitans des pays où croît cette plante, font une espèce de gruau avec sa racine bulbeuse.

Steller distingue cinq espèces de *Sarannes*; savoir :

- 1.° Le *Kimchiga*, qui ressemble à notre pois sucré;
- 2.° La *Saranne ronde*, qui a été ci-dessus décrite;

1791. d'étain qu'ils ont reçus des Européens ; ils faisoient
 Août. entendre que les premiers s'étoient dessoudés , et
 15 à 21. Les autres fondus : ils font usage des uns et des
 autres pour servir sur la table les alimens apprêtés ;
 et ils les emploient concurremment avec les plats
 et les gamelles de bois qu'ils fabriquent eux-mêmes.
 Leur ustensile de voyage est devenu beaucoup
 plus embarrassant qu'il ne l'étoit avant leur

3.° L'*Osenka*, qui croît dans toute la *Sibérie* ;

4.° Le *Titichpa* ;

5.° Le *Matista sladka travo* ; ou la *Douce Plante*, dont on fait des confitures dans le pays, et dont les Russes savent encore retirer une liqueur spiritueuse.

La racine de cette dernière plante est jaune en dehors, blanche en dedans, d'une saveur amère et piquante : sa tige charnue et articulée s'élève à la hauteur de cinq pieds ; elle est garnie de dix feuilles d'un rouge verdâtre : ses fleurs sont blanches et ressemblent à celles du Fenouil. On ne recueille le *Matista* qu'avec des gants, à cause de son suc caustique qui fait venir des ampoules aux mains.

(Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Saranne* : On y trouve décrite la manière de tirer de cette plante un esprit ardent.)

Comme il paroît que les Naturels de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* mangent de la *Saranne* ; qu'on est assuré qu'en *Sibérie* et au *Kamtschatka*, elle fait partie de la nourriture de leurs habitans ; et qu'il importe pour les Marins, de connoître sur les terres éloignées où ils sont dans le cas d'aborder, tous les végétaux qui peuvent être employés comme aliment ; j'ai cru qu'il étoit utile de leur indiquer les caractères distinctifs de cette plante, afin qu'ils ne soient pas embarrassés pour la distinguer de celles qui pourroient lui ressembler et n'auroient pas la même qualité.

commerce

commerce avec les Étrangers : ils commencent à éprouver l'embarras des richesses. 1791.

Août.

Ils mêlent toujours de l'huile de baleine avec leur bouillon. Cette huile que son odeur forte et âcre nous fait repousser de notre cuisine, n'excite pas la même répugnance chez les Américains du Nord et les autres peuples qui occupent les régions voisines des Pôles : le Groënlandois avale un verre d'huile de baleine, comme un Européen avaleroit un verre de vin de *Tokai*. L'huile de poisson, en général, est une liqueur dont l'habitant des climats glacés, établi sur les bords de la mer, et vivant de ses productions, fait un usage habituel et nécessaire ; elle développe la chaleur concentrée dans l'estomac, et, en la chassant vers la circonférence, en la portant jusqu'aux extrémités, elle entretient dans toute l'habitude du corps, le mouvement des fluides ; elle garantit les membres d'un engourdissement qui finiroit par en faire cesser l'action et en occasionner la perte. On n'a pas connoissance que les Tchinkîtânéens fassent usage d'aucune boisson fermentée, d'aucune liqueur forte ; et l'eau-de-vie dont on les a engagés à faire l'essai, a paru n'être pas de leur goût : on doit desirer, pour leur tranquillité et leur bonheur, que leur communication avec les Européens n'introduise pas dans leurs forêts, cette funeste liqueur qui a porté le désordre dans celles des Sauvages de

15 à 21.

1791. l'*Amérique* septentrionale de l'*Est*, et qui, à la côte
 Août. d'*Afrique*, se paie avec la liberté des Hommes.
 15 à 21. Leur usage, comme celui de presque toutes les
 Nations de l'*Amérique* et de l'*Asie*, est de mâcher
 habituellement une espèce d'herbe; et dès qu'ils
 eurent connu la feuille du tabac, ils lui donnèrent
 la préférence sur celle qu'ils emploient pour sa-
 tisfaire le même besoin.

LES PREMIERS Navigateurs qui ont visité la
 côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, en remontant depuis
 le quarante-deuxième degré de latitude jusqu'au
 soixantième parallèle, ont trouvé que la connois-
 sance et l'usage du fer y étoient parvenus depuis
 long-temps; et ils ont vu entre les mains des
 Naturels, divers instrumens et outils de ce métal:
 il est probable que ceux-ci les ont reçus de
 l'intérieur, en communiquant de proche en proche
 avec les Tribus qui en reçoivent immédiatement
 des Européens, soit par les Établissemens anglais
 de la Baie de *Hudson*, soit par les Présides espa-
 gnols. Le commerce des Américains du *Nord-
 Ouest* avec les Russes a dû, depuis plus d'un
 demi-siècle, leur faire connoître le fer et le cuivre;
 car, dès 1741, *Bering* et *Tschiricow*, partis des
 côtes du *Kamtschatka*, découvrirent celles de l'*Amé-
 rique* à l'opposé, et ouvrirent la voie aux Décou-
 vertes importantes que les Russes ont faites depuis

soixante-dix ans, et qui ont donné à l'Empire de
Russie de nouveaux tributaires et une nouvelle
 branche de commerce¹. 1791.
 Août.
 15 à 21.

Les Tchinkîtânéens sont tous armés d'un poignard de métal, long de quinze à seize pouces, large de deux et demi ou trois, terminé en pointe et tranchant des deux côtés : c'est l'arme qu'ils sont le plus soigneux de conserver, et qu'ils s'occupent avec complaisance d'entretenir polie et brillante ; un Grenadier n'est pas plus jaloux de son sabre, qu'un Tchinkîtânéen ne l'est de son poignard ; il le porte en bandoulière dans un fourreau de cuir, et ne s'en sépare ni le jour ni la nuit. C'est avec cette arme, qui jamais n'auroit dû être tournée contre ses semblables, que quelquefois il combat l'Ours corps à corps, et l'éventre au moment où l'animal furieux est près de l'étouffer dans ses bras. On ignore depuis quel temps ce poignard qui, dans l'origine, dut être d'un bois dur, a été fait d'un métal dont l'Homme n'a pas borné l'usage à ses besoins et à ses commodités, mais qui, dans ses mains, est devenu, pour son espèce, l'instrument de la destruction². Leurs

¹ Voyez dans l'Introduction, les Voyages des Russes de 1728 à 1769.

² *Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem. Virg. Georg. Lib. I.*
 Et Mars forge ses dards des armes de Cérès. *Delille.*

1791. piques qui , sans doute , dans le principe , furent armées d'une pierre dure et taillée en pointe , ou
Août.
15 à 21. de l'arête d'un poisson , le sont aujourd'hui d'une pointe de fer de fabrique européenne. Leurs lances dont l'ancienne forme n'est pas connue , est à présent composée de deux pièces : de la hampe , longue de quinze ou dix-huit pieds , et du fer qui ne le cède en rien à celui de la hallebarde de parade dont étoit armé un Suisse de paroisse. A la hache de pierre , ils ont substitué le *Tok* , espèce de gros fer à rabot qu'ils ajustent solidement sur l'extrémité d'un manche coudé ; et cet instrument dans leurs mains fait l'office de l'herminette du Charpentier. Ils ont cependant conservé l'arc et la flèche de leurs pères : cette arme qui atteint de loin , ne peut être remplacée avec avantage que par l'arme à feu ; et il faut espérer , pour la sûreté de leurs amis d'*Europe* , qu'ils n'apprendront jamais à en faire usage. Il paroît que les Anglais , dans leurs visites , ont distribué quelques fusils sur la partie de côte qui avoisine la Baie de Tchinkâtané ; et je ne sais si une politique bien entendue peut approuver de semblables présens ; l'intérêt des Européens doit , ce semble , les engager à maintenir l'Américain dans l'opinion que l'arme à feu est une espèce de foudre , à laquelle il ne lui est pas permis de toucher sans risquer pour sa vie : je vois bien du danger à le laisser se familiariser

avec l'instrument de notre puissance. Il paroît 1791.
 cependant que les Anglais, en donnant les fusils, Août.
 n'ont pas donné le moteur et le mobile qui les 15 à 25.
 rend redoutables; car un Naturel de Tchinkîtâné
 qui en avoit possédé un, fit entendre qu'il l'avoit
 brisé de colère, parce que, disoit-il, le fusil
 faisoit toujours *crik*, et ne vouloit jamais faire
pouhou.

Ils n'ont pas changé l'instrument dont ils s'arment
 pour la pêche de la Baleine : cet instrument est un
 harpon d'os, barbelé, et emmanché d'une longue
 perche. Forts de cette arme, qu'ils manient avec une
 adresse extrême, deux Tchinkîtânéens attaquent
 hardiment le Cétacée. Quand ils sont parvenus
 près de l'endroit où ils l'ont vu plonger pour la
 dernière fois, ils ralentissent la marche de leur
 pirogue, jouent, pour ainsi dire, avec leurs pagaies
 à la surface de l'eau ; et dès qu'il reparoît, le
 Harponneur saisit son harpon, et pousse au monstre.
 Le dard lancé ne manque jamais, suivant leur
 rapport, de se faire jour, par un des yeux, dans
 l'intérieur de la tête : et bientôt l'animal est sans
 vie. Le lard de la Baleine fournit aux Américains
 une huile qu'ils conservent dans des boyaux d'une
 grande capacité, et dont, comme je l'ai dit, ils
 sont très-friands ; les fanons sont convertis en
 peignes, dont cependant ils font peu d'usage, en
 cuillers et en autres ustensiles de ménage.

1791. Le Tchinkîtânéen est industriel, actif, labo-
 Août. rieux et adroit. Différens ouvrages d'osier, tressés
 15 à 21. avec une sorte d'élégance ; des manteaux de poils
 filés, tissus artistement, entremêlés de morceaux
 de peau de Loutre, et très-propres à préserver du
 froid ; l'apprêt et le tannage des peaux ; divers
 ouvrages de sculpture et de peinture ; tout annonce
 un long emploi des Arts utiles, et la connoissance
 des Arts d'agrément.

Le goût de l'ornement domine dans tous les
 ouvrages de leurs mains ; leurs pirogues, leurs
 coffres, et divers petits meubles à leur usage, sont
 chargés de figures qu'on pourroit prendre pour

* Le Rédacteur du Journal de *Dixon* raconte qu'un des Chefs
 ayant acquis, en échange de quelques fourrures, une pièce
 d'étoffe des îles *Sandwich*, se hâta de retourner à terre, aussitôt
 que le marché eut été terminé. On ne devina pas d'abord la
 cause de cette précipitation qui ne lui étoit pas ordinaire, et
 on ne le sut que le lendemain, lorsque, à la pointe du jour,
 on le vit revenir à bord, revêtu d'une casaque, taillée exacte-
 ment comme son habit ordinaire de peaux, et faite de l'étoffe
 des *Sandwich* qu'il avoit achetée la veille. Les coutures avoient
 toute la solidité que peut comporter cette étoffe ; et le Rédac-
 teur assure qu'une couturière anglaise n'eût fait cet habit ni
 mieux ni plus promptement. (*Dixon's Voyage*, page 189.)

On peut présumer que le Tchinkîtânéen aura reconnu, à
 l'usage, que, sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, une étoffe
 de papier ne mérite pas la préférence sur la robe d'une Loutre
 ou d'un Ours ; et qu'il sera bientôt revenu à ses Ours et à
 ses Loutres.

des espèces d'hieroglyphes : des poissons et d'autres animaux , des têtes d'homme , et divers dessins bizarres , sont mêlés et confondus pour composer un sujet. On ne s'attend pas , sans doute , que ces figures soient parfaitement régulières , et que les proportions y soient exactement observées ; car ici tout homme est peintre et sculpteur : elles ne manquent cependant pas d'une sorte d'élégance et de perfection. Mais ces peintures , ces sculptures , telles qu'elles sont , on en voit sur tous leurs meubles. Ce goût si général seroit-il simplement produit et entretenu par le besoin d'occuper les loisirs d'un long hiver , si toutefois l'hiver leur laisse des loisirs ? ou plutôt n'auroit-il pas son principe dans l'état ancien de leur société , lequel se perd pour nous dans les ténèbres de leur origine ? Je reviendrai sur ce sujet.

Leur génie et leur industrie se montrent principalement dans la construction de leurs pirogues : celles qui sont destinées à l'usage d'une seule famille , composée pour l'ordinaire de sept ou huit individus , ont quinze ou seize pieds de longueur sur deux et demi ou trois pieds de largeur ; d'autres ont des dimensions beaucoup plus grandes , et portent jusqu'à quinze ou vingt personnes : toutes sont prises dans un seul tronc d'arbre , et ont une forme semblable ; leurs deux extrémités , qui ne diffèrent point l'une de l'autre ,

1791. ce qui doit donner à ces embarcations l'avantage
 Août. de n'être jamais obligées de revirer de bord, sont
 15 à 21. très-aiguës, et se terminent par un taille-mer de
 douze ou quinze pouces de saillie, qui n'a pas
 plus d'un pouce d'épaisseur ; ces deux extrémités,
 exhaussées par des planches proprement ajustées,
 sont plus élevées que le reste de la pirogue : des
 bancs établis très-près du fond, sont disposés pour
 recevoir les rameurs qui, lorsqu'ils sont assis, servent
 en quelque sorte de lest : les provisions, les hardes
 et tout le bagage sont arrangés dans la partie du
 milieu, où ils sont recouverts de peaux de bêtes
 et d'écorces d'arbres, qui servent également à
 couvrir les établissemens temporaires qui sont formés
 au bord de la mer, lorsqu'est arrivée la saison de
 s'occuper de la pêche, de sécher le poisson et de
 faire l'approvisionnement qui doit fournir à une
 partie de la subsistance pendant les mois d'hiver.
 Quoique la charge des pirogues soit considérable,
 puisque, indépendamment des hommes, elles
 portent les femmes, les enfans, les provisions, tous
 les ustensiles de ménage, tout ce qui sert à la
 pêche, tout le mobilier de la famille (car il paroît
 qu'à l'exemple du Sage, les Américains portent
 tout leur avoir avec eux) ; ces embarcations sont
 si minces et si légères, qu'elles conservent une
 vitesse surprenante. On n'est pas moins étonné de
 leur stabilité : malgré la légèreté et le peu de

largeur de la coque , elles n'ont pas besoin d'être 179 f.
 soutenues par des balanciers , et jamais on ne les Août.
 accouple. Les Tchinkîtanéens n'ont point encore 15 à 2 f.
 l'usage de la voile ; mais on ne doute pas qu'ayant
 connu , par l'exemple des Européens , combien ce
 secours est utile pour gagner du temps et épargner
 de la peine , ils ne tentent bientôt de l'appliquer à
 leurs pirogues : ils sont déjà exercés dans l'art de
 faire des tissus ; un pas de plus leur suffit pour
 ajouter à leurs embarcations un mât et une vergue ,
 et y adapter une voile.

Quoique les Naturels de *Tchinkîtané* possèdent
 depuis assez long-temps des haches européennes ,
 ils ne font point encore usage de cet instrument
 pour abattre l'arbre qu'ils destinent à la construction
 d'une pirogue ; ils ont conservé leur antique mé-
 thode de l'abattre en minant le pied à l'aide du
 feu ; c'est par le secours de ce même agent qu'ils
 parviennent à le creuser ; c'est encore avec cet
 instrument docile entre leurs mains , et dont ils
 savent diriger et régler l'action , qu'ils façonnent
 l'arbre en dehors , de manière à lui donner la forme
 la plus propre à être supporté par l'eau , et à fendre
 le fluide par l'une ou l'autre de ses extrémités
 indifféremment. On cessera d'être surpris que ,
 depuis qu'ils connoissent la hache qui semble offrir
 à-la-fois la facilité et la diligence dans le travail ,
 ils n'en ayent pas préféré l'usage au procédé

1791. laborieux et long qu'ils continuent d'employer ,
 Août. si l'on fait attention que le feu a la propriété
 15 à 21. de durcir le bois auquel il a été appliqué, de lui
 procurer conséquemment plus de densité, de le
 rendre plus impénétrable à l'eau. On ne peut pas
 douter qu'ils n'aient reconnu dans le feu cette
 propriété de rendre le bois plus compacte, et d'en
 prolonger la durée quand il doit être exposé à
 l'humidité, puisque ¹, lorsqu'ils ont fait la pointe à
 un pieu qu'ils destinent à être enfoncé dans la
 terre, ils ont grand soin de durcir, par le moyen
 du feu, toute la partie qui doit se trouver enterrée.

Les établissemens temporaires que les Tchinkî-
 tânéens forment sur la côte, tels qu'ils ont été
 décrits, donneroient lieu de croire que leurs
 progrès dans l'Architecture civile ne sont pas aussi
 marqués que dans l'Architecture navale ; mais,
 d'après ce qu'on a pu apprendre d'eux, ils ont
 dans l'intérieur des terres, des habitations bien
 construites, spacieuses et commodes. Si leur rapport
 est fidelle, et si on les a bien entendus, on doit
 conclure de ce qu'ils ont dit, que ces Américains
 ne sont point une Peuplade errante, et n'aban-
 donnent leurs foyers, que lorsque la saison de la
 chasse ou de la pêche, ou le commerce avec les
 Étrangers, les force, pour un temps, de faire

¹ Observations de *Roblet*.

quelques excursions au loin, ou de se porter sur les bords de la mer. On peut croire, sans faire injure à leur industrie, que ces habitations de l'intérieur, dont ils parlent avec une sorte d'emphase, ressemblent beaucoup pour l'architecture, la grandeur et la commodité, à celles des Naturels de *Nootka*, dont on trouve une description et un dessin dans le troisième Volume du troisième Voyage du capitaine *Cook*. Il faut convenir qu'en effet ce sont des palais, si on les compare à ces misérables huttes que l'on a vues sur la côte, et qui reçoivent sous leur couverture de peaux et d'écorce, une famille entière, entassée pêle-mêle sur quelques toises d'un terrain humide, et exposée à toutes les injures de l'air latéral, dans un climat où le thermomètre de *Réaumur*, pendant le jour, ne s'élève pas au-dessus de 12 degrés dans le temps de la Canicule¹.

Les Tchinkitânéens ont un goût décidé pour le Chant, et il paroît être chez eux une espèce d'institution sociale : à des époques fixes de la journée, le matin et le soir, ils chantent en chœur ; chaque assistant prend part au concert ; et tous y apportent un recueillement qui pourroit faire penser

¹ Suivant le Journal de *Dixon* (page 185), la chaleur moyenne, pendant son séjour à *Norfolk-Bay*, vers la fin de Juin, fut de 48 degrés du thermomètre de *Fahrenheit*, ou 7 degrés un neuvième de celui de *Réaumur*.

1791. que les paroles de leurs chansons portent avec elles
 Août. un intérêt qui fixe leur attention. Le Rédacteur
 15 à 21. du Journal de *Dixon* a inséré dans sa Relation une
 chanson tchinkîtânéenne, qu'il a souvent entendu
 répéter pendant le séjour des Anglais dans la Baie ;
 elle est notée avec la partition. Il paroît que le
 chef de famille commence par chanter seul les deux
 premières mesures : les hommes et les femmes
 unissent ensuite leurs voix à la sienne, en chorus,
 les femmes à l'octave supérieure ; et tous battent
 la mesure avec beaucoup de justesse, quelquefois
 avec les mains, d'autres fois avec les pagaies. Il dit
 que leurs airs sont très-variés, mais que la manière
 de les chanter est toujours la même *. Les Français
 observent de même que tous les chanteurs battent
 la mesure, et qu'ils ont l'oreille si juste, que jamais
 on n'entend qu'un seul coup. On prenoit plaisir
 à leur chant qui est mélodieux : souvent on les
 invitoit à chanter, et ils ne se faisoient pas presser ;
 ils ne cherchoient point à faire valoir leur talent
 par une résistance qui n'est pas toujours une preuve
 de modestie ou de défiance de ses forces. A leur
 tour, ils invitoient les Français à chanter, et
 paroissoient goûter particulièrement les airs lents
 dont le mouvement se rapproche de celui de leurs
 chants : un Opéra de *Lully* seroit entendu avec

* Voyez *Dixon's Voyage*, page 243.

ravisement à *Tchinkitâné* ; et , sans doute , le succès en seroit complet , s'il étoit terminé par un ballet des Diables , où les Naturels pourroient se reconnoître.

1791.

Août.

15 à 21.

UNE INSPECTION rapide peut suffire à un Voyageur observateur , pour connoître la constitution physique des peuples qu'il visite , et se mettre en état d'en décrire le costume , les armes , les arts , les alimens , tout ce qui frappe les sens : mais si une nation n'est pas rassemblée en grand nombre sur un même point ; si l'on n'en voit que des fractions éloignées de leurs foyers ; si l'on ne peut pas pénétrer jusqu'à leurs habitations fixes ; il n'est guère possible d'acquérir la connoissance de son gouvernement , de sa religion lorsqu'elle en a une , de ses mœurs , de ses usages : alors , on est réduit à des conjectures ; on cherche à deviner et l'on croit savoir : il n'est que trop commun que , sur un fait isolé , sur une observation unique , on veuille conclure de l'Individu à l'Espèce ; et le tableau qu'on présente comme fait d'après nature , n'est plus qu'un tableau d'imagination. On éprouve de plus grandes difficultés encore , si l'on veut se former et donner une idée du caractère de cette même Nation dont on ne voit que quelques individus , par instans , et seulement pour l'objet du commerce. Pour connoître

1791. le caractère et en saisir les nuances, il faut l'avoir
 Août. long-temps étudié, avoir examiné l'Homme dans
 15 à 21. les circonstances où l'ame est agitée par les passions,
 et dans celles où, rendue à la tranquillité, elle
 s'épanche dans le sein de l'amitié, ou jouit paisiblement d'elle-même dans l'intimité d'une union assortie : et un Voyageur peut-il voir dans toutes les attitudes morales, si je puis le dire, l'Homme qu'il veut dessiner ? Le trait que l'observation du jour lui fait noter comme caractéristique, l'observation du lendemain le lui fera effacer ; enfin, on est forcé de peindre le sujet de profil, pour éviter que la mobilité des traits ne fasse manquer la ressemblance : et un profil est sans physionomie. On ne s'attend donc pas que ce qui concerne les institutions religieuses et politiques, les usages, les qualités morales et le caractère des Tchinkîtânéens soit présenté avec détail : je ne puis produire qu'une ébauche informe ; rapporter des faits avec moins d'ordre que d'exactitude ; comparer ce qu'ont dit les Voyageurs, pour confirmer ou détruire leurs rapports, l'un par l'autre ; et suppléer quelquefois aux preuves par les probabilités.

Il n'a pas été possible de s'assurer si les Tchinkîtânéens reconnoissent un Être suprême, s'ils lui rendent quelque espèce de culte, et s'ils ont l'idée d'une vie future, qui suppose le principe

de l'immortalité de l'ame. Le Rédacteur du Journal de *Dixon*¹ rapporte cependant que, s'occupant un jour d'apprendre d'un des Naturels quelques mots de sa Langue, et lui montrant le Soleil, dont il lui demandoit le nom, l'Américain prit une peine infinie, et parvint à lui faire entendre que, « quelque supériorité que les Européens paroissent avoir sur les hommes de son pays, par la possession de tous les objets utiles dont ceux-ci sont privés, l'origine des uns et des autres est commune; que les uns et les autres viennent d'en haut, et que le Soleil, père de la Nature, donne l'ame et la vie à toutes les créatures de l'Univers ». Les Tchinkâtanéens reconnoîtrent donc, sous l'emblème du Soleil, une Divinité suprême! Cette idée se présente la première à l'Homme qui n'a pour lui que les lumières de la raison; par-delà, tout est surnaturel. Peut-être ces chants qui précèdent et qui terminent leurs opérations de commerce sont-ils des invocations et des actions de grâces à l'Etre universel; peut-être ces chants réglés, au lever et au coucher de l'Astre du jour, sont-ils des actes d'adoration; peut-être enfin ces habillemens bizarres dont il a été parlé, sont-ils destinés à être employés dans des cérémonies religieuses, dans des fêtes qui ne se célèbrent

1791.
Août.
15 à 21.

¹ Voyez *Dixon's Voyage*, page 189.

1791. point dans leurs établissemens temporaires de la
 Août. côte, et sont réservées pour leurs domiciles fixes
 15 à 21. dans l'intérieur des terres. Il est bien rare que les
 hommes soient formés en société, sans qu'ils
 n'aient des prêtres, des superstitions, des céré-
 monies; il leur faut des spectacles; des erreurs,
 des consolations.

L'occasion ne s'est pas présentée d'observer les cérémonies funéraires que pratiquent les Tchinkîtânéens, lorsque la mort enlève le Chef d'une famille ou quelqu'un de ses membres : sans doute ils ne le livrent pas avec indifférence aux élémens destructeurs, comme les restes de l'animal des bois dont ils ont enlevé la dépouille; et leur raison est trop avancée pour ne leur avoir pas commandé les derniers devoirs qu'ont à rendre aux morts la tendresse conjugale, la piété filiale et la douce amitié : peut-être il étoit réservé au Peuple le plus policé de l'ancien Monde d'abandonner à des mercenaires insensibles la dépouille mortelle de ce qui nous fut le plus cher, et de ne pas se permettre de laisser tomber une larme sur la terre qui va la dévorer. Mais, si l'on ignore quels honneurs les Tchinkîtânéens rendent aux morts, on sait du moins qu'ils sont très-occupés, très-soigneux d'en orner la demeure, et de soustraire à la destruction la partie la plus noble de l'Etre, celle qui paroît renfermer la pensée.

M. Turner,

M. *Turner*, un des Officiers du capitaine *Dixon*¹, 1791.
 pendant qu'il faisoit une tournée sur la côte occi- Août.
 dentale de la Baie, à quatre milles de distance au 15 à 21.
 Nord du premier Mouillage des Anglais, aperçut
 une large caverne formée par la nature dans le
 flanc d'une montagne : en approchant, il décou-
 vrit un objet brillant dont l'éclat fixa ses yeux,
 mais dont l'éloignement ne lui permettoit pas de
 distinguer la forme ; il hâta sa marche, et reconnut
 que l'objet qui avoit excité sa curiosité étoit une
 boîte carrée, dans laquelle étoit renfermée une
 tête humaine : cette boîte étoit magnifiquement
 décorée de petits coquillages polis et brillans,
 composant des dessins variés, et elle paroissoit
 n'avoir été déposée dans ce lieu que depuis quel-
 ques jours. Le capitaine *Dixon*, qui avoit dé-
 couvert le port *Mulgrave*, situé à deux degrés et
 demi dans le Nord de *Tchinkîtané*, y rencontra,
 dans ses excursions, plusieurs de ces espèces de
 sarcophages. Si nous savons ne pas laisser maîtriser
 notre opinion par les apparences ; si, en dépouil-
 lant les objets de leur matériel, nous voulons,
 pour les apprécier, considérer le motif ; la boîte
 dans laquelle l'Américain conserve la tête dessé-
 chée qui lui fut chère, et l'urne dans laquelle *Cor-
 nelie* conserve les cendres de *Pompée*, ne différeront

¹ Voyez *Dixon's Voyage*, page 181.

1791. point à nos yeux ; le même sentiment les rend
 Août. également sacrées. Quand on voit les soins, les
 15 à 21. recherches que ces Peuples , que nous osons
 appeler *sauvages*, emploient à l'envi pour orner
 cette portion des restes de leurs parens ou de leurs
 amis , qu'ils peuvent se dispenser de rendre aux
 élémens ; on doit croire que , si , comme les Égyptiens,
 ils possédoient l'art des embaumemens , ou si la Nature
 avoit creusé dans leurs solitudes , des asiles inaccessibles
 à la corruption , tels que ces antres conservateurs de
 l'île de *Ténérife* , où depuis tant de siècles , reposent
 intacts les corps desséchés des anciens Guanches , on
 les verroit , à des époques fixes , au retour des saisons ,
 porter religieusement à leurs ancêtres , respectés des
 hommes et du temps , l'hommage perpétué de la piété
 filiale et de la reconnoissance. Peuples sensibles ,
 puissiez-vous conserver toujours ce sentiment , quelquefois
 altéré , mais indélébile , qui cherche à prolonger par
 l'illusion l'existence de nos pères ou de nos modèles !
 et que jamais une de ces révolutions politiques qui
 bouleversent les grands Empires , en vous ramenant à
 l'insensibilité des animaux errans avec lesquels vous
 partagez vos forêts , ne vous fasse oublier ce que le
 présent doit au passé , ce que les vivans doivent aux
 morts !

LES FRANÇAIS n'ont pas pu s'assurer si la

totalité des Naturels qu'ils ont vus rassemblés dans 1791.
 la Baie de *Tchinkîtâné*, et qui tous appartenoient à Loût.
 la côte environnante, forment une seule et même 15 à 21.
 Tribu, et s'ils reconnoissent un Chef suprême :
 seulement, le premier jour que le *Solide* fut mouillé
 dans la Baie, un personnage mieux vêtu que les
 autres, sembloit affecter un air de supériorité ;
 mais, comme ses compagnons ne lui marquoient
 aucun égard, et ne paroisoient faire aucune
 attention à lui, les Français crurent ne devoir pas
 y en faire davantage. Le jour suivant, on vit ce
 même homme, sans marque distinctive, confondu
 dans la foule : il avoit oublié sa dignité de la
 veille, ou l'on s'étoit trompé sur cette dignité.
 Le Gouvernement des Tchinkîtânéens paroîtroit
 donc se rapprocher du Gouvernement patriarcal
 où chacun ne reconnoît pour supérieur que le
 Chef de la famille ; mais il leur manque les Trou-
 peaux qui ne peuvent être remplacés par les
 Loutres et les Ours. Le Rédacteur de *Dixon*
 semble cependant reconnoître des Tribus et des
 Chefs de Tribu ; car il dit ¹ que le Chef d'une

¹ *The chief of the tribe has always the entire management of all the trade belonging to his people, and takes infinite pains to dispose their furs advantageously. (Page 187 de l'original.)* Le mot *tribe* signifie *tribu* ou *famille*, indifféremment ; le mot *people* ne veut pas dire son *peuple*, sa *nation*, mais les personnes qu'il a avec lui, sa *famille*, son *monde*.

1791. Tribu est toujours chargé exclusivement de traiter
 Août. pour tous ceux qui l'accompagnent, et qu'il se
 15 à 21. donne des peines infinies pour tirer de leurs
 Fourrures le prix le plus avantageux. Mais j'ob-
 serve que le mot anglais *Tribe* qui signifie *Tribu*,
 signifie également *Famille*. Ce passage de *Dixon*
 ne me persuaderoit donc pas qu'il ait pensé que
 les Tchinkîtanéens sont partagés en Tribus ; et ce
 qu'il dit peut s'expliquer par ce que dit le capi-
 taine *Chanal*, quand il parle de leur intelligence
 et de leur astuce dans le commerce ; il fait re-
 marquer que la plupart des Naturels se reposoient
 du soin de traiter pour eux, sur ceux d'entre eux
 qu'ils reconnoissoient pour les plus habiles dans
 ce genre de trafic : ceci me semble indiquer
 simplement la défiance de son propre talent, et
 une espèce d'hommage rendu à celui d'un autre ;
 c'est un acte de déférence commandé par l'intérêt,
 mais ce n'est pas un acte de soumission ; et il me
 semble que l'indépendance de chaque famille,
 observée par le capitaine *Chanal*, ne se trouve
 point contredite par l'observation du Rédacteur
 de *Dixon*.

LA CONDUITE de ces Américains dans les
 échanges, annonce, à la fois, du jugement et
 de la défiance. Différens des peuples qui habitent
 les îles du *Grand - Océan*, ils ne préfèrent jamais
 l'agréable à l'utile ; ce qui n'a pas pour eux un

objet d'utilité réelle, n'est accepté qu'en présent, 1791.
 en *Stok* suivant leur expression : encore observe- Août.
 t-on ¹⁵ que, lorsqu'ils acceptent pour pot-de-vin à 22.
 quelqu'un de ces colifichets qui n'ont qu'une
 valeur d'agrément et ne peuvent servir qu'à la
 parure, c'est uniquement pour complaire à leurs
 femmes; ils cèdent à l'importunité, mais on voit
 que c'est à regret. Les opérations avec eux ne se
 terminent pas promptement : ils ne concluent les
 marchés qu'après un examen long et minutieux
 des marchandises qui leur sont offertes : le moindre
 défaut n'échappe point à leur premier coup d'œil,
 leur fait rabaisser le prix de l'objet, ou les décide
 à le rejeter tout à fait. On admiroit l'ordre qu'ils
 établissoient entre eux pour leurs échanges avec
 les Étrangers : on voyoit chaque pirogue s'appro-
 cher du Vaisseau à son rang, sans confusion,
 sans dispute, et suivant l'ordre dans lequel elles
 s'étoient présentées à leur arrivée près du bord;
 et ceux qui les montoient, n'étoient ni pressés,
 ni pressans, ni bruyans, ni importuns. Sitôt qu'un
 marché est terminé, celui qui l'a conclu l'annonce,
 suivant *Dixon*, par le mot *Coooco* (*Coucou* pour
 la prononciation française), répété trois fois d'un
 ton précipité : les autres répondent par le cri
Whoah, qui se fait par acclamation, mais d'un

* Observations de *Isabel*.

1791. ton plus ou moins haut, selon qu'ils sont plus ou
 Août. moins satisfaits du marché ¹. Le capitaine *Chanal*
 15 à 21. dit seulement que, lorsqu'un marché est conclu,
 ils marquent leur satisfaction en prononçant par
 acclamation *Ouoh*; c'est le *Whoah* de *Dixon*, écrit
 pour la prononciation française. Le Rédacteur de
 son Journal, édifié, comme les Français, du bon
 ordre que les Américains de la Baie observent
 dans leur commerce avec les Étrangers, et de la
 bonne foi qu'ils semblent y apporter, paroît douter
 que la confiance et l'harmonie règnent entre eux-
 mêmes. « Quoique le Chef d'une Tribu (ou d'une
 Famille), dit-il ², soit quelquefois chargé par une
 autre de traiter pour elle, parce qu'on lui a vu
 faire un bon marché pour celle à laquelle il ap-
 partient; cependant les diverses Tribus semblent
 se porter respectivement envie ». On pourroit
 même penser que l'une se méfie de l'autre; car il
 ajoute que « en général, chacune d'elles emploie
 tous les moyens qu'elle peut imaginer pour em-
 pêcher qu'aucune des autres n'ait connoissance
 des marchandises qu'elle s'est procurées par les
 échanges ».

LA MANIÈRE de vivre des Tthinkâtanéens est

¹ *Dixon's Voyage*, page 189.

² *Dixon's Voyage*, pages 187 - 188.

très-réglée : ils quittoient le Vaisseau d'assez bonne 1791.
 heure pour être rendus à terre avant midi; c'est Août.
 l'heure fixée pour leur premier repas; et ils 15 à 21.
 prennent le second un peu avant la nuit : cet
 ordre est invariable.

LES HOMMES paroissent avoir pour les femmes les ménagemens que réclame leur foiblesse ; on ne les voit point ici , comme chez la plupart des Nations sauvages de l'*Amérique* , chargées des travaux les plus rudes , et traitées souvent à l'égal de nos bêtes de somme. Les hommes se sont réservé toutes les occupations pénibles , la chasse , la pêche , l'apprêt et la cuisson des viandes et du poisson. Les travaux des femmes consistent à nettoyer les peaux de leur dernière graisse , à les coudre , à en composer des vêtemens. Leur difficulté à marcher et leur embonpoint annoncent que leur vie est très-sédentaire. On les a vues quelquefois manier la pagaie , mais dans les cas seulement où elles se trouvoient seules dans la pirogue , ou lorsque les hommes n'étoient pas en nombre suffisant pour la mouvoir. Elles paroissent très-subordonnées à leurs maris ; mais ceux-ci ont pour elles les plus grands égards ; ils se permettent rarement de conclure un marché sans qu'elles aient été consultées. Elles mangent en commun avec le père et les enfans ; et l'on sait que , chez la plupart

1791. des Peuplades qui occupent les îles du *Grand-*
 Août. *Océan*, et parmi quelques-unes du Continent de
 15 à 21. *l'Amérique*, les hommes n'admettent jamais les
 femmes à leur table.

La bonne harmonie qui règne dans les ménages se manifeste d'une manière touchante dans l'expression commune de leur tendresse pour leurs enfans ; et les soins que la nature semble avoir dévolus exclusivement à la mère, souvent on voit que le père se plaît à les partager. Le sort des enfans à la mamelle est cependant déplorable¹. Ils sont emballés dans une espèce de berceau d'osier, assez semblable à une de nos chaises dont le dossier auroit été coupé à une petite hauteur au-dessus du siège. Ce berceau est revêtu extérieurement de cuirs secs, et garni de fourrure dans la place où doit poser l'enfant. C'est là que le petit patient éprouve une sorte de torture continuelle, et tous les maux que peuvent produire la gêne et la mal-propreté. Placé sur son séant, les jambes étendues et collées l'une contre l'autre, il est recouvert jusqu'au menton par une peau de loutre, et garrotté pour le fixer sur son lit de douleur, par des lanières de cuir qui ne lui

¹ Le Journal du capitaine *Chanal* et les Observations du chirurgien *Roblet* se trouvent confondus dans la description suivante.

laisent de liberté que pour les mouvemens de la tête; et le plus souvent il ne la remue que pour exprimer la souffrance. Le soin qu'on prend de garnir de mousse sèche le siège sur lequel il pose, et d'en placer entre ses cuisses, tourne encore contre lui : son urine et ses excréments ont bientôt converti cette mousse en fumier; et la fermentation qui s'y établit, produit dans ces parties délicates de son corps, des excoriations dont il conserve éternellement les cicatrices. On peut juger, quand le petit malheureux est tiré de son étui pour le nettoyer, de tout ce qu'il a dû y souffrir : tous ses membres paroissent sillonnés par les traces profondes qu'y a imprimées la forte pression des lanières qui le lient, des plis de la peau de loutre qui l'enveloppe, et même des bois du berceau qui le porte.

Les effets de cet état de contrainte continue se manifestent dans tous les enfans à la mamelle; leur maigreur et leur foiblesse indiquent assez que, quoique les mères soient, en général, d'excellentes nourrices, la bonne qualité du lait qu'ils prennent, est impuissante pour donner à leurs membres entravés, le ressort et la force que le mouvement et l'action peuvent seuls entretenir et accroître. Mais aussitôt que, débarrassés des liens du funeste maillot, ils peuvent se traîner à terre et marcher à quatre pattes, il se fait dans toutes les parties de leur

1791.

Août.

15 à 21.

1791. corps, un développement subit et rapide; la
 Août. gaieté, cette charmante gaieté de l'enfance, suc-
 15 à 21. cède bientôt aux cris et aux larmes; et la santé
 qui répand sur leurs joues arrondies un brillant
 incarnat, annonce que la Nature s'est ressaisie
 de son ouvrage pour le conduire à sa per-
 fection.

Ne jugeons cependant pas trop sévèrement, ne condamnons pas sans examen, la méthode vicieuse dans ses effets, qu'emploient les mères de *Tchinkî-tâné* pour l'éducation de leurs nourrissons; elle a son principe dans la sollicitude maternelle, et dans la crainte de les exposer à des dangers. Si, chez les Peuples non encore civilisés qui habitent les climats brûlans, l'instinct a inspiré aux mères de ne point emmailloter leurs enfans, pour les laisser jouir d'un peu de fraîcheur; il a de même appris à celles des climats glacés, que la chaleur ne peut se conserver qu'autant qu'elle est concentrée dans un petit espace; et il leur a indiqué de faire de petits berceaux qui, en remplissant ce premier objet, satisfont aussi aux précautions qu'exige l'obligation de porter leurs enfans dans les voyages, à travers les bois et dans des pirogues: elles ont senti que, pour la commodité, et plus encore pour prévenir, dans ces fréquens transports, des accidens qu'on ne peut prévoir, il étoit nécessaire que l'enfant et son berceau ne formassent, pour

ainsi dire, qu'un corps : elles ont sacrifié son bien-être à sa sûreté, à sa conservation. Mais n'a-t-on pas vu, dans un temps qui n'est pas bien éloigné du nôtre, n'a-t-on pas vu, chez une grande Nation, policée depuis tant de siècles, que le même motif de sûreté n'excusoit pas, et ne voit-on pas encore aujourd'hui dans ses villages, dans ses bourgs, même dans ses cités, la nourriture des enfans abandonnée à des femmes mercenaires qui ne peuvent avoir des entrailles de mère, et qui, pour se soustraire à l'obligation de s'occuper sans cesse de leurs nourrissons, et vaquer plus librement à leur ménage, garrottent de la tête aux pieds ces êtres innocens, et les condamnent au supplice de la gêne pendant la durée de leur allaitement ? Peut-être, dans les siècles à venir, l'*Amérique du Nord-Ouest* aura son *Tronchin* et son *Rousseau* : le premier, appuyé sur l'expérience et la médecine, conseillera ; le second, plus fort de sa seule éloquence, ordonnera de rendre à l'enfance la liberté qu'elle ne peut réclamer elle-même que par des cris impuissans et des larmes que souvent l'injustice ou la barbarie ose imputer à la méchanceté d'un être qui n'est encore ni bon ni méchant. Le Médecin et le Philosophe américains trouveront du moins la Nature en jouissance d'une partie de ses droits : ils n'auront point à commander aux mères d'allaiter leurs enfans.

1791.

Août.

15 à 21

1791. Mais si les Tchinkîtânéens ont cru devoir
Août. contraindre la Nature dans les soins qu'ils donnent
15 à 21. au premier âge, ils lui conservent toute sa liberté
dans l'éducation des adultes, et hâtent, par un
exercice de tous les jours, le progrès et le déve-
loppement de leurs facultés physiques. Les enfans
mâles partagent les fatigues du père : exercés, dès
leurs plus jeunes ans, à la chasse et à la pêche,
ce sont eux qui vont harponner le poisson dans la
rivière, et y chercher avec les bassins, les bouilloires
et les autres vases qu'ils tiennent des Européens,
toute l'eau nécessaire pour la consommation de la
famille : ils vont aussi couper le bois pour le
chauffage et la cuisine ; et depuis que les Européens
leur ont fait connoître l'usage et la commodité du
briquet, ils s'en servent pour obtenir du feu¹ ;
mais il est probable qu'avant cette époque, ils
savoient s'en procurer par quelque'un des procédés
que pratiquent les Peuples sauvages. Il n'est pas
jusqu'aux petits garçons qui, à peine encore pou-
vant marcher, ne commencent à s'exercer avec
un morceau de bois façonné en lance, et n'essayent
la force de leur jeune bras contre le tronc des
arbres qui se trouvent à leur portée. L'éducation
des filles ne leur permet pas de s'éloigner de
l'habitation : sédentaires comme la mère, elles en

¹ Observations de *Roblet*.

partagent les travaux et les occupations paisibles ; 1791.
 et, en partageant également avec elle les soins Àoût.
 qu'exigent les enfans en bas âge, elles sont instruites 15 à 21.
 de bonne heure des devoirs qu'un jour leur im-
 poseront l'union conjugale et la maternité.

On n'a pas pu connoître sur quels principes se forme l'union des sexes ; quelles cérémonies la précèdent , l'accompagnent et la suivent ; quel contrat lie les conjoints , et si ce lien est indissoluble : mais leur tendresse commune pour les fruits de leurs amours, le grand nombre d'individus dont chaque famille est composée , l'harmonie qui règne parmi les membres , tout semble indiquer que l'union conjugale n'a d'autre terme que celui de la vie : et si l'on n'a pas la certitude que les liens en sont indissolubles , du moins a-t-on lieu de croire qu'en général ils sont respectés.

La conduite des femmes en présence de leurs maris , est très-réservée , très-modeste ; la plus grande décence se montre dans leur vêtement ; et à peine se permettent-elles , en allaitant leurs enfans , de découvrir leur sein devant un Étranger. Les hommes qui , dans tous les pays , ont fait pour une moitié du genre humain , des lois qui n'obligent pas l'autre , ne se soumettent pas plus ici qu'ailleurs , aux règles de décence auxquelles ils ont assujetti les femmes : souvent ils se déshabillent et se montrent nus devant elles et devant

1791. les Étrangers , et se promènent dans cet état de nature , si le temps n'est pas trop rigoureux :
 Août.
 15 à 21. accroupis en cercle autour du feu , attitude qui leur est très - ordinaire , s'ils sont pressés par un besoin , ils y satisfont sans honte , sans se détourner , même en présence de leurs filles : les femmes seules connoissent la bienséance , et se conforment scrupuleusement aux petites gênes qu'elle impose dans la société. On peut douter , cependant , si la retenue dont on leur fait honneur , est chez elles l'effet d'une pudeur naturelle , ou si l'on ne doit pas plutôt l'attribuer à la crainte : la jalousie des maris est poussée jusqu'à la frénésie. Un Tchinkîtânéen , en montrant sa femme qui allaitait , fit entendre par des signes et des gestes non équivoques , que , s'il pouvoit soupçonner que le nourrisson attaché à son sein , fût le fruit d'une infidélité , il poignarderoit la mère , et mangeroit l'enfant : on n'a cependant aucune raison de penser que ce Peuple soit anthropophage ¹ , comme le capitaine *Cook* a cru le

¹ Le chirurgien *Roblet* dit que , quoique rien de ce qu'il a vu , ne l'ait mis dans le cas de soupçonner les Tchinkîtânéens d'être anthropophages , il ne peut cependant se persuader qu'ils ne le soient pas. « J'ai voulu , à plusieurs reprises , ajoute-t-il , éclaircir mon doute ; j'ai demandé à quelques-uns d'entre eux s'ils mangeoient les hommes qu'ils tuent ou qu'ils font prisonniers à la guerre ; et après m'être assuré qu'ils m'avoient

pouvoir reprocher aux Naturels de *Nootka* qui habitent la même côte, sept ou huit degrés plus au Sud; il est à présumer que l'*Orosmane* de *Tchinkîtâné* vouloit seulement exprimer d'une manière sauvage, à quel excès pouvoit le porter la jalousie : *Je ne suis point jaloux..... si je l'étois jamais* ' !..... En *Europe*, on s'arrête là; mais le mouvement de l'ame qui s'indigne à l'idée de l'infidélité, est le même; et

1791.
Août.
15 à 21.

très-bien compris, je les voyois toujours s'entre-regarder, sans jamais me répondre rien qui pût ou détruire ou confirmer mon soupçon : peut-être que les Nations européennes qui nous ont devancés à *Tchinkîtâné*, les ont déjà fait rougir de cet exécration usage, et qu'ils n'osent plus l'avouer ».

Ce soupçon du chirurgien *Roblet* ne me paroît nullement justifié par le défaut de réponse des Naturels qu'il a interrogés : d'abord, j'observe que *Dixon*, qui a accusé sans preuve les habitans des îles de *Queen-Charlotte*, d'être anthropophages, quoiqu'il n'ait point mis le pied sur leurs îles, n'a pas fait le même reproche aux *Tchinkîtânéens* qu'il a fréquentés; en second lieu, il faudroit être assuré qu'ils ont bien compris la question qui leur a été faite; et enfin, ce n'est pas ici le cas où *qui ne dit rien consent* : car si, comme le chirurgien *Roblet* le présume, ils ont été anthropophages, et que déjà les Européens les ayent fait rougir d'un usage qui révolte la nature, on peut croire que, devant des Européens, ils se seroient empressés, s'ils avoient compris la question, de faire entendre qu'ils ont renoncé à cet usage, ou de manifester, par un signe d'horreur, qu'ils ne l'ont jamais eu.

' *Zaïre*, Acte I, Sc. V.

1791. seulement, à *Tchinkitâné*, on ne connoît pas la
 Août. réticence. Si l'on compare l'habitant de cette
 15 à 21. contrée à celui des îles de *Mendoça*, dans l'idée
 différente que l'un et l'autre attachent à la pu-
 deur, à la fidélité conjugale, on reconnoît que
 la jalousie dans les hommes, peut quelquefois être
 en raison inverse de la beauté dans les femmes.
 Mais cette jalousie même et la crainte qu'elle
 inspire, peuvent contraindre le caractère et ne le
 changent pas : la dissimulation sait suppléer à la
 vertu et la représente. Les Tchinkitânéennes font
 parade de la leur, et leur exagération peut faire
 douter de la réalité. Une femme à qui l'on de-
 mandoit si l'homme qu'on voyoit auprès d'elle
 étoit son mari, et si l'enfant qu'elle avoit sur ses
 genoux étoit celui de cet homme, crut qu'on
 vouloit lui dire que son enfant n'étoit pas de son
 époux ; elle arracha aussitôt le poignard que
 celui-ci portoit à son côté, et, la fureur dans les
 yeux, fut près d'en frapper celui qu'elle croyoit
 avoir pu former un doute sur sa fidélité et sa
 vertu¹. Cependant, ces Tchinkitânéennes, si ré-
 servées en présence de leurs maris, ces parangons
 de vertu, loin d'éviter les Étrangers, témoignent
 par des regards furtifs que, si une sévère vigi-
 lance n'eût opposé à leur curiosité ou à leurs

¹ Observations de *Roblet*.

desirs une barrière trop difficile à franchir, 1791.
 elles eussent été très-portées à s'approcher des Européens : et lorsque le hasard en faisoit ren-
 Aôùt.
 15 à 21.
 contrer qui fussent seules, on les voyoit accou-
 rir avec empressement ; l'air sévère, et même
 un peu farouche, qu'elles conservoient tou-
 jours en présence des hommes, disparoissoit
 à l'instant ; un sourire animé, une affabilité
 prévenante, remplaçoient la sévérité ; et elles
 pouvoient d'une manière trop expressive pour
 qu'on s'y pût méprendre, que la laideur n'est
 pas toujours la garantie de la chasteté : peut-
 être aussi les Français leur ont-ils démontré
 qu'elle n'est pas toujours un titre à éprouver
 un refus.

Quelques personnes de l'Équipage du *Solide*
 ont rapporté qu'il ne leur est pas possible de
 douter que les Tchinkâtanéens ne soient souillés
 de ce vice honteux que la Théogonie immorale
 des Grecs avoit divinisé : la propriété exclusive et
 la rareté des femmes, dont le nombre ne paroît
 pas être en proportion avec celui des hommes,
 pourroient peut-être donner quelque poids à cette
 accusation ; mais, en admettant qu'elle fût fondée
 à l'égard de quelques individus dépravés, gardons-
 nous d'accuser une Peuplade toute entière pour
 qui la paternité a tant de charmes, d'un vice
 qui répugne également à la Nature et à la Morale,

1791. et que tous les Peuples de la Terre ont voué à
 Août. l'infamie¹.
 15 à 21.

LA PHYSIONOMIE des Tchinkâtânéens porte une empreinte sombre qu'on pourroit prendre pour de la férocité, s'il ne falloit l'attribuer aux couleurs rembrunies dont ils se barbouillent le visage, et qui les rendent hideux. Ils ne sont pas ennemis de la gaieté, mais elle ne leur est pas naturelle; leur caractère tient plutôt de la circonspection et de la réserve, peut-être de la dissimulation. Ils ont quelquefois laissé échapper des traits d'une vivacité pétulante qui pourroit inspirer quelque confiance: dans d'autres occasions, on a eu lieu de juger qu'ils ont les passions très-violentes; mais toujours maîtres d'eux-mêmes, ils savent commander à ces passions, du moins en présence des Étrangers. Leurs gestes sont, en général, très-expressifs, et dénotent de l'intelligence: dès les

¹ Le chirurgien *Roblet* dit qu'il s'est convaincu que les hommes se livrent en secret à tout ce que la débauche la plus effrénée a pu inventer pour varier ses jouissances: l'*Arétin* se seroit refusé à en présenter le tableau. Mais, puisque ceux qui s'abandonnent à ces turpitudes, ont grand soin de les dérober à tous les yeux, c'est une preuve qu'elles sont en horreur au plus grand nombre, et que la honte accompagne l'homme indigne qui en est souillé. A *Santa-Christina*, on ne fait aucun mystère de son incontinence; c'est le vice commun aux individus des deux sexes; c'est le vice de la Nation.

premiers jours, ils faisoient très-bien comprendre 1791.
 quelle marchandise, quel ustensile d'Europe ils Août.
 desiroient, et désignoient d'une manière à ne s'y 15 à 21.
 pas méprendre, une veste, une culotte, une che-
 mise, une marmite, une casserole, un chaudron,
 une hache, un poignard, &c. On peut dire qu'il
 ne leur manquoit que la parole. Le capitaine
Chanal assure même qu'il est venu à bout de leur
 faire entendre des idées morales et abstraites, et
 qu'ils conversoient avec lui sans beaucoup de
 difficulté. Le chirurgien *Roblet* a fait la même
 épreuve, et a eu le même résultat; il dit qu'ils
 sont capables de saisir toute idée qui leur est
 présentée: par exemple, il n'eut point de peine à
 leur faire comprendre que, lorsque les deux par-
 ties ont une fois été contentes d'un marché, il n'est
 ni juste ni possible de le défaire une heure après qu'il
 a été conclu, à moins que ce ne soit d'un com-
 mun accord. Les Tchinkîtanéens ne peuvent pas
 être regardés comme une Nation sauvage: le ju-
 gement et l'astuce qu'ils montrent dans leurs opé-
 rations d'échange, prouvent qu'ils sont susceptibles
 de faire des progrès rapides dans la civilisation.
 Avant que les Français abordassent à leurs côtes,
 ils n'avoient encore communiqué qu'une fois avec
 les Européens, ou deux ou trois fois au plus, si
 l'on compte la visite des Espagnols en 1775, et
 peut-être celle de quelque Vaisseau des *États-*

1791. *Unis* ; on doit donc présumer que leur communication avec les Peuples de l'intérieur , leur avoit
 Août. déjà rendu familier le commerce des échanges ;
 15 à 21. et les ouvrages en métal dont on les a trouvés
 pourvus la première fois qu'ils ont été visités , ne
 laissent pas lieu à douter que l'usage du trafic ne
 soit très-ancien parmi eux. Leur méfiance à l'égard
 des Étrangers paroît extrême , mais on n'a pas pu
 démêler si elle est la même entre eux ; on a seu-
 lement remarqué que ceux qui étoient chargés
 d'opérer les échanges , étoient soigneusement suivis
 et surveillés par ceux qui leur en confioient la
 négociation. Leur conduite avec les Français a été
 honnête , mais point amicale ; et les Naturels des
 îles de *Mendoça* , légers , importuns et voleurs ,
 inspiroient , avec tous leurs défauts , un intérêt que
 n'obtenoient pas la gravité et la réserve des Na-
 turels de *Tchinkitâné* : mais cet intérêt est-il bien
 indépendant de toute cause influente ! et , sans
 s'en apercevoir , les Français , en pesant le mérite
 des deux Peuples , n'auroient-ils pas laissé se glisser
 dans la balance le mérite des Mendoçaines ! Elle a
 dû pencher de leur côté.

Si l'on veut comparer ces deux Peuples entre
 eux , et rapprocher d'un principe assez générale-
 ment reconnu , ce qu'on a pu démêler du
 caractère de l'un et de l'autre ; on pourra ne
 pas trouver le Principe d'accord avec l'Obser-

vation ¹. Nous regardons comme prouvé que le 1791.
 climat n'influe pas moins sur le caractère et les Août.
 mœurs des Peuples , que sur les productions 15 à 21.
 de la terre ; et il devrait s'ensuivre que les habi-
 tans des *Mendoça* , nés et vivant sous un Ciel
 brûlant , devraient être attaqués de cette maladie
 morale qui tourmente si cruellement les hommes
 dans les climats chauds de l'*Europe* et sur - tout
 de l'*Asie* , je veux dire de cette jalousie effré-
 née qui fait des maris les tyrans des femmes :
 nous voyons , au contraire , que les Mendoçains
 sont prodigues à l'excès d'un bien dont les
 autres veulent et maintiennent avec fureur la
 propriété et la jouissance exclusive. Les Men-
 doçains sont voleurs ; mais , je l'ai dit , ils le
 sont comme des enfans , et ne cherchent pas à
 conserver par la force ce qu'ils ont dérobé par
 curiosité. Leur sang , qui n'est jamais agité par
 de violens mouvemens de leur ame que les évé-
 nemens et les objets ne font qu'effleurer sans
 jamais s'y graver , semble couler , comme leurs
 jours , d'un mouvement doux dont rien n'altère
 l'égalité. Les Américains , au contraire , nés en
 quelque sorte au milieu de la neige , et dont le
 sang devrait participer du froid qui règne dans
 leurs forêts , portent la jalousie pour leurs femmes

¹ Observations de *Roblet*.

1791. jusqu'à la frénésie. Leur physionomie sombre et
 Août. altérée semble annoncer une agitation interne; et
 15 à 21. leurs passions, comme un volcan en repos, sont
 toujours prêtes à faire explosion. On peut croire
 que, s'ils ne volent pas, c'est qu'ils mettent trop
 d'importance au vol, et qu'ils craignent que,
 s'ils se le permettoient, disposés, comme ils le
 sont, à défendre leur larcin par la force, ils ne
 perdissent bientôt la confiance et le commerce des
 Étrangers. On peut donc dire que, si le climat
 influe sur le caractère et les mœurs des Peuples,
 cette influence n'est pas uniforme; et que d'autres
 causes, sans doute, en détruisent ou en modifient
 les effets. La généralité de principe se présente à
 l'esprit comme un point d'appui qu'il est empressé
 de saisir; mais il est rare que l'observation assidue
 n'amène pas un jour à reconnoître des exceptions.

Ce que je viens de dire du penchant qu'au-
 roient les Tchinkîtânéens pour le vol, peut paroître
 hasardé; et l'on a le droit de me demander des
 preuves: les Français n'ont pas eu, à cet égard,
 à leur faire des reproches graves; mais le capi-
 taine *Dixon* qui le premier nous les a fait con-
 noître, avoit eu à se plaindre d'eux sous ce
 rapport. « Les Naturels de *Norfolk*, est-il dit dans
 son Journal ¹, se conduisirent d'abord avec assez

¹ Voyez *Dixon's Voyage*, page 183.

d'honnêteté, et ne cherchèrent point à molester les gens de l'Équipage qui étoient occupés à terre à divers travaux; mais ils ne tardèrent pas à se rendre importuns et à essayer de filouter et de vider les poches; bientôt même ils tentèrent, à force ouverte, de voler les outils des travailleurs; on s'y opposa en employant seulement la force naturelle: mais, afin d'éviter par la suite d'être obligé, pour les contenir, de recourir à celle des armes, les travailleurs ne furent point à terre sans fusils ». Le capitaine *Dixon* avoit tiré plusieurs fois des oiseaux de mer en présence des Naturels; ils connoissoient l'effet prompt et meurtrier d'une arme qui n'est pas redoutable en apparence; ils ne voulurent pas, sans doute, s'exposer à en éprouver l'effet sur eux-mêmes, et ils cessèrent toute tentative de vol. Il est probable que l'avertissement que les Tchinkîtânéens avoient reçu de la part des Anglais, les rendit moins entreprenans avec les Français: on peut croire aussi que leur intérêt, qu'ils entendent très-bien, leur a conseillé de ménager des Étrangers de qui ils ont beaucoup à recevoir, et à qui, dans le fait, ils ne donnent en retour que ce qui ne leur coûte rien. Il ne faudroit cependant pas que les Navigateurs qui pourront aborder à *Tchinkîtâné*, se reposassent, ni sur la bonne foi, ni même sur l'intérêt de ses habitans: ce n'est peut-être pas leur faire injure,

1791.

Août.

15 à 21.

1791. de dire qu'ils voleront lorsque l'espoir de l'impunité pourra les y enhardir. Un d'eux le tenta
 Août. une fois à bord du *Solide*, et se retint parce qu'il
 15 à 21. fut aperçu : un autre jour, deux pirogues, venues à petit bruit, s'approchèrent du Vaisseau à onze heures du soir, ne répondirent point quand elles furent hélées, et se retirèrent précipitamment : et comme les échanges ne se prolongeoient jamais après le coucher du soleil, et que les Naturels retournoient tous à terre avant la nuit, on ne put pas douter que, si ceux qui montoient les pirogues eussent pu espérer que tout le monde fût endormi à bord, ils n'eussent tenté de voler, peut-être même de s'emparer du Vaisseau, après en avoir massacré l'Équipage ¹.

Suivant le Journal du capitaine *Dixon* ², les Naturels de *Tchinkîtané* ressemblent beaucoup, par leurs traits et leurs formes extérieures, aux habitans

¹ Le chirurgien *Roblet* dit que les Français n'ont eu à se plaindre d'aucun mauvais traitement ; que, plusieurs fois, se promenant à part, et s'étant enfoncé dans le bois aussi avant que la difficulté d'y pénétrer pouvoit le permettre, il y a rencontré quelques Américains seuls qui, en se levant de dessous un arbre, ou de dessous ses racines, sembloient sortir subitement de la terre : ils étoient sans armes, et n'ont rien tenté ; mais il soupçonne que c'étoit à dessein qu'ils se trouvoient ainsi sous ses pas, et que, s'ils ne l'eussent pas vu bien armé, ils auroient pu être entreprenans.

² *Dixon's Voyage*, pages 186-187 et 191.

du Port *Mulgrave*; et les langages des deux Peuples 1791.
 paroissent ne pas différer entre eux; mais, par les Août.
 inclinations et les mœurs, les Tchinkîtânéens se 15 à 21.
 rapprochent davantage des Naturels qui occupent
 les bords de *Cook's-River*, situé, à l'égard de
Tchinkîtâné, plus au Nord et beaucoup plus à
 l'Ouest que le Port *Mulgrave*.

P O U R terminer le détail des notions que les
 Européens ont pu acquérir sur les Naturels de la
 Baie de *Tchinkîtâné*, il me reste à parler de leur
 Langue dont le Journal du capitaine *Chanal* nous
 présente un Vocabulaire, très-circonscrit, à la
 vérité, mais qui suffit pour en donner une idée¹.

La Langue des Tchinkîtânéens diffère absolu-
 ment de celle des Naturels de *Nootka*, établis sur
 la même côte, à environ 7 degrés de latitude,
 ou cent quarante lieues au Sud des premiers², et
 de celle des îles de *Queen-Charlotte* qui, n'étant
 éloignées du Continent que d'environ vingt lieues
 dans leur plus grande distance, occupent deux
 degrés et demi de latitude entre le parallèle de
Nootka et celui de *Tchinkîtâné*.

Les Termes numériques présentant des idées
 abstraites, et ne donnant aucun accès à des mots

¹ On le trouvera à la suite de la Relation.

² On trouve un Vocabulaire de *Nootka*, d'après *Anderson*,
 dans le 3.^e Voyage de *Cook*, Vol. III, page 542 de l'Original.

1791. imitatifs que le hasard quelquefois peut introduire
 Août. dans deux idiomes d'ailleurs très-différens , on est
 15 à 21. certain que , lorsque les termes qui expriment les
 Nombres , sont les mêmes dans deux Langues ,
 ces Langues ne sont que des dialectes d'une
 Langue - mère ; et par la raison contraire , on
 peut assurer que , lorsque ces termes n'ont aucune
 affinité entre eux , d'une Langue à une autre , ces
 deux Langues n'ont pas appartenu originairement
 à la même. Je me bornerai donc ici , pour prouver
 que l'idiome de *Nootka* et celui de *Tchinkîtâné* n'ont
 aucune affinité , à comparer entre eux les termes
 analogues qui , dans l'un et dans l'autre , expriment
 les quantités numériques. Je ferai entrer dans le
 même Tableau , par anticipation , les termes ana-
 logues de l'idiome des îles de *Queen-Charlotte* :
 et quoique ce Groupe se trouve situé dans une
 position moyenne entre celle de *Tchinkîtâné* et de
Nootka , et qu'il soit peu distant du Continent ; on
 verra que les termes numériques de la Langue
 que parlent ses habitans , n'ont aucune ressem-
 blance avec les termes qui y correspondent dans
 les deux autres parties de la même côte.

On pourra comparer entre eux les autres termes
 de *Nootka* et de *Tchinkîtâné* , en comparant le Voca-
 bulaire donné par le capitaine *Cook* , avec celui que
 le capitaine *Chanal* a formé ; on reconnoîtra que
 les Langues des Peuplades qui sont établies sur ces
 deux points , n'ont entre elles aucune affinité.

Nombres.	'NOOTKA-SOUND. Prononciation anglaise,		TCHINKITANÉ.		ILES DE QUEEN-CHARLOTTE.
	Suivant COOK, Vol. II, pag. 336.	Suivant DIXON, Page 241 de l'Orig.	Prononc. française, suivant CHANAL.	Prononc. anglaise, suivant DIXON, Page 241.	Prononc. franç. suivant CHANAL.
1	Tsawack.	Sorwock.	Clérrg.	Tlaasch.	Soanchon.
2	Akklā.	Athlac.	Térrk.	Taasch.	Stonk.
3	Katsitsa.	Catsa.	Nótchk.	Noosch.	Slóonès.
4	Mo ou Moo.	Moo.	Tācoun.	Tackoon.	Stanchon.
5	Sochah.	Soutcha.	Kitchin.	Keichin.	Clétz.
6	Nofpo.	Noctpoo.	Kletoušchou.	Ctletuschush.	Cloūnetch.
7	Atslepoo.	Athlapoo.	Tākrratoūschou.	Takatuschush.	Sguat.
8	Altaquolithl.	Athlaquell.	Nētskatoūschou.	Nooschatuschush.	Staschan-ha.
9	Tsawaquulthl.	Sarvacquell.	Koūschok.	Kooschush.	Quenschānschtou.
10	Haeeco.	Highhoo.	Tchīn-Kart.	Chincart.	Clasch.
20	Clérr-Kat.	Noussouāntcou.
40	Térr-Kat.

* Si l'on compare les termes numériques de *Nootka* tels qu'ils sont écrits par *Cook*, avec les mêmes termes tels que les a écrits le Rédacteur du Voyage de *Dixon*, on se convaincra que deux Anglais n'entendent pas

1791. L'Arithmétique des Tchinkîtânéens leur est
 Août. particulière : après avoir compté jusqu'à dix, ils
 15 à 21. recommencent par un ; à la fin de la seconde
 dizaine , ils prononcent le mot *Clërr-Kat* qui
 signifie vingt, et ils marquent la première vingtaine
 en élevant le premier doigt de la main ; ils re-
 commencent ensuite à compter jusqu'à deux fois

et n'écrivent pas de même les mots prononcés par un Sauvage. On verra dans les mots de *Tchinkîtâné*, la différente manière dont ils ont été entendus et dont ils sont écrits par un Français et par un Anglais : le Français entend et écrit *Clërrg* ; l'Anglais, *Tlaasch* (qui se prononce *Tlaasque* en français) ; le Français *Tërrk* ; l'Anglais, *Taasch* (*Taasque* en franç.) ; le Français *Nõtchk* ; l'Anglais, *Noosch* (*Noúsque* en franç.) : les différences ne tiennent pas ici à celles des orthographes ; car jamais un Anglais qui lira le mot *Tlaasch*, n'émettra un son qui ressemble à celui du *Clërrg* du Français, &c. Elles tiennent à la différente manière dont les mots ont été entendus. On trouve cependant plusieurs de ceux de *Tchinkîtâné* qui, quoique écrits différemment, à raison de la différence des orthographes, donneront les mêmes sons, s'ils sont prononcés, celui de l'orthographe française, par un Français, et celui de l'anglaise, par un Anglais ; tels sont : *Tacoun* franç. et *Tackoon* angl. ; *Kitchin* franç. et *Keichin* angl. ; *Tchĩnkart* franç. et *Chincart* angl. : et les quatre mots qui répondent aux nombres 6, 7, 8 et 9, différeront assez peu.

N. B. Il faut dans la prononciation française des mots de *Tchinkîtâné*, faire sentir les *N* comme si la lettre étoit double ou suivie d'un *E* muet : ainsi *Tchinkîtâné*, prononcez *Tchinn-kîtâné*, ou *Tchine-kîtâné* ; *Tchin-kart*, prononcez *Tchinn-kart*, ou *Tchine-kart* : et en général, prononcez toutes les lettres voyelles et consonnes.

dix , et ils lèvent le second doigt en prononçant 1791.
Tèrr-Kat , qui se traduit par la seconde vingtaine, Août.
 ou quarante. On n'a pas pu s'assurer s'ils ont des 15 à 21.
 termes numériques au - dessus de ce nombre ;
 mais il est évident qu'avec le secours de leurs dix
 doigts , ils peuvent sans difficulté porter leur
 numération jusqu'à dix fois vingt, ou deux cents ;
 qu'en y ajoutant les doigts des pieds , ils peuvent
 l'élever jusqu'à quatre cents ; que , dans les grands
 calculs de leur commerce d'échange , en se servant
 des mains et des pieds de leur femme , ils compteront
 jusqu'à huit cents ; et qu'enfin s'ils veulent
 employer dans leur Arithmétique , un , deux ou
 trois de leurs enfans , ils parviendront , sans sortir
 de la famille , à compter jusqu'à douze cents ,
 seize cents et deux mille : c'en est plus , sans doute ,
 que leur commerce n'en peut exiger.

Leur langue est excessivement rude et sauvage ;
 la plupart de leurs articulations exigent une forte
 aspiration nasale et un effort du gosier , parti-
 culièrement pour produire sur les *R* redoublés un
 grasseyement très-dur , et sur le *G* un roulement
 insensible qu'un gosier français ne peut imiter.
 Ils éprouvent de la difficulté à articuler deux de
 nos lettres linguale-dentales, *N* et *D* , qui paroissent
 en effet exiger d'une manière plus marquée que
 la langue s'appuie contre les dents pour les pro-
 duire ; mais ils ne peuvent parvenir à articuler

1791. deux de nos labiales, *F* et *V*. Un grand nombre
 Août. de leurs mots commence par un *K* fortement
 15 à 21. articulé de la gorge ; cette même lettre se rencontre
 jusqu'à trois fois dans le même mot ; ce qui ne
 contribue pas peu à la rudesse de leur langage.

Le chirurgien *Roblet* a dressé, de son côté, un Vocabulaire de la Langue des Tchinkâtânéens, que l'on trouvera réuni à celui du capitaine *Chanal*, dans une colonne distincte, afin que l'on puisse facilement reconnoître les différences qui existent dans la manière dont l'un et l'autre écrit et veut que l'on prononce un même mot. « On s'apercevra aisément, dit le chirurgien *Roblet*, par le peu de mots que j'ai pu rassembler, que cette Langue est très-abondante et très-variée : si l'oreille est frappée par un mot qu'on n'ait pas encore entendu prononcer, on est assuré qu'il exprime un objet dont il n'a pas encore été parlé. Cette abondance se fait sur-tout remarquer dans les mots qui expriment toutes les parties extérieures du corps humain : la plus imperceptible de ces parties est exprimée par un nom qui lui est particulier. J'aurois pu, ajoute-t-il, en donner quelques exemples, si la difficulté de les rendre par l'écriture, et d'abord celle de les bien entendre, et de trouver l'occasion favorable pour les apprendre, ne m'eussent privé de la possibilité de le faire. J'ignore si les noms des choses nouvelles que les

Européens leur ont apportées , ont été empruntés 1791.
 de quelque autre Langue , ou bien si les Naturels Août.
 ont appliqué à ces objets les noms de ceux qui 15 à 21.
 précédemment leur servoient aux mêmes usages ;
 mais il est certain que tous les outils , ustensiles ,
 habillemens , &c. que je leur ai vu posséder , ils
 les désignent par un nom particulier à chaque
 objet. Je voudrois pouvoir exposer aux yeux les
 figures hiéroglyphiques dont ils se servent pour
 orner leurs pirogues , leurs coffres et les autres
 petits meubles à leur usage , et dont ils avoient
 eux - mêmes esquissé grossièrement les traits
 sur le papier où j'écrivois les mots à mesure
 qu'ils me les expliquoient : je croyois voir les
 figures que tracent les enfans , lorsque , pour
 me servir de l'expression de leur âge , *ils font des
 hommes* ».

Ces figures hiéroglyphiques seroient-elles pour
 les Tchinkâtâncéens une espèce d'Écriture ? On
 sait que l'Hiéroglyphe fut la première écriture de
 plusieurs Peuples : c'est la Langue universelle
 écrite ; c'est vraiment l'art de peindre la pensée ,
 de parler aux yeux ; et chacun , à la vue de l'objet ,
 émet les sons qu'il est convenu d'employer pour
 parler à l'oreille.

JE CRAINDROIS de mériter le reproche d'avoir
 donné trop de développement aux détails qu'on

1791. vient de lire sur les mœurs , les usages et le caractère des Américains qui occupent la Baie de
Août.
15 à 21. *Tchinkîtané*, si l'on ne savoit que le moment où les Européens communiquent pour la première fois avec des Peuples nouvellement découverts , est celui de les étudier : plus tard , la fréquentation des Étrangers apporte des changemens dans les habitudes naturelles de ces Peuples ; bientôt les traits primitifs , confondus avec les nouveaux , et altérés par ce mélange , deviennent imperceptibles , et finissent par échapper à l'observation. C'est par des études partielles , c'est en considérant l'Homme de chaque pays sous son enveloppe première , et , pour ainsi dire , dans son costume originel , qu'on pourra parvenir à graduer l'échelle de l'intelligence humaine , en remontant depuis le Pécherai stupide , qui ne sait que grelotter sur la *Terre de feu* , ou le Hottentot sauvage , qui diffère peu de l'*Homme des bois* , jusqu'au Génie qui créa l'*ILIADE* , ou celui qui anatomisa la Lumière et soumit au calcul les lois de la Gravitation.

CHAPITRE V.

DÉPART de Tchinkîtané. — Reconnaissance de Cloak-Bay, du Déroit de Cox, et d'une partie de la Côte occidentale des îles nommées par les Anglais îles de Queen-Charlotte, et découvertes antérieurement par la Pérouse. — Découverte de trois bons Ports sur cette Côte. — Traite des Pelleteries. — Description de ces îles et de leurs habitans. — Arrivée devant Nootka-Sound. — On renonce au projet d'y mouiller, et l'on fait route pour la Chine.

LA CONTRARIÉTÉ des vents ne permit pas que le *Solide* quittât la Baie de *Tchinkîtané* avant le 21 d'Août. Le capitaine *Marchand* remit à la voile dans l'après-midi de ce jour, et dirigea sa route dans le Sud-Est, pour aller faire la reconnaissance des îles de la *Reine-Charlotte* [*Queen-Charlotte's Islands* de *Dixon*], dont la Pointe du Nord est située à une latitude moins septentrionale de 2 degrés deux tiers que celle de *Tchinkîtané*. On verra avec plaisir, dans le Journal de la *Pérouse*, qu'il a primé les Anglais dans la découverte qu'il fit, vers le milieu de l'année 1786, de ces Terres, dont il désigne par des noms français les Baies, les Montagnes et les

1791.
Août.
21.

1791. Caps : et si j'emploie ceux que leur a donnés
Août. postérieurement le capitaine *Dixon*, qui ne les
21. reconnut qu'au mois de Juillet 1787, c'est parce
que le Journal du Navigateur français n'étant
point encore publié, ces Terres ne sont connues
jusqu'à présent que sous les noms qui se trouvent
dans les Voyages imprimés des Navigateurs an-
glais¹.

Ces îles sont dépendantes de cette portion de
la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, située entre le
cinquantième et le cinquante-sixième parallèle,
d'où les vents contraires repoussèrent le capitaine
Cook, et dont ils l'empêchèrent de prendre con-
noissance. Elles occupent environ soixante-dix
lieues en longueur, sur une ligne Nord-Ouest et
Sud-Est. *Dixon*², qui les attaqua par la partie du
Nord-Ouest, les prit d'abord pour une portion
du Continent; mais les ayant côtoyées par l'Ouest,
il parvint à l'extrémité méridionale du Groupe
qu'il contourna; et remontant ensuite dans le
Nord, il s'assura que, dans la partie qu'il put
reconnoître sur le côté de l'Est, elles sont éloi-
gnées d'environ vingt lieues du continent de

¹ Voyez l'INTRODUCTION. — *La Pérouse*, 1786. — *Lowrie et Guise*, 1786. — *Portlock et Dixon*, 1786, 1787. — *Collinett et Duncan*, 1787.

² *Dixon's Voyage*, pag. 198 à 229.

l'Amérique. Il ne mouilla ni à la côte occidentale, ni à la côte orientale ; mais le concours des Naturels , venus de toutes parts , de la première de ces côtes , dans leurs frêles embarcations , fut si considérable , leur empressement à échanger leurs Fourrures contre des ustensiles et des marchandises d'*Europe* fut si grand , que , dans l'espace d'un mois et toujours sous voile , il parvint à se procurer dix-huit cent vingt-une peaux de différens animaux , dont la plus grande partie étoient des peaux de première qualité.

1791.
Août.
21.

Depuis le Voyage du capitaine *Dixon*, le capitaine *Duncan* et d'autres Navigateurs anglais ont visité ce Groupe , qu'on sait être composé de trois îles principales , et ils ont reconnu quelques-uns des canaux qui les séparent. On ne peut pas douter que , depuis la publication des Voyages de *Cook*, de *Portlock* et *Dixon*, de *Duncan*, de *Meares* et *Douglas*, *l'Angleterre*, qui saisit avec avidité cette nouvelle branche de commerce , et fut près de faire la guerre à *l'Espagne* pour se maintenir sur la côte *Nord-Ouest* de *l'Amérique*, n'ait acquis sur cette partie des connoissances nouvelles dont , sans doute , elle ne voudra pas faire un mystère aux autres Nations ; mais nous ne pourrons savoir quelle perfection ont acquise par cette voie la Géographie et l'Histoire du Nouveau-Monde , que lorsque la paix , cette paix qu'appellent

1791. tous les vœux , aura rouvert aux Sciences une
 Août. communication libre entre tous les Peuples de
 21. l'Europe.

Le capitaine *Marchand*, en quittant la Baie de *Tchinkitâné*, le 21 Août, eut un vent favorable entre le Nord-quart-Nord-Ouest et le Nord-Nord-Ouest (direction vraie), qui le porta en peu de temps à la hauteur de la partie septentrionale des îles de *Queen-Charlotte*; et il en eut connoissance le 22 à sept heures du soir, dans le Sud-Est, à huit ou neuf lieues de distance.

22.
 23. Le lendemain, à cinq heures trois quarts du matin, il reconnut la Baie que le capitaine *Dixon* a nommée *Cloak-Bay* [Baie des Manteaux], parce que, dans l'espace de moins d'une demi-heure, il y avoit traité un grand nombre de manteaux, contenant ensemble plus de trois cents peaux de Castor de la plus belle qualité. Le vent empêcha *Dixon* d'y mouiller; il fit ses échanges sous voile; et sur l'inspection des terres et l'aspect qu'elles présentoient, il demeura persuadé que l'ouverture devant laquelle il se trouvoit, étoit celle d'une grande Baie qui pouvoit offrir de bons Mouillages. Mais, en 1789¹, le capitaine *Douglas*, commandant l'*Iphigenia*, reconnut que cette Baie dont la grande ouverture fait face à l'Ouest, est terminée

¹ Voyez *Meares's Voyages*, pages 365 et suiv.

du côté de l'Est , par un Détroit qui sépare l'île du Nord , qui n'a pas plus de sept à huit milles de longueur sur une ligne Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, de la côte septentrionale de la plus grande des îles *Charlotte*. *Douglas* nomma ce Détroit *Canal de Cox*, y fit quelques mouillages, trafiqua avec les Naturels, et le traversa de l'Est à l'Ouest. Il paroît cependant que la première découverte de ce Passage appartient au capitaine *Grey*, maître du Sloop américain le *Washington*.

1791.
Août.
23.

Le capitaine *Marchand* qui étoit parti de *Marseille* à la fin de 1790, ne pouvoit pas avoir eu connoissance du Détroit ou Canal de *Cox* que nous n'avons connu en France que par le Voyage du capitaine *Douglas* qui fait partie de ceux que le capitaine *Meares* n'a publiés à *Londres* qu'à la fin de cette même année. Mais les connoissances que le capitaine *Dixon* nous a données de *Cloak-Bay*, et celles que le Voyage de *Douglas* nous donne du Détroit ou Canal de *Cox*, se bornent, pour le premier, à ne pas nous laisser ignorer qu'il y fit, en quelques minutes, une riche récolte de peaux de Castor; et pour le second, que sa Traite, sans être aussi avantageuse, fut cependant satisfaisante; que des femmes qui étoient venues à bord pour les menus plaisirs de l'Équipage, lui découvrirent un complot des Naturels qui devoient tenter de s'emparer du Vaisseau; et que l'artillerie

1791. fit justice d'eux quand ils se présentèrent pour
 Août. l'exécuter. Mais ni *Dixon* ni *Douglas* n'ont fait
 23. connoître ni le pays ni les habitans ; c'est une
 contrée nouvelle , ce sont des hommes inconnus
 à l'Europe que le Journal des Français nous pré-
 sente : et si l'Angleterre n'a pas reçu des détails
 ultérieurs sur cette partie des îles de *Queen-Char-*
lotte , on peut dire qu'elle nous aura appris l'exis-
 tence de la Baie et du Canal que ses Navigateurs
 ont les premiers découverts , et auxquels ils ont
 imposé des noms ; mais que les nôtres lui appren-
 dront à elle-même quelle est la nature , quelles
 sont les productions du pays , et quels hommes
 l'habitent.

Aucune pirogue des Insulaires ne s'étant pré-
 sentée lorsque le *Solide* se montra à l'ouvert de
Cloak-Bay , le grand canot , après avoir été pourvu
 de quelques effets de Traite , fut expédié sous la
 conduite du capitaine *Chanal* , accompagné du
 lieutenant *Murat* , du chirurgien *Roblet* , et du
 volontaire *Décany* , pour visiter *Cloak-Bay* , en
 reconnoître le contour , et s'assurer si quelque
 partie de ses côtes offroit un bon ancrage. Le
 Vaisseau , durant cette expédition , devoit se tenir
 en panne , ou bord sur bord , à l'ouverture de
 la Baie.

CETTE Reconnoissance paroît avoir été faite

avec le plus grand soin. Le Plan que le capitaine *Chanal* a levé de *Cloak-Bay*, et du Canal de *Cox* qu'il découvrit et visita, fera mieux connoître l'un et l'autre, si l'on veut y jeter les yeux., que la description qui en sera faite ¹.

1791.
Août.
23.

L'ouverture occidentale de *Cloak-Bay*, si l'on se place à peu-près Nord et Sud de la Pointe Nord-Ouest de la grande île, et à mi-Canal, est située à 54 degrés 10 minutes de latitude Nord, et à 135 degrés 58 minutes de longitude Occidentale². Cette position est plus Nord de 2 minutes sur la Carte de *Dixon*; et la longitude y diffère de celle qui vient d'être rapportée, de 18 minutes en moins.

Le Navigateur anglais a observé, en 1787, la déclinaison de l'aiguille aimantée de 24 degrés 28 minutes Nord-Est; et en 1791, les Observations du *Solide* ont donné 28 degrés 2 minutes; nous avons trouvé une différence pareille entre les déclinaisons observées par *Dixon* et par *Marchand* à *Tchinkitâné*; elles peuvent tenir à la différence des instrumens, ou à la différente manière d'observer.

Le capitaine *Chanal* sonda la Baie dans différentes parties; il trouva de 30 à 18 brasses, sur

¹ Voyez la Planche IX.

² Voyez la Note XLI.

1791. un fond de roche molle et de coquilles : ailleurs du
Août. sable blanc , et quelquefois de petits cailloux.
23. Cette Baie qui a une lieue de profondeur sur
une largeur un peu moindre , est parfaitement
abritée des vents de la partie du Nord , du Sud
et de l'Est ; mais elle est entièrement ouverte aux
vents d'Ouest.

L'embouchure du Canal de *Cox* sur la Baie n'a pas trois quarts de mille de largeur , et se trouve encore rétrécie par un ressif et un banc assez étendu qui tient à la côte du Sud ou de la grande île , et qui réduit le passage , dans l'entrée occidentale , à une largeur de trois encablures au plus. Mais , dans le plus étroit , la sonde donne de 32 à 40 brasses d'eau sur un fond de sable dur et de coquilles brisées. La côte du Nord du Goulet , ou la côte méridionale de l'île du *Nord* , est saine et écore. Une petite île , de deux tiers de mille de long sur un tiers de large , située dans la partie orientale du Détroit , le divise en deux bras d'inégale largeur , le plus étroit au Nord , le plus large au Sud de la petite île. Le canot du *Solide* s'engagea dans le premier bras qui sépare la petite île de celle du *Nord* : on reconnut que , si la qualité du fond étoit moins mauvaise , ce bras formeroit un excellent Port ; mais tout le long de la côte , à la distance convenable pour l'ancrage , la sonde , qui indiquoit de 20 à 30

brasses de profondeur, rapporta un fond de corail vif, rouge ou blanc, qui endommageroit les câbles. Dans la grande Passe, au Sud de la petite île, on trouva 30 brasses d'eau, fond de roche. Parvenu à l'embouchure orientale du Détroit, on aperçut un îlot dans l'Est-quart-Sud-Est, à environ un mille de distance du milieu de l'ouverture; et à deux milles un quart dans le Nord-Est, une roche à fleur d'eau, qui peut être éloignée d'un mille un quart de la côte orientale de l'île du *Nord*. On voyoit, en même temps, la côte septentrionale de la grande île, au Sud du détroit, se prolonger dans l'Est jusqu'à deux lieues et demie ou trois lieues.

1791.

Août.

23.

Le capitaine *Chanal* crut devoir terminer ici une Reconnoissance dont le but avoit été seulement de s'assurer si le Canal de *Cox* offroit quelque mouillage où le *Solide* pût trouver un abri sûr contre le vent et la mer : les sondes prouvèrent que le brassiage étoit suffisant; mais la mauvaise qualité du fond ne permettoit pas d'y risquer des ancrés.

PENDANT que le canot étoit occupé le matin à prendre les sondes de *Cloak-Bay*, il avoit été accosté par trois pirogues montées d'environ trente Américains, hommes, femmes ou enfans, qui étoient venus de la côte septentrionale de la

1791. grande île , sur laquelle on distinguoit quelques
 Août. habitations. Ces Insulaires étoient sans armes , et
 23. annonçoient des dispositions pacifiques ; mais ils
 n'offroient à échanger que du poisson frais et
 quelques vieilles Peaux. En se rappelant l'abon-
 dante récolte que le capitaine *Dixon*, dans l'espace
 d'une demi-heure , avoit faite devant cette même
 Baie des *Manteaux* , on avoit espéré , sinon un
 succès égal , du moins un dédommagement du
 temps qu'on avoit employé à la reconnoître ;
 mais tout espoir s'évanouit , lorsque les Naturels
 eurent fait entendre qu'un Navire qui les avoit
 visités depuis très-peu de temps avoit enlevé tout
 ce qu'ils possédoient de Pelleteries.

L'après-midi , au moment où l'on se mettoit
 en route pour rentrer du Canal de *Cox* dans
Cloak-Bay , le canot fut joint par d'autres piro-
 gues ; leur arrivée fit renâître l'espérance que ,
 s'il se rassembloit quelques habitans , on pourroit
 en obtenir des Fourrures. On se décida donc à
 retourner sur ses pas , et à aborder à la pointe
 occidentale de cette île de deux tiers de mille de
 long sur un tiers de large , qui divise en deux
 bras le Canal ou Détroit de *Cox*.

On apercevoit sur cette petite île , des palis-
 sades qui paroisoient devoir être l'ouvrage des
 Européens ; et on fut curieux de les examiner de
 près. On reconnut qu'elles forment l'enceinte

d'une plate - forme de médiocre élévation, appuyée d'un côté contre le rocher, et soutenue d'espace en espace par des pieux, des traverses, et d'autres pièces de bois formant une charpente bien liée, bien entendue : on y monta par un escalier pratiqué dans un tronc d'arbre. On jugea, à l'examen, que ce monument, avec tout ce qui en dépend, est le produit des Arts de l'*Amérique occidentale* du Nord : les bois portoient l'empreinte du temps et de la vétusté ; et ce témoin auquel on n'a rien à objecter, ne permettoit pas de supposer que cette construction fût moderne, ou l'ouvrage d'Européens qui auroient relâché et séjourné dans la Baie. On y remarqua plusieurs caisses sans couvercle, dont les Insulaires expliquèrent l'usage : elles font l'office d'un tambour dont ils tirent du son, en frappant avec le poing contre les parois extérieures. Mais ce qui attira particulièrement l'attention des Français, et méritoit bien de la fixer, ce furent deux tableaux dont chacun, long de huit ou neuf pieds, sur cinq de hauteur, n'étoit composé que de deux planches assemblées. On voit représentées sur un de ces tableaux, en couleurs assez vives, en rouge, en noir, en vert, les différentes parties du corps humain, peintes séparément ; et toute la surface en est couverte. Le second tableau paroît être une copie du premier, ou peut-être en est-il

1791.

Août.

23.

1791. l'original : il est difficile de décider auquel des deux
 Août. appartient la priorité , tant les traits de l'un et
 23. de l'autre sont effacés de vétusté. Les Naturels
 firent entendre que ces tableaux s'appellent *Caniak*,
 dans leur Langue ; et c'est tout ce qu'on put
 tirer d'eux. Ils nous rappellent ces peintures , ces
 grands tableaux du *Mexique* dont les historiens
 espagnols nous ont transmis les descriptions et les
 dessins : et les Peuplades qui habitent les îles qui,
 dans ce moment , fixent notre attention , pourroient
 bien n'avoir pas été dans tous les temps aussi
 étrangères aux Mexicains , qu'elles ont pu le
 devenir depuis la destruction de l'Empire.

D'après l'examen qui fut fait de l'espèce de
 Redoute où sont déposés ces deux monumens
 d'un temps ancien , on ne supposa pas , quoi-
 qu'elle parût susceptible d'être défendue contre
 un ennemi qui voudroit l'attaquer , que le but des
 Insulaires ait été de s'y ménager une retraite , un
 refuge en cas d'attaque ; on jugea sur quelques
 renseignemens qu'on put obtenir d'eux , et que
 l'on crut entendre , que c'étoit plutôt un lieu
 consacré à des cérémonies religieuses ou à des
 divertissemens publics , et peut-être à l'un et à
 l'autre usage.

Les Insulaires se retirèrent vers trois heures de
 l'après-midi , après avoir échangé le peu de Four-
 rures qu'ils possédoient , consistant en cinq peaux

de Loutre , quelques-unes de Loutreau , quelques vieux manteaux de Loutre et un seul de Castor. On auroit pu se procurer encore deux belles Peaux ; mais le propriétaire exigeoit en échange, des vestes et des couvertures de laine , et l'on ne s'en étoit pas pourvu. Les Américains , avant de se retirer , avoient fait entendre , en indiquant la partie orientale de la côte Nord de la grande île , que , si l'on vouloit s'arrêter quelques jours , ils iroient chasser dans cette partie , et en rapporteront une grande quantité de Fourrures.

1791.

Août.

23.

On avoit communiqué , dans le courant de la journée , avec sept ou huit pirogues qui pouvoient porter en tout soixante individus de tout âge et de tout sexe ; mais , à en juger par le nombre des cases qu'on distinguoit sur les bords du Canal , on estima qu'on n'avoit vu qu'une petite partie des habitans.

Le canot fut hors de *Cloak-Bay* à six heures du soir. Le capitaine *Chanal* aperçut le *Solide* prenant la bordée du Nord ; il le suivit jusqu'à huit heures , sans pouvoir l'atteindre ; et la nuit en déroba la vue. Le Vaisseau , engagé trop près des brisans de la côte , n'avoit pu ni diminuer de voiles , ni revirer de bord pour venir à la rencontre du canot. A neuf heures , le capitaine *Chanal* se décida à rentrer dans *Cloak-Bay* pour y passer la nuit. Il fut chercher un abri derrière une petite île qu'on

1791. voit située dans le Nord-Est de la Baie, et qui ,
 Août. n'est séparée de la côte occidentale-méridionale
 23. de l'île du *Nord*, que par un petit Canal qui
 présentait au canot un joli Port abrité contre le
 vent qui souffloit de l'Ouest, et une plage de petits
 cailloux , où l'on débarqua très-commodément.
 Cet endroit étoit séparé des habitations des Insu-
 laires par toute la largeur de l'île du *Nord* dans
 cette partie : on s'y établit, et l'on y passa une
 nuit des plus tranquilles.
24. Le lendemain , à midi , le canot fut rendu à
 bord du *Solide*.
 Sur le rapport du capitaine *Chanal* au capitaine
Marchand, qu'on pouvoit espérer de traiter quel-
 ques Fourrures dans le Canal de *Cox*, la chaloupe
 fut équipée et pourvue de munitions de bouche
 pour trois jours, d'armes de différentes espèces, et
 de divers effets de Traite ; neuf hommes de
 l'Équipage furent commandés pour en former
 l'armement ; et elle fut détachée à cinq heures du
 soir sous la conduite du capitaine *Chanal* qui fut
 accompagné, comme le premier jour , par le lieu-
 tenant *Murat*, le chirurgien *Roblet* et le volontaire
Décany. La journée étoit trop avancée pour qu'on
 voulût s'engager dans le Canal ; on vint mouiller
 derrière la petite île où l'on avoit passé si tran-
 quillement la nuit précédente.
25. Le 25 , avant le jour , on se mit en route pour

le Canal de *Cox* ; et, dès qu'on eut atteint sa partie orientale, on tira plusieurs coups de fusil pour annoncer aux Insulaires l'arrivée des Étrangers. Mais la matinée entière se perdit dans une vaine attente : on ne vit qu'une seule pirogue montée par deux femmes qui vinrent joindre les Français dans une petite Anse où ils avoient abordé, et qui est située à la côte méridionale de l'île du *Nord*. Ces femmes firent comprendre que les Naturels auxquels appartenoient les habitations qu'on voyoit sur la côte, étoient allés à la chasse, et qu'ils ne tarderoient pas à en apporter le produit.

1791.
Août.
25.

En attendant leur retour, on mit à profit la bonne volonté d'un Chef du Canton, qui s'étoit offert pour accompagner les Français, et l'on employa le temps à visiter deux habitations situées sur cette partie de la côte, et construites sur un plan à-peu-près uniforme. En les décrivant, je confondrai les descriptions que le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* en ont données séparément, et je n'en formerai qu'une seule; elles sont les mêmes pour le fond, et ne diffèrent que par quelques détails qu'on lit dans l'une et qui ne se trouvent pas dans l'autre.

La forme de ces habitations est celle d'un parallélogramme régulier, de quarante-cinq à cinquante pieds de face sur trente - cinq de profondeur.

1791. Six, huit ou dix arbres, coupés et plantés en
Août. terre sur chaque face, forment l'enceinte d'une
25. habitation, et sont liés entre eux par des madriers
de dix pouces de largeur et de trois ou quatre
pouces d'épaisseur, qui sont solidement assemblés
avec les pieux à tenons et mortaises. Les parois,
hautes de six ou sept pieds, sont surmontées d'un
comble peu incliné dont le sommet est élevé de
dix à douze pieds au-dessus du sol. Ces parois
et la toiture sont revêtues de planches à petit joint,
dont chacune a environ deux pieds de largeur. Au
milieu du faite, est pratiquée une large ouverture
carrée qui donne, à-la-fois, entrée à la lumière et
issue à la fumée. On voit aussi quelques petites
fenêtres ouvertes sur les côtés. Ces maisons sont à
deux étages, quoiqu'un seul soit apparent. Le
second est sous terre, ou plutôt sa partie supérieure,
son plafond, est au niveau du sol du bâtiment.
Il consiste en une cave d'environ cinq pieds de
profondeur, creusée dans l'intérieur de l'habitation,
à six pieds de distance des parois sur la totalité
du pourtour. On y descend par trois ou quatre
marches pratiquées dans le terre-plein qui est
réserve entre les fondations des murs et la cave ;
et ces marches, de terre bien battue, sont en-
caissées dans des planches qui s'opposent à l'ébou-
lement. Des poutres en travers, et recouvertes de
planches épaisses, forment le plancher supérieur
de

de cet étage souterrain, qui préserve de l'humidité 1791.
l'étage extérieur dont le parquet se trouve au Août.
niveau du terrain. L'introducteur des Français 25.
leur expliqua que la cave est l'habitation d'hiver.

La porte d'entrée de ces édifices mérite une description particulière.

Cette porte, dont le seuil est élevé d'un pied et demi au-dessus du sol, est de figure elliptique ; le grand diamètre, qui donne la hauteur de l'ouverture, n'a pas plus de trois pieds, et le petit diamètre, ou la largeur, n'en a que deux : on conçoit qu'il n'est pas très-commode d'entrer dans la maison par cet œil-de-bœuf. Cette ouverture est pratiquée dans l'épaisseur d'un gros tronc d'arbre qui s'élève perpendiculairement au milieu d'une des faces de l'habitation, et en occupe toute la hauteur ; elle imite la forme d'une bouche béante, ou plutôt d'une gueule, et elle est surmontée d'un nez crochu¹ d'environ deux pieds de long, proportionné, pour la grosseur, au visage monstrueux auquel il appartient. On pourroit donc croire que, dans la langue des habitans de l'île du *Nord des Charlotte*, la porte

¹ On a vu (ci-devant page 59), que les mascarons qui, dans l'habillement extraordinaire des Tchinkîtânéens, s'appliquent sur les genoux, portent de même un nez à crochet d'une grandeur démesurée.

1791. de la maison s'appelle *la Bouche* : et si nous
 Août. voulions remonter à un Peuple ancien que nous
 25. connoissons mieux que celui-ci , nous trouverions
 que le mot *Ostium* , Porte , a sa racine dans *Os* ,
 Bouche ; et l'on sait que les Latins disent indiffé-
 remment *Os* ou *Ostium fluminis* ; et les Français ,
 indifféremment aussi , l'*Entrée* ou l'*Embouchure* d'un
 fleuve , les *Bouches* du *Rhône* , les *Bouches* du
Nil , &c. Au-dessus de la porte , de la bouche ,
 de la gueule ou de l'entrée de l'habitation , se voit
 une figure d'homme sculptée , dans l'attitude de
 l'enfant dans la matrice , et remarquable par l'ex-
 trême petitesse des parties qui caractérisent son
 sexe ; et au-dessus de cette figure , s'élève une
 statue gigantesque d'homme en pied , qui termine
 les sculptures et la décoration du portail : celle-ci
 est coiffée d'un bonnet en pain-de-sucre , dont la
 hauteur est presque égale à celle de la figure
 même. Sur les parties de la surface qui ne sont
 pas occupées par les sujets capitaux , sont jetés
 çà et là des figures sculptées de grenouilles ou
 crapauds , de lézards et d'autres animaux , et des
 bras , des jambes , des cuisses et d'autres parties du
 corps humain : on croit voir les *ex voto* appendus
 aux chambranles de la niche d'une Madone.

En rapprochant ces sculptures de ces grands
 tableaux qui avoient été vus la veille dans un
 lieu qui paroît consacré à un Etre suprême , on

seroit tenté de croire que ces diverses figures sont des emblèmes qui tiennent à la religion de ce Peuple. Mais comment s'en éclaircir quand le voyageur ignore la langue du pays ! Tout ce qu'on a pu comprendre des réponses que le Chef de Canton qui accompagnoit les Français, voulut bien faire aux questions qu'ils avoient tâché de lui faire entendre, c'est que la figure en pied, placée au haut de chaque portail, et à laquelle tout ce qui est inférieur paroît servir comme de piédestal, est la représentation d'un Chef qui fut en vénération dans le pays. C'est rappeler les arts à leur véritable institution, que de les consacrer à honorer la vertu, et à perpétuer la mémoire des hommes qui ont bien mérité de leurs semblables.

Ces ouvrages de sculpture ne peuvent sans doute être comparés, sous aucun rapport, aux chefs-d'œuvres dont l'ancienne Rome dépouilla la Grèce, et dont l'Italie, à son tour, s'est vue dépouillée par la France ; mais peut-on n'être pas étonné de les trouver si multipliés sur une île qui n'a peut-être pas plus de six lieues de tour, où la population n'est pas nombreuse, et chez un Peuple chasseur ! Et l'étonnement n'augmente-t-il pas, lorsque l'on considère quels progrès ce Peuple a faits dans l'Architecture ? quel instinct, disons mieux, quel génie il a fallu pour concevoir et exécuter solidement, sans la connoissance des

1791.

Août.

25.

1791. secours par lesquels la Mécanique supplée à la
 Août. foiblesse de l'Homme perfectionné , ces édifices ,
 25. ces lourdes charpentes de cinquante pieds d'étendue
 sur onze d'élévation ! Des hommes qui veulent ne
 s'étonner de rien diront : Le Castor aussi bâtit sa
 maison : oui , mais il ne l'orne pas ; mais la Na-
 ture a donné au Castor l'instrument nécessaire
 pour la bâtir : elle a bien placé l'homme des forêts
 au milieu des matériaux dont il construit la sienne ;
 mais il a fallu qu'il créât , qu'il variât les outils
 sans lesquels il ne pouvoit employer ces matériaux :
 et quels outils ! une pierre tranchante , emmanchée
 d'une branche d'arbre ! l'os d'un quadrupède !
 l'arête d'un poisson ! la peau rude d'un cétacée !
 instrumens plus propres à exercer la patience qu'à
 aider l'industrie , et qui eussent été impuissans à
 seconder ses efforts , si le feu qu'il découvrit , et
 dont il apprit à régler et diriger l'action , ne fût
 venu au secours du génie dont il est l'image , et
 de l'art qui exécute par l'impulsion du génie.
 Quand on examine l'ensemble des opérations né-
 cessaires pour parvenir à terminer un des édifices
 que je viens de décrire ; quand on arrête sa pensée
 sur ce concours des arts utiles et des arts d'agré-
 ment ; on est forcé de reconnoître que ces arts
 n'ont pas pris naissance dans la petite île où ils
 sont cultivés : ils viennent de plus loin.

La distinction entre l'habitation d'hiver et celle

d'été , rappelle l'usage des Kamtschadales qui ont leurs *Balangans* pour l'été , et leurs *Yourtes* pour l'hiver¹ ; les premiers élevés sur plusieurs poteaux ou piliers de douze ou treize pieds de hauteur , et les seconds creusés dans la terre et recouverts d'un toit : on remarque même que quelques-uns des *Balangans* ont une porte en œil-de-bœuf². Mais observons que la patrie de ces Kamtschadales , le *Kamtschatka* , est une péninsule du *Nord-Est* de l'*Asie* : et si nous retrouvons ainsi dans des îles attenant à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* , et les maisons de l'*Asie* septentrionale , et les tableaux du *Mexique* ; seroit-ce une conjecture trop hasardée , de supposer que les habitans de cette côte du *Nord-Ouest* , transplantés originairement d'*Asie* en *Amérique* , et parvenus jusqu'au *Mexique* où ils fondèrent un Empire , ont abandonné leur nouvelle patrie à l'arrivée des Européens , et ont reflué sur ces mêmes côtes qu'ils avoient occupées après leur transmigration d'*Asie* ! Ces indices de la première et de la seconde origine qu'on peut leur supposer , nous conduiroient à des développemens qui trouveront leur place après

1791.
Août.
25.

¹ *Voyage de Lesseps*, Paris, Impr. Royale, 1790, in-8.º, tome 1.º, page 26 et 224.

² Voyez dans le 3.º *Voyage de Cook*, la Vue des *Balangans* et des *Yourtes*, planche 77. Je cite cet Ouvrage, parce qu'il est sous les yeux de tout le monde.

1791. que j'aurai terminé le récit des opérations du
Août. capitaine *Marchand* aux îles de *Queen-Charlotte*, et
25. que j'aurai donné la description de la partie de
ces îles que les Français ont visitée.

Lorsque le capitaine *Chanal* avoit pris précédemment les sondes du bras méridional du Canal de *Cox*, il avoit eu occasion d'examiner quelques-unes des habitations qui sont établies sur son côté méridional, la côte du Nord de la grande île; elles ne sont ni aussi grandes ni aussi belles que celles de l'île du *Nord*, et ne sont point décorées du superbe portail en sculpture qui distingue les habitations de cette dernière île; mais elles n'en diffèrent d'ailleurs ni par la forme, ni par le genre d'architecture, ni par la disposition générale, ni par l'ameublement.

Dans le voisinage des habitations qu'on venoit de visiter, étoient éparses çà et là quelques huttes qui parurent n'être que les établissemens temporaires des Naturels de quelque autre île, qui, attirés par le commerce, s'étoient transportés sur celle du *Nord*: les habitans des îles de *Queen-Charlotte*¹, comme ceux de *Tchinkitâné*, portent toujours dans leurs pirogues, des pieux, des planches et de grandes pièces d'écorce d'arbre, qui sont employés pour se former accidentellement,

¹ Observations de *Roblet*.

et sur le premier terrain qui se présente , un abri 1791.
 contre la neige et la pluie ; ce sont , pour ainsi Aôùt.
 dire , des nécessaires de voyage qu'ils établissent 25.
 pendant l'été dans les lieux où une chasse plus
 facile ou plus abondante les engage à faire quelque
 séjour. Mais , pendant l'hiver , ils habitent à de-
 meure leurs palais qu'ils rendent plus impénétrables
 encore au froid par l'addition des planches et des
 écorces d'arbre qui composent leurs habitations
 volantes.

A quelque distance de ces palais , on aperçut
 plusieurs mausolées ou tombeaux qui ont beau-
 coup de ressemblance avec les *Morais* des îles
 du *Grand-Océan*. Ces monumens ¹ sont de deux
 espèces : les premiers et les plus simples ne sont
 composés que d'un seul pilier d'environ dix pieds
 d'élévation et d'un pied de diamètre , sur le
 sommet duquel sont fixées des planches formant
 un plateau ; et dans quelques-uns ce plateau est
 supporté par deux piliers. Le corps , déposé sur
 cette plate-forme , est recouvert de mousse et de
 grosses pierres. Le Chef que l'on questionna sur
 un de ces tombeaux qui se voyoit non loin de
 son habitation , fit entendre que c'étoit celui
 d'un de ses enfans qu'il avoit long-temps pleuré.
 Les mausolées de la seconde espèce sont plus

¹ Observations de *Roblet*.

1791. composés : quatre poteaux plantés en terre , et
Août. élevés de deux pieds seulement au-dessus du sol ,
25. portent un sarcophage travaillé avec art , et her-
métiquement clos. On pourroit croire que ceux-ci
renferment les corps des Chefs de famille ou de
Tribu.

Les Américains qui occupent la partie que l'on a visitée de la petite île du *Nord*, semblent avoir un goût décidé pour l'Architecture , et ne bornent pas leurs travaux en ce genre à se bâtir des habitations spacieuses , commodes et disposées pour garantir les hommes et les provisions du froid et de l'humidité ; ils construisent aussi des édifices qui paroissent n'appartenir à personne en particulier. Le chirurgien *Roblet* dit qu'il n'a pas pu s'assurer quelles sont leurs idées sur un Etre suprême ; s'ils le reconnoissent , quel culte ils lui rendent , ni même s'ils lui en rendent aucun ; mais ils ont des temples. Il a vu dans un endroit , les ruines d'un de ces monumens , et dans un autre , un temple sur pied qui ne doit pas être d'une construction fort ancienne. C'est sur un terrain élevé , et isolé , autant qu'il est possible , que l'Américain bâtit ce que nous appelons *son Temple* , De forts pieux , de six ou huit pieds de hauteur , forment une enceinte dans laquelle sont conservés tous les grands arbres qui s'y trouvent ; mais tous les arbustes en sont soigneusement arrachés ;

et la terre est par-tout régälée et bien battue. 179 r.
 Au milieu de cette enceinte, où quelquefois est Août.
 pratiqué un souterrain, on voit un édifice carré 25.
 et découvert; il est construit en belles planches
 dont le travail se fait admirer; et l'on ne peut
 voir sans étonnement que ces planches ayent une
 longueur de ving-cinq pieds, sur quatre pieds de
 largeur et deux pouces et demi d'épaisseur. Quel
 temps il a fallu pour les préparer et les terminer
 avec l'espèce d'outils qui sont employés à ce
 travail !

A la vue de ce temple agreste, je ne puis me
 refuser à quelques réflexions.

L'usage de bâtir les temples sur les lieux élevés,
 sur les *Hauts-Lieux*, paroît aussi général qu'il
 est ancien : l'Homme, en se portant sur les hau-
 teurs, en se détachant, pour ainsi dire, de la
 Terre, a donc pensé qu'il se rapprochoit de l'Etre
 suprême auquel il adresse ses hommages et ses
 demandes; c'est donc dans le Ciel qu'il lui assigne
 sa résidence.

Ces grands arbres que les Américains réservent
 dans l'enceinte de leurs temples rappellent les
 bois sacrés de nos Druides; mais on ne voit pas
 qu'ici, comme dans les Gaules, des Chefs réu-
 nissent le Sacerdoce à la Puissance politique,
 exercent la Médecine, et ayent à leur disposition
 tout ce qui affermit l'autorité et subjugue les

1791. hommes, l'espérance et la crainte. Rien, non
 Août. plus, ne paroît annoncer que, s'ils reconnoissent
 25. un Etre supérieur à l'Homme, cet Etre, cruel
 et toujours courroucé, comme le Dieu *Teutatès*,
 demande que, pour l'appaiser, on lui immole
 des victimes humaines : et il me semble que cette
 portion de l'*Amérique*, si peu favorisée d'ailleurs,
 pourroit, sous ce double rapport, avoir dans son
 état naturel quelque avantage sur notre *Europe*
 dans son état primitif.

J'observe encore que quelquefois un souterrain
 est pratiqué dans l'enceinte du temple ; j'en ignore
 l'usage ; mais du moins rien n'a indiqué que ce
 pût être une Catacombe. Les Peuples qui n'ont
 écouté que la Nature, n'ont pas imaginé d'en-
 tasser sous le pavé d'un édifice consacré à la
 Divinité, des cadavres pourris dont les émana-
 tions pestilentiennes infectent le Lieu saint et en
 repoussent les vivans : ils ont brûlé leurs morts,
 ou les ont laissé finir en plein air.

Je remarque enfin que ces temples sont décou-
 verts ; ce sont des Hypètres, comme le Temple
 du *Jupiter Olympien d'Athènes*, comme celui de
Jupiter Capitolin à Rome : sans doute l'Américain
 ne veut pas être privé de la vue du Ciel, quand
 il invoque le Grand Etre qu'il suppose y résider :
Abel et *Abraham* sacrifioient sur une pierre au
 Dieu de l'Univers ; un tronc d'arbre fut le

premier Autel, et un champ le premier Temple. 1791.

La petite excursion que les Français avoient faite dans le voisinage de l'Anse où leur chaloupe étoit à l'ancre, les occupa utilement en leur procurant le moyen de prendre quelque connoissance d'un pays dont le Journal du capitaine *Dixon* ne nous a donné que des notions très-vagues, très-incomplètes, très-peu satisfaisantes, et telles qu'on les pouvoit attendre d'un Navigateur qui n'a pas mis pied à terre, et qui n'a vu les hommes que des momens, et les choses que de loin. Cette occupation leur fit attendre sans impatience le retour des Chasseurs qu'on leur avoit annoncé devoir être prochain. Août. 25.

En effet, il parut que la chasse n'avoit pas entraîné les Naturels fort loin de leurs établissemens fixes; car, peu de temps après midi, on vit arriver dix pirogues portant environ soixante individus de tout âge et de tout sexe : mais, entre eux tous, ils n'offrirent à échanger qu'une seule peau de Loutre, et deux manteaux de la même fourrure à demi usés.

On espéra que le commerce alloit prendre quelque activité quand, sur le soir, on vit quelques grandes pirogues venues de l'Est, aborder à une Anse de sable située à la côte méridionale de l'île du *Nord*, au Nord de la Pointe Nord-Ouest de la petite île du Déroit; et,

1791. sur-le-champ , on s'y porta. Deux belles habitations
 Août. se présentoient sur la côte de cette partie de l'île ;
 25. et l'on y trouva rassemblé un nombre assez considérable d'Insulaires qui, sans doute , appartenient à une même Tribu.

Le Chef des pirogues demanda à être reçu dans la chaloupe , et l'on y consentit avec plaisir. On acheta de lui quatre belles peaux de Loutre , pour lesquelles il traita , quoiqu'on vît bien qu'elle ne lui appartinsent pas en propre. Il demanda d'abord en échange , des fusils et de la poudre ; mais on se refusa décidément à lui en accorder ; et il se rabattit sur les vestes , les grandes culottes , les bouilloires , les bassins et les poignards. Les Naturels ne parurent pas disposés à faire d'autres échanges : mais , comme on en avoit vu plusieurs transporter des Peaux des pirogues aux habitations , et que tous témoignèrent le plus grand empressement à retenir la chaloupe , on put espérer pour le lendemain une Traite plus abondante , et on leur promit qu'on se rendroit au jour dans la même Anse. Mais on ne voulut pas passer la nuit sur une partie de côte si peuplée , et l'on jugea plus prudent de reprendre le Mouillage qu'on avoit occupé les deux nuits précédentes.

26. Les Français furent exacts au rendez-vous , et ils y avoient été devancés par les Américains. Ils

furent reçus par le même Chef avec lequel ils avoient traité la veille ; mais on dut être étonné qu'à peine il daignât jeter les yeux sur les divers effets qu'on étaloit devant lui afin qu'il pût fixer son choix : il se contentoit , de temps en temps , de promettre beaucoup de Fourrures , et en revenoit toujours à faire entendre qu'il falloit *espérer*. On s'aperçut que , pendant cette négociation , le Plénipotentiaire voloit une sonnette de cuivre qu'il laissa couler à la mer , bien assuré de la retrouver quand les Étrangers se seroient éloignés. On feignit de ne s'être pas aperçu du larcin ; mais on le surveilla de si près , que la vigilance déconcerta son effronterie et sa dextérité : c'est l'unique vol qu'on ait à reprocher aux habitans de cette île.

1791.
Août.
26.

Le Chef proposa alors aux Français de visiter son habitation ; et l'on s'y prêta , dans l'espérance qu'on y verroit des Fourrures , et qu'on pourroit le décider à conclure quelque marché. Il mit beaucoup d'empressement à recevoir ses hôtes , et à leur faire les honneurs de sa maison. Il saissoit avec une singulière intelligence toutes les questions qu'on tâchoit de lui faire entendre , et le plus souvent il parvenoit à y satisfaire. On admira son air d'affabilité , sa prévenance , et une aisance dans les manières , qui ne semble pas appartenir à une espèce d'hommes que les

1791. Européens regardent encore comme des Sauvages.
Acût. On ne put pas douter , à la vue de tous les
26. ustensiles d'*Europe* que ce Peuple possède , et des
hardes de différentes espèces dont quelques-unes
étoient déjà usées , qu'il ne communiquât depuis
quelques années avec les Navigateurs anglais ,
et qu'il n'en eût reçu de fréquentes visites :
la facilité avec laquelle tous les individus pro-
nonçoient le mot *Englishman* [un Anglais] qu'ils
répétoient souvent , suffisoit pour le prouver. Mais
on ne sauroit croire que des communications
accidentelles et très-courtes avec quelques Marins
d'une Nation policée , soient capables de polir les
mœurs d'un Peuple qui , par lui-même , ou par
l'effet d'autres communications plus anciennes
avec quelque Nation civilisée , n'auroit pas fait
des progrès antérieurs dans la civilisation. La
fréquentation moderne des Européens peut avoir
influé sur l'habillement de ces Insulaires , et j'en
ai dit la cause en parlant du changement arrivé ,
sous ce rapport , chez les Tchinkitânéens ; elle
peut leur avoir fait adopter des ustensiles de
ménage dont ils n'ont pas eu de peine à recon-
noître la supériorité sur ceux dont ils faisoient
usage ; elle peut leur avoir fait accueillir des
outils d'un emploi commode , qui abrègent le
travail , dont ils ont reconnu l'utilité , et que
bientôt ils ont dû préférer à leurs instrumens

grossiers et insuffisans ; mais cette fréquentation par instans , et de loin en loin , n'a pas pu avoir un effet aussi prompt , une influence sensible sur leurs qualités morales et sur leurs manières : et si l'on veut supposer qu'à cet égard ce Peuple doive quelque chose aux nouvelles connoissances qu'il a faites , il faut au moins convenir que le surplus est son apanage ; il lui vient de la nature et d'une communication ancienne avec quelque Nation civilisée dans l'origine de laquelle la sienne va peut-être se perdre et se confondre.

1791.
Août.
26.

On profita de la circonstance où l'on se trouvoit , et de la bonne volonté du Chef à qui l'on rendoit visite , pour examiner dans le détail l'état intérieur d'une habitation lorsqu'elle est actuellement occupée par le maître de la maison.

Le foyer est établi au milieu de l'édifice ; c'est là que se préparent les alimens. Cette même pièce de cinquante pieds de long dont j'ai détaillé la charpente et la disposition générale , sert tout-à-la-fois , de cuisine , de salle à manger , de chambre à coucher , de magasin et d'atelier , et encore de remise à la pirogue , quand elle n'est pas employée à la mer. Tandis que , d'un côté , des femmes donnent leurs soins aux enfans et au ménage , d'autres , ailleurs , sèchent et fument le poisson , pour la provision d'hiver ; d'autres sont occupées à tresser des nattes , à assembler et à coudre les

1791. Fourrures pour en composer les manteaux. On
 Août. n'y distingua point de places fixes pour dormir ;
 26. et, suivant les apparences, tous les individus
 d'une famille couchent pêle-mêle sur le sol plan-
 cheyé de l'habitation. La mal-propreté dégoûtante
 du lieu pourroit cependant engager à croire qu'ils
 étendent à terre, pour le temps du sommeil,
 des nattes ou des peaux ; et on peut le supposer
 sans les taxer de sensualité ¹. Mais s'ils sont peu

¹ « Il est très-ordinaire, dit le chirurgien *Roblet*, de voir vingt-cinq familles, composées chacune de cinq ou six individus, rassemblées sous un même toit, sans confusion, quoiqu'il y ait des places affectées pour les travaux, tels que la fabrique des nattes, des cordes, &c. »

Je ne puis croire qu'il n'y ait pas erreur dans les chiffres : 25 familles, à 5 ou six individus chacune, donnent un produit de 125 à 150 personnes ; et on peut prendre 140 pour terme moyen : or, il est physiquement impossible que l'on établisse, de manière à y demeurer habituellement, 140 individus sur 50 pieds de long et 35 de largeur (dimensions des plus vastes habitations), c'est-à-dire, sur une superficie de 1750 pieds, ou environ 49 toises, ce qui ne donne que 12 pieds carrés, ou le tiers d'une toise carrée pour chacun des individus ; car la surface d'une natte de 6 pieds de long sur deux de largeur, nécessaire pour recevoir un homme couché, égale un tiers de toise carrée ; ainsi, en supposant, contre toute probabilité, que tous les individus de l'habitation se couchassent serrés côte à côte, et que les pieds de ceux du premier rang touchassent les têtes de ceux du second, et ceux du second, celles du troisième, &c., l'aire totale de l'habitation se trouveroit occupée par les 140 nattes : mais il faut déduire de cette
 recherchés

recherchés pour eux-mêmes, ils le sont davantage pour leurs enfans : les plus jeunes sont couchés dans des berceaux suspendus comme des hamacs. On vit un assez grand nombre de caisses entassées

1791.
Août.
26.

aire, pour la place du foyer, environ une toise carrée, et 7 ou 8 toises pour les places réservées aux ateliers, pour celles qu'occupent les caisses où sont renfermées les provisions d'hiver, pour celle qu'occupe la pirogue, &c. ; ce qui réduit la surface disponible à environ 40 toises ou 1440 pieds carrés, et ne donne plus, pour chaque individu, qu'environ 10 pieds superficiels, ou une place de 5 pieds de long sur 2 de large : ainsi il est prouvé que les 140 individus ne peuvent être établis d'une manière supportable pour eux, dans une seule habitation des dimensions données ; et que, pour que chacun pût y trouver sa place quand il veut dormir, il faudroit qu'ils fussent couchés comme une portée de chiens sous le ventre de la mère. Je pense donc qu'au lieu de *vingt-cinq* familles, comme on le lit en chiffres dans la copie du Journal que j'ai sous les yeux, on doit lire *cing* familles, ce qui ne donne que le nombre de 25 ou 30, pour la totalité des individus, nombre qu'à la rigueur on peut établir sur la surface donnée, sans garantir, toutefois, qu'ils y seront fort à leur aise.

Mais si le résultat du calcul doit décider à rejeter, sous le rapport du nombre des individus, l'observation que présente le Journal du chirurgien *Roblet*, on peut du moins conclure de son observation, que plusieurs familles se trouvent réunies dans une même habitation : et comme nous savons d'ailleurs que d'autres habitations de même étendue ne sont occupées que par une seule famille, nous sommes amenés à en déduire qu'il y a chez ces Insulaires, inégalité de fortune et de condition.

1791. sur les côtés et dans les encoignures de l'habitation , et l'on sut que ces caisses contiennent les provisions d'hiver , et que, dans d'autres, sont renfermés des arcs et des flèches. En différens endroits des murs , étoient accrochés des dards , des lances , des filets , des hameçons , des perches et des lignes de pêche.

Les habitations sont , en général , peintes et décorées de diverses manières ; mais ce qui se fit particulièrement remarquer dans celle que l'on visitoit , ce fut un tableau assez semblable à ceux qu'on avoit vus dans l'espèce de Redoute élevée sur la petite île du Détroit ; lequel occupoit le fond de la pièce , comme on voit appendu dans les salons d'*Espagne* , au-dessus de l'*Estrado* , le tableau de l'immaculée Conception. Le chirurgien *Roblet* a décrit cette production des Beaux-Arts de l'*Amérique du Nord-Ouest*. « Parmi un grand nombre de figures très-variées , et qui d'abord me parurent , dit-il , ne ressembler à rien , je distinguai dans le milieu une figure humaine que ses proportions extraordinaires , plus encore que sa taille , rendent monstrueuse. Ses cuisses étendues à l'horizon , à la manière des tailleurs assis , sont minces , longues , hors de toute mesure , et forment une équerre avec les jambes également mal faites ; les bras sont étendus en croix , et terminés par des doigts grêles et crochus. La face a douze

pouces, de l'extrémité du menton au sommet du front, et dix-huit pouces d'une oreille à l'autre; elle est surmontée d'une espèce de bonnet. Le rouge obscur, ajoute-t-il, le vert-pomme et le noir y sont mariés avec la couleur naturelle du bois, et distribués par taches symétriques, avec assez d'intelligence pour offrir de loin un coup-d'œil agréable ».

1791.
Août.
26.

D'après la description que le chirurgien *Roblet* nous fait de ce tableau, on pourroit croire qu'il ressemble un peu à ces essais informes d'un enfant intelligent qui entreprend sans principes de dessiner les objets qui s'offrent à sa vue : je remarque cependant que les Voyageurs qui ont fréquenté les différentes parties de la côte du *Nord-Ouest*¹, y ont souvent vu des ouvrages de peinture et de sculpture dans lesquels les proportions étoient assez bien observées, et dont le travail annonçoit un goût et une perfection qu'on ne s'attend pas à trouver dans des pays où les hommes semblent encore avoir l'enveloppe du Sauvage. Mais ce qui doit étonner le plus, et je reviendrai dans la suite sur cette observation, c'est de voir par-tout des peintures, par-tout des sculptures, chez des peuples chasseurs.

J'ai déjà fait connoître une partie du mobilier de l'habitation que nous parcourons; les ustensiles

¹ *Dixon's Voyage*, page 242.

1791. de la cuisine paroissent en être une portion con-
Août. sidérable : on y voyoit confondus avec les vases
26. de bois et les cuillers de corne ou de fanon de
baleine, propres au pays, les marmites de fer, les
casseroles, les poêles à frire, les bouilloires, les
bassins d'étain, et les autres ustensiles de ménage,
que les Européens ont fournis aux Américains,
et dont l'usage leur est devenu aussi familier qu'à
nous-mêmes. On y vit aussi des planches de
cuivre, de grands morceaux de fer en barre, des
haches, des herminettes, des ciseaux de menui-
sier, des fers à rabot, des poignards et des lances,
le tout de fabrique anglaise, mêlés et confondus
avec des lances américaines, des os crenelés ou
barbelés pour armer la pointe des lances, des
hameçons de pierre ou d'os^{*}, des nattes et des
cordes, sans doute d'écorce d'arbre, ou d'autres
plantes dont les filamens extérieurs se détachent
aisément de la partie ligneuse, enfin des chapeaux
de joncs, et d'autres armes, outils, instrumens,
ustensiles et vêtemens, qu'on peut appeler
indigènes, parce que ce sont ceux que les
Américains avoient inventés et s'étoient fabri-
qués eux-mêmes, avant que les Européens,
en introduisant dans leurs îles les produits de

* Ces hameçons, dit le chirurgien *Roblet*, sont de la forme la plus désavantageuse.

notre industrie , leur eussent fait connoître de nouvelles commodités et de nouveaux besoins. Le maître de l'habitation possédoit aussi à lui seul quatre fusils et une demi-livre de poudre ; mais , heureusement pour lui , et peut-être pour les autres , il n'avoit ni balles ni plomb ; je dis heureusement : en effet , d'une part , on eut occasion de voir , dans des essais qu'il fit avec très-peu de poudre , parce qu'il en étoit fort avare , qu'il se servoit de cette arme très-mal-adroitement ; et de l'autre , on reconnut que les armes qu'il avoit acquises par la voie des échanges avec les Anglais , étoient d'une qualité si mauvaise , qu'aucune n'eût pu résister à la charge la plus ordinaire , si cette charge eût été à balle ou seulement à petit plomb. Il paroît qu'il ne connoissoit l'usage ni de l'un ni de l'autre ; car , quoiqu'il eût réitéré plusieurs fois , mais inutilement , ses instances pour obtenir des Français de la poudre et des fusils , il ne leur demanda jamais ni plomb ni balles. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit sur l'imprudencé qu'il y a eu à permettre que les Américains se familiarisassent avec les armes européennes : assurément , je ne veux pas qu'elles soient employées pour les opprimer ; mais il falloit , sans leur en faire éprouver l'effet , maintenir la terreur qu'elles leur avoient inspirée : la terreur est la force et la sûreté du petit nombre contre la multitude. Et peut-on se

1791.
Août.
26.

1791. flatter , quoiqu'on n'ait pas fait connoître à ces
Août. peuples le moyen par lequel le fusil est une arme
26. meurtrière , qu'ils s'en tiendront toujours à croire
qu'elle n'est destinée qu'à produire de la fumée
et du bruit ! Si jamais quelqu'un d'eux , dans une
rixe avec les Européens , est atteint d'une balle ;
peut-on espérer que lui ou ses compagnons , en
pensant la blessure , car sans doute ils ont quelques
moyens de guérir celles qu'ils peuvent se faire ,
en examinant la plaie , ne parviendront jamais à
découvrir le corps étranger qui l'a faite ! Et
seroit-ce trop présumer de leur intelligence , de
penser que bientôt ils sauront substituer à la
balle qu'ils n'auront pas , de petits cailloux arron-
dis , des têtes de clou , des morceaux de fer ! Ne
peut-il pas même arriver qu'en se servant d'un
bassin d'étain , une trop grande chaleur le mette
en fusion , et qu'un accident de cette espèce les
amène tout naturellement à conclure qu'avec un
bassin d'étain , on peut aisément faire des balles !
Je crains bien que l'avidité mercantile des An-
glais , s'ils continuent à fournir aux Américains
des fusils et de la poudre , n'ait sacrifié à l'intérêt
du moment leur sûreté pour l'avenir , et celle des
Navigateurs qui pourront fréquenter ces îles : ils
ne devoient pas oublier , quand toute l'Europe
se le rappelle avec douleur , que leur immortel
Cook fut assassiné avec le poignard que lui-même

avoit fait forger à son bord, et dont il avoit fait don au Chef d'une Peuplade sauvage. 1791.
Août.

26.
Le capitaine *Chanal* espéroit qu'après avoir passé quelques heures avec le Chef qui avoit mis tant d'empressement à lui faire les honneurs de son habitation, il en obtiendrait quelques Fourrures; mais, aussitôt qu'on parla d'échanges, de maître de maison prévenant, il devint marchand juif. Revenu à la chaloupe où il s'établit de nouveau, il accepta avec plaisir divers objets que le capitaine *Chanal*, dans l'espoir de l'amener à composition, lui offrit en présents; mais son obstination à exiger des fusils en première ligne de compte, s'opposoit à toute opération de commerce. Enfin, les Français firent toutes leurs dispositions pour le départ, comme s'ils eussent voulu abandonner la côte; et ce stratagème réussit. Quand les Insulaires virent que les Matelots pousoient au large, ils s'empressèrent d'apporter le peu de Fourrures qu'ils possédoient: le Chef fut encore chargé de conclure les marchés pour toute la Tribu; et chacun des Naturels pour qui il contractoit, approuvoit et ratifioit le marché qui l'intéressoit. On obtint sept peaux de Loutre, un plus grand nombre de peaux de jeunes Loutreaux, et deux manteaux, l'un de vieille Loutre, l'autre de Marmotte noire. Un échange ne se terminoit pas sans le pot-de-vin, le *stock* des Tchinkitânéens, lequel consistoit en

1791. couteaux , en sonnettes de cuivre et en autres
Août. bagatelles ; et pour le prix des Fourrures mêmes ,
26. les Insulaires préférèrent , cette fois , parmi les
divers effets de Traite qui leur furent présentés ,
les bouilloires , les bassins d'étain et les grandes
lances ; ils acceptèrent aussi quelques outils de
fer , et des marmites en très-petit nombre.

Aussitôt que ces marchés furent terminés , le
Chef ne chercha plus à retenir les Français , et
leur fit entendre qu'il avoit vendu tout ce que l'île
possédoit. On lui fit signe qu'on alloit visiter la
partie de l'Est de la côte méridionale du Détroit,
qui , comme je l'ai dit , est la côte du Nord de la
grande île ; mais il fit comprendre qu'un Navire
anglais y avoit tout enlevé : et l'on n'eut pas de
peine à ajouter foi à son rapport , parce que les
peaux qu'on venoit d'acheter , et qui provenoient
de cette même côte , étoient crues , encore toutes
fraîches , et paroissoient , pour la plupart , avoir
appartenu à des animaux tués de la veille ou du
jour. Il proposa alors au capitaine *Chanal* de revenir
dans six jours , en l'assurant que , dans l'intervalle ,
les Insulaires auroient tué un grand nombre de
Loutres dont on pourroit acheter les peaux. On
lui répondit que , si l'on revenoit , ce ne pourroit
être que dans dix jours ; mais il expliqua que , si
l'on remettoit jusqu'à ce terme , on seroit primé
par un Navire anglais qui étoit attendu : et comme

il indiqua que ce bâtiment avoit mouillé dans l'Est, hors de l'embouchure orientale du Canal de *Cox*, le capitaine *Chanal* voulut profiter du reste de la journée pour s'assurer si la côte méridionale du Détroit, qui s'étend à l'Est, ne pourroit pas offrir quelque Mouillage.

1791.
Août.
26.

A peine la chaloupe faisoit route pour se rendre à la grande île, qu'on aperçut, à une lieue de distance, un *Brig* de 150 ou 200 tonneaux de port, que suivoit un *Boat* d'environ 12 tonneaux. Ces deux Bâtimens ne firent point connoître leur Couleur : et comme l'Instruction du capitaine du *Solide* portoit d'éviter toute rencontre, on ne chercha point à leur parler ; mais une pirogue, montée par les mêmes Insulaires avec lesquels on avoit traité, et qui faisoit route pour joindre le *Brig*, ayant passé à portée de la chaloupe, et crié plusieurs fois, en montrant les Bâtimens, *English, English*, on ne put pas douter qu'ils ne fussent Anglais.

Le capitaine *Chanal* rentra dans le Détroit de *Cox* par la Passe du Nord, à l'entrée de laquelle la sonde rapporta quatre et cinq brasses d'eau, fond de petits cailloux. Cette Passe est si étroite qu'on ne peut pas conseiller à un Vaisseau de s'y engager ; mais celle du Sud présente par-tout un grand brassiage. Le capitaine *Chanal* observe cependant que, si l'on étoit pris de calme, et

1791. qu'on fût drossé par les Courans , on n'auroit
Août. pas la ressource d'y laisser tomber une ancre ,
26. parce que le fond est de roche ; mais un Na-
vire qui auroit mouillé dans *Cloak-Bay* , et que
la violence du vent d'Ouest y mettroit en dan-
ger , auroit la ressource de traverser le Canal
de *Cox* pour gagner la pleine mer à l'Est des
îles.

Dans la visite que le capitaine *Chanal* a faite de la Baie et du Détroit , il a eu lieu de se convaincre que toute cette partie n'offre aucun bon Mouillage ; que le moins mauvais pour un Vaisseau qui seroit forcé d'y relâcher , se trouve au milieu de l'embouchure occidentale de *Cloak - Bay* ; mais que le fond n'y est pas uniforme. Si l'on se trouvoit contraint par le vent de traverser le Détroit de l'Ouest à l'Est , par la Passe du Sud , il seroit nécessaire de calculer l'heure de la pleine mer , pour éviter de se trouver engagé dans le Canal avec le commencement du Flot ou celui de l'Ebbe , parce que , à ces deux époques , le Courant y est très-rapide. Suivant le petit nombre d'observations qu'on a été à portée de faire , les Marées ont paru être de six heures , et régulières : l'Établissement à l'embouchure occidentale de la Baie , est à douze heures dans les Syzygies : la mer y monte d'environ dix pieds ; les Courans suivent la

direction des terres ; le Flot vient de l'Ouest et le Jusant de l'Est ¹. 1791.
Août.

Quand le capitaine *Chanal* eut terminé ses opérations, il se retira derrière la petite île où il s'étoit établi les nuits précédentes ; et, le lendemain 27, avec un vent d'Est qui avoit succédé à ceux de la partie de l'Ouest, la chaloupe rejoignit le Vaisseau. 26.
27.

Le Plan qui a été levé par le capitaine *Chanal* de *Cloak-Bay* et du *Canal de Cox*, et sur lequel sont rapportés toutes les Sondes qu'il a prises et

¹ On lit dans l'Extrait du voyage du capitaine *Douglas*, donné par le capitaine *Meares*, qu'il y eut haute mer dans le Canal de *Cox*, le 23 Juin 1789, jour de la nouvelle lune, à 20 minutes après minuit ; que le flot y vient de l'Ouest, que la mer monte de 16 pieds anglais [15 un tiers de France] hauteur perpendiculaire ; et que les Marées de nuit s'élèvent de 2 pieds de plus que celles de jour. (Voyez *Meares's Voyages*, page 367.)

Le capitaine *Chanal* ne s'étant pas trouvé à *Cloak-Bay* à l'époque de la nouvelle lune, qui étoit le 29 août, a été réduit à évaluer, d'après les Marées qu'il avoit observées les jours précédens, que l'Établissement à l'entrée de la Baie est à 12 heures, et que la mer y monte de 10 pieds. Il est à peu-près d'accord pour l'heure avec le capitaine *Douglas* ; mais il diffère de lui de 10 pieds à 15 pour la hauteur perpendiculaire de l'eau. Cette différence ne peut s'expliquer que par celle des vents différens qui ont pu souffler aux époques des deux Observations : on sait que, dans les canaux resserrés, la direction du vent influe considérablement sur la hauteur de la Marée.

1791. les Relèvemens qu'il a faits , quoiqu'il ne soit
Août. donné que comme une *Esquisse* , peut suffire à
27. un Navigateur pour pratiquer avec sûreté la Baie
et le passage ; le gisement des côtes y est porté
avec exactitude ; leurs sinuosités y sont représen-
tées en masse ; et l'on trouve indiquées dans le
cours de la Relation , la qualité des fonds et la
direction des Courans.

Il reste à donner une idée de la nature du sol ,
des productions du pays et de sa population , et
à ajouter quelques remarques qui développeront
ce que la conduite de ses habitans a déjà fait
connoître de leur caractère et de leurs usages¹.

¹ J'extraits du Journal de l'*Iphigenia* , capitaine *Douglas* ,
tout ce qui concerne la découverte du Canal ou *Détroit de*
Cox. Cet Extrait ajoute peu à nos connoissances ; mais on
sera bien aise de comparer ce qu'a dit de ce Canal le premier
qui l'a découvert , avec ce qu'en ont vu et ce qu'en ont
dit le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet*.

« Le 20 Juin 1789 , le capitaine *Douglas* , en quittant la
Baie de *Mac - Inire* (située sur la côte septentrionale de la
grande île *Charlotte* , et placée , selon lui , 20 minutes plus
Sud , et 1 degré plus Est que l'entrée orientale du Canal) ,
fit route pour aller à la recherche d'une entrée [*Inlet*] dont ,
l'année précédente , il avoit eu connoissance. Dans l'après-
midi , il détacha sa chaloupe armée pour examiner cette Entrée
et tâcher d'y découvrir un bon Mouillage. Peu de temps après
que la chaloupe eut quitté le bord , on vit douze pirogues
qui se dirigeoient sur elle , tandis que plusieurs autres por-
toient sur le vaisseau. *Douglas* força de voiles pour gagner

LES TERRES qui forment la Baie et le Déroit 1791.
sont basses et couvertes de Sapins. Les arbres y Août.
sont moins serrés que sur la côte de *Tchinkitâné*; 27.

Le point où étoit parvenue la chaloupe qui avoit annoncé par un signal convenu, que le vaisseau pouvoit y venir mouiller. Il laissa tomber l'ancre par 25 brasses d'eau, à environ quatre milles de distance de la côte (sans doute de la côte du Sud du Canal, côte septentrionale de la grande île qu'il côtoyoit), et à 2 milles seulement d'une petite île bordée de rochers et stérile, qu'on sut, depuis, être la résidence d'un Chef, nommé *Blakow-Coneehaw*, homme âgé, que le capitaine *Douglas* avoit connu particulièrement dans un précédent voyage sur cette côte, et qui se rendit sur-le-champ à bord de l'*Iphigenia* : il étoit accompagné d'environ deux cents Insulaires. *Blakow-Coneehaw*, à son arrivée, entonna une chanson, et toute sa suite fit chorus; il échangea son nom, en signe d'amitié, suivant l'usage de plusieurs Peuplades du *Grand-Océan*, avec celui du capitaine *Douglas*.

» Le 21, à 7 heures du matin, l'*Iphigenia* appareilla, porta sur l'entrée du Passage qu'on avoit reconnu, et, à 9 heures, y laissa tomber l'ancre sur 18 brasses d'eau. En traversant le Canal, qui est formé par la grande île *Charlotte* et une autre île située (sans doute dans le Nord) à la hauteur de l'extrémité occidentale (Nord-Ouest) de la première, on trouva le Courant très-rapide. Le Canal court Est et Ouest, sur une longueur de dix ou douze milles (*Douglas* comprend, sans doute, sous la dénomination générale de *Canal*, le Canal de *Cox* et la Baie de *Cloak*), et communique à l'Ouest avec la haute mer: il fut nommé *Canal de Cox*. Peu de temps après que le Vaisseau eut été établi sur ses ancrés, la chaloupe fut expédiée pour aller prendre les Sondes du milieu du Canal: le plomb n'y eut pas fond avec une ligne de 80 brasses;

1791. et même, à une certaine distance du rivage, la
 Août. forêt se montre sous l'apparence d'une plantation
 27. régulière; on y voit de belles clairières; et dans

mais près des rochers situés sur la côte qu'on avoit à tribord (sans doute celle de l'île du Nord, puisque *Douglas* venoit de l'Est) on trouva de 20 à 30 brasses d'eau.

» Le capitaine *Douglas* fut averti par des femmes qui avoient passé la nuit précédente à bord, pour y trafiquer de leurs faveurs, qu'un grand nombre de Naturels se proposoient de s'emparer du Vaisseau, aussitôt que les feux en auroient été éteints : en conséquence, on se tint sur ses gardes. En effet, peu de temps après l'extinction des feux, on aperçut une pirogue sortant d'entre les rochers, et se dirigeant sur le Vaisseau : un coup de canon, accompagné d'une décharge de mousqueterie, la fit rebrousser chemin et regagner la terre en toute hâte.

» Le lendemain matin, *Blakow-Coneehaw* fit une longue harangue de dessus le rivage; et la chaloupe s'étant rendue à terre pour faire de l'eau, environ quarante Insulaires sortirent de derrière un rocher, et montrèrent un dé à coudre et d'autres bagatelles qu'ils avoient dérobés sur le Vaisseau : mais, comme ils furent bientôt convaincus qu'on n'avoit pas l'intention de leur faire du mal, ils mirent le plus grand empressement à aider les Anglais dans l'opération de remplir d'eau leurs barriques et de les conduire à bord. Bientôt *Blakow-Coneehaw* s'y rendit lui-même en habit de cérémonie; quatre peaux d'hermine pendoient de chacune de ses oreilles, et une seule de son nez. Le capitaine *Douglas* lui fit entendre pour quel motif il avoit fait tirer la nuit sur une pirogue. Ce Chef américain, après une longue harangue adressée à ses compatriotes, fit entendre, à son tour, à *Douglas*, que l'attentat de la nuit étoit le crime de quelques Naturels de la Tribu qui

plusieurs endroits, le pays présente une perspective
variée et quelques sites agréables. 1791.
Août.

La côte est, en général, écore et bordée de 27.

occupe la côte opposée ; et que s'ils étoient assez téméraires pour le renouveler, on feroit bien de les tuer tous : il ajouta qu'il avoit été prévenu du complot ; et que c'étoit lui qui avoit chargé les femmes d'en donner avis aux Anglais. Ce vieillard, qui rendit au capitaine *Douglas* tous les services qui purent dépendre de lui, sembloit avoir sur sa Tribu une autorité plus étendue, plus absolue, que celle d'aucun autre Chef qu'on eût encore vu sur la côte d'Amérique.

» Dans l'après-midi, le Capitaine anglais se rendit, en croisant le Canal, à une île qui se trouvoit située entre le Vaisseau et le village de *Tartane*. (D'après cette position, ce *Tartane* paroît être situé sur la côte méridionale de l'île que nous appelons l'île du Nord.) Le Chef qui l'avoit accompagné, s'apercevant qu'il cueilloit du persil pour en manger, donna ordre que, chaque matin, il en fût porté à son bord une ample provision, et que l'on y joignît du saumon.

» Le 23, à 6 heures du matin, on reconnut que le fond sur lequel l'*Iphigenia* se trouvoit mouillée étoit mauvais, et que le câble pouvoit s'y couper ; on appareilla, et en croisant le Canal, on se rendit à un Havre nommé *Beal*, situé du même côté que *Tartane* : à 10 heures, on y laissa tomber l'ancre sur 19 brasses d'eau, à environ une demi-encablure du rivage. Le Vaisseau y étoit comme cerné par les terres sur le tour de l'horizon. De ce Mouillage, les grandes statues de bois de *Tartane*, restoient à l'Est quart Nord-Est (à-peu-près l'Est-Sud-Est demi-rumb Est, gisement vrai), et le village qui se voit sur la côte opposée, au Sud demi-rumb Ouest (Sud-Ouest quart Sud). Ce Havre est situé à 54 degrés 18 minutes de latitude, et 227 degrés 6 minutes à l'Est de

1791. blocs de rocher qui paroissent avoir été séparés ,
 Août. par quelque bouleversement ancien , de la masse
 27. qui les avoisine. Ces blocs sont des amas de

Greenwich (ou 135 degrés 14 minutes à l'Ouest de *Paris*).

» Les trois jours suivans furent employés à faire la Traite des Pelleteries et les préparatifs du départ.

» Le 27, à 9 heures et demie du matin, l'*Iphigenia* mit à la voile avec une jolie brise, et fit route pour sortir du Canal, traînant à la remorque un grand nombre de pirogues. A 11 heures, n'éprouvant plus la grande force du Courant qui jusqu'alors avoit été des plus violens, le Vaisseau mit en panne; et un commerce des plus actifs s'établit avec les Naturels qui s'empressèrent d'échanger leurs Fourrures contre des vestes, des gilets, des culottes, des pots, des chaudières, des poêles à frirer, des bassins ou cuvettes, et contre tous les effets de ce genre dont l'État-major et l'Équipage purent disposer. On regretta infiniment de ne pas se trouver pourvu d'une plus grande quantité de ces effets, ainsi que de barres de fer qui sont fort recherchées des Insulaires; et à défaut d'objets d'échange du côté des Anglais, les Naturels remportèrent un assez grand nombre de Fourrures qu'on ne fut pas en état de leur payer.

» La Tribu qui occupe cette partie est très-nombreuse. Le village de *Tartanee* est situé sur une belle portion de terrain autour duquel on voyoit des apparences de culture; on remarqua particulièrement une place sur laquelle il paroissoit que, tout récemment, on avoit semé quelque espèce de grain. On regarda comme très-probable que le capitaine *Gray*, du sloop *le Washington* (appartenant aux *États-Unis*), avoit communiqué avec cette Tribu, et s'étoit plu à former cette espèce de jardin; mais le capitaine *Douglas* ajoute que ce n'est ici qu'une conjecture, et qu'il n'a pu obtenir des Naturels
 cailloutages

cailloutages liés entre eux par un gluten pétrifiant : 1791.
 les cailloux qui les composent sont de différentes Août.
 espèces ; le silex y domine ; on y distingue du 27.

aucun éclaircissement sur ce fait. Il sema lui-même quelques fèves, et en donna aux Naturels pour le même usage, dans l'espérance qu'un jour ce légume multiplié seroit pour eux une ressource. » Voyez *Meares's Voyages*, pages 365 et suiv.

Tels sont les seuls détails que, jusqu'à ce jour, nous ayons reçus des Anglais sur le Canal que *Douglas* a nommé *Canal de Cox*. On ne peut pas douter que ce ne soit le même que celui qui a été visité et sondé par le capitaine *Chanal* ; mais il paroît que *Douglas* a compris sous le nom de *Canal de Cox*, et le Canal, proprement dit, et la Baie des *Manteaux*, *Cloak-Bay* de *Dixon*. Il n'est guère possible d'appliquer ce qu'il dit de ses mouillages et de ses mouvemens dans le Canal, au Plan que les Français en ont dressé (planche IX) : on est tenté de croire que le Navigateur anglais, jaloux de sa découverte, et peu disposé à rendre publics des détails qui pourroient éclairer ceux que la facilité du commerce et l'abondance des Fourrures appelleroient dans cette partie, n'a soulevé le voile qu'autant qu'il le falloit pour se ménager l'honneur de la Découverte. Il a fait un séjour assez long dans le Canal pour avoir eu le temps d'en lever un Plan au moins par masses ; mais, sans doute, il a jugé prudent de ne pas le communiquer, et il n'y supplée que par ce qu'il dit dans son Journal. En effet, on a pu voir qu'il n'indique jamais, lorsqu'il parle d'une côte, si elle est située au Nord ou au Sud du Canal ; et lorsqu'il rend compte des mouvemens de sa chaloupe, on ignore toujours si elle a fait route au Sud ou au Nord. Je pense cependant que la côte de *Tarranee* est la côte septentrionale du Canal, la partie que les Français ont nommée *l'île du Nord*, parce que *Douglas* dit qu'à son premier Mouillage, il avoit

1791. roc vif de plusieurs grains : le plus commun ,
Août. très-compacte et très-dur , est d'un gris de fer
27. foncé ; et celui qui a paru tenir le second rang ,
est grisâtre et moins dur que le premier ¹.

Le sol , sur les deux côtés du Canal et de la Baie , paroît n'être qu'un composé de débris de plantes et de rochers , et n'avoir pas beaucoup de profondeur. Quoique les rosées y soient très-abondantes pendant les nuits , il est plus sec que

une île entre le Vaisseau et le village de Tartanee ; or , toutes les îles du Canal , comme on le voit sur le Plan des Français , sont dépendantes de la côte du Nord : et puisque les îles sont au Nord , la terre qui étoit au-delà , par rapport à son Vaisseau , étoit donc aussi au Nord. J'observe de plus qu'il indique , dans un Relèvement , les grandes Statues de bois de Tartanee : et nous savons , par les Journaux des Français , que ces Statues appartiennent aux habitations de la côte du Nord , et que celles de la côte méridionale n'en ont pas.

Les observations faites sur le Solide ont placé le milieu de l'Entrée occidentale de *Cloak-Bay* à 54 degrés 10 minutes de latitude , ce qui donne 54 degrés 9 minutes pour le milieu de l'Embouchure occidentale du Canal de *Cox* : le capitaine *Douglas* dit que cette latitude est de 54 degrés 18 minutes : y auroit-il erreur dans ses chiffres ! Quant à la longitude , celle de *Douglas* est de 135 degrés 14 minutes à l'Ouest de Paris ; celle du Plan des Français , de 135 degrés 58 minutes.

La Carte de *Dixon* place (comme on l'a vu page 119) le milieu de l'Entrée occidentale de *Cloak-Bay* , à 54 degrés 12 minutes de latitude , et 133 degrés 20 minutes à l'Occident de *Greenwich* , ou 135 degrés 40 minutes à l'Ouest de Paris ,

¹ Observations de *Roblet*.

celui de *Tchinkîtâné*, et l'on peut présumer que le climat des îles est beaucoup moins pluvieux que celui de la côte du Continent sur les mêmes parallèles; il s'annonce aussi comme plus tempéré : le thermomètre de *Réaumur*, pendant le séjour que les Français y ont fait, n'est jamais descendu au-dessous de douze degrés ¹.

1791.
Août.
27.

Les arbres qui croissent sur les revers des collines sont d'une assez belle venue; mais ceux du sommet, et ceux du bord de la mer, sont en général, noueux et tortus. On peut admettre comme une probabilité fondée, que ces îles ne sont pas exposées à de violens ouragans, quand on y voit des arbres très-élevés, dont les racines, entièrement découvertes, sont à peine implantées dans les fentes des rochers; et d'autres qui, desséchés par le temps, restent morts sur pied, sans être cassés et abattus par les vents ².

L'eau douce y est très-légère et de bonne qualité; mais, comme à *Tchinkîtâné*, elle est imprégnée de parties extractives des arbres et des plantes qu'elle dissout dans sa course, et qui lui donnent une teinte roussâtre ³. On trouve un petit ruisseau où l'on peut faire de l'eau, à la côte de

¹ Observations de *Roblet*.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

1791. l'île du Nord sur le Déroit, dans l'Anse qui est
Août. située au Nord de la Pointe Nord-Ouest de l'île
27. du Canal ¹.

On n'a pas eu le loisir d'étudier en détail les productions du pays; seulement on a pu juger qu'en général elles sont les mêmes que sur les côtes de *Tchinkîtâné*.

La mer est poissonneuse à *Cloak-Bay*, et surtout dans le Canal de *Cox*. L'Anse où les Français se retiroient pour passer la nuit, leur fournissoit d'excellentes moules, et en assez grande abondance pour les dispenser de perdre du temps à la pêche: ils se sont cependant procuré, avec beaucoup de facilité, une quantité assez considérable de très-bon poisson de roche.

Les rochers qui se trouvent au fond de l'eau y produisent, comme sur la plupart des côtes du Nord-Ouest de l'*Amérique*, des Poireaux de mer, et différentes espèces de ces grands Fucus dont il a été parlé ². Les Baleines viennent souffler à l'ouverture de *Cloak-Bay*; les Veaux marins se jouent sur tout son contour, mais ils semblent se

¹ Cette Anse pourroit être le *Beal-Harbour* de *Dixon*, dans lequel il avoit les Statues de *Tartane* à l'Est - Sud - Est demi-rumb Est; mais l'espace pour le mouillage y est bien resserré.

² Voyez ci-devant page 42.

plaire de préférence sur les bords du Canal de Cox. 1791.

Les oiseaux sont très-multipliés ; mais on n'a pas pu en reconnoître toutes les espèces : on a seulement distingué parmi ceux de mer , le Goïlan , le Plongeon , le Macareux des Mers boréales , à bec et pattes rouges , l'Oie , le Canard sauvage , et un oiseau presque noir , à long cou et à pieds palmés. Ce dernier , lourd et semblable au Cormoran dont il paroît avoir les habitudes , se rassemble en troupe nombreuse sur le bord des rochers ; il a de la peine à les quitter lorsqu'on en approche ; et aussitôt qu'on s'en est éloigné , il vient regagner sa première retraite : on le prendroit pour un véritable Cormoran , si sa chair n'avoit le goût de celle du canard , tandis qu'on sait que celle du Cormoran d'*Europe* et des autres pays a un goût très-désagréable. Les oiseaux de terre qu'on a vus , sont l'Aigle , le Vautour , l'Épervier , le Corbeau , le Héron gris de la plus grosse espèce , des Moineaux et d'autres petits oiseaux auxquels nos Voyageurs n'ont pu appliquer un nom.

Le seul Quadrupède qu'on ait aperçu , est le Chien domestique ; il est , comme à *Tchinkitâné* , de la race de notre Chien de Berger. On n'a connu les autres animaux que par leurs robes , qu'on s'est procurées par les échanges.

IL EST difficile de se former une idée de la

1791. population de *Cloak-Bay* et des Terres qui avoisinent le Canal de *Cox*. Les Naturels disséminés sur cette partie de côtes semblent ne former qu'une même Tribu, composée de plusieurs familles dont chacune a son Chef particulier : le plus grand nombre d'individus que les Français ayent vus rassemblés à la fois dans l'Anse où le Marché s'étoit établi, ne s'est jamais élevé à plus de deux cents, de tout âge et de tout sexe ; mais on a remarqué que la plupart de ceux qu'on avoit vus le 23 du mois, lors de la première visite que l'on fit de l'Embouchure occidentale de la Baie, ne s'étoient pas présentés au Marché ; on doit supposer que ceux qui n'avoient point de Fourrures à échanger, ne s'y transportèrent pas ; que d'autres étoient employés à la chasse, d'autres occupés à la pêche ou ailleurs : ainsi, en comprenant, dans les côtes de la baie, la portion de côte de la grande île, qui, du côté du Sud, forme la Baie et le Détroit, et se prolonge par-delà à deux ou trois lieues dans l'Est, la population entière de cette partie peut être évaluée, au plus haut, à quatre cents individus.

LA STATURE des Naturels qui habitent les environs de la Baie et du Canal, ne diffère pas sensiblement de celle des Européens : ils sont mieux proportionnés, mieux dessinés que les

Tchinkîtânéens , et n'ont pas cet air sombre et farouche qui est le caractère du visage de ceux-ci. Leurs traits sont réguliers , et leur physiologie est à-peu-près celle des peuples d'Europe. Leur peau paroît brune ; mais s'ils étoient décrassés et qu'ils s'exposassent moins au grand air et à l'intempérie des saisons , leur couleur ne différeroit pas de la nôtre ; on en a même remarqué plusieurs , sur lesquels sans doute ces causes ont moins agi , dont le teint est moins bruni que celui des habitans de nos campagnes. Leurs cheveux beaux et noirs , et que plusieurs taillent en rond , ne sont pas , comme ceux des Naturels de *Tchinkîtâné* , couverts d'ocre , de duvets d'oiseaux , et de toutes les ordures que la négligence y laisse s'amasser. Leurs yeux sont grands et vifs , au contraire de ceux des Tchinkîtânéens qui sont petits , éteints et chassieux. Ils diffèrent encore de ce dernier Peuple , en ce qu'ils ne se barbouillent point la face de rouge et de noir : on n'a aperçu que deux individus qui eussent le visage peint , et peut-être appartenoient-ils originairement à quelque autre Tribu ¹. Ils ne sont pas absolument exempts de vermine , car elle

1791.
Août.
27.

¹ Le chirurgien *Roblet* diffère sur ce point du capitaine *Chanal* ; il dit que les hommes de *Cloak-Bay* , comme ceux de *Tchinkîtâné* , se peignent de rouge et de noir indifféremment , beaucoup plus que les femmes. Le Rédacteur du Journal

1791. fourmilloit dans les vieux manteaux que l'on reçut
 Août. d'eux ; mais du moins ils n'en font pas un
 27. régal : nous les trouverons cependant bien sales
 encore, si nous les comparons aux Sybarites des
 îles de *Mendoça*. Le chirurgien *Roblet* pense que
 c'est à leur extrême mal-propreté qu'on doit attri-
 buer les gales et les boutons purulens dont sont
 couverts la plupart des hommes , des femmes et
 des enfans. Plusieurs d'entre eux ont le visage
 profondément gravé de petite vérole ; mais on
 ignore si cette maladie est propre à ces îles , ou
 si , comme on peut le croire , ils la doivent à leur
 communication avec les Européens , qui me
 semble devoir être beaucoup plus ancienne que
 nous ne le pensons ¹. Le chirurgien *Roblet* dit
 qu'il ne peut pas assurer si la maladie du même

de *Dixon* , qui parle beaucoup des Fourrures , a négligé de
 parler des Hommes. —

¹ Il est difficile de se persuader que des îles d'une étendue
 considérable , qui ne sont séparées du Continent que par un
 Canal qui n'a pas plus de vingt lieues dans sa grande largeur ,
 et pas plus de dix à son extrémité du Nord où ces îles doivent
 être vues de la grande Terre, il est, dis-je, difficile de croire
 qu'elles n'aient pas été connues des Espagnols long-temps
 avant que *la Pérouse*, en 1786, en eût fait pour nous la première
 découverte ; mais ce qui est très-probable , c'est que la Nation
 qui possède *le Mexique* et *le Pérou*, n'a pas été pressée de
 faire connoître ces îles , et desireroit bien , sans doute , qu'elles
 fussent encore ignorées.

nom , mais si différente dans sa cause et par ses effets , que , suivant l'opinion généralement établie , l'*Amérique* a donnée à l'*Europe* , est connue chez ces Insulaires : il est probable que les Anglais sont , à cet égard , mieux instruits que nous. On n'a point remarqué que les habitans de ces îles eussent le corps *tatoué* ; mais on leur voit sur la poitrine les cicatrices qu'ils se font , ainsi que l'a pu comprendre le chirurgien *Roblet* , ou dans leurs maladies , ou dans de grandes afflictions ; mais , nous dit-il dans ses Observations , « Ce qui m'a surpris , c'est que , dans le grand nombre d'individus que j'ai examinés , j'en ai vu très-peu , de trente ans et au-dessus , qui eussent ces cicatrices , tandis que ceux qui sont plus jeunes , et les enfans , en ont presque tous. Cette différence entre les individus de différens âges , ajoute-t-il , sembleroit indiquer que cet usage n'est pas ancien parmi eux ; que du moins , il n'est pas général ; et que peut-être des générations entières passent sans avoir trouvé l'occasion de se taillader si cruellement ».

On ignore quel étoit , avant la communication avec les Européens , l'habillement primitif , le costume propre de ces Insulaires ; les Anglais qui ont communiqué avec cette Peuplade avant que nous l'ayons connue , ne se sont pas occupés de nous en conserver la description : on voit seulement

1791.

Août.

27.

1791. que ces Américains ont substitué au manteau
 Août. de fourrures , dont aujourd'hui ils font trafic ,
 27. et dont sans doute autrefois ils se couvroient , les
 vestes , les redingotes , les culottes , et les autres
 vêtemens en usage dans nos contrées ; quelques-
 uns même portent un chapeau , des bas et des
 souliers ; et ceux qui étoient vêtus complètement
 à l'européenne , ne paroîtroient au milieu des
 habitans de nos cités , ni Sauvages , ni même
 Étrangers. Ils ne négligent cependant pas les orne-
 mens dont ont coutume de se parer les Peuples
 de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ; ils portent
 des pendans d'oreilles , et des colliers de grains de
 verre ou de fils de cuivre tressés , semblables à ceux
 des *Tchinkîtânéens* ; et l'usage en est commun aux
 deux sexes. Ceux qui n'ont pas encore adopté la
 coiffure d'*Europe* , ont le chapeau de joncs tressés ,
 de figure de cône tronqué , évasé et un peu re-
 troussé par la base.

Les femmes de *Cloak-Bay* sont moins laides
 que celles de *Tchinkîtâné* ; mais , sans craindre de
 passer pour difficile , on peut dire qu'en général,
 elles sont encore loin d'être jolies. Cependant elles
 sont blanches ; leurs traits n'ont rien de dur ni
 de rebutant , mais la plupart sont mal-propres à
 l'excès. Elles portent leur chevelure dans toute
 sa longueur. Leurs vêtemens sont des peaux d'ani-
 maux grossièrement tannées , qu'elles ne lavent

jamais, et dont l'odeur se fait sentir au loin. 1791.
 Quelques-unes portent des morceaux de peaux Août.
 d'ours avec le poil, rattachés ordinairement par 27.
 un cordon qu'elles nouent sous le menton, mais
 ouverts lorsque, se trouvant près d'un Européen,
 elles veulent attirer son attention ¹.

Elles ajoutent à une laideur naturelle, par
 l'usage de cet ornement aussi bizarre que dé-
 goûtant, qui s'enchâsse dans la lèvre inférieure,
 et dont, sans doute, on n'a pas oublié la des-
 cription. Ce bijou dont elles sont singulièrement
 jalouses, a des proportions plus grandes encore
 que celui des Tchinkitânéennes; et sa grandeur
 est de même proportionnée à l'âge, et en suit
 les progrès. Le capitaine *Dixon* ne put engager
 une vieille femme à lui céder le sien, qui paroisoit
 d'un travail beaucoup plus recherché que celui
 de ses compagnes, qu'en faisant briller à ses yeux
 une garniture de boutons de métal: elle avoit
 résisté à la séduction des haches, des marmites,
 des poêles à frire; elle ne put résister au clin-
 quant. Cette pièce vraiment curieuse mérite une
 mention particulière. Elle porte 43 lignes six
 dixièmes de long (mesure de *France*); et dans sa
 plus grande largeur, elle a 29 lignes six dixièmes:
 sur une de ses faces est artistement incrustée une

¹ Observations de *Robles*.

1791. petite écaille d'huître perlière ; et cette écaille est
 Août. entourée d'une garniture de cuivre. Le capitaine
 27. *Dixon* l'a déposée dans le Cabinet de Curiosités
 du chevalier *Joseph Banks*, président de la Société
 royale de *Londres*, et en a donné le dessin de gran-
 deur naturelle dans la Relation de son Voyage¹.
 Quelque goût qu'ayent nos femmes pour les
 parures étrangères ; quelque occupées qu'elles
 soient de faire succéder à l'empire de la jeunesse
 et des grâces, la considération et les respects, on
 peut douter que jamais elles adoptent la parure
labiale qui, lorsqu'elle a atteint les plus grandes
 dimensions possibles, sans prendre sur les oreilles,
 console les femmes d'*Amérique* de la perte de leurs
 attraits, et leur semble devoir suffire à tous les
 yeux, comme aux leurs,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage. *Racine. Athalie.*

Les jeunes Américaines, qui ne prétendent pas
 à cet excès d'honneur, ne seroient pas dépourvues
 de charmes, si, en général, une mal-propreté
 dégoûtante ne les rendoit inaccessibles ; en les
 approchant, l'odorat éprouve une sensation fâ-
 cheuse qui avertit de ne pas aller plus loin. Il
 paroît cependant, d'après le témoignage du chirur-
 gien *Roblet*, que la communication avec les

¹ Page 208 de l'Original.

Européens a déjà apporté des changemens assez notables, et dans leur toilette, et dans leurs usages. Elles peignent soigneusement leur belle chevelure ; elles se lavent fréquemment , et ne souffrent sur leur corps aucun poil dans toute autre partie que la tête. Lorsque leurs joues sont décrassées et dépouillées de l'enveloppe qui leur est étrangère, on découvre l'incarnat qui leur est naturel : ce ne sont pas des roses jetées sur des lis ; mais encore sont-ce des roses : et des yeux que, depuis long-temps, attristoit la couleur de la nuit répandue sur les faces ténébreuses des Américaines de la Côte, se reposoient et s'arrêtoient avec plaisir sur la couleur de la jeunesse. Les Français commencèrent par les trouver passables ; et l'on croit qu'ils finirent par les trouver jolies. Les hommes et les vieilles femmes qui offroient de jeunes filles comme objets de commerce , avoient grand soin de faire remarquer qu'elles ne portoient point l'ornement américain qui avoit paru déplaire aux Étrangers, et que leur lèvre n'étoit pas incisée. La contenance de ces jeunes victimes étoit décente , leur regard timide ; et elles annonçoient , par leur embarras, que c'étoit sans leur aveu qu'on faisoit l'offre de leur personne ¹.

1791.
Août
27.

¹ Il est aisé de voir, dit le chirurgien *Roblet*, qu'elles cèdent à l'avarice de leurs parens et à l'intérêt, plutôt qu'à leur goût ou à

1791. LES NATURELS de cette partie septentrionale
 Août. des îles de *Queen-Charlotte* paroissent doués d'une
 27. grande intelligence : on en a déjà pu juger par
 la solidité et la distribution de leurs habitations ;
 et la fabrique de leurs pirogues , aussi solidement
 construites qu'artistement travaillées , est une autre
 preuve de leur esprit d'invention et de leur in-
 dustrie. Ils y joignent la prévoyance : leurs
 embarcations , quand elles ne sont pas employées
 à la mer , sont placées soigneusement sous des
 remises , et quelquefois retirées dans l'habitation.
 Leurs armes pour la chasse et leurs instrumens de
 pêche , peu différens de ceux des Tchinkîtânéens ,
 sont exécutés avec soin. Ils font encore usage de
 la pagaie pour mouvoir leurs pirogues ; mais ils
 ont déjà reconnu l'utilité de la voile , et on les
 a vus , avec le vent arrière , déployer une couver-
 ture pour en faire l'office : comme ils ont l'esprit
 d'imitation , on peut présumer qu'ils ne tarderont
 pas à perfectionner chez eux l'art du Grément et
 celui de la Manœuvre.

La Musique ne semble pas étrangère à cette
 Peuplade : je ne parle pas seulement de cette
 Musique de chant , de cette Musique en chœurs

leur tempérament : à en juger par les détails dans lesquels
 il est entré , ce sont des statues aussi inanimées que les statues
 des portails.

qui, dans quelques-unes des Tribus de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, paroît être une espèce de rite; mais le chirurgien *Roblet* rapporte qu'il a vu, dans les habitations, de ces flûtes à plusieurs tuyaux, imitant en petit une portion d'orgue, connues parmi les instrumens de musique des Anciens, sous le nom de *Sifflet de Pan*, et un des attributs de cette Divinité. Il a compté à quelques-unes de ces flûtes jusqu'à onze tuyaux : cet instrument donne-t-il plus que la gamme entière, plus que le système complet de sept tons et l'octave! ou, ce qui seroit plus étonnant, n'y auroit-il qu'une gamme avec les semi-tons nécessaires pour varier la modulation!

1791.
Août.
27.

Il présume aussi que ces Insulaires doivent avoir, ou que du moins ils ont anciennement connu un instrument d'un autre genre, semblable à une harpe; et il fonde son opinion sur ce qu'une figure sculptée qu'il a examinée a les mains placées sur un instrument de cette espèce. On doit être surpris, sans doute, de trouver la harpe connue à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. Un instrument aussi compliqué que celui qui est composé d'un assemblage de coffres sonores, auxquels sont fixées, par des chevilles mobiles, plusieurs cordes plus ou moins tendues pour former une échelle de sons gradués suivant une progression harmonique, suppose le concours de diverses connoissances qui

1791. n'appartiennent pas à un Peuple à demi-sauvage.
 Août. Si quelque chose pouvoit autoriser la supposition
 27. que cet instrument a passé de l'ancien Continent
 dans le nouveau , ce seroit son antiquité , qui se
 perd dans les ténèbres qui enveloppent les premiers
 temps de l'Histoire de l'*Égypte* , la mère des Arts.
 En effet , on lit dans la Relation du Voyage de
*James Bruce pour découvrir les sources du Nil*¹ , qu'en
 visitant les ruines de la *Thèbes* aux cent portes² ,
 dont les chants d'*Homère* ont tant amplifié les
 merveilles , il a trouvé , dans les sépulcres ou
 caveaux de cette Ville , des peintures à fresque
 bien conservées , représentant des Musiciens , dont
 les harpes , montées de treize et de dix-huit
 cordes , ont six pieds et sept pieds et demi de
 hauteur , et sont décorées d'incrustations et de
 sculptures du meilleur genre. *M. Bruce* conjecture
 que ces tableaux ont été peints dans le temps qui
 répond au règne de *Salomon*³ ; ils auroient donc
 vingt-huit siècles d'ancienneté : et en voyant à

¹ Voyez *Travels to Discover the source of the Nile*. London ,
 1790. In-4.° Vol. I , page 128 et suiv.

² *M. Bruce* dit que l'emplacement où fut *Thèbes* est cerné
 par cent montagnes isolées qui laissent entre elles un pareil
 nombre de gorges ou de défilés : cette description topogra-
 phique peut expliquer la fable des cent portes.

³ *Bruce* , Tome I.°r , page 132. (*Salomon* monta sur le
 trône 1019 ans avant J. C.)

quel

quel point de perfection la harpe avoit été portée à cette époque, on peut conclure que la première invention de cet instrument, chez les Egyptiens, est antérieure de beaucoup aux tableaux des sépulcres de *Thèbes*, dans lesquels il se trouve représenté dans son état de perfection. Ce ne seroient donc pas les siècles qui auroient manqué, pour que la Harpe, inventée en *Égypte*, eût pu, de proche en proche, parvenir à l'extrémité de l'*Asie*, et de là être portée à l'*Amérique* par les Tatars émigrés; mais il faut convenir que, pour passer d'*Égypte* aux îles de *Queen-Charlotte*, cet instrument, peu portatif, auroit eu bien des pays à traverser.

1791.
Août.
27.

Le chirurgien *Roblet* a remarqué que les Naturels de *Cloak-Bay* ont une sorte de passion pour le Jeu. On les voit porter par-tout avec eux, trente petits bâtons de trois ou quatre pouces de longueur sur environ quatre lignes de diamètre¹, avec lesquels ils font une partie, un contre un, de la manière suivante : dans le nombre des bâtons, il en est un distingué de tous les autres par un cercle noir; un des joueurs prend ce bâton

¹ Ces petits bâtons sont très-bien travaillés, parfaitement arrondis et d'un beau poli : le bois dont ils sont faits paroît être une espèce de Prunier sauvage; il est dur et compacte, quoique assez léger.

1791. unique, y en joint un second pris parmi les vingt-
 Août. neuf communs, mêle les deux ensemble sans les
 27. voir, et les place ensuite séparément sous un
 morceau d'étoffe : celui que l'adversaire choisit,
 seulement en l'indiquant, est mêlé, sans y re-
 garder, avec tous les autres ; et l'adversaire gagne
 ou perd, si le bâton confondu dans la masse, dans
 le cas où il se trouve être le bâton unique, tarde
 plus ou moins à sortir. Je conviens que je n'entre-
 vois pas la finesse de ce jeu ; peut-être est-il mal
 expliqué parce qu'il a été mal compris. Je présume
 cependant qu'il peut être susceptible de diverses
 combinaisons qui ont dû échapper à un Obser-
 vateur qui n'entend pas la langue que parlent les
 joueurs. J'en juge d'après un assortiment de ces
 petits bâtons que le capitaine *Chanal* s'étoit pro-
 curés et qu'il a apportés en *France*. En les
 examinant, on voit tracés sur quelques-uns, vers
 le milieu de la longueur, trois cercles noirs
 parallèles : sur d'autres, les trois cercles, rap-
 prochés les uns des autres, occupent une des
 extrémités : d'autres bâtons portent deux, quatre,
 cinq, six ou sept cercles noirs, distribués sur la
 longueur, à des distances qui ne sont pas les
 mêmes : et l'on conçoit que ces variétés dans le
 nombre et la disposition des cercles qui distinguent
 un bâton des autres, peuvent en produire plusieurs
 dans les combinaisons. Quoi qu'il en soit, le

temps et l'attention que les Naturels de *Cloak-Bay* 1791.
 donnent à ce jeu , prouvent qu'il a pour eux Août.
 un grand attrait , et qu'il excite vivement leur 27.
 intérêt ¹.

CES AMÉRICAINS annoncent un caractère sociable, des mœurs douces, et ils paroissent exempts de défiance; car quoique les Français se montrassent toujours en armes, et que l'effet meurtrier du fusil soit bien connu dans ces îles, les habitans ne se sont jamais présentés armés : et la sérénité de leur visage manifestoit leur confiance.

¹ Les Anglais, dans le voyage de *Dixon*, avoient fait la même observation, relativement à la passion qu'ont pour le Jeu les Américains de la côte du *Nord-Ouest*.

« Quoique la condition de ces misérables Sauvages, dit le Rédacteur du Journal, diffère peu, en général, de l'état de barbarie, ils peuvent, cependant, du moins sous un rapport, se vanter d'être au niveau des nations les plus civilisées; et c'est sous le rapport du *Jeu* : ils sont parvenus, à cet égard, à un degré de perfection tel qu'ils n'auroient rien à apprendre dans nos Clubs les plus à la mode. Tout leur équipage de jeu consiste en un assortiment de cinquante-deux petits morceaux de bois arrondis, de la longueur du doigt du milieu, et marqués de points rouges dont la disposition n'est pas la même sur toutes les pièces ». (L'Auteur parle ici du jeu qui est en usage au Port *Mulgrave* que *Dixon* a découvert; et, comme on le voit, il a la plus grande ressemblance avec celui qui se joue aux îles de *Queen-Charlotte*.)

« Ce jeu qui n'est joué que par deux personnes, consiste

1791. Cette sécurité de leur part est un témoignage en
Août. faveur des Européens qui les avoient précédem-
27. ment visités ; elle prouve qu'ils n'ont été envers
ces Insulaires , ni violens , ni injustes.

Reposons-nous un moment sur cette consolante idée , qu'il est encore quelque portion de cette vaste *Amérique* où l'avidé Conquérant n'a pas porté la désolation et la mort ; qu'il en est où l'Américain , toujours libre , n'aura point à maudire le jour où il nous a connus , et reconnoitra des frères dans les hommes de l'Ancien Monde.

Les Naturels des environs de *Cloak-Bay* ne sont pas faciles en affaires , examinent tout avec attention et avec connoissance , et ne concluent jamais qu'après une mûre délibération ; mais ils sont

à donner aux cinquante-deux pièces dont il est composé , un grand nombre de positions diverses ; mais je n'ai pas été assez habile pour en saisir les combinaisons. Un Naturel du Port *Mulgrave* , qui se trouvoit à notre bord , perdit à ce jeu , en moins d'une heure , son couteau , sa lance et d'autres effets qui formoient tout son avoir : cette perte pour lui pouvoit être comparée à celle d'un joueur anglais qui eût perdu toute sa fortune ; et cependant il supporta son malheur sans murmurer , sans se plaindre , et avec une patience et un sang-froid également dignes d'éloge et d'admiration ». (*Dixon's Voyage* , page 245.)

Cette conformité entre le jeu en usage au Port *Mulgrave* et celui des îles de *Queen-Charlotte* , indique qu'il a pu y avoir , et qu'il y a sans doute encore une communication établie entre les îles et la côte du Continent.

fidelles dans les marchés. Leur lenteur à terminer , 1791.
 qui peut tenir en partie à leur caractère , ne pro- Août.
 viendrait-elle pas aussi de ce qu'ils ont été trompés 27.
 dans les premiers échanges que les Européens ont
 faits avec eux ! On lit dans le Voyage de *Dixon* ,
 qui paroît être le premier qui ait traité avec cette
 Peuplade , que les Insulaires jetoient leurs four-
 rures dans les canots , dans le Vaisseau des An-
 glais , sans précaution , sans compter , et qu'ils atten-
 doient patiemment qu'on leur en remît la valeur au
 gré de l'acheteur. Cette confiance aveugle de la part
 des Américains , cet abandon de leurs intérêts ,
 les Européens y ont-ils répondu ! les premiers
 n'ont-ils pas été plus d'une fois dans le cas de
 reconnoître que les effets qu'on leur avoit livrés
 en échange des Pelleteries dont ils se dépouilloient ,
 n'avoient pas tous un égal degré de perfection !
 Les Européens n'ont-ils aucun reproche à se
 faire ! n'ont-ils jamais cherché à abuser de l'igno-
 rance qu'ils supposoient aux Américains ? ont-ils
 traité , dans le principe , avec la bonne foi , la
 loyauté qui doit être la base du commerce , sur-
 tout de celui d'Échange , et qui n'est pas toujours
 celle des transactions entre les Européens ! enfin ,
 ne les tromperont-ils pas encore , lorsqu'ils croi-
 ront le pouvoir avec sûreté ! On ne peut pas
 oublier que , dans la guerre d'*Amérique* , les Amé-
 ricains des *États-Unis* n'ont pas toujours eu à sa

1791. louer , en fait de commerce , de la bonne foi des
 Août. Amis et Alliés dans la dépendance desquels leur
 27. séparation de la Métropole les avoit mis ac-
 cidentellement , pour des besoins de première
 nécessité.

Mais les difficultés que les Insulaires font éprouver dans le trafic , où ils semblent toujours être sur leurs gardes , ne se reproduisent pas dans le commerce ordinaire de la vie. Leurs manières sont polies et aisées : leur maintien n'a rien de sauvage ; ils sont même exempts de cette rudesse , de cette brusquerie , que , dans les pays civilisés , on peut trop souvent reprocher à l'homme peu fortuné dont l'éducation n'a pas été soignée. On remarque dans eux une égalité de manières , qu'on ne peut pas attribuer à l'égalité de conditions qu'on sait ne pas subsister , mais que peut-être ils doivent en partie à leur communication avec les Européens qui les traitent tous également.

Les Français ont eu plusieurs occasions de s'assurer que les Naturels de *Cloak-Bay* apprécient avec beaucoup de justesse toutes les actions des Étrangers et en devinent facilement le but. On auroit tort de penser que l'ignorance réciproque du langage ne permette pas de s'entendre ; à l'aide des signes , pour unique Drogman , ils expriment parfaitement ce qu'ils desirent , et on leur fait entendre avec la même facilité ce qu'on veut qu'ils

comprennent. Il est probable que , si le commerce continue d'introduire chez eux , avec nos marchandises , la connoissance de nos mœurs , de nos usages , de nos arts , ils feront , en peu de temps , des progrès rapides vers la civilisation. Ils préfèrent le solide à ce qui n'est qu'agréable ; bien différens , à cet égard , des Peuplades qui occupent les îles jetées entre les Tropiques dans le *Grand - Océan* , dont le caractère léger n'apprécie rien , pour qui la Nature a tout fait , et qui , n'ayant pas de besoins , préféreront toujours les grains de verre brillans , les étoffes d'une couleur éclatante , et tous nos colifichets , à ce que notre industrie peut leur offrir de commode et d'utile.

1791.
Août.
27.

Les habitans de *Cloak-Bay* sont très-circonspects avec les Étrangers , et semblent toujours craindre de les offenser. Cette circonspection tient-elle au sentiment de leur infériorité ? ou appartient-elle à leur caractère ? Il n'est pas facile de le décider ; mais ce qui est certain , c'est qu'ils emploient une sorte de manège , et beaucoup d'art , à se faire un mérite de leur retenue : ils étoient familiers , mais point importuns. Le chirurgien *Roblet* dit que les Français n'ont eu qu'à se louer de leur prévenance désintéressée. Ils étoient toujours disposés à rendre gratuitement les services qui pouvoient dépendre d'eux : plusieurs fois ils l'ont conduit dans leurs

1791. pirogues aux endroits qu'il vouloit visiter ; plu-
Aôût. sieurs fois il s'est vu seul au milieu de douze
27. ou quinze Américains , loin de tout secours de
la part des Français , en cas d'attaque de la part
des Naturels : ils n'ont rien tenté contre lui ; et il
assure qu'il seroit injuste et ingrat envers ces
hommes vraiment hospitaliers , s'il se permettoit de
penser que jamais ils ayent eu l'intention de profiter
de son isolement et de leur force. A l'exception
du petit larcin d'une sonnette , que s'est permis le
Chef du Canton où le Marché étoit établi , ils
n'ont ni volé , ni essayé de le faire. Ce n'est pas
qu'on n'ait quelque raison de soupçonner qu'ils
sont enclins au vol : les objets qu'on étale à leurs
yeux sont si séduisans ! ils sont pour eux d'une
si grande utilité ! Mais comme ils paroissent bien
calculer leurs intérêts , ils ont senti que ce seroit
y nuire , que de se brouiller avec les Étrangers ;
et ce que , peut-être , ils eussent entrepris effronté-
ment dans le principe , ils ne l'osent plus , aujour-
d'hui qu'ils ont éprouvé que la vigilance active
des hommes supérieurs avec lesquels ils traitent ,
déconcertera toujours leurs entreprises les mieux
combinées.

Ces Insulaires connoissent les lois de la justice ,
et ils donnent de fréquentes preuves de bonté. On
éprouvoit une douce émotion quand on étoit
témoin de la tendresse et des soins extrêmes des

mères pour leurs enfans ; et l'intérêt croissoit encore, lorsqu'on voyoit les maris aider les femmes dans ces occupations de nourrice , et s'y livrer avec une attention , une bonhomie qui ne laissent aucun doute sur le sentiment qui les détermine. On peut dire qu'à cet égard , ces Insulaires pourroient être offerts comme modèles aux Nations même les plus civilisées.

1791.
Août.
27.

Les femmes le dispuoient aux hommes pour les prévenances envers les Français ; et ces prévenances , qui n'étoient chez elles que l'empressement de l'hospitalité , ne paroissent point exciter la jalousie des maris. Ce n'est pas qu'ils ne soient très-attachés à leurs femmes ; mais sans doute que , les estimant autant qu'ils les aiment , ils pensent qu'elles peuvent se montrer aimables , sans jamais cesser d'être vertueuses ; et les femmes prouvent qu'on peut être vertueuse , et cependant être aimable. Mais il n'est question ici que de la vertu des femmes mariées ; celle des filles a paru moins solide. A la vérité , ce n'est pas à elles que doit s'adresser le reproche de leurs foiblesses ; l'avarice des parens décide le premier pas vers le vice ; et la séduction des Européens , en ébranlant la sagesse par des présens , a fait le reste.

« Si l'on doit juger de la fécondité des femmes , dit le chirurgien *Roblet* , par le nombre des enfans que nous comptons dans les habitations , elle est

1791. étonnante; il excédoit toujours celui des femmes
Août. et des hommes réunis ». Sans prétendre combattre
27. cette opinion, j'observerai seulement que les en-
fants restent tous dans l'habitation, ce qui doit
en faire paroître le nombre considérable, tandis
qu'il est probable qu'une partie des hommes est
occupée au-dehors, à la pêche ou à la chasse.

LE CAPITAINE *Chanal*, jugeant qu'un plus long séjour dans le canal de *Cox* n'ajouterait pas une Fourrure au petit nombre de celles qu'il avoit traitées, se décida à rejoindre le Vaisseau, qui s'étoit tenu bord sur bord par le travers de l'embouchure de *Cloak-Bay*: il y fut rendu le 27 avant midi.

Quoique cette Baie, épuisée par les visites rapprochées des Anglais et des Américains des *États-Unis*, eût mal répondu à l'espérance qu'on avoit conçue d'y faire une Traite abondante; le capitaine *Marchand* se flatta cependant que les parties plus méridionales des îles, depuis *Cloak-Bay*, en redescendant jusqu'au Détroit de *Rennell*, présenteroient plus de ressources; et, dès le lendemain, la chaloupe fut expédiée de nouveau sous le commandement du capitaine *Chanal*. Le lieutenant *Louis Marchand*, frère du Capitaine, le second chirurgien *Reynier*, et un Volontaire, furent nommés pour l'accompagner; et l'armement fut composé

de huit hommes de l'Équipage. On y embarqua un assortiment d'effets de traite : et , à tout événement , elle fut pourvue de vivres pour vingt jours. Elle quitta le Vaisseau le 28 , à sept heures du matin , et fit voile vers la Côte dont elle devoit faire une Reconnoissance exacte , entre les deux points fixés pour les limites de sa course.

1791.
Août.
27.
28.

Comme le capitaine *Dixon* , qui reconnut ces îles en 1787 , n'avoit abordé à aucun Port , et qu'il traita rapidement sous voile avec les diverses Peuplades qui habitent la bande occidentale ; il n'a point été à portée de la faire connoître sous le rapport de la navigation : mais la Reconnoissance que le capitaine *Chanal* en a faite avec autant d'intelligence que de ponctualité , fournit une suite d'Instructions nautiques qui méritent la plus grande confiance , et seront infiniment utiles aux Navigateurs que le commerce des Pelleteries appellera sur ces Côtes.

La chaloupe atterrit à 53 degrés 47 minutes de latitude. A cette hauteur, la première île qui se présente dans le Sud-Sud-Ouest de *Cloak-Bay*, fut relevée du Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord, au Nord demi-rumb Est, à la distance d'environ une lieue deux tiers ; l'île du *Hippa* , ainsi nommée par *Dixon* , parce qu'il y aperçut un retranchement en palissades qui ressembloit à ceux que les habitans de la *Nouvelle-Zélande* désignent par ce

1791. nom , restoit dans l'éloignement au Sud quart
Août. Sud-Est 5 degrés Est ; et la Pointe la plus méridi-
28. dionale de la partie de la côte qui court Nord et
Sud , et de laquelle on n'étoit éloigné que d'une
lieue , au Sud-Est quart Sud demi-rumb Sud.
Cette partie est d'une élévation moyenne , et
bordée de ressifs qui la rendent inabordable.

A partir de la Pointe méridionale , qui est pa-
reillement entourée de rochers et d'îlots , et se
termine par un ressif qui porte dans le Sud-Sud-
Ouest , la côte forme un grand enfoncement dans
lequel le capitaine *Chanal* eut l'espoir de découvrir
quelque Port. Il aperçut d'abord , en parcourant
la côte du Nord , une belle plage qui présentoit
un débarquement facile , et où l'on distinguoit
des huttes qui sembloient abandonnées. A un
mille de distance du rivage , la sonde rapporta
tantôt un fond de sable , tantôt un fond de
roche , sur une profondeur variable de douze à
vingt brasses. On tira un coup de pierrier pour
attirer l'attention des habitans , mais aucun ne se
montra.

On continua de prolonger la côte du Nord ,
et , à deux milles de la Pointe méridionale qui est
terminée par un ressif , on découvrit une Crique
qui peut avoir une demi-lieue de profondeur sur
la direction du Nord-Est demi-rumb Nord ; sa
largeur est de trois ou quatre encâblures , et le

fond est par-tout de beau sable , sur une profondeur d'eau de douze à vingt brasses : elle est terminée par deux plages de sable ; et un ruisseau vient se décharger à la bande du Sud où la chaloupe aborda. On ne vit aucun habitant : cependant des arbres abattus de la main des hommes, d'autres dépouillés de leur écorce, et l'aboi des chiens qui se faisoit entendre, tout sembloit indiquer que cette partie n'est pas déserte. Mais on tira inutilement quelques coups de fusil : pas un Insulaire ne parut. Comme l'on ne vit aucune apparence que cette Crique eût été reconnue par les Européens ; le capitaine *Chanal* la nomma Crique d'*Otard*, du nom d'un de ses amis.

1791.
Août.
28.

Les deux Pointes qui forment son embouchure gisent, l'une à l'égard de l'autre, Est-Sud-Est et Ouest-Nord-Ouest. A trois encâblures de la Pointe méridionale, on voit un écueil qui veille ; et il convient, en entrant, de se rapprocher de la Pointe du Nord un peu plus que de celle du Sud. Cette Crique, quoique ouverte aux vents du Sud et du Sud-Ouest, offre pourtant un bon mouillage et un bon abri ; car par-tout la côte s'y montre unie, et ne paroît nulle part avoir été tourmentée par la mer ; les terres qui l'entourent sont d'une hauteur moyenne ; mais, dans l'intérieur, les collines sont beaucoup plus élevées : enfin, l'on a jugé qu'un Navire s'y trouveroit en sûreté.

1791. En quittant la Crique d'*Otard*, le capitaine
Août. *Chanal* gouverna sur une Ouverture qui se mon-
28. troit dans le Sud-Est demi-rumb Sud , à environ
quatre milles. Il prolongea d'abord la côte à une
distance convenable , en laissant à tribord une
petite île qui se termine par une Pointe de rochers
bas sur laquelle la mer brisoit : la sonde indiquoit
constamment un fond de roche et un brassiage
de quinze à vingt-cinq brasses. On aperçut de
l'avant de la chaloupe une pirogue montée de
deux hommes qui forcèrent de rames pour s'enfuir :
on les vit se débarquer parmi les rochers de la
côte du Nord ; et ils emportèrent leur embarcation
dans les bois.

On avoit parcouru un peu plus d'une lieue , à
partir de la Crique d'*Otard*, lorsqu'on se trouva
à l'ouvert d'un Canal d'une moyenne largeur ,
dans lequel la chaloupe s'engagea. La Baie ou le
Port auquel ce Canal conduisoit , parut être d'une
étendue considérable : le fond continuoit d'être
de roche , et la profondeur de l'eau varioit de
vingt-cinq à trente brasses : à mesure qu'on pé-
nétoit dans le Canal , la mer devenoit de plus
en plus tranquille. Mais la nuit qui commençoit
à répandre son obscurité sur tous les objets en-
vironnans , ne permettoit plus de les distinguer ;
et le capitaine *Chanal* jugea qu'il étoit prudent
de s'arrêter : il aborda à une petite plage de la

côte du Nord, et y passa une nuit fort tranquille. 1791.
Août.

La mer fut haute à minuit; et l'on eut basse mer à six heures et demie du matin; c'étoit le jour de la nouvelle lune. On estima par les marques extrêmes que la mer avoit laissées sur le rocher qui est à pic, que les eaux s'élevèrent dans ce Port d'environ dix pieds.

29.

On ne vit sur la côte qu'une hutte abandonnée; mais les débris de plusieurs feux récemment éteints prouvoient que les Naturels avoient quitté la place depuis peu de temps.

A la première pointe du jour, on se remit en route pour achever la Reconnoissance du Canal et du Port qui le termine; et l'on tira un coup de pierrier pour engager les habitans à se montrer. Quand on eut fait un mille dans la direction vraie de l'Est demi-rumb Nord, qui est celle du Canal, on tourna au Sud-Sud-Est demi-rumb Sud, en suivant le gisement que prenoit la côte méridionale: on se vit bientôt cerné par les terres sur tous les points de l'horizon, et l'on se trouva parvenu à un Port spacieux et commode où la sonde rapportoit par-tout un fond de vase avec seize à vingt brasses d'eau. Ce Port est fermé à l'Ouest par une petite île située dans le Canal: on avoit jugé la veille, pendant qu'on prolongeoit la côte septentrionale de cette île, qu'elle faisoit partie

1791. de la grande terre ; mais , quand on eut atteint
Août. l'extrémité orientale du Canal , on reconnut qu'elle
29. est séparée de la terre par un petit bras de mer
aussi profond que la Passe du Nord , mais beau-
coup plus étroit. Le Port fut nommé Port *Louis* ,
en l'honneur du lieutenant *Marchand* dont *Louis*
est le prénom.

Pendant qu'on étoit occupé à prendre les
Sondes , on vit débouquer du Canal dans le
Port , une pirogue montée par cinq hommes ; et
l'on jugea que c'étoit la même qui , la veille ,
avoit fui à la vue de la chaloupe : on agita un
pavillon blanc en signe d'amitié , et l'on chercha
à confirmer ce signal par les gestes les plus ex-
pressifs. La pirogue s'approcha avec une sorte
d'hésitation , mais cependant assez près pour qu'on
pût entrer en pourparler. Les Insulaires qu'elle
portoit étoient sans armes ; et la tranquillité de
la confiance paroissoit peinte sur leurs visages.
Un d'eux se leva , se fit connoître pour le Chef ,
et demanda que le Chef des Étrangers se fît éga-
lement connoître. Le capitaine *Chanal* se montra
et invita l'Américain à entrer dans la chaloupe :
celui-ci fut embrassé par le capitaine et lui de-
manda d'échanger leurs noms ; on sait que chez
la plupart des Peuplades que nous nommons
Sauvages , cet échange des noms est un pacte
d'amitié : le capitaine *Chanal* s'appela *Nousk* , du
nom

nom de l'Américain ; et celui-ci ne voulut plus répondre que lorsqu'il étoit interpellé par le nom de *Chanal*. A la suite de ces préliminaires, *Nousk-Chanal* offrit à son nouvel ami un vieux manteau qu'il portoit, et en reçut quelques bagatelles qui parurent lui faire plaisir. On augura bien de ce début ; on fonda ses espérances sur ce que la conduite de ces Naturels annonçoit de la franchise et de la bonhomie ; on pensoit qu'on n'auroit point à essayer toutes les lenteurs de cette marche circonspecte et tortueuse à laquelle la fréquentation des Européens a déjà habitué les Américains : enfin on se croyoit assuré que si, comme l'heureuse situation du Port sembloit le promettre, ce Canton étoit peuplé, un commerce vierge donneroît la plus ample récolte.

1791.
Août.
29.

Le capitaine *Chanal* ne crut pas pouvoir mieux faire que de se mettre sous la conduite d'un autre lui-même qui lui offroit de le conduire à son habitation située sur un petit bras de mer qu'il indiquoit dans la partie Sud-Est du Port. On crut comprendre qu'il promettoit des Fourrures, et sur cette promesse, on le suivit.

Le Canal étroit et profond où le nouveau pilote conduisit la chaloupe, se prolonge à l'Est-Sud-Est et Sud-Est quart Est, et se partage ensuite en deux Bras très-étroits, dont l'un se dirige à l'Est, et l'autre au Sud. A peu de distance de son

1791. embouchure , sur la bande méridionale , est une
 Août. Anse où l'on s'arrêta : c'est là qu'étoit située
 29. l'habitation que l'épaisseur du bois déroboit à la
 vue. Aux cris que poussèrent les hommes de la
 pirogue , plusieurs Américains accoururent ; et
 les premiers s'élançèrent à terre , en faisant signe
 qu'on ne tarderoit pas à les revoir. En effet , ils
 ne se firent pas attendre ; mais , quelle fut la sur-
 prise des Français , lorsqu'ils virent tous ces
 Américains revenir sous le costume anglais ! gilet
 de drap , culottes en tonnelet , chapeau rond ; on
 les eût pris pour des matelots de la *Tamise* : mais
 pour des Fourrures , point ; ils n'avoient à offrir
 que quelques poissons. Toutes les espérances
 s'évanouirent à l'instant ; car on sait que , dans le
 champ où des Anglais ont moissonné , il ne reste
 rien pour le glaneur. Tout ce qu'on put traiter ,
 fut un très-beau manteau de Loure appartenant
 à un des hommes de la pirogue ; et l'on vit bien
 que ces Américains avoient déjà fait de grands
 progrès dans la science du commerce , car le
 manteau fut vendu très-cher. Mais on n'eut pas
 même la satisfaction de pouvoir payer chèrement
 deux superbes peaux tannées , ou plutôt très-pro-
 prement chamoisées , qui paroisoient être des
 peaux de Daim ou de Renne : quelque prix qu'on
 en offrit , on ne put pas obtenir que les Améri-
 cains voulussent en céder une. On quitta le Port ,

mais non pas sans le regret d'y être venu trop tard. 1791.

Août.

29.

On sortit par la Passe méridionale qui sépare de la grande terre la petite île du Canal par lequel le Port communique avec la grande mer.

Il étoit midi ; mais la disposition des Terres ne permit pas d'observer la hauteur méridienne du soleil pour en conclure la latitude du Port *Louis* : on la déduisit de l'Estime des Routes rapportée à l'Observation de la veille ; et on peut la fixer, par approximation , à 53 degrés 41 minutes.

Les deux Pointes extrêmes du Golfe qui renferme la Crique d'*Otard* et le Port *Louis*, et au fond duquel se trouve situé ce dernier Port, gisent, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Sud-Est demi-rumb Est et Nord-Nord-Ouest demi-rumb Ouest : leur distance est d'environ deux lieues un tiers. Un Navire qui veut gagner le Port *Louis* doit ranger à une distance convenable, la côte Nord du Golfe, en laissant à tribord toutes les îles de la partie méridionale de l'entrée. On aperçoit dans le fond du Golfe de hautes chaînes de montagnes. Les côtes sont écores, et, à partir des bords, les terres s'élèvent assez rapidement. Du Canal qui conduit au port, on découvre dans l'Est-Sud-Est demi-rumb Sud, une haute montagne ronde qui est assez remarquable et peut servir de Reconnoissance.

1791. En sortant du Port *Louis*, on suivit dans ses
Août. contours la côte méridionale du Golfe, et l'on
29. passa entre la grande terre et deux petites îles
de moyenne élévation qu'on laissoit à tribord : on
trouva dans ce Canal, tout près des îles, quinze
brasses, fond de sable et de rocher. Quand on fut
parvenu à la hauteur de la plus méridionale des
deux îles, on s'engagea dans un petit Bras qui
entre dans la grande terre, en suivant la direc-
tion du Sud-Sud-Est demi-rumb Sud ; mais il fut
impossible d'y pénétrer fort avant ; on le trouva
obstrué par des rochers. On voyoit au-delà, dans
le Sud-Sud-Ouest, un lac d'eau salée ; mais la
vue ne portoit pas assez loin pour qu'on pût
distinguer le point où il se termine. Les Naturels
avec lesquels on avoit communiqué le matin, et
qui étoient venus joindre la chaloupe dans ce
Canal, sembloient indiquer qu'il communique
avec la grande mer au-delà de la pointe méri-
dionale du Golfe ; mais le capitaine *Chanal* pré-
sume, ou que les Naturels se trompoient, ou
qu'il les comprenoit mal : et comme il n'avoit plus
l'espoir de rencontrer d'autres habitans ni d'ob-
tenir des Fourrures dans les environs du Port
Louis, il fit route pour doubler la Pointe méri-
dionale du Golfe, au large de laquelle on voit
deux écueils qui en sont éloignés d'environ un
mille.

En doublant cette Pointe , on aperçut le *Solide* 1773.
 qui tenoit la bordée du Nord sous les huniers : Août.
 on continua de prolonger la côte dont on suivoit 29.
 les contours. A cette époque, la Pointe occi-
 dentale de l'île du *Hippa* fut relevée au Sud
 quart Sud-Est, à environ trois lieues de dis-
 tance; et l'on avoit au Sud-Sud-Est demi-rumb
 Sud une Pointe de la grande terre distante de
 deux lieues. Entre cette dernière Pointe et celle
 que l'on rangeoit, se monroit dans le Sud-Est
 demi-rumb Sud, un enfoncement profond, une
 Ouverture sur laquelle on gouverna. Mais, comme
 on reconnut bientôt qu'il ne seroit pas possible
 d'y parvenir avant la nuit qui s'approchoit, on
 s'occupa de chercher un abri. On en découvrit
 un parmi les rochers qui avoisinent la côte; mais
 le rivage étoit bordé de roches, et l'abord en étoit
 impraticable : on ne put pas mettre à terre, et l'on
 se décida à passer la nuit à l'ancre sur un fond
 de sable.

Le 30, on devança l'aurore, et l'on se mit en 30.
 route pour gagner l'Ouverture que, la veille, on
 avoit découverte. En se dirigeant sur ce point, on
 aperçut une pirogue montée de trois hommes,
 qui se détacha du rivage du Nord, et joignit
 bientôt la chaloupe. On acheta de ces Insulaires
 un beau manteau, composé de trois peaux de
 Loutre, une peau encore fraîche du même animal

1791. et deux autres de Loutreau. Ils étoient sans armes,
Août. et parurent n'avoir aucune connoissance des mar-
30. chandises d'*Europe* : les marchés furent bientôt
conclus ; on se sépara , et la chaloupe continua sa
route. La sonde indiquoit trente brasses d'eau ,
beau fond de sable , à un peu plus d'un mille de
distance de la côte du Nord. On passa près d'une
petite île qu'on laissa à bâbord , et sur laquelle on
vit plusieurs chiens. En doublant cette île , on se
trouva à l'entrée d'un Canal dont la largeur n'est
pas d'un mille , et qui est encaissé entre des terres
hautes et écores ; on le suivit sur une longueur
d'un peu plus d'un mille , dans la direction de
l'Est-Sud-Est demi-rumb Est , d'où il tourne
ensuite à l'Est demi-rumb Sud , sur une profondeur
d'eau assez considérable : on avoit ici , de chaque
bord , de hautes montagnes à pic ; et une ligne
de cinquante brasses ne parvenoit pas au fond.
Une pirogue qu'on aperçut à la suite de la cha-
loupe , engagea à ralentir sa marche : on reconnut
les mêmes Insulaires avec lesquels on avoit traité
peu d'heures auparavant ; on acheta d'eux , cette
fois , un second manteau de Loutre de qualité
inférieure ; c'est tout ce qu'ils avoient pu ramasser.
Au défaut de Fourrures , ils avoient amené une
jeune fille de quatorze ou quinze ans , bien sale ,
mais à qui le marché paroissoit ne pas déplaire :
elle ne trouva pas d'acquéreur. Ils donnèrent à

entendre que , si l'on vouloit pousser jusqu'au fond du Canal , on pourroit s'y procurer des Fourrures. La brise du large avoit succédé à un calme assez long ; on en profita pour se porter à l'endroit indiqué par les Américains qui se mirent à la suite de la chaloupe.

1791.

Août.

30.

Lorsqu'on se fut avancé d'environ un mille , on trouva vingt-cinq et trente brasses d'eau , fond de roches et coquilles pourries. Ici , le Canal se resserroit ; sa direction étoit cellè de l'Est-Nord-Est demi-rumb Est ; et l'on se voyoit de toutes parts environné par les terres. Le fond augmenta de nouveau jusqu'à cinquante brasses , fond de sable dur ; puis quarante-deux brasses , même qualité de fond ; et à mesure que l'on avançoit , le mouillage devenoit meilleur : les Sondes rapportèrent successivement trente-deux brasses , coquilles et sable ; trente brasses , vase ; trente brasses , sable noir ; et vingt-huit brasses , sable noir et coquilles. On n'étoit pas éloigné de plus de trois quarts d'encablure de chaque bord du Canal ; et à deux encablures de distance en avant , on apercevoit dans le fond , à l'Est-Nord-Est , une plage couverte de verdure. On pensa d'abord que le Canal se terminoit à cette plage ; mais bientôt on reconnut qu'à cette hauteur il fait un coude et se porte dans le Nord-Nord-Est demi-rumb Est , où il va former un beau bassin , un excellent Port,

1791. dans lequel on trouve quinze brasses d'eau, fond
Août. de vase, et dix brasses, même fond, à une petite
30. distance du rivage, qui est formé de cailloutage.

On avoit reconnu que le Port, après avoir tourné au Nord-Nord-Est demi-rumb Est pour former un bassin, se prolonge encore par un petit Bras vers le Nord demi-rumb Est. Le capitaine *Chanal* engagea les Naturels qui l'accompagnoient à se rendre dans cette partie, pendant que l'Équipage de la chaloupe prendroit son repas; ils devoient avertir les habitans de l'arrivée des Étrangers, et les engager à apporter les Fourrures dont ils pourroient disposer. Quelques petits présens faits d'avance, d'autres plus considérables promis pour le retour, décidèrent sans peine les Insulaires à se charger de cette commission. Ils s'en acquittèrent avec promptitude, mais leur voyage ne rendit rien: ils firent entendre qu'ils n'avoient trouvé aucun habitant.

Le capitaine *Chanal* voulant s'assurer par lui-même de l'exactitude de ce rapport, suivit la côte à pied, accompagné de deux autres Français; et après avoir parcouru un espace d'un demi-mille, il parvint à l'endroit où le Canal se termine. Deux ruisseaux qui ont leur source dans les montagnes voisines, viennent se rendre dans cette partie; l'eau en est très-belle, et n'a point cette couleur roussâtre qu'on avoit remarquée dans celle

de tous les ruisseaux qu'on avoit rencontrés à *Cloak-Bay*, et précédemment à *Tchinkitâné*. On avoit entendu l'aboi des chiens qui sembloient indiquer l'occupation du terrain par des hommes : on reconnoissoit même des sentiers qui avoient été pratiqués dans les bois ; et quoiqu'on n'y aperçût point de traces de pas récentes, on pouvoit croire que cette partie étoit habitée au moins dans l'intérieur. Mais ces signes étoient trompeurs ; et quelque recherche que l'on fît aussi loin que l'on put pénétrer, on ne découvrit ni huttes, ni apparences d'habitans. On dut être étonné de ne trouver qu'une solitude dans un lieu où de belles eaux, l'abri d'un bon Port, des sites agréables, et des terres qui, quoique assez hautes, s'élèvent par une pente insensible, sembloient inviter les Naturels à fixer leur demeure.

1791.
Août.
30.

Le capitaine *Chanal* regagna sa chaloupe, et fit route pour sortir du Port. Revenu à l'embouchure du Canal, il passa la nuit dans l'Anse de sable de la côte du Nord, d'où, le matin, s'étoit détachée la pirogue qui portoit les trois Américains avec lesquels on avoit communiqué.

On trouva dans cet endroit les vestiges d'une habitation abandonnée, et les ruines d'un mausolée, ou *morai*, du genre de ceux qu'on avoit vus sur la côte du Canal de *Cox* : plusieurs Rosiers versoient sur ces ruines leurs branches et leurs

1791. fleurs. On en distingua de deux espèces : le
 Août. premier, dont la tige est élevée, peut être comparé,
 30. pour la feuille et la grandeur de la fleur, à celui
 que nous nommons *Rosier-muscade* ; l'autre, plus
 bas, ne diffère pas, sous les mêmes rapports, de
 notre *Rosier de Bourgogne* : l'un et l'autre exhalent
 un parfum léger, mais agréable ; leurs fleurs,
 teintées d'un rose pâle, sont composées de plusieurs
 pétales uniformes ; et tous deux sont armés de
 piquans. Que l'on ne se figure pas cette fleur
 brillante que la culture a perfectionnée pour la
 parure de nos jardins, cette fleur arrondie en
 boule dont le poids courbe en arc sa tige épineuse,
 dont la corolle, à cent feuilles, charme à-la-fois
 la vue et l'odorat, et que les Poètes ont appelée,
 à juste titre, la *Reine de l'empire de Flore* ; mais
 toute simple, toute décolorée qu'elle est sur ces
 Terres disgraciées que les rayons obliques du soleil
 n'échauffent que foiblement, la Rose est encore la
 Reine des fleurs que la Nature engourdie a pu
 donner à ces climats.

Le Port qu'on venoit de visiter fut nommé
 le Port *Chanal* : une Observation faite le 31, à
 midi, place son embouchure à 53 degrés 34
 minutes et demie de latitude. Il est assez spacieux
 pour recevoir trois ou quatre Navires qui pour-
 roient y être sur leurs ancres ; et il présente sur
 un excellent fond, le meilleur des abris. La mer

y est parfaitement calme ; et la disposition des terres est telle que, par aucun temps, l'eau n'y peut être agitée. On eut pleine mer, le 30, à une heure après midi ; et comme ce jour étoit le second de la lune , on peut conclure que l'Établissement est à douze heures dans les Syzygies : les eaux ne montent que de sept ou huit pieds. Le Canal, dans toute sa longueur, ne présente aucun Danger ; et, à toucher ses bords qui sont écores, on trouve une profondeur d'eau considérable. On a éprouvé que, lorsque la brise souffle du large, elle file et se fait sentir jusqu'au fond du Canal. On ne peut donc éprouver aucun obstacle à parvenir jusqu'à ce Port ; il suffit d'attendre, avant que de se présenter à l'embouchure, que la brise du large soit établie. On pourroit plutôt éprouver de la difficulté pour la sortie : mais, quoique le capitaine *Chanal* n'ait pas eu de brise de terre, et que le brouillard ait régné le matin, durant le petit séjour qu'il y a fait, il pense qu'il est possible que cette brise ait lieu ; qu'il est même probable qu'elle se fait sentir quelquefois, sur-tout pendant les mois d'été. Mais, au défaut de la brise de terre, en profitant du Jusant, et avec le calme, le secours des canots et de la chaloupe suffira pour tirer le Navire hors du Port ; et parvenu hors du Canal, on peut se touer sur un fond de sable, et mettre le Vaisseau en position d'appareiller facilement

1791.
Août.
30.

1791. avec la brise du Nord-Ouest et Nord-Ouest
Août. quart Nord (direction vraie), qui a soufflé le
30. plus communément tout le temps que les Français
ont passé sur cette côte ; la bordée de l'Ouest-
Sud-Ouest, qu'on peut même prendre de deux
rumb's plus largue , dégage le Vaisseau de toutes
les Terres, et le porte au large.
31. Un brouillard épais qui ne fut dissipé qu'à
huit heures du matin du 31, ne permit pas au
capitaine *Chanal* de quitter, avant cette époque,
l'Anse de la côte du Nord du Canal où il avoit
passé la nuit. Vers neuf heures, on aperçut une
pirogue montée de cinq hommes ; et bientôt après,
on en vit une seconde dans l'Ouest. On se trouva
assez près de l'une et de l'autre pour entendre
les chants et les cris des pagayeurs : elles sem-
bloient fuir lorsque la chaloupe nageoit pour les
joindre. On crut qu'en cessant de voguer, on les
engageroit à s'arrêter ; on agita le pavillon blanc ;
on employa, dans la vue de les attirer, tous les
signes de paix et d'amitié qu'on put imaginer :
toutes les invitations furent inutiles ; les Américains
sembloient n'y faire aucune attention. On les vit
prendre terre parmi les rochers qui bordent la
côte ; on s'y porta sur-le-champ, mais on n'y
trouva ni les hommes ni leurs pirogues que, sans
doute, ils avoient retirées dans les rochers, ou
peut-être emportées dans les bois. Il n'étoit pas

possible que la chaloupe abordât à une côte hérissée de roches contre lesquelles la houle du large pouvoit la briser: Déjà deux heures s'étoient écoulées depuis le moment où l'on avoit aperçu la première pirogue : et comme ce jour avoit été fixé par le capitaine *Marchand*, pour celui où la chaloupe devoit rejoindre le Vaisseau, on n'avoit que le temps nécessaire pour reconnoître, avant que d'effectuer cette réunion, la partie de côte qui restoit à visiter jusqu'au Détroit de *Rennel*. La brise s'étoit établie à l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest quart Ouest (direction vraie); le temps étoit beau; on fit route vers la partie du Sud, pour achever la Reconnoissance des Terres.

L'Observation de midi donna 53 degrés 36 minutes de latitude; et à cette époque, l'embouchure du Canal qui conduit au Port *Chanal*, fut relevée au Sud-Est demi-rumb Est, à une lieue de distance: d'après ce Relèvement rapporté au point de l'Observation, on a conclu, comme je l'ai dit, la latitude du Port, de 53 degrés 34 minutes un dixième. Au même instant, les extrémités du petit Golfe au fond duquel se trouve situé le Port *Chanal*, restoient l'une au Nord demi-rumb Est, à la distance d'une lieue, et l'autre au Sud, à une distance égale. Ce petit Golfe présente quelques Baies ou Anses, tant dans la partie du Sud que dans celle du Nord; mais

1791.

Août.

31.

1791. aucune n'offroit ni abri ni mouillage sûr. On re-
 Août. levoit , en même temps , la Pointe occidentale de
 31. l'île du *Hippa* , sur laquelle on se dirigeoit , au
 Sud quart Sud-Ouest et à la distance de deux
 lieues. Entre cette île et la Pointe méridionale
 du Golfe qu'on laissoit , la côte est bordée de
 Brisans et de petits îlots de rocher. On décou-
 vroit un enfoncement qui tourne au Sud-Sud-Est
 et Sud quart Sud-Est , et va former , en se
 rétrécissant , le Détroit ou Canal qui sépare de
 la grande terre la partie orientale de l'île du
Hippa.

On avoit parcouru six milles depuis midi , et
 à une heure et demie , on doubla la Pointe occi-
 dentale de l'île. Cette Pointe est terminée par des
 Brisans et un Banc de roche d'où s'élèvent des
 Poireaux de mer et de grands Fucus ; on passa
 sur ce Banc qui porte à un mille au large , et l'on
 y trouva dix brasses d'eau.

On contourna de très-près l'île du *Hippa* ,
 jusqu'à l'embouchure du Canal qui , à l'Est , la
 sépare de la grande terre. La partie du Sud-Ouest
 de cette île présente des plages bordées de rochers
 qui en rendent l'abord inaccessible : la partie de
 l'Est est une montagne ronde , escarpée , et
 cependant couverte d'arbres jusqu'à son sommet ;
 les bords en sont de roche et taillés à pic : elle
 paroît inabordable par ce côté : on y aperçut

deux petites huttes , mais aucun habitant ne se
montra. 1791.
Août.

31.
Le capitaine *Chanal* dit que c'est en vain qu'il a cherché cette redoute , ou ce *Hippa* , dont il est fait mention dans le Journal du capitaine *Dixon* ; il ajoute qu'il a côtoyé l'île d'assez près , pour que la redoute n'eût pu échapper à ses recherches ; et il en conclut qu'elle n'existe pas. J'en conclus plutôt qu'elle n'existe plus ; car , d'après la description détaillée qu'en a faite le Rédacteur du Journal anglais ; d'après la vue qu'il a donnée de l'île du *Hippa* , et qui représente cette Redoute comme bâtie sur un îlot ou un rocher attaché à l'île , il n'est pas permis de douter que les Anglais n'aient vu un abri de charpente soutenu par des pieux , qu'ils ont appelé une *Redoute* ; et que même ils ne l'aient examiné long-temps , puisqu'ils en ont pris le dessin dont on voit la gravure dans le Journal de *Dixon*. Mais cette prétendue Redoute pouvoit bien n'être qu'une de ces enceintes de palissades , de ces huttes , telles que le capitaine *Chanal* en a vu dans le Canal de *Cox* , et dont les Naturels emportent avec eux les matériaux quand ils transportent leurs habitations de voyage d'un endroit dans un autre , selon que l'objet de la pêche ou celui de la chasse les y détermine.

^a *Dixon's Voyage* , page 205.

1791. Ce qui semble appuyer cette conjecture , c'est
 Août. que le capitaine *Dixon* traita avec plusieurs pi-
 3¹. rogues , portant environ trente-six hommes , qui
 toutes s'étoient rendues de l'île du *Hippa* à son
 Vaisseau , et qu'il acheta des Insulaires un assez
 grand nombre de très-beaux manteaux , et plusieurs
 autres Fourrures des premières qualités ¹ ; au lieu
 que le capitaine *Chanal* n'a aperçu aucun habi-
 tant , quoiqu'il ait contourné et côtoyé l'île de
 très-près , depuis sa Pointe de l'Ouest jusqu'à
 celle de l'Est.

Mais je ne puis ni partager l'opinion du Ré-
 dacteur du Journal anglais , sur le caractère moral
 des Naturels des îles de *Queen-Charlotte* , ni adopter
 les motifs sur lesquels il fonde son opinion².

« En rapprochant (dit-il) plusieurs circons-
 tances , depuis que nous avons commencé à
 traiter à *Cloak-Bay* , nous fûmes convaincus que
 les Naturels de ces îles ont un caractère plus
 sauvage , et communiquent moins d'une Peuplade
 à une autre , que tous ceux que nous avons vus

¹ *Dixon's Voyage* , page 206.

² J'ignore si cette opinion est celle du capitaine *Dixon* lui-
 même : mais comme ce Journal est précédé d'une Épître
 dédicatoire du Capitaine à *Sir Joseph Banks* ; on doit croire
 que , si la Relation n'a pas été écrite sous sa dictée ou sous
 sa direction , du moins il en a approuvé et adopté tout le
 contenu. (Voyez *Dixon's Voyage* , page 206.)

sur différentes parties de la côte d'*Amérique* ; et nous commençâmes à soupçonner qu'ils pouvoient bien être anthropophages : ce soupçon acquit plus de force , lorsque le capitaine *Dixon* nous eut dit que la Redoute de l'île du *Hippa* étoit construite sur le même plan que celles des Sauvages de la *Nouvelle - Zélande* (qui , comme on le sait , mangent leurs prisonniers). Les Insulaires qui étoient venus à notre bord trafiquoient avec beaucoup de tranquillité ; mais ils étoient armés de poignards et de lances , et nous faisoient de vives instances pour nous engager à descendre dans leur île : on ne peut pas douter que leur intention ne fût de nous attirer dans leurs Redoutes ; et certainement , s'ils nous y eussent tenus , nous eussions été massacrés ».

L'imagination de l'Historien de *Dixon* est , ce me semble , prompt à s'effaroucher et à s'alarmer. Est-il donc aussi certain qu'il paroît le croire , que , lorsque des Insulaires vous invitent à visiter leurs habitations , c'est avec le projet de vous y massacrer ! Assurément , je conseillerai toujours aux Navigateurs de ne pas se livrer , avec une sécurité imprudente , aux Peuples inconnus qu'ils découvrent , même à ceux qui se montrent , au premier abord , sous les dehors les plus prévenans , et annoncent les dispositions les plus pacifiques et les plus amicales ; mais il n'est pas juste de juger ces Peuples sans les avoir éprouvés. Le Rédacteur

1791.
Août.
31.

1791. du Journal de *Dixon* décide, à la première ins-
Août. pection, que les habitans des îles de *Queen-Charlotte*
31. sont anthropophages, parce qu'ils ont invité les
Anglais à se rendre à terre : mais quelque confiance
qu'il puisse avoir dans sa sagacité et son discernement,
il doit être permis de ne pas la partager, lorsqu'on voit le capitaine *Chanal*, le chirurgien *Roblet*, et les autres Français qui les accompagnoient, se rendre à l'invitation de ces prétendus anthropophages, visiter leurs habitations, et ne recevoir d'eux que des prévenances et des témoignages soutenus de bienveillance et de bonté. Ces Sauvages n'ignoroient cependant pas que cette poignée d'Étrangers qu'une simple chaloupe avoit débarquée sur leur côte, sans qu'un Vaisseau la protégeât par sa présence imposante, possédoit des objets de la plus grande utilité pour eux, bien propres à les faire succomber à la tentation de s'en emparer par la force, puisque, n'ayant aucune Fourrure à offrir en échange, ils n'avoient aucun autre moyen pour obtenir ce qu'ils convoitoient tant : ils n'ont cependant fait aucune tentative pour se les procurer par la violence ou par le vol ; ils n'ont pas même paru en avoir la pensée. Au contraire, toujours empressés auprès de leurs hôtes, sans leur être importuns, ils ne sembloient occupés que de remplir les devoirs de l'hospitalité. Les Français ne les ont jamais vus ni armés, ni

défiants ; ils les ont suivis dans l'intérieur de leurs familles, et les ont trouvés bons maris et bons pères ; ils ont vécu plusieurs jours, pour ainsi dire, dans leur intimité ; ils les ont étudiés, autant qu'il est possible de le faire quand on ne peut s'expliquer que par signes : et tout ce qu'ils rapportent de leurs mœurs, de leurs usages, de leur caractère, annonce un Peuple hospitalier, doux, intelligent, doué d'un grand sens, laborieux, industriel, à qui les Arts utiles ne sont pas inconnus, qui y joint même ceux d'agrément, et qu'on peut dire avoir déjà fait des pas marqués vers la civilisation. Ces témoignages peuvent-ils être balancés, ou seulement affoiblis, par celui d'un Navigateur qui n'a fait qu'entrevoir ces Peuples ; qui n'a passé qu'une demi-heure devant *Cloak-Bay* pour y traiter trois cents peaux de Castor, qu'ils lui ont données plutôt que vendues ; qui a traité avec autant de facilité quinze cents autres Fourrures, en courant le long de la côte, toujours sous voile et sans oser mettre pied à terre ? Assurément, s'il les a jugés anthropophages, quoique cependant ils n'ayent pas menacé de le manger, du moins n'a-t-il pas dû les trouver difficiles en affaires ; car il a eu toutes leurs Fourrures pour le prix que son bon plaisir a bien voulu fixer, c'est-à-dire, à-peu-près pour rien. Je ne suis pas l'apologiste des Peuples sauvages ; jamais je ne me suis extasié devant l'*Homme*

1791.
Août.
31.

1791. *de la Nature* ; jamais je n'ai partagé l'opinion de
 Août. certains Philosophes qui ont tourmenté leur ima-
 3^e. gination et mis en jeu le prestige de l'éloquence,
 pour nous le montrer comme l'Homme par excel-
 lence : je n'examine point ici si l'Homme est bon ,
 ou s'il est méchant par son essence , ni ce qu'il a
 pu perdre ou gagner dans l'état de grandes sociétés ;
 mais ne jugeons pas si précipitamment , et sans les
 connoître , les Peuples de cette malheureuse *Amé-
 rique* qui a tant à se plaindre de nous. S'il étoit
 possible que jamais un Américain écrivît l'Histoire
 de son pays , il peindroit cet Homme de l'ancien
 Monde , cet Européen qui vante sa civilisation ,
 qui proclame la Philantropie , il le peindroit , non
 pas comme mangeant des hommes , quoiqu'il ne
 me soit pas prouvé que , dans tous les temps , il s'en
 soit abstenu ; mais comme les faisant dévorer par
 des animaux féroces qu'il a dressés au carnage ;
 il le peindroit comme le destructeur de deux
 puissans Empires , comme le bourreau de leurs
 Souverains et de leurs innombrables habitans , dont
 il a fait disparoître la race de dessus la Terre qui
 les vit naître ; il le peindroit enfin , et avec raison
 peut-être , comme le fléau le plus destructif qui ait
 désolé l'Espèce humaine.

Après avoir contourné l'île du *Hippa* par le
 Sud , le capitaine *Chanal* reconnut le Canal qui
 la sépare de la grande terre. A l'embouchure

méridionale de ce Canal , on voit un Écueil , et un banc de roche sur lequel croissent des Poireaux ou Bambous de mer. La Marée qui en sortoit , et le vent qui en souffloit , repoussèrent avec violence la chaloupe dans le Sud. 1791.
Août.
3¹.

On dirigea sa route pour reconnoître l'Entrée de *Rennell* , et attendre sur ce point de rendez-vous , que le *Solide* se montrât assez près de la terre pour qu'on pût s'y rallier. La partie de côte , comprise entre l'île du *Hippa* et l'entrée de *Rennell* , est fort haute et escarpée ; elle offre une Baie profonde , au fond de laquelle on aperçoit une belle grève de sable blanc.

A trois heures et demie , on découvrit , à deux lieues de distance , le *Solide* qui portoit sur la terre : on fit route pour le rejoindre ; et à cinq heures du soir , la chaloupe fut rendue à bord et embarquée.

AVANT que de reprendre la suite de la Navigation du Vaisseau , je vais présenter l'ensemble des diverses productions du sol , que le capitaine *Chanal* a vues et examinées sur la partie Occidentale de la grande île *Charlotte* , dont il a fait la Reconnoissance , et qui , à partir du cinquante-quatrième parallèle , se prolonge d'abord à cinq lieues dans le Sud , et de là , prend la direction générale du Sud-Sud-Est jusqu'à la hauteur de 53 degrés 25 minutes.

1791. Toute cette partie de côte est couverte de bois ;
 Août. les montagnes de l'intérieur présentent le même
 31. aspect, leurs flancs sont également boisés , et leurs
 sommets seulement sont dépouillés et paroissent
 stériles. Les Pins et les Sapins de forte végétation
 dominent dans cette immense forêt ; et l'on
 y voit entremêlés, le Bouleau , une espèce de
 Saule , et quelques Noisetiers d'une très-belle
 venue.

Dans les divers endroits où l'on a abordé , on a trouvé plusieurs des arbustes et des plantes qui croissent sur le terrain de la *France* : le Framboisier , le Groseillier sauvage ou Cacis , le Rosier , dont il a déjà été fait mention , le Céleri , le Persil , le Pourpier , le Cresson , la Patience , la grande Centaurée , l'Ortie , une espèce de Mauve , une espèce de Fougère dont la racine a le goût de celle de la Réglisse , le Muguet , une Reine-Marguerite , semblable à la Marguerite simple de nos jardins , et quelques autres plantes que le Journal indique en masse et sans désignation particulière : on fut étonné de voir par-tout , répandues par touffes , des Plantes de Pois et de Vesces ; et l'on jugea qu'elles doivent être une production naturelle et spontanée du sol ; car on ne présume pas que , si quelque autre Navigateur que *Dixon* , qui ne mit pied à terre nulle part , a visité ces côtes , il ait pris plaisir à semer de ces

légumes dans tous les endroits où leurs plantes foisonnoient. On a mangé de ces pois , et l'on n'a point aperçu de différence , pour la saveur et la délicatesse , avec ceux qui se mangent en *France*. Ils viennent naturellement , comme ceux qu'on avoit vus à *Tchinkitâné* , sur toutes les parties élevées des plages dans les endroits découverts. On trouva dans le Port *Chanal* , un Pommier sauvage qui portoit du fruit d'une petite espèce. Tout concourt à faire penser que , si la culture excitoit et dirigeoit la fécondité de cette terre , elle seroit susceptible d'être enrichie de la plupart des productions qui procurent et entretiennent l'abondance sur la portion du Globe que les Français habitent.

1791.

Août.

31.

Les Oiseaux de mer et de terre se montrent en troupes nombreuses ; ils sont des mêmes Espèces que ceux qu'on trouve dans *Cloak-Bay* et le Canal de *Cox*. La chasse et la pêche assurent dans toutes les saisons la subsistance des Naturels. Le poisson abonde sur la côte en telle quantité , qu'une demi-heure suffisoit pour prendre , avec deux lignes seulement , tout celui dont l'Équipage de la chaloupe avoit besoin pour sa consommation d'une journée , et la qualité en étoit excellente.

On n'a pas fait un séjour assez long pour avoir pu juger du climat de ces côtes : tout ce qu'on en peut dire , c'est que , pendant la durée de la

1791. Reconnaissance qu'on en a faite, le temps a été
 Août. constamment très-beau ; à terre, on éprouvoit
 31. durant le jour, et sur-tout pendant le calme qui
 régnoit le matin, une chaleur sensible, telle qu'on
 l'éprouve, sous la latitude de *Paris*, dans les mois
 d'Avril et de Mai; et la nuit, les rosées étoient
 très-abondantes.

EN PARLANT du langage de *Tchinkitâné*, j'ai rapporté d'avance les termes numériques employés aux îles de *Queen-Charlotte*, tels que le capitaine *Chanal* a pu les recueillir à *Cloak-Bay*; il observe que quelques-uns de ces termes sont communs aux autres parties de ces îles qu'il a visitées, ainsi que quelques autres termes qu'il a pu saisir, et par lesquels les Naturels expriment les objets suivans :

Ouiné. Un présent.

Coutesk. Une veste ou un gilet.

Nock. Une fourrure.

Tesch. Le feu.

Pêcheck. Une caisse.

Smoguet. Un chef.

Cette similitude des termes numériques et d'autres termes, employés également par les diverses Tribus, séparées les unes des autres, qui occupent la partie de côtes des îles de *Queen-Charlotte* que le capitaine *Chanal* a visitée, me

semble démontrer , contre l'opinion hasardée du Rédacteur du Journal de *Dixon* , que ces Tribus communiquent habituellement entre elles : cette identité de langage pourroit encore prouver que les Peuplades qui habitent ces îles ont une origine commune.

1791.
Août.
31.

LES OPÉRATIONS de commerce avoient été bien languissantes sur cette partie septentrionale des côtes occidentales des îles de *Queen-Charlotte* ; et le capitaine *Marchand* jugea que la Traite ne prendroit pas plus d'activité , s'il s'obstinoit à suivre les traces des Anglais qui , dans leurs courses successives et rapprochées , avoient dû épuiser , pour quelque temps , les richesses du pays. Il renonça donc au projet qu'il avoit eu d'abord , de faire reconnoître la partie méridionale des îles jusqu'au cap *James* , ainsi nommé par *Dixon* ¹ , lequel termine au Sud l'Archipel de *Queen-Charlotte*. L'espoir de se procurer des Fourrures sur la côte du Continent , à *Nootka-Sound* , qu'alors on croyoit y tenir , ne paroissoit pas mieux fondé : on n'ignoroit pas que , depuis long-temps , ce Port étoit fréquenté par les Anglais , expédiés d'*Asie* et d'*Europe* , qui , en quelque sorte , en avoient pris possession , qui s'y seroient sans

¹ Nommé antérieurement Cap *Hector* par la *Pérouse*.

1791. doute établis solidement , et en auroient fait le
 Août. centre de leur commerce des Pelleteries , si
 31. l'*Espagne* ne se fût opposée à ce qu'elle appeloit
un envahissement de son territoire. Ce n'est pas
 ici le lieu d'examiner s'il suffit à une Puissance
 de l'*Europe* d'avoir reconnu de loin une côte étran-
 gère , même d'y avoir , en passant , arboré un
 Pavillon sur le sommet de quelque Cap , ou
 planté une Croix , au bruit du canon , pour que
 tout le pays soit devenu à jamais sa propriété
 exclusive ; seulement on dut croire que la visite
 des Espagnols avoit enlevé , dans cette partie , le
 peu de Fourrures qui avoit pu échapper aux
 recherches et à l'avidité des Anglais. Toutes ces
 considérations , et d'autres que peut-être j'ignore ,
 durent se présenter à l'esprit du Capitaine fran-
 çais ; et c'est sans doute après les avoir pesées ,
 qu'il se décida à ne commencer sa Traite sur la
 côte du Continent , qu'à *Berkley-Sound* , situé dans
 le Sud de *Nootka* , par 49 degrés de latitude , et
 à l'étendre de ce point , en redescendant , jusqu'au
 cap *Mendocino* , situé entre 42 et 41 degrés. On
 pouvoit espérer que cette partie , encore à-peu-
 près inconnue , n'auroit pas été visitée par des
 Navigateurs que l'assurance d'une récolte plus
 abondante avoit dû appeler aux îles de *Queen-Charlotte* ; on pouvoit se flatter que , par des
 opérations bien conduites avec un Peuple qui

traiteroit pour la première fois, on répareroit le 1791.
 temps qu'on avoit inutilement consumé à suivre un Août.
 sentier battu, et à demander à des Terres épuisées 31.
 un produit qu'on ne devoit plus attendre que de
 celle où les Européens n'auroient pas encore
 recolté.

On fit donc route pour l'Entrée de *Berkley*, et
 l'on se proposoit de suivre la côte vers le Sud à
 partir de ce Port, aussi loin et aussi long-temps
 que la saison le permettroit ¹.

Le 4 Septembre, à quatre heures du soir, on Septembre.
 eut la vue de la côte d'*Amérique*, du Nord-Nord- 4.
 Est au Nord-Est quart Est. Deux suites de dis-
 tances de la lune au soleil, observées à quatre
 heures vingt-cinq minutes, donnèrent 129 degrés
 58 minutes et demie de longitude Occidentale;
 et la latitude du Vaisseau au même instant, en
 la rapportant à celle qui avoit été observée à
 midi, étoit de 49 degrés 41 minutes. Cette po-
 sition plaçoit le Vaisseau dans le Nord-Ouest
 quart Ouest de *Berkley-Sound*, à l'Ouest-Nord-
 Ouest 4 degrés Ouest de *Nootka-Sound*, à neuf
 lieues de distance de ce dernier, et à environ quatre
 lieues de la terre qui paroissoit la plus proche ².

¹ Voyez la Note XLII.

² Voyez la Note XLIII, et le *Journal de Route*, à la
 date du 4 Septembre 1791.

1791. On tint la bordée du large pendant la nuit ;
 Septembre. et le 5 au matin , la brume qui enveloppoit la

5. terre ne permit pas avant dix heures de la distinguer. Pendant la matinée , les élémens offroient à la vue divers spectacles : des Baleines en grand nombre se jouoient autour du Vaisseau ; et des troupes de Canards , de Plongeurs , de Macareux , de Cormorans , de Goilans , croisoient leur vol dans toutes les directions , les uns en rasant la surface des eaux , les autres en traversant les airs.

La couleur de la mer parut tout-à-coup changer et prendre une teinte sale ; on jeta le plomb à l'eau ; mais une ligne de quatre-vingts brasses ne rencontra pas le fond.

L'éclaircie permit , à midi , d'observer la hauteur méridienne du soleil , et l'on en conclut la latitude du Vaisseau de 48 degrés 51 minutes : sa longitude , rapportée par l'Estime des routes à l'Observation de la veille , étoit de 128 degrés 56 minutes.

A cette époque , on distinguoit dans le Nord un enfoncement qu'on jugea devoir être *Nootka-Sound* ; et d'après la position du Vaisseau , la terre qu'on avoit à l'Est quart Nord-Est ne pouvoit être que l'extrémité septentrionale de *Berkley-Sound* : le brouillard empêchoit encore que l'on ne vît les terres qui terminent cette Entrée du côté du Sud.

On courut sur la terre jusqu'à cinq heures 1791.
 du soir, et à cette époque, on prit la bordée Septembre.
 du large jusqu'à cinq heures du matin du len- 5.
 demain.

A midi de ce jour, on étoit, suivant l'Observation, à 48 degrés 59 minutes de latitude, c'est-à-dire, à une minute près sur le Parallèle de *Berkley-Sound*, dont on n'étoit plus éloigné que de quatre ou cinq lieues dans l'Ouest. De *Nootka* à *Berkley*, la côte paroît former une espèce de Golfe terminé par de hautes montagnes dont on n'aperçoit que les sommets; la brume déroboit la vue de la partie inférieure. On distinguoit diverses Ouvertures qui pouvoient offrir de bons Mouillages; elles sont formées par de hautes terres détachées qui sembloient n'être que des îles près desquelles il en paroissoit d'autres plus basses et plus petites. Mais le brouillard qui n'étoit pas dissipé, ne permettoit pas qu'on s'abandonnât sur la côte pour la reconnoître de plus près. 6.

Dans l'après-midi, on porta au large avec un vent foible de la partie du Sud, auquel succéda, à quatre heures, un calme plat. Comme les Courans drossoient vers la terre quoique avec peu de vitesse, à six heures on mouilla une ancre à jet par cinquante brasses d'eau, fond de beau sable noir et vaseux. La Pointe septentrionale de *Berkley-Sound* restoit alors à l'Est 1 ou 2 degrés

1791. Sud ; et la terre la plus proche étoit éloignée de
Septembre. deux lieues et demie ou trois lieues.

7. Le lendemain , à six heures du matin , on aperçut cinq pirogues , venues de la partie de côte qui restoit au Nord-Nord-Est , se diriger sur le Vaisseau dont elles s'approchèrent successivement. Chacune de ces embarcations portoit six hommes , tous d'un âge mûr : dans celle qui la première accosta le Navire , étoit un homme plus âgé qui se dressa en pied en approchant du bord , et chanta pendant quelques minutes. On ne vit d'autres Fourrures dans ces cinq pirogues , que quelques morceaux assez grands de peaux d'Ours. On étala aux yeux de ceux qui les montoient , plusieurs marchandises et ustensiles d'Europe , et , en même temps , on leur fit entendre qu'on desiroit avoir en échange , des peaux de Loure dont on leur monroit des échantillons. Ils firent comprendre qu'ils alloient à la pêche ; mais que , si l'on vouloit se rendre à une Ouverture qu'ils indiquoient dans le Nord-Est du point où le *Solide* étoit à l'ancre , on pourroit s'y procurer des Peaux de l'espèce de celles que l'on demandoit. Après s'être arrêtés auprès du Vaisseau pendant une demi-heure , ils dirigèrent leur route vers la haute mer où , sans doute , ils alloient attendre les Baleines ; et ils se rangèrent sur une ligne de marche bien formée , en laissant

un intervalle égal entre chaque pirogue et la 1791.
suivante. Septembre.

Ces Américains sont beaucoup plus blancs que ceux qui habitent la Baie de *Tchinkitâné* ; ils n'avoient pour tout vêtement, que des couvertures dont les unes étoient des tissus d'écorce d'arbres, et les autres, de laine, paroisoient, au dessin, devoir être de fabrique espagnole ; ils portoient aussi des colliers de grains de verre , des pendans d'oreilles, et des bracelets de fils de cuivre tordus ensemble , d'où pendoient des flocons de même métal ; ils montrèrent un hameçon européen, et firent entendre qu'ils le tenoient, ainsi que leurs couvertures de laine, d'un Vaisseau semblable au *Solide*. Quelques-uns avoient autour de la tête, un morceau d'étoffe bleue, tortillée à la manière des Barbaresques. Leurs chapeaux de joncs, tressés comme ceux des Tchinkitânéens, en diffèrent un peu pour la forme, qui est celle d'un pot à fleurs renversé, à bords droits, et terminé en cloche à sa partie supérieure. On ne les a pas vus assez long-temps pour avoir pu examiner leur physique en détail : ils ont paru fortement taillés et robustes, mais fort laids et assez maigres ; leurs cheveux sont noirs et lisses ; cinq ou six seulement d'entre eux avoient la face barbouillée d'une espèce d'ocre.

Leurs pirogues sont construites avec plus d'intelligence encore et plus d'art qu'aucune de celles

1791. qu'on eût vues sur la côte, quoiqu'en général tous
 Septembre. les Naturels de cette partie excellent dans ce genre
7. de travail : elles sont aussi plus grandes. Elles peuvent avoir de trente à trente-cinq pieds de longueur, et la plus grande largeur est de trois pieds : elles sont creusées dans un seul tronc d'arbre, et la proue est exhaussée par des pièces de rapport artistement et solidement liées au corps de la pirogue : l'arrière est terminé en poupe arrondie et perpendiculaire : elles ont sur toute la longueur une légère tonture ; et leurs Façons de l'avant et de l'arrière sont taillées d'une manière si avantageuse pour la marche, qu'un Constructeur européen ne les désavoueroit pas : aussi sillent-elles avec une vîtesse surprenante. Tout le travail en est d'ailleurs d'un fini qui se fait admirer ; et des cinq pirogues qu'on a examinées, pas une seule ne faisoit une goutte d'eau. On peut donner une idée de ces Bâtimens , en les comparant, pour la figure de leurs Façons , aux bateaux des Catalans , ou aux chaloupes des Pilotes de la rivière de *Bordeaux* ; mais elles sont plus étroites , et ont le bord moins exhaussé , proportionnément à leur largeur : l'avant en est aussi plus saillant et plus élevé. Les Américains les meuvent avec des pagaies qui paroissent destinées à servir à-la-fois de rame et d'arme offensive ; car la pale , ou la partie qui plonge dans l'eau , est terminée en pointe ; et au
 total ,

total, cette pagaie a de la ressemblance avec une lance. 1791.
Septembre,

7.
On ne vit aucune autre arme dans les pirogues, et pas d'autres marchandises d'*Europe* que celles dont il a été parlé. Mais les instrumens de pêche attirèrent particulièrement l'attention des Marins français. Une forte lance, de douze ou treize pieds de long, taillée en pointe à un des bouts, et renforcée, de distance en distance, par de larges rostures de corde qui offrent à la main des points d'appui, et empêchent qu'elle ne glisse; deux ou trois lances plus minces et sans renforts, mais de la même longueur; deux ou trois pièces de cordage, de deux pouces ou deux pouces et demi de circonférence; un nombre égal d'outrés, de trois pieds de long sur quinze pouces de diamètre, remplies d'air; enfin une caisse contenant des harpons, des lignes, des hameçons, et d'autres ustensiles de pêche, composoient l'armement de chacune des pirogues.

Les Naturels s'empressèrent, sur la demande des Français, de leur expliquer, le mieux qu'ils purent, l'usage qu'ils font de tout cet équipage: et voici, autant qu'on l'a pu comprendre, la manière dont ils procèdent dans leur grande pêche de la Baleine. La forte lance, qu'on peut appeler la lance d'*Argail*, est destinée à frapper le Cétacée, quand il se présente à la surface de l'eau; et

1797. rarement un Américain manque-t-il de le blesser
 Septembre. du premier coup : à l'instant, les lances plus légères
 7. sont employées à lancer les harpons à chacun
 desquels est attachée une des longues pièces de
 cordage ; l'autre bout de la ligne est fixé à une
 des grosses outres remplies d'air ; ces espèces de
 ballons , flottant sur l'eau , ne cessent d'indiquer
 la place où se trouve la Baleine , morte ou blessée ,
 qui a emporté avec elle un harpon : et les
 Pêcheurs , dirigés par ce signal , se mettent à sa
 suite , et célèbrent , par des chants d'alégresse ,
 leur victoire et leur conquête ¹. Mais le plus
 difficile n'est pas , sans doute , d'ôter la vie au
 monstre ; il reste à s'en emparer : et l'on ne croiroit
 jamais , si l'on n'en avoit la certitude , qu'avec
 des nacelles aussi légères , aussi frêles que des
 pirogues creusées dans un tronc d'arbre , quelques
 hommes réussissent à traîner , l'espace de quatre ou
 cinq lieues , une masse énorme , et parviennent à
 l'échouer sur une plage où ils puissent la dépecer ;
 on ne pourroit croire qu'il fût donné à des hommes ,
 qui ne sont pas fils des Dieux , d'exécuter , avec
 le seul secours de leurs bras , ces véritables travaux

¹ Il paroît que les procédés qu'emploient pour la pêche de
 la Baleine les Naturels de *Berkley-Sound* , diffèrent peu de
 ceux des habitans de *Nootka* , lesquels ont été décrits par le
 capitaine *Meares*. (Voyez son Voyage , page 258 et suiv. de
 l'Original.)

d'*Hercule*. Il semble que la Nature, en affectant 1791.
 particulièrement la Baleine aux Mers froides qui Septembre.
 baignent les Terres Boréales et Australes, ait voulu 7.
 dédommager et consoler, en quelque sorte, ces
 contrées malheureuses auxquelles elle a refusé le
 don de la fertilité, en douant leurs habitans, à un
 degré supérieur, du courage et de la dextérité
 nécessaires pour attaquer et vaincre l'animal qui
 doit fournir à une partie de leurs besoins, et que
 sa masse imposante et son agilité redoutable sem-
 bloient mettre à l'abri des entreprises d'un ennemi
 comparativement aussi foible que l'Homme. Nous
 voyons le Groënlandais, semblable au Triton de
 la Fable qui promène son buste sur les eaux, seul,
 enveloppé jusqu'à la ceinture dans son sac de
 peau, identifié, pour ainsi dire, avec sa nacelle
 de cuir qui excède à peine le niveau de l'onde
 et qu'il meut et manœuvre avec deux raquettes,
 nous le voyons attaquer avec audace, et vaincre
 par l'adresse, une montagne vivante, un monstre
 dont la gueule immense suffiroit à engloutir,
 comme un goujon, la nacelle et le Groënlandais.

A l'arrivée des pirogues américaines, le capi-
 taine *Marchand* s'étoit d'abord flatté qu'elles
 apportoient des Fourrures : mais elles en étoient
 totalement dépourvues ; et il eut bientôt la certitude
 que leur visite n'avoit eu d'autre motif que de
 satisfaire la curiosité de ceux qui les montoient.

1791. A dix heures du matin , deux autres pirogues s'ap-
 Septembre. prochèrent du Vaisseau , le considérèrent quelques
 7. instans , et poursuivirent leur route.

LE POINT où le *Solide* avoit mouillé en pleine mer , étoit situé à l'Ouest de la Pointe septentrionale de *Berkley-Sound* , à deux lieues et demie ou trois lieues de distance de cette Pointe. Le capitaine *Marchand* auroit voulu tenir à l'ancre jusqu'au moment où un vent favorable eût permis de gagner le Port ; mais une apparence de mauvais temps , et une forte houle de l'Ouest qui commençoit à tourmenter le Navire , le décidèrent à mettre à la voile et à prendre le large , à la faveur d'une petite brise qui souffloit du Sud-Sud-Est.

8. Il revint sur la terre le lendemain quand le vent fut favorable à la route ; mais le brouillard ne permettoit pas encore que l'on se portât sur l'Entrée de *Berkley-Sound* qui ne pouvoit être aperçue , et dont seulement , par le calcul des routes , on estimoit la position à l'égard du Vaisseau. L'éclaircie qui se fit dans l'après-midi , laissa voir les terres ; et l'on reconnut l'Entrée de *Berkley* dans le Nord-Est quart Est , à environ quatre lieues de distance. Au même instant , on aperçut , à une lieue et demie en avant du Vaisseau , un Navire à trois mâts ; on jugea qu'il sortoit du Port où l'on se proposoit de traiter , ou de quelque Baie dans ses environs : et

la route qu'il tenoit dans le Sud-Sud-Est , ne 1791.
 laissoit pas douter que son projet ne fût , comme ^{Septembre.}
 celui du capitaine *Marchand* , de visiter les parties 8.
 méridionales de la Côte. Il étoit donc à peu-près
 démontré qu'on y seroit primé par-tout , comme
 on l'avoit été dans les parties plus septentrionales ;
 et l'on abandonna l'idée de pénétrer dans *Berkley-*
Sound. Le capitaine *Marchand* jugea que , dans
 l'état des choses , ce qui importoit le plus , c'étoit
 de devancer dans les Marchés de la *Chine* les
 Navires qui l'avoient devancé lui-même sur les
 côtes de l'*Amérique* , et de chercher à compenser
 la modicité de la cargaison par le prix avantageux
 qu'on pourroit en obtenir. Cette combinaison étoit
 d'autant plus juste , que l'on devoit regarder
 comme probable que , plusieurs des Navires de
 Traite abordant en même temps aux côtes de la
Chine , la concurrence des Vendeurs feroit des-
 cendre les Fourrures à des prix fort au-dessous de
 leur valeur ordinaire dans le commerce , ou for-
 ceroit à les emmagasiner , pour attendre une
 circonstance qui promît un débit plus favorable
 et un bénéfice moins incertain.

La résolution de quitter la Côte fut communi-
 quée par le capitaine *Marchand* à son État-major ,
 et obtint l'assentiment général. Il fut décidé que ,
 sans plus différer , on se mettroit en route pour
 la *Chine* ; qu'on tâcheroit , à force de voiles ,

1791. d'abrégier la durée de la traversée, et que l'on
 Septembre. ne s'arrêteroit aux îles *Sandwick*, que le temps
 8. absolument nécessaire pour procurer au Vaisseau
 les provisions, et à l'Équipage les rafraîchissemens,
 dont ils pourroient avoir besoin.

Le Vaisseau qu'on avoit aperçu continuoît de
 suivre la route qu'il tenoit en sortant de *Berkley-
 Sound*; il ne fit point connoître par un Pavillon,
 à quelle Nation il appartenoit : mais, comme on
 n'avoit pas pu douter, à la vue des couvertures
 que portoient les Américains dont on avoit reçu
 la visite, qu'elles ne provinssent des fabriques
 d'Espagne, on demeura persuadé que le Navire
 qu'on avoit à vue, étoit une des Frégates que
 le Gouvernement espagnol avoit expédiées de
Cadiz, avant que le *Solide* eût quitté la *France* ¹.
 Tous les papiers publics de l'*Europe* ont an-
 noncé, dans le temps, que les Bâtimens qu'in-
 dique ici le capitaine *Chanal*, étoient destinés
 pour un *Voyage de Découvertes*; mais on a lieu
 de soupçonner, et même de croire, que le
 chevalier de *Malespina*, à qui étoit confiée la
 conduite de l'Expédition, avoit, en outre, la
 mission particulière et secrète, de visiter dans le
 plus grand détail toute la côte du *Nord-Ouest* de

¹ On a su, dans la suite, que le Bâtiment qu'on avoit vu
 appartenoit aux *États-Unis*,

l'Amérique; de s'assurer si les Anglais n'entrepre- 1791.
noient pas d'y former quelque Établissement clan- Septembre.
destin; de prendre des connoissances certaines 8.
sur la facilité, l'extension présumable, et le produit
du commerce des Pelleteries; afin que le Conseil
de *Castille* pût, un jour, examiner et peser dans
sa sagesse, si *l'Espagne* ne devoit pas entrer en
concurrence pour ce commerce, et mettre à profit,
dans l'exécution de ce projet, l'heureuse situation
des *Philippines*, qui doit balancer avec avantage
celle des Établissmens que les Anglais possèdent
à la côte de *l'Indostan* et dans le *Bengale*.

Mais, comme le capitaine *Marchand* ne voulut
pas que le Navire étranger pût juger de sa route
par sa manœuvre, il continua de porter sur la
terre jusqu'à la nuit: et lorsqu'il fut assuré que
l'obscurité ne permettroit plus qu'il fût aperçu,
il fit route pour la *Chine*, et prit son Point de
Départ de 48 degrés 46 minutes de latitude Nord,
et 128 degrés 48 minutes de longitude à l'Occi-
dent de *Paris*'.

^a Voyez la Note XLIV.

C H A P I T R E VI.

CONJECTURE sur la manière dont a pu se peupler la côte du Nord-Ouest de l'Amérique ; et vues générales de cette Côte et des deux Amériques sous le rapport de la Civilisation.

1791. **L**A CÔTE Occidentale de l'Amérique du Nord, dont la connoissance, postérieure de trois cents ans à la première découverte du Nouveau Continent, est due aux dernières années de notre siècle, mérite qu'avant de l'abandonner, nous la considérons sous quelques points de vue généraux, en attendant que des recherches plus multipliées et plus approfondies nous aient mis à portée de l'examiner sous des rapports particuliers. Le rapprochement des notions que nous avons acquises sur la partie de côte renfermée entre le cinquante-deuxième et le cinquante-septième Parallèle, et sur les îles qui en dépendent, m'a conduit à former une Conjecture sur la manière dont a pu se peupler cette portion de la lisière Occidentale de l'Amérique, et sur l'origine des diverses Peuplades qui se trouvent aujourd'hui disséminées sur sa vaste étendue.

Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

LES PEUPLES qui habitent la côte du Nord-

Ouest de l'Amérique ne se sont point montrés, 1791.
 à l'époque de la découverte, dans cet état de Septembre.
 simplicité primitive qui, peut-être, ne fut connu AMÉRIQUE.
 sur notre Continent que dans les descriptions fan- Vues
 tastiques de nos Poètes : ils n'étoient même plus générales.
 dans la première enfance de la vie sociale.
 L'homme de la Nature, l'homme des forêts,
 n'est pas occupé de frivolités, de superfluités ; le
 besoin toujours renaissant de pourvoir à sa subsis-
 tance absorbe toutes ses facultés morales et phy-
 siques : l'Homme même qui commence à se réunir
 en société de famille, n'a point encore d'autres
 idées que celles qui ont pour objet la conserva-
 tion de soi et des siens. Mais nous avons trouvé,
 sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, des maisons
 à deux étages, de cinquante pieds de long,
 trente-cinq de profondeur, douze ou quinze de
 hauteur ¹, dans lesquelles la combinaison de la
 charpente et la force des bois suppléent ingénieu-
 sement aux matériaux plus solides qui exigent,
 pour être détachés des flancs des montagnes, ou
 extraits des entrailles de la terre, des machines
 trop compliquées pour que les Américains eussent
 pu déjà les avoir imaginées : nous voyons, dans
 de petites îles qu'à peine on croiroit habitables ²,

¹ Ci-devant, pag. 127 et suiv.

² *Ibid.* pag. 129 et 130.

1791. chaque habitation présenter un portail qui occupe toute l'élévation de la façade, surmonté de statues de bois en pied, et orné sur ses chambranles, de figures sculptées d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux; nous y voyons des espèces de Temples ¹, des monumens en l'honneur des Morts ², et, ce qui sans doute n'est pas moins étonnant, des tableaux peints sur bois, de neuf pieds de long et cinq de hauteur ³, sur lesquels toutes les parties du corps humain, tracées séparément, se trouvent figurées en différentes couleurs; dont les traits, en partie effacés, attestent l'ancienneté de l'ouvrage; et qui nous rappellent ces grands tableaux, ces peintures emblématiques, ces hiéroglyphes qui tenoient lieu d'Histoire écrite aux Peuples du *Mexique*: tous les meubles à l'usage des Naturels sont chargés d'ornemens divers de ciselure, en creux et en relief, et d'espèces d'hiéroglyphes; et ces ornemens ne sont pas dépourvus d'agrément et d'une sorte de perfection ⁴: des habillemens recherchés et bizarres, mais très-composés

¹ Ci-devant, pag. 136 et 137.

² *Ibid.* pag. 135.

³ *Ibid.* pag. 123 et 146.

⁴ Le Rédacteur du Journal de *Dixon* dont la course embrasse la totalité de la côte du *Nord-Ouest*, depuis *Nootka-Sound* jusqu'à *Cook's-River*, nous dit, lorsqu'il traite de cette côte

et très-variés, sont réservés pour les jeux, les fêtes, les cérémonies, les combats ¹ : enfin, on trouve chez ces Peuples des Flûtes ou *Sifflets* de

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

en général, que « les Naturels se plaisent à porter des masques et des coiffures ou bonnets de diverses formes, sur lesquels sont peints des sujets de fantaisie, des emblèmes [*Devices*], tels que des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, quelquefois même des figures humaines; que les mêmes objets se voient souvent sculptés en bois; et qu'il en est qui sont bien loin d'être mal exécutés ».

« Je ne puis dire, ajoute-t-il ailleurs, si ces oiseaux et ces poissons peints, ces animaux et ces figures humaines ciselés, seroient une espèce d'écriture hiéroglyphique dont ils feroient usage pour conserver la mémoire des événemens; mais les peintures, les ciselures, les sculptures sont si multipliées, qu'on n'est pas éloigné d'adopter cette idée. Plusieurs de ces ouvrages, dans lesquels on admire la justesse des proportions, sont exécutés avec une élégance et des recherches qu'on ne s'attend pas à trouver ailleurs que chez les Peuples civilisés : ces Arts ne paroissent point dans leur enfance sur la côte du Nord-Ouest de l'Amérique. Le capitaine Cook a déjà fait remarquer l'espèce de passion qu'ont ces habitans pour la sculpture et la ciselure : dès le temps de son voyage, l'emploi du fer en outils étoit familier à ces peuples; et le couteau dont ils font usage, a la lame si mince, qu'elle prend, à volonté, toute espèce de courbure, et leur suffit pour exécuter tous leurs ouvrages avec la même facilité que s'ils y employoient un assortiment d'outils. On peut croire que le fer leur vient originairement d'Asie par les Russes qui ont devancé les Européens sur la côte du Nord-Ouest ». (Voyez *Dixon's Voyage*, pages 242 et 243 : et aussi ci-devant, page 111.)

¹ Ci-devant, page 57.

1791. *Pan*, à onze tuyaux¹ ; et la Harpe, cet instrument compliqué, y fut connue dans des temps anciens, puisqu'ils en ont la représentation dans quelques-unes de leurs sculptures². Ainsi l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Musique, se trouvent réunies, et en quelque sorte naturalisées, sur une terre dont les habitans, sous d'autres rapports, se montrent encore dans l'état de Sauvages.

Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

Ce n'est pas en poursuivant les animaux des forêts, que l'habitant de la Côte du *Nord-Ouest*, qui aujourd'hui paroît faire de la chasse son occupation principale, parce que le besoin la commande, a pu acquérir l'idée d'une Architecture composée, et ce goût, ce talent de l'imitation. Le Chasseur, au retour de sa course, se repose, mange et dort; la hutte qui suffit à le mettre à l'abri des injures du temps, suffit aussi pour sa demeure habituelle, et il ne cherche et ne s'occupe ni à l'agrandir, ni à la décorer : le luxe, les superfluités, les Arts d'agrément, même grossiers, n'appartiennent qu'à l'Homme qui, ayant des loisirs, est tourmenté par le besoin d'occuper son oisiveté. On peut donc conclure que le Peuple, aujourd'hui livré à la chasse, chez lequel le goût

¹ Ci - devant, page 175.

² *Ibid.*

de ces Arts est dominant et leur emploi général, 1791. Septembre. AMÉRIQUE. Vues générales.

n'a pas créé ces Arts dans la solitude des bois; qu'il les y a apportés d'ailleurs; qu'il les a d'emprunt; et qu'il ne descend pas, en dernière origine, d'un Peuple qui n'auroit été que chasseur.

Si nous examinons les habitans de la Côte du *Nord-Ouest* sous des rapports moraux, nous découvrons d'autres vestiges d'une civilisation ancienne. Nous trouvons dans les Langues parlées une abondance de mots que les Peuples sauvages n'ont pas, et qui annonce l'abondance des conceptions ¹: nous sommes étonnés de l'avancement de leur raison, qui les rend susceptibles de saisir des idées abstraites ², expliquées, pour ainsi dire, par des signes et des gestes, puisqu'elles le sont par des Étrangers qui à peine savent quelques mots de la langue de celui qui écoute, et la seule qu'il entende: nous admirons les efforts du génie luttant avec de petits moyens, et cependant avec succès, contre de grandes difficultés ³; dans leurs constructions navales, une perfection qui, en petit, égale celle des nôtres ⁴; dans le maniement de leurs bâtimens de mer, une dextérité qu'à peine

¹ Ci-devant, page 110.

² *Ibid*, page 99.

³ *Ibid*, pages 132 et précéd.

⁴ *Ibid*, pages 71 et 223.

1791. nous pourrions égaler; dans tous les ouvrages de
 Septembre. leurs mains , une recherche et un fini qui dénotent
 AMÉRIQUE. une industrie anciennement perfectionnée par des
 Vues principes que le temps n'a pu tout-à-fait détruire :
 générales. leur intelligence et leur habileté singulières dans
 le commerce des échanges ¹, leurs ruses même ,
 nous conduisent à penser que ce genre de trafic
 date de loin parmi eux , et que ce n'est pas nous
 qui l'y avons introduit : enfin , l'idée fixe et dé-
 terminée qu'ils ont de la propriété ², nous porte
 à présumer l'existence d'une espèce de pacte
 social, dicté par la Nature, sanctionné par la
 Raison, et observé entre eux plus religieusement
 peut-être, que si des lois pénales en commandoient
 l'observation.

Si jamais nous parvenons à entendre les diverses
 Langues parlées sur les différens points de la
 Côte, peut-être dans ces Concerts en parties, qu'ils
 répètent en famille, à l'issue des repas et dans
 les heures de repos ³, et auxquels chaque assis-
 tant mêle sa voix, avec un recueillement des sens
 qui annonce celui de l'ame, peut-être découvri-
 rons-nous quelque trace de leur origine, ou la
 fable qui leur tient lieu d'histoire; ces chants

¹ Ci-devant, page 84.

² *Ibid*, page 85.

³ *Ibid*, page 75.

peuvent être une tradition orale , comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un Peuple qui chante est un Peuple poëte ; et l'on sait que , dans tous les pays , les Poëtes furent les premiers Historiens , et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons.

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

Au défaut d'un guide , cherchons à tâtons , dans l'obscurité qui enveloppe les premières connoissances que les possesseurs actuels du *Mexique* acquirent au temps de leur invasion , si nous ne trouverons pas quelque point d'appui sur lequel on puisse hasarder d'établir une Conjecture qui , si elle ne paroît pas suffisamment fondée , pourra du moins , en appelant sur cet objet l'attention et les recherches des Savans , donner lieu quelque jour à une conjecture plus solide.

S'il est vrai , comme tout semble le prouver , que l'*Asie* ait peuplé la Côte Occidentale de l'*Amérique du Nord* ; si l'on doit accorder quelque croyance aux traditions qu'avoient les Mexicains sur leur propre origine , et qui , tout imparfaites qu'elles étoient , avoient été conservées avec plus de soin et méritoient plus de confiance que celles d'aucun Peuple des deux *Amériques* ; on pourroit croire avec eux que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné , situé au Nord-Ouest de leur Empire : ils indiquoient même les différens lieux où ces Étrangers s'étoient arrêtés en avançant

1791. graduellement dans les provinces de l'intérieur ;
 Septembre. et c'est précisément la route qu'ils ont dû tenir ,
 AMÉRIQUE. en supposant qu'ils vinssent du Nord de l'Asie'.
 Vues
 générales.

' La description que les Mexicains faisoient de la figure , des mœurs , de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque , est la peinture fidelle des Tribus sauvages de Tatars dont on suppose qu'ils sont descendus. (*The History of America by Robertson. Liv. IV.*)

Suivant *Clavigero (Hist. del Mexico)* , La Tradition des Mexicains portoit que , antérieurement à la fondation de l'Empire , vers l'an 1160 , ils habitoient un pays appelé *Azilan* , situé dans le Nord et loin du Golfe de la *Californie* (c'est la position de la côte Nord - Ouest de l'Amérique au Nord de la *Mer Vermeille*). En s'avancant vers le Midi , ils traversèrent d'abord le *Rio Colorado* qui a son embouchure au haut du Golfe de la *Californie* , ensuite la *Gila* , qui est une branche du *Colorado* ; et ce dernier passage se fit dans un endroit où se voient encore les restes d'une grande construction qu'ils y avoient élevée , &c. (*Voyez* la Traduction anglaise de l'Ouvrage de *Clavigero* , sous le titre de *History of Mexico , collected from Spanish and Mexican Historians , &c. London , 1787. Vol. II , pages 208 à 210.*)

L'ignorance des Conquérens du *Mexique* , qui , dans leurs expéditions , n'avoient pour objet que de trouver et de ramasser de l'or , a laissé dans l'obscurité les fastes de cet Empire ; au milieu des ténèbres épaisses qui environnent son berceau , on peut seulement démêler que la fondation n'en est pas ancienne ; et en la rapportant au commencement du treizième siècle de l'Ere chrétienne , c'est la reculer aussi loin que les conjectures et les vraisemblances peuvent y autoriser.

SUIVANT le D.^r *Reinold Forster* , les anciens Mexicains et
 En

En effet, la transmigration a dû commencer à 1791.
 s'opérer sur les parties du Nord de l'Amérique Septembre.
 occidentale; et bientôt, attirée insensiblement par AMÉRIQUE.
 Vues
 générales.

Péruviens paroissent descendre de ces Nations qui, ayant été envoyées par *Kublai-khan*, pour faire la conquête du *Japon*, furent dispersées par une horrible tempête : « *Et il est probable*, ajoute-t-il, que quelques-uns des Vaisseaux ayant été jetés sur les côtes de l'Amérique, les hommes qui les montoient y auront fondé les deux grands Empires du *Mexique* et du *Pérou*. » (Voyez *R. Forster's Observations &c.* page 316.)

Quelque juste déférence que l'on doive avoir pour une opinion que le D.^r *Forster* a mise en avant, je ne pourrois proposer d'adopter celle-ci : en effet, quand on connoît l'espèce de Bâtiment de mer que *Kublai-khan* a pu expédier des côtes d'Asie pour les envoyer à la conquête du *Japon*; quand on connoît la construction et la manière de naviguer des *Jonques* chinoises, on ne peut pas conclure avec *Forster*, qu'il est probable que ces *Jonques*, après avoir été dispersées par la tempête, ont été poussées à trois mille lieues marines de leur Point de Départ, pour les faire aborder à la côte Nord-Ouest de l'Amérique, et à quatre mille lieues, pour les porter sur celles du *Pérou* : on peut même observer que, pour parvenir à ce dernier point, elles auroient eu à traverser, en diagonale, contre le vent, toute la partie de la Zone Torride comprise entre l'Asie et l'Amérique; et l'on sait que, même pour les Vaisseaux et les Navigateurs modernes, cette traversée éprouveroit les plus grandes difficultés, et exigeroit un temps trop considérable pour que l'on puisse supposer que les *Jonques* fussent pourvues de la quantité de vivres et d'eau nécessaire pour un si long trajet. J'ajoute que le passage des *Asiatiques* en Amérique par les Vaisseaux de *Kublai-khan*, ne seroit guère plus probable si l'on vouloit que la totalité des *Jonques*

1791. l'attrait d'un accroissement progressif de chaleur ,
 Septembre. vers les lieux que le soleil éclaire plus long-
 AMÉRIQUE. temps et féconde par sa présence , une partie des
 Vues ASIATIQUES transplantés a pu parvenir jusqu'aux
 générales. fertiles plaines du *Mexique* , où la beauté du
 climat et la richesse du sol ont dû les déterminer
 à fixer leur demeure. Mais lorsque la terreur qui
 marchoit devant *Cortès* , venu de l'Orient , chassa
 les Mexicains du centre de l'Empire vers les
 points de la circonférence opposés au cours du
 torrent dévastateur , alors une partie des nouveaux
 Américains dut se porter vers le Nord-Ouest ,
 plutôt que vers le Sud-Est où les terres trop
 resserrées entre les deux Océans , et occupées
 par des montagnes inaccessibles , offroient trop
 peu d'espace à la fuite , trop peu de ressources
 pour les besoins de la vie : semblables au troupeau
 sans défense que poursuit une bête féroce , leurs
 familles en déroute ont dû précipiter leurs pas ,
 et ne s'arrêter dans leur course que lorsque la
 terre a manqué devant elles. Parvenus aux côtes
 que baigne la grande *Mer de l'Ouest* , ils se sont
 éparpillés sur cette fisière immense où l'Océan ,

eût abordé à la côte du *Nord - Ouest* ou même à celle du
Mexique ; car les hommes que , dans cette hypothèse , on
 supposeroit avoir fondé l'empire du *Midi* , auroient eu à par-
 courir environ mille lieues par terre (et par quels chemins !)
 pour se rendre du *Mexique* au *Pérou* .

d'une part , et de l'autre les forêts , leur offroient un double moyen de subsistance; et ils ont dû laisser, dans les intervalles des établissemens qu'ils formoient suivant les différentes directions qu'ils avoient tenues dans leur fuite , quelques-uns des établissemens primitifs des diverses Peuplades qui avoient pu ne pas désemparer de la Côte à l'époque où d'autres l'avoient abandonnée pour former un Empire. Heureux encore ceux qu'une force irrésistible repoussoit de leur terre natale ! heureux de retrouver dans les antiques forêts de leurs pères , un asile contre l'inquisition de la cupidité , contre la tyrannie et l'esclavage , qui , du plus bel Empire du Nouveau Monde , en un instant , mais peut-être pour toujours , firent une vaste solitude !

Il ne seroit donc pas hors de vraisemblance que la *Côte du Nord-Ouest* comptât trois espèces d'Habitans : en première date , les hommes qui appartiendroient originairement au sol même de l'*Amérique* , si , toutefois , on doit adopter l'opinion , que cette grande Terre avoit ses Hommes propres ou aborigènes , comme elle a ses Animaux et ses Plantes : en seconde date , les Asiatiques du Nord , dont l'ancienne Chronique du *Mexique* atteste la transmigration : enfin , et en troisième date , les Mexicains réfugiés sur la côte après la destruction de leur Empire. Mais , si l'on peut en juger d'après les notions que nous avons acquises

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

1791. sur cette partie du Nouveau Continent, la dernière
 espèce d'habitans paroît dominer sur les deux
 premières : par-tout, comme on l'a vu, se montrent
 les traces d'une ancienne civilisation ; tout indique
 que les hommes qu'on a pu connoître ont appartenu à un grand Peuple ; et ce grand Peuple n'étoit pas un Peuple chasseur, car il aimoit les arts d'agrément et savoit en multiplier les productions ; enfin, les Peuplades que l'on rencontre aujourd'hui disséminées sur la Côte du *Nord-Ouest*, semblent être les débris d'une grande Société ; et cette grande Société ne peut être que celle que la réunion d'un grand nombre de Hordes errantes, rassemblées sous un Chef, avoit formée, il y a trois siècles, dans les vastes plaines du *Mexique* où elle avoit bâti des Villes et fondé un grand Empire.

Septembre.
 AMÉRIQUE.
 Vues
 générales.

Cette Conjecture peut paroître hasardée : et comme, jusqu'à présent, les connoissances que nous avons acquises, ne présentent à l'appui aucune preuve qui ne puisse être, sinon détruite, du moins combattue, je ne dois pas chercher à la défendre par ces moyens subsidiaires et amenés de loin, dont souvent on cherche à étayer un système. Je me bornerai à répondre à deux objections que je me suis faites à moi-même, et qui sans doute se présenteroient à d'autres.

La première est la diversité des Langues parlées sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, qui, à de

très-petites distances, diffèrent absolument les unes des autres. Par exemple, le Langage de *Tchinkitâné*, comme on l'a vu, ne paroît avoir aucune affinité avec celui de *Nootka* qui en est peu distant, ni même avec celui des îles de *Queen-Charlotte* qui en sont encore moins éloignées; et l'on pourroit se croire fondé à conclure de cette différence qui, en général, est un indice assez certain de la différence des origines, que les Peuplades qui occupent ces trois Points de la Côte, quoique très-rapprochées aujourd'hui, ne doivent pas avoir eu une origine commune.

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
généralos.

Je répondrai d'abord que l'identité des Langues peut bien prouver l'identité d'origine; mais que leur diversité n'est pas toujours une preuve que l'origine des Peuples n'est pas commune: parcourez sur le Golfe de *Gascogne*, la côte occidentale de *France*; de *Brest* à *Bayonne*, vous entendrez parler trois Langues qui n'ont entre elles aucune similitude, le *bas-breton*, le *français* et le *basque*: voudrez-vous en conclure que les habitans de cette Côte n'ont pas une dernière origine commune?

Ne concluez donc pas, de ce que les habitans de *Tchinkitâné*, ceux des îles de *Queen-Charlotte*, et ceux de *Nootka*, parlent des Langues différentes, que les hommes établis aujourd'hui sur ces trois Points ne proviennent pas du *Mexique* en dernière origine. Je trouve même, pour cette

1791. différence des Langages , plusieurs explications
 Septembre. qui , je le pense , ne paroîtront pas forcées.

AMÉRIQUE.
 Vues
 générales.

D'abord , j'observe que si , comme il est probable , les réfugiés du *Mexique* , à leur retour dans leur ancienne patrie , ont entremêlé les nouveaux établissemens qu'ils formoient , avec d'anciens établissemens d'habitans primitifs de la Côte , originairement leurs ancêtres , ils ont bien pu n'y rapporter aucun reste de la Langue primitive qui , depuis long-temps , avoit cessé d'être la leur : on sait que les Peuples sauvages ont une Langue très-grossière , très-circonscrite ; et il est naturel de supposer que les premiers Asiatico-Américains du *Nord-Ouest* , après avoir établi un grand Empire dans le *Mexique* , ont dû , pour exprimer leurs nouvelles idées , créer une Langue , et même plusieurs Dialectes particuliers , dans lesquels les mots du premier Langage , qui ont pu s'y incorporer , ont dû , en se polissant dans le passage , se défigurer à tel point , qu'ils sont devenus méconnoissables pour les habitans primitifs de la Côte , comme la Langue primitive étoit devenue méconnoissable elle-même pour les réfugiés du *Mexique* qui parloient les nouvelles Langues.

Mais je vais plus loin ; et , en m'appuyant du témoignage et de l'autorité du savant *Clavigero* qui , dans son *Histoire du Mexique* , nous dit que , sur l'espace qu'occupoit l'Empire , on comptoit

trente-cinq Idiomes absolument différens les uns des autres ¹, je dirai que, même en supposant que toutes les Peuplades qui occupent actuellement la Côte du Nord-Ouest jusqu'au coude et au retour du Continent vers l'Ouest, provinssent en dernier lieu du Mexique, et qu'il ne fût resté anciennement sur cette Côte aucun des Asiatiques transplantés, il ne seroit pas encore étonnant, j'ajouterai même qu'il seroit dans l'ordre des choses et des événemens, que ces Peuplades parlassent des Langues absolument différentes; car la transmigration a dû se faire principalement des Provinces les plus éloignées du centre de l'Empire où le fer avoit tout détruit ou tout soumis, de celles du Couchant, du Nord et même du Midi: or, il est vraisemblable, et je pourrois dire qu'il est prouvé, qu'au Mexique qui, à cet égard ne devoit pas différer des Empires d'Europe, les habitans des Frontières ne parloient pas, n'entendoient même pas la Langue de la Capitale, puisque l'on comptoit sur le territoire qu'il occupoit trente-cinq Idiomes absolument différens; et il est connu qu'une très-petite distance suffit pour mettre une différence entière entre les Langages de deux

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

¹ On n'en sera pas surpris, si l'on réfléchit que la Nation mexicaine s'étoit formée de la réunion d'un grand nombre de Hordes errantes qui s'étoient rassemblées sous un Chef.

1791. portions d'un même pays. Ainsi, en supposant
 Septembre. même que la totalité de la Côte du *Nord-Ouest*
 AMÉRIQUE. ne fût habitée aujourd'hui que par des réfugiés
 Vues mexicains ; si, comme on doit le croire, ils pro-
 générales. viennent principalement de différens points des
 frontières, la diversité des Langages est plutôt
 une preuve en faveur de leur origine mexicaine
 et commune, qu'elle ne seroit une objection
 contre cette conjecture.

C'est ainsi que l'on explique tout naturellement
 comment *Nootka* et *Tchinkîtâné*, quoique n'étant
 éloignés l'un de l'autre que d'environ cent qua-
 rante lieues, ont pu avoir des Idiomes absolument
 différens ; et comment, aux îles de *Queen-Charlotte*,
 quoique situées entre ces deux Points, et n'étant
 séparées du Continent que par un bras de mer
 qui n'a pas plus de vingt lieues de large, on a pu
 parler une troisième Langue qui ne ressemble
 en rien ni à celle de *Nootka*, ni à celle de
Tchinkîtâné.

Nous trouvons, comme on le voit, plusieurs
 causes de la diversité qui se fait remarquer dans
 les Langages sur la Côte du *Nord-Ouest* ; et
 aucune raison ne se présente qui contrarie la
 Conjecture de la transplantation sur cette Côte,
 d'une partie des habitans du *Mexique* après la
 destruction de l'Empire. Il se peut que quel-
 qu'un de ces différens Idiomes soit la *Langue-mère*

des Asiatico - Américains , les habitans primitifs de la Côte du *Nord - Ouest* , celle dont on pourroit retrouver quelque trace dans la Langue principale du *Mexique* , où durent la porter ceux des premiers habitans qui abandonnèrent les bords de la mer : et je pense que c'est particulièrement dans ces îles qu'elle peut s'être conservée ; car ceux des Asiaticques transplantés qui , dans l'origine , ont pu s'y établir , ont dû être moins portés à abandonner la mer , pour se répandre dans l'intérieur du Continent , que ceux qui erroient sur la Côte : l'Insulaire sent le prix d'une Patrie isolée , l'avantage de ce large fossé qui l'environne et le protège contre une invasion , contre une surprise ; et rarement est-il tenté de se transplanter sur le Continent , où il doit craindre de trouver des voisins , des ennemis , et trop souvent un maître et un oppresseur. C'est aussi dans une île , dans celle à laquelle appartient *Nootka* , que nous trouvons le Langage qui paroît avoir le plus d'affinité avec la Langue mexicaine ; et c'est aussi des trois Points dont nous avons comparé les Idiomes¹ , celui qui est plus voisin du *Mexique*. On pourroit donc croire que *Nootka* a conservé la Langue primitive des Asiatico-Américains , et que quelques mots en ont passé

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE
Vues
générales.

¹ Ci-devant , page 107.

1791. dans la Langue principale du *Mexique*. *Anderson*,
 Septembre. qui a dressé le Vocabulaire de la Langue de
 AMÉRIQUE. *Nootka*, dont le capitaine *Cook* a enrichi le Journal
 Vues de son troisième Voyage¹, nous dit que, en
 générales. rapprochant les mots de cette Langue du petit
 nombre de termes mexicains qu'il est parvenu à
 recueillir, il aperçoit entre les uns et les autres la
 conformité la plus frappante. Les mots des deux
 Langues se terminent, pour la plupart, par *tl*²
 ou *ç*. « On peut même remarquer, dit le lieutenant
King, qui a donné ses soins à l'impression du
 Journal de *Cook*, on peut remarquer, à l'appui de
 l'observation d'*Anderson*, que le terme *Opulsztl*
 qui, dans la Langue de *Nootka*, désigne le Soleil,
 et le mot *Vitziputzli* qui, dans celle du *Mexique*,
 est le nom de la Divinité principale des Mexi-
 cains, qu'ils qualifioient de Tout-puissant, de
 Seigneur du Monde, ont entre eux une analogie
 de sons qui n'est pas très-éloignée ». Je crois qu'on
 pourroit enchérir sur la remarque du lieutenant
King, et dire que cette analogie est si marquée,
 si voisine de l'identité, que les Savans, accoutumés

¹ *Cook's 3.^d Voyage*. Vol. III, page 336.

² Que les Anglais écrivent *tlhl*. On en peut voir un échantillon dans les termes numériques de *Nootka* que j'ai rapportés (ci-devant page 107) : les finales des mots *Altaquolihl*, Huit ; et *Tsawaquulhl*, Neuf, sont des finales mexicaines.

à manier les Langues , à les comparer entre elles ,
 et à déduire de cette comparaison , des affinités
 ou prochaines , ou éloignées , pourroient trouver
 dans les deux mots rapportés plus qu'un air de
 ressemblance , soit dans les mots eux-mêmes con-
 sidérés grammaticalement , soit dans les objets et
 dans l'idée dont ils sont l'expression.

1791.
 Septembre.
 AMÉRIQUE.
 Vues
 générales.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion ,
 dont je n'ai fait , pour ainsi dire , qu'indiquer le
 sujet ; elle exigeroit un développement qui me
 porteroit hors des limites que j'ai dû me fixer : il
 peut me suffire d'avoir fait entrevoir dans ce qui
 vient d'être dit , que , si les diverses Peuplades
 disséminées sur la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ,
 ne parlent pas la même Langue , si leurs Langages
 n'offrent même aucune similitude , il n'en faut pas
 conclure que la plupart de ces Peuplades ne sont
 pas venues du *Mexique* après la destruction de
 l'Empire : la différence des Langages peut , comme
 on l'a vu , s'expliquer ; et elle fortifieroit plutôt
 qu'elle n'affoiblirait la conjecture de la transmigra-
 tion du *Mexique* sur la Côte.

Nous pourrions obtenir des lumières plus di-
 rectes , des connoissances plus précises sur les
 habitans de la côte du *Nord-Ouest* , par la Compa-
 gnie anglaise de la Baie de *Hudson* : établie dans
 cette Mer Méditerranée dont elle occupe exclusi-
 vement le contour , et qui s'enfoncé de plus de trois

1791. cents lieues marines dans l'intérieur de l'*Amérique*
 Septembre. du *Nord*, par des latitudes qui sont les mêmes
 AMÉRIQUE. que celles de quelques-unes des parties connues
 Vues de la côte du *Nord-Ouest*, elle pourroit, en
 générales. poussant ses Établissemens, ou seulement ses Re-
 connoissances, vers l'Occident, parvenir graduel-
 lement jusqu'à la Côte du *Grand-Océan boréal*.
 On voit sur les Cartes générales du Globe, pu-
 bliées, en 1790 et 1794, par le géographe anglais
Arrowsmith, que déjà les Coureurs de la Compagnie
 ont porté leurs excursions jusqu'à deux cents lieues
 dans l'Ouest de la Côte occidentale de la Baie
 de *Hudson*; on sait que déjà parvenus aux *Stony-*
Mounts, ils ont découvert des passages à travers
 cette chaîne de montagnes, et il ne reste pas un
 espace de plus de deux cents lieues à parcourir,
 pour que la communication entre la côte de l'Est
 et celle de l'Ouest soit ouverte et connue. Si ces
 vastes déserts, où des Hordes éparses, honorées
 du nom de *Nations*, occupent çà et là de petits
 cantons, peuvent jamais devenir praticables pour
 les Européens; si jamais l'œil d'un Observateur
 philosophe peut y pénétrer; peut-être deviendra-
 t-il possible de découvrir quelque trace de la
 marche qu'a suivie la population de l'*Amérique*
 du *Nord*; de connoître par quelle voie les habitans
 de la côte du *Nord-Ouest* s'étoient procuré le fer
 et le cuivre dont ils se trouvoient pourvus avant

l'arrivée des premiers Vaisseaux européens à leur 1791.
 côte, et quelles communications ils entretenoient Septembre.
 avec les Nations qui occupent l'intérieur, et AMÉRIQUE.
 peut-être, de proche en proche, avec celles Vues
 de la Côte orientale; de déterminer, enfin, cette générales.
 espèce de ligne de démarcation qui doit exister, quoique en partie effacée par le temps, entre les hommes d'Europe qui, dans les siècles anciens, ont peuplé l'Amérique par l'Orient, et les hommes d'Asie qui l'ont peuplée par l'Occident.

Mais c'est nous arrêter trop long-temps sur un rêve; je ne dois pas oublier que l'intérêt des Sciences et le progrès des connoissances humaines trouveront toujours un adversaire indomptable dans l'intérêt mercantile de la Compagnie de *Hudson*: la crainte de partager un commerce lucratif, la rend attentive, jusqu'à l'excès, à n'en pas laisser connoître les sources; et les Savans de sa propre nation lui ont fait trop souvent, et toujours sans succès, le reproche que méritent ses réticences et le mystère impénétrable dont elle enveloppe ses opérations et ses recherches, pour qu'il soit permis d'espérer que la voix d'un Étranger, si jamais elle pénétroit dans les Comptoirs de la Compagnie, pût l'engager à faire connoître au Genre-humain une partie de l'habitation commune, dont elle veut, pour son

1791. intérêt, se réserver exclusivement la connoissance¹.
 Septembre. Après avoir répondu à l'objection qu'on pou-
 AMÉRIQUE. voit tirer de la diversité des Langages, contre
 Vues la transmigration des Réfugiés du *Mexique* sur la
 générales, Côte occidentale de l'*Amérique du Nord*, je dois
 en présenter une autre qui pourroit, en apparence,
 paroître mieux fondée; mais qui, à l'examen, ne
 paroitra que spécieuse.

Comment se peut-il, dira-t-on, que les Réfugiés
 du *Mexique*, façonnés au gouvernement et à l'obéis-
 sance, habitués à jouir des avantages qui résultent
 de la formation des grandes Sociétés, n'aient pas
 cherché, après leur dispersion, à se réunir sous un
 Chef, à se former en grand Corps, à fonder un

¹ Dans le cours de la guerre que la *France* porta en *Amérique*, pour consolider l'indépendance des *États-Unis*, la *Pérouse* commandant une Division de deux Frégates, s'empara des Établissemens de la Compagnie anglaise dans la Baie de *Hudson*. Parmi les papiers qui furent trouvés dans le Fort principal, étoit le Manuscrit d'un Voyage très-intéressant, fait, en 1772, par M. *Hearne*, commandant alors ces Établissemens. Il avoit remonté les rivières, traversé les lacs, et étoit parvenu, après de longues fatigues, à la côte extrême de cette partie de l'*Amérique*, par-delà le Cercle polaire, d'où il avoit découvert la *Mer Boréale* ou *Hyperboréenne*. La *Pérouse* ne voulut pas user du droit de conquête; il rendit généreusement à M. *Hearne* un ouvrage qu'il voulut bien regarder comme la propriété personnelle de ce Commandant, quoique le Voyage eût été fait par les ordres et aux frais de la Compagnie: il mit cependant à cette faveur, une condition à laquelle

nouvel Empire des débris du premier !... Ils ve- 1791.
 noient d'éprouver que la réunion des hommes en Septembre.
 grande Société ne les garantit pas toujours de l'op- AMÉRIQUE.
 pression, et qu'il se trouve une Société plus nom- Vues
 breuse ou plus forte qui subjugué et asservit la plus générales,
 foible. D'ailleurs, la civilisation n'avoit pas encore
 jeté de profondes racines; les Peuples des frontières,
 plus nouvellement annexés à l'Empire, avoient dû
 être civilisés plus tard que ceux qui en avoient
 formé le noyau; et les Mexicains qui peuplent au-
 jourd'hui la Côte, provenus de la lisière, puisque
 dans l'intérieur, le fer qui soumit leur pays avoit
 tout détruit, ont dû aussi, par la pente naturelle,
 revenir plutôt à l'état d'Hommes sauvages: car

M. *Hearne* n'eut pas de peine à souscrire; ce fut l'obligation
 par lui de faire imprimer et de rendre public le Journal de
 son Voyage aussitôt qu'il seroit de retour en *Angleterre*.

Cette publication a été long-temps attendue; on m'a dit
 qu'il avoit enfin paru une relation du Voyage de M. *Hearne*:
 et personne ne doutoit qu'ayant engagé sa parole, il ne fît
 honneur à cet engagement. Mais lui aura-t-il été libre de
 rapporter tout ce qu'il a vu, de dire tout ce qu'il sait! Il
 peut être permis d'en douter.

Je tiens l'anecdote de *la Pérouse* lui-même; et elle doit
 être consignée dans les dépêches officielles qui rendirent
 compte d'une Expédition dans laquelle il sut allier aux
 rigueurs de la guerre, cette sensibilité philanthropique qui,
 après la victoire, ne distingue plus le vaincu du vainqueur,
 et qui, dans la suite, lui a valu des témoignages flatteurs et
 mérités de l'estime et de la reconnaissance de nos ennemis.

1791. l'Histoire nous apprend que le retour de la civi-
 Septembre. lisation à l'abrutissement est incomparablement plus
 AMÉRIQUE. rapide que le passage du dernier état au premier;
 Vues et plusieurs causes y concourent.
 générales.

Dans l'état de Sauvage¹, et dans un pays peu abondant en subsistances et en productions animales, les hommes ne cherchent point à se réunir en grands Corps; dès que leur nombre s'est accru assez pour former une nouvelle famille, ils se séparent et se portent sur des cantons qui, n'étant pas encore occupés, offrent plus de moyens pour les alimenter et fournir à tous leurs besoins : dans cette nouvelle dispersion, ils ne peuvent plus profiter ni des secours, ni des découvertes des autres; chaque famille, chaque horde est trop peu nombreuse pour faire par elle-même beaucoup de découvertes; l'exemple des ancêtres et les leçons de l'expérience sont perdus pour les générations qui succèdent; et il reste à peine quelques traits que le temps n'a pu tout-à-fait effacer, et dont la trace, souvent interrompue, et continuée par des conjectures, nous conduit à entrevoir quelquefois que des Hordes, aujourd'hui dispersées, ont dû, dans des temps plus anciens, appartenir à quelque grande Société civilisée qui connoissoit des arts et avoit dû connoître des lois.

¹ *Reinold Forster's Observations, &c.*, page 317.

Mais si l'Homme sort difficilement de l'état de Sauvage et de dispersion , il est prompt à y revenir aussitôt que sont rompus les liens qui le retenoient dans l'état de civilisation : et les Peuples les plus policés ne sont pas exempts de retomber dans l'abrutissement. Cherchez sur les rives du *Nil*, la place qu'occupoit cette *Diospolis* si fameuse , l'*Hécatompile* , la *Thèbes* qui ouvroit ses cent portes aux cent fois dix mille combattans que ses murs renfermoient ; parcourez les champs où la *Babylone* de *Sémiramis* étoit ses merveilles ; ceux où brilla *Palmyre* , bien moins ancienne ; les plaines où d'autres Cités célèbres sont cachées sous l'herbe ; quelques-unes dont les ruines même ont péri¹ : examinez l'espèce d'hommes qui , déjà depuis une suite de siècles , habitent çà et là , et par intervalles , des contrées jadis si policées , si florissantes ; vous n'aurez pas de peine à concevoir qu'il ne faut pas une succession de temps aussi longue qu'on pourroit d'abord se l'imaginer , pour ramener les hommes , du plus haut point de la civilisation , à l'état de barbarie , pour refaire de l'Homme policé un Homme sauvage : et la période pour le passage d'un état à l'autre doit être d'autant moins longue , que l'état civil et politique d'un Peuple étoit plus nouveau et moins perfectionné.

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

¹ *Etiā periere ruinae.* Luc. *Phars.*

1791. Trois siècles ont donc pu suffire pour que le
 Septembre. Mexicain des Frontières, à peine dépouillé de
 AMÉRIQUE. la croûte de la barbarie, et repoussé, par une
 Vues irrution subite, vers les forêts du *Nord-Ouest*,
 générales. ait été rendu à l'état primitif et naturel d'où une
 civilisation à peine ébauchée commençoit à le faire
 sortir '.

L'état dans lequel s'est montrée la Côte occidentale de l'*Amérique du Nord* aux premiers Voyageurs qui nous l'ont fait connoître, en ramenant notre pensée sur le Nouveau Monde, en général, nous conduit à jeter un coup d'œil rapide sur les deux *Amériques*, pour les considérer ensemble sous le rapport de la civilisation.

' Ce Chapitre a été lu par Extrait dans une des Séances publiques de l'*Institut national* : resserré dans des bornes qui ne laissoient place à aucun développement ; isolé des descriptions de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, qui servent de fondement à la *Conjecture* que j'ai hasardée sur la manière dont il est possible que se soit opérée successivement la population de cette lisière occidentale du Nord, l'Extrait a pu ne paroître aux Auditeurs qu'une série d'hypothèses établies sur une base dont on pouvoit contester la solidité ; mais j'ose me flatter que, si les Lecteurs qui se seront arrêtés sur les deux Chapitres précédens, trouvent que cette *Conjecture* n'est pas appuyée de *Preuves* convaincantes et décisives (et malheureusement l'Histoire écrite nous les refuse), du moins ne trouveront-ils pas qu'elle soit dépourvue de *Probabilité* : quand on est forcé de marcher dans les ténèbres, on fait usage, pour se guider, du bâton de l'Aveugle.

QUELQUES Philosophes ont conclu de l'état physique de l'une et l'autre *Amérique*, que la formation de ce Continent, à quelque cause qu'elle doive être rapportée, étoit beaucoup moins ancienne que celle du Continent que nous habitons : la dénomination de *Nouveau-Monde* leur a paru ne devoir pas seulement indiquer le peu d'ancienneté de sa découverte, mais aussi s'appliquer à l'époque où, plus anciennement, elle a pu devenir l'habitation de l'Homme : et les notions que nous avons acquises sur les divers Peuples qui l'occupent quand nous y abordâmes pour la première fois, sembleroient appuyer l'opinion qui s'est formée sur son peu d'ancienneté, comparative-ment avec celle que nous accordons à notre Continent.

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

Si l'on ne veut pas récuser tous les témoignages de l'Antiquité, on ne peut se refuser à croire que l'Ancien Monde a eu son enfance et son adolescence : et, en l'observant dans sa marche progressive, on peut le regarder comme dans l'âge mûr, et prévoir, dans un temps illimité, sa décrépitude et sa fin. Le Nouveau Monde, comme l'Ancien, doit avoir ses Périodes. L'*Amérique*, à l'époque de sa découverte, se montre comme peu éloignée de la création, comme dans l'enfance, si nous la considérons sous le rapport des hommes qui l'habitoient : la plupart de ses

1791. Peuples étoient encore au point où nos ancêtres ;
 Septembre. et ceux de toutes les Nations aujourd'hui poli-
 AMÉRIQUE. cées, se trouvoient , il y a quatre mille ans. Lisez
 Vues ce que les Voyageurs et les Historiens nous ont
 générales. rapporté des habitans du Nouveau Monde ; vous
 y retrouverez l'Homme de l'Ancien dans son
 enfance : dans les petites Nations éparses , vous
 croirez voir les premiers Égyptiens , hommes
 féroces et sauvages , vivant à l'aventure , ignorant
 les commodités de la vie , même l'usage du feu ,
 et ne sachant pas se former des armes pour dé-
 fendre leur vie contre l'attaque des bêtes ¹ : dans
 les Pécherails de la *Terre de Feu* , les Grecs sau-
 vages , vivant de feuilles d'arbres , et , pour ainsi
 dire , broutant l'herbe , avant que *Pélasgus* eût
 enseigné aux Arcadiens à se construire des huttes ,
 à se vêtir de la dépouille des animaux , à se
 nourrir de glands ² : dans la plupart des Sauvages
 du *Canada* , les anciens Scythes , enlevant la che-
 velure à leurs ennemis vaincus , et buvant leur
 sang dans leur crâne ³ : dans plusieurs des Nations
 du Nord et du Sud , l'habitant des *Indes Ori-
 entales* , ignorant la culture , ne se nourrissant que
 de fruits , couvert de peaux de bêtes , et tuant

¹ *Diodor.* Liv. I , Parag. 1. Art. 3.

² *Pausanias* , Liv. VIII , Chap. 1.

³ *Herodote* , Liv. IV.

le vieillard et l'infirmes qui ne pouvoient plus 1791.
 suivre dans ses courses le reste de la famille ¹ : Septembre.
 au *Mexique*, vous reconnoîtrez les Cimbres et les AMÉRIQUE.
 Scythes, enterrant vivans avec le Roi mort, les Vues
 grands officiers de la Couronne ² : au *Pérou*, générales.
 comme au *Mexique*, et même chez les petites
 Nations, vous retrouverez des Druides, des
 Vates, des Eubages, des Jongleurs, des Prêtres
 imposteurs et des hommes crédules ³ : sur toutes
 les parties du Continent et dans les îles qui en dé-
 pendent, vous verrez les Bretons ou Britons, les
 Pictes des Romains; et les Thraces, hommes
 et femmes, se peignant le corps et le visage, se
 piquant la peau, y faisant des incisions; et ces
 derniers condamnant leurs femmes à travailler à
 la terre, à porter de lourds fardeaux, et se dé-
 chargeant sur elles des travaux les plus pénibles ⁴ :
 dans les forêts du *Canada*, dans le *Brésil*, et
 ailleurs, vous retrouverez les Cantabres, faisant
 subir la torture à leurs ennemis qu'ils ont faits
 prisonniers dans les combats, et chantant la

¹ *Herodot.* Liv. III et IV. — *Val. Maxim.* Liv. II.

² *Herodot.* et *Strabo.*

³ Dans l'*Hist. anc. des Gaules*, dans celle des îles Britan-
 niques, et dans toutes les *Hist. des anciens temps de l'Europe*,
 du Nord, de l'Asie, &c.

⁴ *Herodot.* Liv. II.

1791. *Chanson de mort* autour du poteau où la victime
 Septembre. expire dans les plus affreux tourmens ¹ : enfin,
 AMÉRIQUE. par-tout , l'*Amérique* vous présentera l'horrible
 Vues spectacle de ces sacrifices humains , dont les
 générales. Peuples des deux Mondes ont souillé la surface
 entière du Globe ; et plusieurs Nations du Nou-
 veau , comme quelques-unes de l'Ancien ² , vous
 feront reculer d'horreur à la vue de ces exécrables
 festins où l'Homme se repaît avec délices de la
 chair de son semblable.

Le tableau que le Nouveau Monde présenta
 aux hommes de l'Ancien qui le découvrirent ,
 n'offroit donc aucun trait dont notre propre
 histoire ne nous fournît le modèle dans l'enfance
 de nos Sociétés politiques. L'*Amérique* aussi devoit
 avoir son enfance : mais , comme la marche de la
 Nature est uniforme dans la formation et les
 progrès des mêmes Espèces , on doit croire que
 l'*Amérique* , livrée à elle-même , eût eu ses diffé-
 rens âges et ses périodes marqués. Déjà même
 quelques portions de cette vaste Terre commen-
 çoient à sortir de la barbarie qui caractérise l'en-
 fance des Peuples ; déjà , au Pérou , *Manco Capac* ,

¹ *Strabo* , Liv. II.

² Les Irlandais et les Massagètes , suiv. *Strabon* , Liv. IV.
 — Les Scythes , suiv. *Eusèbe* , *Préparat. évangél.* Liv. I , Chap. 4 ;
 et autres Peuples de l'ancien Continent.

au *Mexique*, les prédécesseurs du malheureux *Montézuma*, étoient parvenus à réunir un grand nombre de Hordes errantes, à les fixer dans des villes, à leur donner un Culte, à leur faire reconnoître et aimer l'empire des lois. Bientôt on eût vu les fiers Chichimèques, les terribles Otomies, retirés depuis si long-temps dans les antres des montagnes que le *Mexique* a pour bornes, où le produit de la chasse et quelques racines sauvages, dérobées aux fentes des rochers, soutiennent leur existence, hommes féroces que n'ont pu soumettre les armes européennes, parce que les Conquérans à qui l'usage en est réservé ne peuvent pénétrer jusqu'à leurs repaires, on les eût vus successivement descendre de leurs montagnes inaccessibles à tous autres; et, attirés par l'appât des commodités et des douceurs de la vie dont jouissoient les hommes de la plaine, se dépouiller insensiblement de leur ferocité, et, indomptables par la force, mais vaincus par l'exemple, adopter enfin les mœurs et les usages du grand Peuple dans lequel ils seroient venus s'incorporer et se confondre. L'Empire du *Pérou*, fondé, comme celui du *Mexique*, depuis environ deux siècles comptés à l'époque de la Découverte, et constitué sur des principes peu différens, en suivant la pente naturelle et le cours des fleuves, eût poussé des branches vers l'Orient : et, de proche en proche,

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

1791. la civilisation eût atteint ces farouches Brasiiliens,
 Septembre. ces anthropophages si redoutés des Européens ,
 AMÉRIQUE. ces hommes jaloux de leur indépendance, dont
 Vues la plus grande partie a su se soustraire, et sans
 générales. doute pour toujours, au joug de fer que des
 Étrangers, en s'emparant de leur Terre, avoient
 osé leur présenter. Ainsi, un troisième Empire se
 fût élevé entre les grands fleuves du *Marañon* et
 de la *Plata* : et, dans le même temps que l'Em-
 pire du *Pérou*, en se prolongeant par le Nord-
 Est jusqu'à la mer des *Antilles*, eût communiqué
 avec ces Iles fertiles que quelque grande convul-
 sion du Globe paroît avoir détachées du Conti-
 nent, celui du *Mexique* eût versé le superflu de
 sa population sur les pays situés au Nord et à
 l'Est de son territoire, et, en remontant le *Mis-
 sissipi*, eût pu se prolonger et s'étendre jusqu'aux
 grands lacs et au fleuve du *Canada*. On peut pré-
 sumer, par analogie avec ce qui s'est passé dans
 l'Ancien Monde, que les habitans peu nombreux
 des Contrées Boréales et Australes auroient suc-
 cessivement reflué dans les Zones tempérées et
 vers les lisières de la Zone torride; et que, si
 ceux qui se trouvent disséminés sur la grande
 Terre de l'*Amérique du Nord*, et aux extrémités
 de la *Terre Magellanique*, n'eussent pas abandonné
 leurs Terres natales, pour se porter vers les fron-
 tières du *Mexique*, d'une part, et de l'autre, sur

celles du *Brésil* et du *Pérou*, ils eussent continué de végéter sur le sol qui les nourrit, comme ces petites Nations qui, dans l'Ancien Continent, occupent les parties de l'*Asie* et de l'*Europe* situées dans le voisinage du Cercle polaire Arctique, les Tschukschis, les Samoyèdes, les Lapons.

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

Mais l'arrivée des Européens a arrêté la Nature dans sa marche, et a condamné l'*Amérique* à vieillir dans une longue enfance. La raison et l'humanité se révoltent également et à la fois, quand on se rappelle que, par notre fait, un grand nombre de Nations de ce malheureux Continent ont disparu de dessus la surface de la Terre qu'elles devoient partager avec nous; et que les conquérans qui dévastèrent le Nouveau Monde, n'ont pas tenté un effort pour cicatriser, s'il est possible, la grande plaie qu'ils ont faite au Genre humain; pour introduire chez les Peuples qui ont survécu à la destruction des autres, un régime social qui, en les rappelant à la dignité de l'Homme, les ramenât à l'amour de la vie, et au désir de conserver et de multiplier leur Espèce. On s'étonne que l'idée de la mort n'inspire au Péruvien aborigène aucun sentiment de crainte! Il est esclave; et mourir n'est pour l'Esclave que se débarrasser de l'insupportable fardeau de sa malheureuse existence.

Mais l'Européen, en détruisant les hommes du

1791. Nouveau Monde , par quoi a-t-il cru pouvoir
 Septembre. combler ce vide immense ! En général , par
 AMÉRIQUE. quelques rebuts des Sociétés d'*Europe*, habiles à
 Vues détruire, impuissans à créer ; des aventuriers que,
 générales. pour la plupart, leur Patrie avoit rejetés de son
 sein , comme des immondices dont la fermentation
 peut corrompre l'air, et qui portent avec elles les
 germes de la contagion. Si vous combinez avec
 ces élémens impurs quelques milliers d'hommes
 noirs achetés sur les sables d'*Afrique*, qui, ap-
 portant sur un sol étranger l'horreur du travail qui
 leur est naturelle, y adoptent tous les vices
 qu'enfante l'esclavage, et ne cherchent point à s'y
 reproduire , vous aurez l'espèce de population
 qui a remplacé une foible partie de la population
 primitive que la faux des Européens a moissonnée
 sur l'une et sur l'autre *Amérique*. Ce n'est pas avec
 de nouveaux principes de destruction que cette
 moitié de la Terre pourra jamais réparer ses pertes,
 qu'elle pourra se régénérer : et les Maîtres du
 Nouveau Monde sont trop forts contre le foible
 Américain, pour que jamais il puisse, par lui-
 même, briser le joug qui l'opprime, jamais franchir
 le mur d'airain qui, ne pouvant être renversé par
 des efforts impuissans et bientôt funestes, s'op-
 posera constamment et invinciblement au progrès
 de la civilisation.

Si jamais il s'opère une révolution en faveur de

l'Amérique, ce ne sera que par des Européens devenus Américains ; eux seuls pourront lui rendre le poids que , par l'étendue de son territoire , par ses fleuves navigables , les plus grands de la Terre , par la variété de ses productions indigènes , par ses métaux précieux , ses diamans , ses perles , funestes présens de la Nature qui causèrent tous ses malheurs , elle devoit avoir dans la balance politique du Globe , comme elle l'a dans la balance physique. Eh ! qui peut prévoir et calculer quelles seront dans les siècles à venir les destinées de ce vaste et riche Continent entre les mains des hommes d'*Europe* , entreprenans et insatiables d'or et de gloire , qui , en s'y naturalisant , y naturaliseront avec eux leurs arts et leur industrie !

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

MAIS , en attendant que *l'Amérique* ait pris le rang que la Nature lui avoit marqué ; en attendant qu'un jour peut-être le Nouveau Monde , après avoir été long-temps opprimé par l'Ancien , vienne à l'opprimer à son tour ; la Côte du *Nord-Ouest* , échappée , jusqu'à présent , aux orages qui ont bouleversé l'intérieur du Continent et ses Côtes Septentrionales de l'*Est* , nous ouvre une voie à faire un peu de bien , pour compenser en partie , s'il se peut , tout le mal que nous avons opéré. Ignorée , durant trois siècles , à côté d'une terre qui vit ses enfans détruits par le fer des

1791. Étrangers venus de l'Orient, ou réduits en esclavage et succombant dans les mines sous le poids du travail, cette Côte privilégiée a dû son indépendance à son obscurité. Sa situation à la limite Occidentale de l'*Amérique du Nord*, l'âpreté de son climat, l'heureuse privation des métaux dont l'Européen a soif, le caractère de ses habitans, ombrageux et braves, le genre de ses productions, qui ne sont que les produits de la chasse et de la pêche, tout semble aujourd'hui devoir lui assurer le maintien de sa liberté, et la défendre contre l'ambition des Conquistadors. Mais, sans attenter à un bien dont elle doit être si jalouse, ne pourrions-nous pas nous présenter aux Peuplades qui l'habitent, le Caducée et l'Olive à la main ! introduire parmi elles le goût et la pratique des Arts utiles ! leur enseigner l'emploi de nos instrumens de labourage ! naturaliser sur un sol qui n'attend que la culture pour rendre utile sa fécondité, les productions qui enrichissent d'autres parties de la Terre situées sous les mêmes latitudes ! établir dans ces contrées ouvertes à la civilisation, au lieu de la misère et des vices qui s'opposent aux progrès des Nations à demi civilisées, les vrais principes de l'ordre social, et un système raisonné de Morale et de Religion ! acquitter, enfin, envers l'Humanité, la dette des Peuples qui ont devancé les autres dans la civilisation, et

Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

ajouter, pour ainsi dire, de nouveaux Peuples au Genre humain ! Eh ! pourquoi l'*Europe* ne feroit-elle pas pour une portion de l'*Amérique* ce que l'*Égypte* fit pour la *Grèce* ! La distance et les dangers, qui jamais ne parurent des obstacles lorsque des Terres éloignées offrirent de l'or à la cupidité, en présenteroient-ils d'insurmontables, quand il s'agit de servir l'Humanité, aujourd'hui sur-tout que l'Art nautique perfectionné a rapproché, et, pour ainsi dire, identifié toutes les parties du Globe ! Que la Morale, mise une fois en pratique, rapproche donc aussi tous les hommes, tous les enfans de la même mère : et, si aux projets de la bienfaisance ont peut associer

1791.

Septembre.

AMÉRIQUE.

Vues

générales.

¹ « S'il faut s'en rapporter aux Traditions anciennes, les premiers habitans de la *Grèce* n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles.

» Les premiers Législateurs des Grecs encore sauvages furent des Égyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'*Argolide*. Ils y cherchoient un asile ; ils y fondèrent un Empire : et ce fut, sans doute, un beau spectacle de voir des Peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le Monde, découvrir sous leurs pas une Terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence des jours purs et sereins. » (*Voyage du jeune Anacharsis*, Introd. pages 1 et 2, Tom. I de l'Édit. in-4.^o)

1791. les calculs de l'intérêt, croyons que l'accroissement de notre commerce et de notre navigation nous dédommagera de nos avances et paiera nos sacrifices.

Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

Mais si ce vœu ne peut être rempli ; si la Philantropie n'est qu'un vain mot ; il n'est aucun espoir que les habitans de ces Terres qui se prolongent sur une lisière d'environ six cents lieues , et dont la population éparsée ne peut être évaluée à plus de quinze ou vingt mille individus , voient jamais se réunir leurs Hordes trop éparpillées , que la difficulté de subsister tient éloignées les unes des autres , et parmi lesquelles le besoin de vivre , et peut-être des causes de rivalité qui nous sont inconnues , allument encore le flambeau de la discorde et provoquent des guerres extérieures et intestines. Mais du moins , si nous ne voulons pas faire à ces Peuples tout le bien qui seroit en notre pouvoir , épargnons-leur le mal pour lequel nous avons tant de moyens ; ne cherchons point à troubler le calme de leurs retraites : et si des communications commerciales sont maintenues avec eux , donnons-leur l'exemple de la loyauté ; occupons-nous de leur rendre profitable un trafic qui peut , par une conduite bien calculée de notre part , et sur-tout avec de la modération et de la mesure , nous procurer de grands avantages.

IL est temps de perdre de vue la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique sur laquelle peut-être je me suis trop long-temps arrêté : abandonnons-la pour rejoindre le capitaine *Marchand*; et, en suivant sa route à travers le *Grand-Océan*, hâtons-nous avec lui d'aborder à l'Ancien Continent. Quand on a promené péniblement sa pensée sur l'immense solitude de cette longue Côte, une des limites du Nouveau Monde, et qu'en rassemblant les traits épars qu'elle offre à la méditation, on a vu que des Peuplades, des troupeaux d'hommes, jetés çà et là, disputent leur terrain aux animaux des forêts; que chacun de leurs besoins ne peut être satisfait que par une victoire sur ces redoutables rivaux, ou par une conquête sur la mer; que, si leurs yeux se lèvent vers le ciel, à leurs regards se présentent des nuages amoncelés qui portent les frimas; que sous leurs pieds est une terre de glace; qu'autour d'eux s'élèvent des montagnes inaccessibles dont une neige perpétuelle enveloppe les sommets où elle se confond avec les nuées; qu'enfin l'existence pour eux n'est supportable que parce qu'heureusement ils ignorent de quels bienfaits la Nature, marâtre à leur égard, a comblé une partie de l'Espèce humaine; on est pressé de reporter son imagination vers ces heureuses contrées où, sous un beau ciel, de nombreux troupeaux offrent à l'Homme une dépouille sans cesse renaissante

1791.
Septembre.
AMÉRIQUE.
Vues
générales.

1791. qu'il n'est pas obligé de conquérir, et des animaux
 Septembre. dociles qu'il associe à ses travaux ; où de vastes
 AMÉRIQUE. plaines étalent au loin ces épis courbés sous leur
 Vues générales. poids, dont le grain nourricier assure la subsistance
 de l'année ; où de riches coteaux exposent au
 soleil qui les mûrit, ces grappes dont le jus fer-
 menté ranime les sens affoiblis et relève les forces
 abattues ; où , enfin, le travail de quelques-uns
 suffit à la nourriture de tous. Heureux les Hommes
 que le Dispensateur universel du Bien et du Mal a
 placés sur ces terres de bénédiction ! trop heu-
 reux si , appréciant les biens qu'il plut à sa bonté
 de faire entrer dans leur partage , reconnoissans et
 modérés , ils savoient se contenter et jouir ! et si ,
 agités par l'insatiable avidité , aveuglés par l'am-
 bition encore plus insatiable , animés par la ven-
 geance , excités par la haine , et appelant contre
 eux-mêmes la discorde , la guerre et la mort , ils
 ne convertissoient pas en des champs de carnage
 et de désolation , ces terres qui furent abandonnées

O fortunatos nimirum, sua si bona norint
 *quibus ipsa*
Fundit humo facilem victum justissima tellus !
 Virg. *Georg.* Lib. II.

Heureux . . . s'il connoît son bonheur !
 Fidelle à ses besoins , à ses travaux docile ,
 La terre lui fournit un aliment facile.

Delille.

au travail de leurs bras pour entretenir leur fugitive existence ! Pourquoi faut-il que le Sage, condamné à être le témoin de leurs fureurs homicides, s'il n'en est pas la victime, ait eu si souvent, dans le cours des siècles, à regretter que sa destinée ne l'eût pas plutôt jeté au milieu de quelque-une de ces Peuplades qui, n'ayant à se défendre que contre les Ours, trouvent dans ces redoutables voisins, des ennemis moins dangereux, moins féroces que les Hommes !

1791.

Septembre

AMÉRIQUE.

Vues

générales.

C H A P I T R E V I I.

NAVIGATION de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique aux îles Sandwich. — On s'y pourvoit de rafraîchissemens sans y mouiller. — La hauteur perpendiculaire de quelques-unes des montagnes de ces îles déterminée par approximation. — Recherches sur la question : A qui appartient la première découverte de ces îles ? — Des îles Sandwich à Macao , en passant par l'Archipel de Mari-Anne. — Séjour à Macao. — L'introduction des Fourrures à la Chine, par les Ports du Midi, venoit d'être prohibée. — Considérations générales sur l'état actuel du commerce des Pelleteries , et sur ce qu'on en peut attendre pour l'avenir.

1791. **L**A TRAVERSÉE de la Côte d'Amérique aux îles
Septembre. *Sandwich* est sans intérêt comme sans variété : le capitaine *Marchand* et le capitaine *Chanal* s'occupèrent assidument de connoître par de fréquentes observations des distances de la lune au soleil , et par l'observation journalière de la hauteur méridienne de ce dernier astre , quels étoient les progrès graduels du Vaisseau en longitude et en latitude ; et ils s'assurèrent, par cette suite

d'Observations, de faire une route plus directe 1791.
 et d'attérir avec précision sur les îles qu'on se Septembre.
 proposoit de reconnoître. Ils ne négligèrent pas
 non plus, dans cette traversée, ainsi que dans
 toutes celles qui l'avoient précédée, de déterminer
 la déclinaison de l'Aiguille aimantée, aussi souvent
 que le temps le permit, soit par la méthode des
 azimuts, soit par celle des amplitudes ortives ou
 occases. Les résultats de leurs diverses Observa-
 tions se trouvent dans les *Notes* qui accompagnent
 cette Relation, et dans le *Journal de Route*, qui
 présente les Données du calcul'.

Je me bornerai à rapporter deux remarques qui
 pourroient faire présumer l'existence de quelques
 îles qui n'ont point encore été aperçues, ou plutôt
 retrouvées.

Dans la nuit du 14 au 15, on avoit pris à la 14.
 main un petit oiseau *de terre*, rendu de fatigue, 15.
 qui s'étoit posé sur une vergue. La latitude du
 Vaisseau, à cette époque, étoit de 40 degrés un
 quart, et sa longitude, en la corrigeant par les
 Observations faites cinq jours après, devoit être
 d'environ 133 degrés trois quarts. Les Terres
 connues les plus voisines, celles qui gisent dans le

* Voyez les Notes XLV à LI, et le *Journal de Route*
 aux dates des Observations dont les Notes présentent le
 calcul et les résultats.

1791. Sud du Cap *Mendocino*, étoient distantes du Vaisseau d'environ cent vingt lieues dans l'Est. Cette

Septembre. 15. distance de cent vingt lieues est bien considérable pour un petit oiseau de terre, à moins qu'il ne fût de l'espèce de ceux qui, comme on le rapporte des hirondelles, quoique appartenant à la terre, savent se reposer sur les eaux, quand la longueur du trajet excède la force de leurs ailes. Au reste, il ne seroit point étonnant que, dans des parages peu fréquentés jusqu'à présent, il existât quelques petites îles qui, n'étant point placées à portée des Routes qu'ont suivies les Navigateurs connus de ces derniers temps, n'en eussent point été aperçues, et donnassent retraite à ces petits oiseaux qui, étant granivores, ou vivant d'insectes terrestres, ne pourroient subsister sur les eaux, et sont obligés d'aller chercher leur nourriture sur la terre. Il se pourroit aussi que les Espagnols, dans leurs courses anciennes, eussent découvert quelques îles dans ces parages qu'ils ont dû connoître avant les autres Nations; mais il est probable que nous n'aurons connoissance qu'il en existe, et que nous ne saurons où elles sont placées, que lorsque le hasard aura conduit à les retrouver quelques Navigateurs d'une Nation plus communicative que celle qui fit les premières Découvertes.

La suite de la Navigation du *Solide* nous fournit une seconde remarque du même genre.

Le 18 Septembre, dans l'après-midi, le Vaisseau étoit parvenu à 32 degrés et demi de latitude Nord, et environ 139 degrés de longitude Occidentale : cette position rapportée aux deux Terres les plus voisines, le plaçoit à trois cent soixante-dix lieues des îles *Sandwich*, et trois cent trente lieues de la *Nouvelle-Albion* de *Drake*.

1771.

Septembre.

18.

C'est à cette distance des Terres connues, que l'on vit un petit oiseau de terre, de l'espèce du Serin de *Canarie*, se poser sur une des vergues du Bâtiment. On ne pouvoit pas supposer qu'un oiseau si petit eût pu venir même de la Terre connue la plus proche, c'est-à-dire, qu'il eût pu faire, tout d'une traite, un trajet de trois cent trente lieues marines : on présuma donc que, dans la partie du Nord-Est et Nord-Est quart Est, d'où le vent souffloit, il existe quelque île, encore inconnue aux Navigateurs modernes, à laquelle le petit oiseau appartenoit.

J'ai cherché si quelque Navigateur ancien ne nous indiqueroit pas, dans ce parage, quelque île solitaire qui n'eût pas encore été retrouvée : je vois sur la Carte du Galion de *Manille*, dressée sur les Mémoires particuliers des Espagnols, de laquelle le commodore *Anson* se saisit, en 1743, quand il s'empara de ce Vaisseau, et que depuis il a publiée dans la Relation de son Voyage autour du Monde ; je vois, dis-je, une petite île sous le

1791. nom de *Isla de los Paxaros* [île des Oiseaux], située
 Septembre. vers 26 degrés et demi de latitude Nord, et 22
 18. degrés et demi à l'Ouest de *San-Joseph* de la
Californie, ou environ 134 degrés et demi à
 l'Occident de *Paris*¹. Cette position est moins
 Nord de 6 degrés, et de 4 degrés et demi moins
 Ouest, que celle du Vaisseau qui, par conséquent,
 se trouvoit à 143 lieues dans le Nord-Ouest
 Nquart ord de ce point. Un petit oiseau n'eût pu
 soutenir son vol vers le Nord-Ouest, dans un si
 grand trajet, avec le vent du Nord-Est : ce qui
 doit faire conclure que, si l'île de *los Paxaros*
 existe, comme on peut le croire, et que le petit
 oiseau en fût venu, cette île n'est pas bien placée
 sur la Carte du Galion.

La Carte générale du troisième Voyage du
 capitaine *Cook* la place, à 26 degrés et demi de
 latitude, comme le Galion, et à 137 degrés un
 tiers de longitude, j'ignore sur quelle autorité.
 Cette position la rapprocheroit de celle du *Solide*,
 qui n'en seroit plus qu'à 123 lieues et demie de
 distance dans le Nord 13 ou 14 degrés Ouest².

¹ Suivant les Observations de l'Abbé *Chappe*, en 1769, *San-Joseph* est à 112° 2' 30" à l'Ouest de *Paris*. (*Voyage en Californie*, Paris, Jombert, 1772, in-4.° page 85 à 88.)

² En conservant à l'île de *los Paxaros* la latitude que lui donne la Carte du Galion, des combinaisons géographiques m'avoient conduit à la placer à 139 degrés 2 tiers de longitude,

Le trajet paroîtra , sans doute , encore trop long 1791.
 pour un Serin de *Canarie* , sur-tout quand il n'est Septembre.
 pas porté par un vent favorable qui soutient son 18.
 vol , et qu'au contraire il a à lutter contre une
 forte résistance.

Tout ce qu'il est permis de conclure de cette discussion , c'est qu'il est très-probable que les Espagnols ont anciennement vu une île dans un parage qui n'est pas fort éloigné du point qu'occupoit le *Solide* le 18 Septembre après midi ; et que cette île a dû se faire remarquer par la multiplicité de ses oiseaux , puisque le Navigateur qui la découvrit lui imposa le nom de *Isla de los Paxaros* : mais , à présent , quelle est la position de cette île ? C'est un problème que je dois laisser à résoudre aux Navigateurs qui , par la suite , pourront fréquenter ces parages : je ne pouvois que leur indiquer la possibilité d'une Découverte. Il faut cependant se rappeler ici le conte de la *Dent d'or* : ne se pourroit-il pas absolument que ce petit oiseau dont l'apparition fait dissenter le Géographe , fût tout simplement un Serin qui auroit appartenu à un Vaisseau passant , d'où il se seroit échappé ?

sur les cartes qui furent dressées en 1785 , et jointes aux Instructions données à la *Pérouse* pour le diriger dans sa Navigation autour du Monde. Si l'on donne cette position à l'île , le *Solide* s'en trouvoit éloigné , le 18 Septembre , de 115 lieues dans le Nord 5 degrés Ouest.

1791. Le 21, on commença à voir des Paille-en-
 Octobre. queues et des Quebrantahuessos.

3. Le 3 Octobre, à deux heures et demie de l'après-midi, la longitude du Vaisseau, conclue par un milieu entre deux suites d'observations de distances, étoit de 155 degrés 17 minutes et demie ; et la latitude, observée à midi, et rapportée à l'époque des observations de longitude, étoit de 19 degrés 13 minutes et demie Nord : suivant cette position, la Pointe de l'Est d'*o-Whyhee*¹, la plus considérable et la plus orientale des îles *Sandwich*, devoit rester à l'Ouest quart Nord-Ouest, à 36 lieues de distance ; et l'on pouvoit se promettre d'en avoir la vue le lendemain dans la matinée.

On navigua pendant la nuit avec les précautions qu'exige la recherche d'une Terre, sans accorder au résultat des observations astronomiques, un degré de précision au-dessus de celui que comporte la méthode employée pour déterminer la longitude, et en donnant quelque chose pour l'incertitude qui reste toujours sur l'Estime de la portion de chemin qu'on est obligé de faire entrer dans le calcul, depuis la dernière Observation jusqu'à la vue de la terre.

4. On découvrit l'île *o-Whyhee*, le lendemain 4 à

¹ Prononciation française, *o-Oûhaïhî*.

dix heures du matin, comme l'on s'y attendoit : elle fut relevée entre l'Ouest quart Nord-Ouest et le Nord-Ouest quart Ouest; et l'on fit force de voiles sur cette direction. 1791. Octobre. 4.

A quatre heures de l'après-midi, le Vaisseau se trouvoit exactement sur le Méridien de la Pointe la plus orientale de l'île, laquelle, suivant les Observations faites sur la *Resolution* et la *Discovery*, dans le troisième Voyage du capitaine Cook ¹, est située à 157 degrés 10 minutes un quart à l'Occident de *Paris* : la longitude du Vaisseau, déduite des Observations de la veille, étoit de 157 degrés 1 minute : ainsi, l'erreur à l'atterrage n'étoit que de 9 minutes ou un peu moins de trois lieues ; et il est à observer que ces 9 minutes d'erreur peuvent appartenir à la portion de chemin qu'on a été réduit à estimer, depuis l'observation de longitude du 3 à midi, jusqu'au Relèvement de la Pointe orientale de l'île *o-Whyhee* ².

Quant à la longitude estimée à l'époque de l'atterrage, telle qu'on la conclut du calcul des Routes depuis le Point de Départ du *Solide* à la

¹ *The Original astron. Observ. made in the course of a Voyage to the Northern pacific Ocean, &c. By W. Bayly. London, 1782, in-4.º page 350.*

² *Voyez* Note LI.

1791. hauteur de *Berkley-Sound*, elle étoit en erreur
 Octobre. de 1 degré 32 minutes trois quarts, ou vingt-
 4. neuf lieues *en avant* : mais cette erreur eût été plus
 grande de 36 minutes, ou onze lieues un tiers,
 si la somme des erreurs *en arrière* n'eût compensé
 une partie de la somme des erreurs faites dans
 le sens contraire ¹.
5. Dans la matinée du 5, l'île *o-Whyhee*, dégagée
 des nuages qui, la veille, en couvroient une
 partie, se monroit à découvert : on voyoit dis-
 tinctement *Mowna-Roa* et *Mowna-Kaa* [les monts
Roa et *Kaa*], deux montagnes des plus remar-
 quables, situées dans l'intérieur de l'île, la première
 et la plus haute, vers la partie du Sud, la seconde,
 vers la partie du Nord-Est ; mais on n'aperçut
 de la neige sur aucun des points les plus élevés
 qui se présentoient à la vue. Cette remarque ne
 s'accorde pas avec ce que dit le lieutenant *King*,
 dans le troisième Voyage de *Cook* ², que les
 sommets de ces montagnes *sont toujours couverts de*
neige : il paroît qu'il a eu tort de conclure leur
 état habituel et constant, de celui où il les a vus
 dans le mois de Mars, c'est-à-dire, au commen-
 cement du Printemps ; il est certain que les
 Français qui ne les ont vus qu'au commencement

¹ Voyez Note LI.

² Vol. III, page 103 de l'Original.

de l'Automne, n'ont aperçu de la neige nulle part. 1791.
 Mais, sans doute, à 19 degrés de latitude Nord, Octobre.
 les soleils d'été doivent produire un changement, 5.
 dans l'intervalle du mois de Mars au mois
 d'Octobre.

Quand le *Solide* reconnut distinctement les montagnes dégagées des nuages, il se trouvoit à cinq lieues de distance de la Côte du Sud-Est. Dans cette position, *Mowna-Roa* se fait particulièrement remarquer, parce que son sommet qui s'étend sur une ligne Est et Ouest, forme un plateau allongé, une table de réfectoire; et de ce sommet aplati, ses flancs se prolongent par une pente douce jusqu'à la rencontre du rivage.

A onze heures, on doubla l'île *o-Whyhee* par le Sud.

Vers midi, on diminua de voiles pour attendre une pirogue qui se dirigeoit sur le Vaisseau: trois Insulaires la montoient; mais ils n'avoient que du poisson qui fut payé, à leur satisfaction, avec un clou.

Les îles *Sandwich* sont trop connues par les Voyages de *Cook*, de *Portlock*, de *Dixon*, de *Mearns*, de *Douglas*, et des autres Navigateurs anglais qui les ont fréquentées; et le Journal de *la Pérouse* ajoutera trop de détails à ceux que déjà nous possédons, pour que je croie utile de m'étendre sur ce qui concerne leur sol et leurs habitans:

1791. l'île *o-Whyhee*, en particulier, a acquis une déplorable célébrité ; elle porte une tache de sang
 Octobre. 5. que les siècles n'effaceront pas ¹.

Ces îles peuvent être considérées comme un grand *Caravanserai*, placé sur la route des Vaisseaux qui traversent le *Grand-Océan* entre les parties de l'*Asie* et de l'*Amérique* situées au Nord de la Ligne. Plusieurs des Navigateurs qui les ont reconnues dans ces dernières années, se sont procuré à la voile, par l'entremise des pirogues, et sans aborder, les rafraîchissemens, et même l'eau et le bois, dont ils vouloient s'approvisionner. Le danger que courut, il y a quelques années, un Capitaine anglais qui faillit y perdre, par une trahison combinée, son Équipage et son Bâtiment, doit rendre circonspects ceux qui voudroient s'y présenter avec des forces qui ne seroient pas suffisantes pour imposer aux Naturels ou repousser une attaque. On ne peut qu'inviter les Européens qui fréquentent le *Grand-Océan*, à ne pas toucher à ces îles, et à recevoir des pirogues, les provisions que les Insulaires seront toujours empressés de leur apporter à bord. La santé des Équipages a d'ailleurs tout à perdre, s'ils mettent pied à terre ; et les Naturels n'ont rien à gagner, pour la conservation de leur race, d'une communication

¹ On sait que c'est dans cette île que *Cook* fut massacré.

trop immédiate avec les Marins des Nations policées. 1791.
Octobre.

Le capitaine *Marchand* prit le sage parti de faire tous ses achats sous voile , et se borna même à traiter avec la seule île *o-Whyhee* qui suffit à ses besoins. Il en tira des Cochons , des Volailles en petite quantité (elles étoient rares et chères) , des Cocos , des Bananes , des Patates , des Ignames , des Cannes à sucre , et les autres fruits et productions naturels à ces îles. Ce dut être une surprise agréable , de voir qu'avec les productions indigènes , se trouvoient mêlés des Citrouilles et des Melons d'eau , sortes de fruits qui , n'appartenant point au sol des *Sandwich* , doivent provenir de graines semées par les Anglais ou par *la Pérouse*. Plus sages , moins imprévoyans que les habitans des îles situées au Sud de la Ligne , ceux des îles du Nord ont senti de quelle utilité il seroit pour eux de multiplier ce nouveau moyen de subsistance : et les Européens , en faisant aux *Sandwich* cet utile présent , ont servi , par un acte de bienfaisance , leur intérêt propre dans l'avenir.

On remarqua que les pirogues qui venoient d'*o-Whyhee* pour trafiquer avec le Vaisseau , ne manquoient jamais d'amener des femmes confondues avec les Cochons , et offertes , concurremment avec l'Animal immonde , dans les rafraîchissemens

1791. que les Naturels proposoient aux Étrangers :
 Octobre. l'Équipage du *Solide* fut assez prudent pour s'en
 5. tenir aux comestibles.

Le chirurgien *Roblet* observe que les Cochons lui ont paru être de deux Espèces : la plus nombreuse et la plus petite est celle que le capitaine *Cook* et son Continueur ont décrite , la seule sans doute qu'ils ayent connue : l'autre , moins commune , est d'une grande taille ; et l'Observateur français est porté à croire que c'est la première Espèce améliorée par le mélange de quelques Cochons d'*Europe*. Sans vouloir précisément combattre cette opinion , je dirai seulement qu'il me semble peu probable que les Européens ayent jamais songé à déposer des Cochons sur des îles où ils les ont trouvés si multipliés , et où ils ne sont parvenus qu'après de longues navigations qui , sans doute , ne leur avoient pas permis de faire des économies sur leurs provisions. Le même Observateur cherche à détruire une opinion que les Voyageurs anglais paroissent avoir établie , celle que les Cochons des *Sandwich* ne peuvent pas vivre à bord des Vaisseaux , et que pour ne les pas perdre , il faut se hâter de les tuer et de les saler¹ : il rapporte , à ce sujet , que , sur

¹ Le Lieutenant *King* a fait connoître dans le plus grand détail la méthode particulière que le capitaine *Cook* a le

cinquante de ces animaux qui furent gardés vivans à bord du *Solide*, aucun ne refusa de prendre de la nourriture : et ceux qu'on ne tua qu'après plusieurs jours de navigation, n'avoient nullement déperî, et paroissoient tout aussi bien portans que lorsqu'ils avoient été embarqués. 1791. Octobre. 5.

Le fer est presque le seul effet que les Naturels ayent voulu accepter en échange de leurs denrées. Ils attachent beaucoup de valeur aux grands clous : mais il est difficile de peindre les transports de leur joie, lorsque, à la place de trois ou quatre clous, on leur donnoit, pour le prix d'un de leurs Cochons les plus gros, un grand fer à rabot : il faut qu'ils connoissent déjà à combien d'usages cet outil peut être employé.

La passion de ces Peuples pour le fer date de loin ; car il paroît qu'à la première visite qu'ils reçurent des Européens, en 1778, ils

premier mise en usage pour parvenir à saler la chair de Porc dans les pays situés entre les Tropiques, où la putréfaction se manifeste si promptement, qu'on tenteroit vainement de faire des salaisons en n'y employant que les procédés ordinaires. Le capitaine *Portlock* et le capitaine *Meares* ont également expliqué les méthodes qu'ils ont pratiquées eux-mêmes avec succès : elles diffèrent peu de celle du capitaine *Cook*. (Voy. *Cook's 3.^d Voyages* ; Vol. III, pages 11 et 12. — *Portlock's Voyage*, page 88 à 90. — *Meares's Voyages*, page 277.)

1791. connoissoient déjà l'utilité de ce métal ; et ils témoignèrent le plus vif empressement d'en acquérir.
 Octobre.

5. On pourroit en conjecturer que le hasard de la navigation, le naufrage de quelque Vaisseau venant de l'*Amérique* et échoué sur leurs îles, leur donna plus anciennement la connoissance du fer ; et qu'ayant éprouvé, par l'usage, la supériorité de ce métal sur les pierres dures, les fragmens de coquilles, les os d'animaux, &c. pour faire des outils et des armes, il est devenu la marchandise d'*Europe* qui a dû le plus exciter leurs desirs. Le chirurgien *Roblet* a cependant remarqué que, parmi un assez grand nombre d'insulaires qui sont venus trafiquer avec le *Solide*, et avec lesquels on a communiqué dans leurs pirogues, on n'a vu entre les mains d'aucun, aucune arme, aucun ustensile qui fût de fer. Il seroit curieux de savoir à quel usage et comment ils emploient ces grands clous, ces morceaux de fer en barre ou laminé qu'ils recherchent si avidement. Il n'est pas probable qu'ils ayent déjà trouvé la manière de les façonner : et quoique les premiers Vaisseaux anglais qui les visitèrent ayent pu leur donner quelque idée du travail de la forge, il y a loin de cette simple notion à l'emploi des moyens ; on n'est pas Forgeron pour avoir vu forger. Si l'on continuoit à n'apercevoir, par la suite, aucune arme, aucun ustensile de fer entre les mains
 des

des Naturels qui viennent à bord , seroit-ce une 1791.
 conjecture trop hasardée , de supposer que les Octobre.
 Chefs ou *Earees* de chaque île , qui paroissent 5.
 exercer la plus grande autorité , s'attachent , soit
 par politique , soit par un effet de leur cupidité ,
 à retirer tout le fer des mains des Insulaires , et
 à en former , pour ainsi dire , des trésors ; comme
 on voit les princes de l'*Asie* enfouir les métaux
 précieux que le commerce avec les Européens
 procure annuellement à leur pays !

AVANT que de quitter les îles *Sandwich* , je
 me permettrai une digression sur l'époque de
 leur découverte par les Européens. Ceux qui n'ont
 lu que la Relation du troisième Voyage de *Cook* ,
 doivent croire que cette Découverte appartient
 incontestablement à ce célèbre Navigateur ; mais
 on peut prouver qu'elle appartient plus ancien-
 nement aux Espagnols , comme plusieurs autres
 Découvertes dans le *Grand-Océan* , que l'igno-
 rance ou la politique avoient laissé perdre , et
 que l'intérêt et l'activité des Navigateurs de notre
 temps ont su leur faire retrouver.

Je ne ferai pas valoir comme un des titres
 des Espagnols à la première découverte des
Sandwich , qu'en 1568 , *Mendaña* découvrit , à la
 latitude Nord de 19 degrés un tiers , et à 150
 degrés à l'Occident du méridien de *Paris* , suivant

1791. les Cartes espagnoles , une île *San-Francisco*¹ ,
 Octobre. située sur le parallèle de ces îles ; on m'objecte-
 5. roit avec raison l'obscurité des anciennes Rela-
 tions ; d'ailleurs , la connoissance d'une île par la
 même latitude que le Groupe des *Sandwich* , ne
 prouve pas la connoissance du Groupe même ; et
 on pourroit seulement en conclure que , sur le
 parallèle de ces îles , plus à l'Est ou plus à
 l'Ouest , il existe d'autres îles.

Mais j'examine la Carte espagnole du *Galion de Manille*² ; j'y vois , sur le parallèle des *Sandwich* , à environ 18 degrés dans l'Est de l'île *San-Francisco de Mendaña* , un Groupe composé de quatre îles principales , et de quelques autres de moindre étendue : la plus méridionale est aussi la plus grande : le milieu de cette île est situé à environ 19 degrés un tiers de latitude ; elle est nommée *la Mesa* : dans le Nord-Ouest de celle-ci , se voient deux îles assez considérables , groupées avec quatre autres beaucoup plus petites ; les six ensemble sont désignées sur la Carte par le mot collectif de *los Monjes*³ [les Moines] :

¹ *Hechos de D. Garcia de Mendoza, &c. Por el D.^r Suares de Figueroa*, page 235. — *Herrera, Descrip. de las Indias Occid.*, chap. 27. — *Lopes Vaz* et autres.

² Voyez les deux Groupes tracés sur un même Plan et une même Echelle, *pl. XI*.

³ On lit sur la copie de cette Carte , publiée par le

du milieu de *la Mesa* au milieu du Groupe, on compte environ quarante lieues. 1791.
Octobre.

Examinons à présent le Groupe Oriental des *Sandwich* : car on sait que ces îles forment deux Groupes distincts, celui de l'*Ouest* qui fut reconnu par *Cook*, en Janvier 1778, dans sa traversée des îles de *la Société* à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et celui de l'*Est* dont il n'eut connoissance qu'à son retour de la Côte, au mois de Novembre suivant. 5.

Le Groupe Oriental est composé, comme celui de *la Mesa* des Espagnols, de quatre îles principales et de quelques autres de moindre étendue : l'île la plus méridionale, *o-Whyhee*, est aussi la plus grande : la partie la plus remarquable de cette île, la haute montagne de *Roa*, est située, comme le milieu de *la Mesa*, à environ 19 degrés un tiers de latitude : dans le Nord-Ouest d'*o-Whyhee*, comme dans le Nord-Ouest de *la Mesa*, se trouvent deux îles assez considérables, groupées avec trois autres îles plus petites ; seulement, les petites îles ne sont ici qu'au nombre de trois, et l'on en compte quatre dans le Groupe espagnol : du milieu

commodore *Anson*, *los Mojos*, au lieu de *los Monjes* ; c'est une faute : *D. Tomas Lopez*, sur sa *Mapa de America*, 1772, écrit *los Monjes* ; et l'on sait que cette dénomination de *los Monjes* [les Moines] n'est pas rare sur les Cartes espagnoles pour désigner plusieurs petites îles rassemblées en groupe.

1791. d'*o-Whyhee* au milieu de son Groupe , comme du
 Octobre. milieu de *la Mesa* au milieu du sien , on compte
 5. quarante lieues : enfin l'un et l'autre Groupe oc-
 cupe également de deux à trois degrés en lati-
 tude , et plus de trois degrés en longitude.

Ainsi , l'on voit que , pour décrire le Groupe Oriental des îles *Sandwich* , je n'ai eu qu'à répéter ce que j'avois dit en décrivant le Groupe de *la Mesa* : même latitude , même gisement des îles entre elles , même nombre , même disposition , même étendue totale ; il n'est pas possible de réunir plus de caractères d'Identité.

A ces preuves géographiques , et sans doute suffisantes , j'en ajouterai une autre qui n'est pas sans force , mais que cependant j'aurois présentée comme une probabilité plutôt que comme une preuve , si elle n'étoit appuyée des premières.

J'observe d'abord que l'île principale du Groupe des Espagnols se nomme *la Mesa* , en français *la Table*. J'observe , en second lieu , que ce nom de *la Table* est un nom appellatif que les Navigateurs ont coutume d'employer pour désigner une montagne dont le sommet est aplati : tout le monde connoît la montagne de *la Table* du cap de *Bonne-Espérance* ; sur la côte d'*Espagne* , dans la Méditerranée , on trouve *la Table de Roland* , &c. Ainsi l'on ne peut pas douter que les Espagnols n'ayent été décidés à imposer à

leur île le nom de *la Mesa*, parce qu'elle s'est fait remarquer par quelque grande montagne terminée par un plateau, par une *Table*. Mais l'île *o-Whyhee* qui répond, dans un Groupe, à l'île de *la Mesa* dans l'autre, est également remarquable, comme on l'a vu, par une grande montagne dont le sommet aplati figure une *Table* longue; les Naturels la nomment *Mowna-Roa*, du nom générique *Mowna*, montagne, et du mot *Roa*, étendu, d'une grande étendue. Cette similitude des deux montagnes, en une particularité, en une figure qui ne se rencontre pas très-fréquemment, ne peut-elle pas être admise comme une nouvelle preuve de l'Identité des deux Groupes?

1791.
Octobre.
5.

Je ne croirai pas qu'on veuille regarder la Carte du Galion comme n'étant pas authentique, et ne méritant aucun égard; car on sait que cette Carte n'étoit confiée qu'au Capitaine du Navire; c'est sur cette Carte, qu'avec son Pilote il régloit sa route: et, sans doute, l'on ne supposera pas que les Espagnols y plaçassent des îles imaginaires, sur-tout quand on voit ces îles désignées par des noms *significatifs*: ceux qui connoissent la jalouse inquiétude du Gouvernement d'*Espagne* pour ses Possessions d'*Amérique*, et pour ses Découvertes anciennes dans le *Grand-Océan*, seront bien plutôt tentés de croire qu'il n'a jamais permis qu'on

1791. indiquât sur les Cartes toutes les Terres dont ses
 Octobre. Navigateurs ont eu connoissance. Ces Terres y
 5. seroient mal placées, sans doute, sur-tout en longitude ; mais du moins on sauroit qu'elles existent : et des Navigateurs plus habiles parviendroient, quelque jour, à les retrouver et à nous les faire connoître.

On opposera aux preuves que j'ai données de l'Identité des *Sandwich* et du Groupe de *la Mesa* :

1.° Que *Cook* n'a vu aucune île, à vingt-cinq lieues dans le Nord-Est d'*o-Whyhee*, qui puisse nous représenter *la Desgraciada*, île située sur la Carte du Galion, à cette distance et à ce gisement, à l'égard de *la Mesa* ;

2.° Que *Cook* a reconnu dans l'Ouest-Nord-Ouest, et à 25 lieues de distance de l'île la plus Ouest du Groupe Oriental des *Sandwich*, un second Groupe, composé de deux îles et deux îlettes ; et que la Carte espagnole n'indique pas ce Groupe.

Je réponds à la première objection que, si *la Desgraciada* n'a pas été aperçue par le capitaine *Cook*, ce n'est pas une preuve qu'elle n'existe pas. Lorsque ce Navigateur, en venant du Sud, a rencontré le Groupe Occidental de ses *Sandwich*, il n'a même pas aperçu celui de l'Est ; encore moins a-t-il pu voir une île située à vingt-cinq lieues dans le Nord-Est de celui-ci : et lorsque, dix mois après,

en revenant du Nord, il est venu chercher le Groupe qu'il avoit visité l'année précédente, il a rencontré celui de l'Est vers le milieu de son étendue du Nord-Ouest au Sud-Est ; il a ensuite contourné de très-près l'île *o-Whyhee* : et il n'est pas bien étonnant qu'il n'ait pas vu une île qui, à en juger par le nom qui lui a été imposé par les Espagnols, la *Desgraciada*, l'île *disgraciée* de la Nature, l'île *malheureuse*, peut être une terre de peu d'apparence, et même une île basse. Jetez les yeux sur le Planisphère qu'*Arowsmith* a publié en 1794, et sur lequel sont tracées les Routes de tous les Navigateurs dans le voisinage des îles *Sandwich* ; vous n'en verrez aucune qui ne passe trop loin de la *Desgraciada* pour que cette île pût être aperçue des Vaisseaux qui ont fait ces Routes. Mais j'ajouterai qu'il n'est pas prouvé que la *Desgraciada* ait été découverte par le même Navigateur qui découvrit la *Mesa* ; et celui qui a rencontré la première, n'a pas pu la placer d'après sa différence de méridien à l'égard d'un Groupe qu'il ne voyoit pas, que peut-être même il ne connoissoit pas, mais à la longitude absolue qu'il lui assignoit d'après le calcul de sa Route, depuis qu'il avoit quitté la côte d'*Amérique* ; et la Carte du Galion a dû la placer d'après cette longitude absolue : or, dans ce cas, il se pourroit bien qu'il y eût une grande erreur sur la longitude de la *Desgraciada*, et que

1791.

Octobre.

5.

1791. cette île que l'on voit, sur la Carte du Galion,
 Octobre. ne différer en longitude, à l'égard de *la Mesa*,
 5. que d'un degré vers l'Est, en différât, sur le
 Globe, de plusieurs degrés dans le même sens,
 peut-être même dans le sens contraire. On en peut
 dire autant d'une île *Ulva* que la Carte du Galion
 marque sur le parallèle de 23 degrés Nord, à un
 demi degré à l'Est du méridien de *la Desgraciada*.
 C'est un principe qu'on doit admettre, que, lorsque
 deux îles n'ont pas été découvertes par le même
 Navigateur, et dans le même Voyage, en passant
 de l'une à l'autre, on ne peut compter que sur la
 latitude assignée à chaque île, c'est - à - dire, y
 compter à un demi degré près; mais que, dans ce
 cas, leur longitude absolue est si incertaine, qu'on
 ne peut se dispenser, si l'on veut les retrouver, de
 s'établir sur leur parallèle respectif, deux ou trois
 cents lieues en arrière du point où la Carte fixe
 leur position, et de naviguer ensuite sur ce pa-
 rallèle jusqu'à ce que l'on parvienne à rencontrer
 l'île ¹.

Je réponds à la seconde objection : que les

¹ Il ne s'agit ici que des Découvertes des Navigateurs anciens
 qui déterminoient les longitudes à-peu-près au hasard; car les
 modernes peuvent employer, pour fixer les positions des Terres
 qu'ils découvrent, des moyens qui donnent à ceux qui sauront
 en employer de semblables, l'assurance de retrouver avec
 facilité les Points où ils veulent aborder.

Espagnols qui ont vu le Groupe de la *Mesa*, 1791.
 l'Oriental des *Sandwich*, ont bien pu ne pas voir Octobre.
 les deux îles et les deux îlettes qui forment le 5.
 Groupe Occidental ; par la même raison que *Cook*
 (ce qui pourroit paroître plus extraordinaire) lors-
 qu'il vit pour la première fois le Groupe Occi-
 dental , n'aperçut point le Groupe de l'Est ,
 quoique quelques-unes des îles qui le composent
 puissent être vues de quarante et cinquante lieues
 de distance ; par la même raison encore , que ce
 Navigateur n'a pas vu , à trente lieues dans le
 Nord-Ouest de son Groupe Occidental , les îles
Bird et *Montague* ¹ que , postérieurement à son
 dernier Voyage , des Navigateurs anglais ont dé-
 couvertes : et si , comme on peut le présumer ,
 les îles *Sandwich* ne sont que les sommets d'une
 chaîne de montagnes subaquées , il se pourroit
 que cette chaîne se prolongeât encore dans le
 Nord-Ouest , et formât d'autres îles au-delà de
 celles que les derniers Navigateurs ont reconnues.

Il me semble donc que les objections qui , pour
 faire disparoître , ou du moins affoiblir l'idée de
 l'identité du Groupe Oriental des *Sandwich* et de
 celui que la Carte du Galion place à la même

¹ On les voit marquées sur la *Carte générale du Globe*, et
 sur le Planisphère d'*Aronsmith*, publiés la première en 1790,
 le second en 1794.

1791. latitude, en même nombre d'îles, occupant le
 Octobre.] même espace et disposé de la même manière,
 5. s'appuieroit sur ce que, d'une part, le capitaine
Cook n'a pas aperçu la *Desgraciada*, sur ce que,
 de l'autre, les Espagnols n'avoient pas eu connois-
 sance du Groupe Occidental des *Sandwich*, il
 me semble, dis-je, que ces objections sont établies
 sur des raisonnemens qui ne tiennent pas devant
 la discussion.

Peut-être on m'objectera, pour dernière
 ressource, que les deux Groupes diffèrent trop
 en longitude, pour qu'on puisse les prendre pour
 un seul et même Groupe; et, en effet, *o-Whyhee*,
 prise à son milieu, est, d'après les Observations
 des Anglais, à 158 degrés à l'Occident de *Paris*;
 et la *Mesa*, sur la Carte du Galion, est à 24 degrés
 à l'Ouest du méridien de *San-Joseph* de la *Califor-
 nie*¹, et, par conséquent, à 136 degrés à
 l'Occident de celui de *Paris*. Mais cette différence
 de 22 degrés n'est rien moins qu'une preuve
 contre l'Identité des deux Groupes. Qui ne sait
 pas que, lorsqu'il s'agit de Découvertes anciennes
 dans le *Grand-Océan*, on ne regarde qu'à la
 latitude qui ne peut être affectée d'une très-grande

¹ La longitude de *San-Joseph* est, suivant les Observations
 de l'abbé *Chappe*, à 112° 2' 30" à l'Occident du méridien
 de *Paris*. (Voyez *Voyage en Californie*, pages 85 à 88.)

erreur ; à l'ensemble et à la disposition générale des deux Groupes que l'on compare ; au nombre, aux distances et aux gisemens respectifs des îles qui les composent ; enfin à une réunion de particularités remarquables, qui ne doit pas se retrouver la même dans deux Groupes différens ! Les fameuses îles de *Salomon*, découvertes par *Mendaña* en 1567, retrouvées en partie par *Bougainville*, en 1768, en plus grande partie encore par *Surville*, en 1769¹, visitées deux fois, en dernier lieu, par *Dentrecasteaux*², et dont à présent la position

1791.

Octobre:

5.

¹ Voyez les *Découvertes des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée*. Paris, Imprimerie Royale, in-4.º 1790, pages 85 — 100 — 199 à 231.

² La *France* n'a pu, jusqu'à présent, recueillir les fruits du Voyage que *Dentrecasteaux* entreprit pour aller à la recherche des frégates de *la Pérouse* : mais cette récolte est encore entière ; et, sans doute, ceux entre les mains de qui elle est restée, sentiront combien il importe pour l'utilité des Sciences en général, pour celle de la Navigation et de la Géographie en particulier, que les Découvertes qu'il a faites dans le cours d'une longue Expédition, et tout le travail de ses Collaborateurs, ne soient pas perdus pour la Nation qui en supporta les frais, et pour l'Europe qui doit en partager le bénéfice.

Dentrecasteaux, déjà fatigué par de longs services sans interruption, portoit avec lui le germe, peut-être indestructible, de cette funeste maladie à laquelle échappent difficilement ceux dont les grands voyages de mer, répétés coup sur coup et sans un repos nécessaire, ont de loin affoibli le tempérament : il ne put résister aux nouvelles attaques dont une

1791. géographique est irrévocablement fixée , ont occupé , pendant plus de deux siècles , sur les diverses
 Octobre. 5. Cartes hydrographiques , des positions en longitude dont les extrêmes différoient de mille lieues marines , ou environ cinquante degrés. La *Tierra austral del Espiritu santo* de *Quiros* , vue et reconnue pour la première fois en 1606 , par le Navigateur espagnol de ce nom , et retrouvée en 1769 , par *Bougainville* , a demeuré long - temps liée à la *Nouvelle - Hollande* dont on présuinoit qu'elle devoit faire partie :

navigation de deux ans sous la Zone torride , et toujours à la voile , augmenta nécessairement la violence. Il succomba , et emporta avec lui les regrets sincères de tous ceux sur qui s'étendoit son autorité qu'il sut toujours maintenir sans jamais en faire sentir le poids. Ses vertus le rendoient cher à ses amis , et respectable à tous ceux qui le connurent , comme ses talens , son courage , et son expérience dans le métier de la Mer et dans les détails de l'Administration , le rendirent utile à sa Patrie. L'excès de son zèle abrégé ses jours ; mais , avant que de terminer une carrière qu'il avoit remplie si honorablement , il eut du moins la satisfaction d'avoir amené l'Expédition périlleuse dont il s'étoit chargé , au point que ce qui restoit à faire , rentroit dans le sentier d'une Navigation ordinaire.

On ne désapprouvera pas , sans doute , que l'Amitié ait jeté , en passant , quelques fleurs sur la tombe d'un homme dont la mémoire réclame de ses Compatriotes et des Navigateurs de tous les pays , un tribut de reconnoissance qu'ils seront empressés de lui payer , aussitôt que , les circonstances ayant permis de faire sortir ses travaux de l'oubli , l'Europe sera instruite de ce qu'il a fait , et connoîtra ce qu'il a mérité.

aujourd'hui, elle s'est retirée à cinq cents lieues dans l'Est de cette grande Terre. Lorsqu'un Groupe nouvellement découvert présente plusieurs caractères incontestables d'Identité avec un autre que nous savons avoir été vu anciennement, gardons-nous de dire que ce n'est pas le même Groupe, par la seule raison qu'on l'a trouvé à une longitude différente de celle que le premier *Découvreur* n'avoit indiquée que d'après la distance erronée où il supposoit être du Continent de l'*Amérique* d'où il avoit été expédié. Et tel a été le sort d'une partie des Découvertes isolées des Espagnols : Aventuriers audacieux, hardis à tenter la fortune et les hasards, heureux dans leur course, ignorans à la tracer, contents, enfin, d'avoir découvert la moitié du Globe, ils ont laissé aux autres le soin de retrouver ce qu'eux-mêmes sembloient avoir oublié.

En ôtant au capitaine *Cook* le stérile honneur de la première Découverte des îles *Sandwich*, je ne lui ôte rien de la gloire qu'il a si justement acquise ; je dirai même que c'est ajouter, s'il est possible, à son mérite ; car le mérite consiste à trouver ce que l'on cherche, à avoir combiné les moyens qui pouvoient conduire à la découverte ; et découvrir ce que l'on ne cherchoit pas, est le mérite du hasard, que raisonnablement on ne doit pas faire partager au Navigateur que le hasard a

1791.
Octobre.
5.

1791. favorisé ; c'est un mérite d'emprunt ; et le capitaine
 Octobre. *Cook*, si riche de son propre fond, ne doit rien
 5. emprunter, comme il ne peut rien avoir à envier
 aux Aventuriers à qui nous devons avant lui la
 connoissance informe du Globe. Si les Décou-
 vertes immortalisent ceux qui les ont faites, elles
 immortalisent aussi ceux qui les ont perfectionnées.

Le lieutenant *Roberts*, qui a dressé la Carte
 générale du troisième Voyage du Navigateur an-
 glais, sur laquelle sont tracées ses trois Navigations
 autour du Monde et vers l'un et l'autre Pôle, a
 conservé le Groupe de *la Mesa* de la Carte du
 Galion, et l'a placé, pris à son milieu, à 19 degrés
 dans l'Est d'*o-Whyhee* et sur le parallèle de cette
 île : il sembleroit qu'en conservant ainsi le Groupe
 des Espagnols, il ait voulu que nul n'osât con-
 tester aux Anglais la première Découverte des îles
Sandwich. Mais *Arrowsmith*, et sur sa Carte générale
 de 1790, et sur son Planisphère de 1794, sa-
 crifiant, sans doute, l'amour-propre national à
 l'évidence, a fait justice de ce double emploi.
 Dès 1786, *la Pérouse* qui, dans la vue de s'assurer
 s'il existoit des îles dans l'Est des *Sandwich*, s'étoit
 assujetti à parcourir, sur leur parallèle, trois cents
 lieues de l'Est à l'Ouest, n'a aperçu, sur tout
 cet espace, aucun Groupe, aucune île détachée,
 ni vu aucun indice de terre ; et à l'aspect de
 l'île *o-Whyhee*, et de sa montagne en *table*,

il ne douta pas que ce ne fût *la Mesa* des Espagnols. 1791.
Octobre.

Mais en effaçant le Groupe auquel appartient *la Mesa*, et qui devient le Groupe Oriental des *Sandwich*, *Arrowsmith* a fait disparaître aussi l'île de *Roca-partida*, située, sur la Carte du Galion, à environ cent quarante lieues dans l'Est-Sud-Est de *la Mesa*, et sur un parallèle moins septentrional de trois degrés et demi : il a seulement laissé subsister *la Nublada*, dont le nom indique une Terre haute, sur laquelle s'arrêtent les nuées; et on la voit marquée à cent lieues dans l'Est et sur le parallèle de *Roca-partida*. Cette dernière île fut découverte, en 1542, par le Pilote castillan *Juan Gaetano*, dans le premier Voyage que les Espagnols ayent tenté, des Côtes occidentales de la *Nouvelle-Espagne* au grand Archipel d'*Asie*. Avant que d'être parvenu à *Roca-partida*, *Gaetano* avoit découvert, sur le même parallèle, et à deux cents lieues dans l'Est, suivant son Estime, une autre île qu'il avoit nommée *San-Tomas*¹. Cette île, située dans l'Est de *Roca-partida*, et qui ne porte point de nom sur la Carte du Galion, pourroit être celle que des Cartes modernes désignent par celui de *la Nublada*. On n'est pas fondé à croire que *la*

¹ Voyez *Ramusio. Delle Navigazioni e Viaggi, &c. Venetia, Giunti. 1563. Tom. I, fol. 375 verso.*

1791. *Nublada*, ou *San-Tomas de Gaetano*, et l'île de
 Octobre. *Roca-partida*, ne soient qu'une seule et même île,
 5. puisque le Navigateur espagnol les a découvertes
 successivement, et de suite, dans le même Voyage,
 en faisant route de l'Est à l'Ouest, et leur a imposé
 des noms différens.

Jusqu'à présent, ni *Roca-Partida* ni *San-Tomas*,
 ou *la Nublada*, n'ont été retrouvées; mais ne nous
 pressons pas de les effacer de dessus nos Cartes :
 n'oublions pas que les îles de *Salomon* en avoient
 disparu, depuis que quelques Géographes, en s'ap-
 puyant de l'opinion du savant *Alexander Dalrymple*,
 avoient supposé que ces îles devoient être la partie
 orientale de la *Nouvelle-Guinée* : et aujourd'hui,
 l'Archipel des îles de *Salomon* occupe sa place par-
 ticulière sur le Globe, sur une étendue de deux
 cents lieues, à quarante lieues dans le Sud-Est de
 cette *Nouvelle-Guinée* avec laquelle on vouloit le
 confondre *. Laissons subsister toutes les îles que
 les Espagnols nous ont indiquées sur leurs Cartes
 ou dans leurs Relations, jusqu'à ce que nous
 ayons bien constaté leur Identité avec d'autres ;
 conservons-les, ne fût-ce que comme des *Balises*

* Voyez les *Déc. des Français dans le Sud-Est de la
 Nouvelle Guinée*. Pages 4 à 19 — 85 à 154 — 201 à 231. Le
 Voyage de *Dentrecasteaux* a confirmé ce qui y avoit été dit de
 ces îles.

qui appellent l'attention du Navigateur, et l'invitent à faire des recherches. 1791.
Octobre.

Je terminerai cette digression, peut-être longue, 5.
mais qui cependant n'est pas sans utilité, en observant que l'exactitude chronologique, la vérité de l'histoire et la justice exigent également qu'en plaçant les îles *Sandwich* sur la Carte du Globe, elles n'y soient plus portées avec l'indication erronée d'*îles découvertes par le capitaine Cook*. On pourroit écrire au-dessus de cet Archipel : *Îles Sandwich, reconnues et nommées par le capitaine Cook en 1778 ; anciennement découvertes par les Navigateurs espagnols* : ce seroit énoncer ce qui appartient aux Modernes, en rendant aux Anciens ce qu'ils ont droit de réclamer.

JE REVIENS au Journal du capitaine *Marchand*. 7.

Il prit son point de départ de l'île *o-Whyhee*, le 7 Octobre dans l'après-midi, et se mit en route pour la *Chine*.

O-Whyhee et *Mowee*, les deux îles les plus orientales du Groupe de l'Est des *Sandwich*, se font remarquer, l'une et l'autre, par des montagnes de la plus grande hauteur. Pour évaluer, par approximation, l'élévation de leurs sommets au-dessus du niveau de la mer, je ferai usage des plus grandes distances auxquelles le *Solide* a aperçu ces montagnes, distances calculées sur le chemin

1791. que le Vaisseau avoit parcouru à vue des Terres,
 Octobre. et rectifiées par l'observation de la latitude.

9. On lit dans le Journal du capitaine *Chanal*, que, le 9, à six heures du matin, on releva, en même temps, la montagne de l'île *Mowee* au Nord-Est 2 ou 3 degrés Est, et celle de *Mowna-Roa* de l'île *o-Whyhee*, à l'Est quart Nord-Est 2 ou 3 degrés Est : on estimoit qu'alors on étoit à trente-six lieues de distance de l'une et de l'autre. A cinq heures et demie du soir, on apercevoit encore très-distinctement dans l'Est 2 degrés et demi Nord le sommet de *Mowna-Roa*, quoique l'on fût à quarante-six lieues d'éloignement de la Côte occidentale de l'île, et, conséquemment, à environ cinquante lieues du sommet de la montagne.

Si, avec cette distance de cinquante lieues, et en ayant égard à la dépression de l'horizon et à l'effet de la réfraction terrestre, on veut chercher par le calcul, quelle doit être l'élévation du sommet de *Mowna-Roa* pour être aperçu de cinquante lieues, on trouvera qu'elle est de 2598 toises, et l'on en conclura qu'après le *Chimborazo* du Pérou dont la hauteur est de 3220 toises, *Mowna-Roa* est la montagne la plus haute du Globe ; car *Pichincha* qui occupoit la seconde place, n'a que 2434 toises ; le *Mont-Blanc* qui occupoit la troisième, 2391 ; et le Pic

de *Teyde* ou de *Ténérife*, qui occupoit la quatrième, 1905 toises seulement, d'après les opérations trigonométriques et barométriques et les calculs de *Borda* ¹. *Mowna-Roa* est donc plus élevée que le Pic de *Teyde*, de 694 toises; et ce résultat sembleroit confirmer celui que le lieutenant *King* a donné dans le troisième Volume du dernier Voyage de *Cook* ²: il dit qu'en adoptant la mesure du Pic de *Ténérife* par *Borda*, *Mowna-Roa* paroît être plus élevée que cette Montagne, de 3680 pieds d'Angleterre, ou 3453 pieds de France, qui donnent 575 toises et demie, ce qui ne diffère, en moins, que de 19 toises et demie, de la hauteur que j'ai conclue d'après les Données que nous fournit le Journal du capitaine *Chanal*.

1771.
Octobre.
9.

Mais *King* est parvenu à son résultat par une méthode différente de celle que j'ai employée pour arriver au mien; il a pris pour base de son calcul, d'après le principe adopté par *la Condamine* pour mesurer les hauteurs des *Andes* ou *Cordilleras*, l'élévation de la ligne à laquelle la neige se maintient toute l'année sur les hautes montagnes entre les Tropiques. Cette méthode n'étoit pas applicable aux montagnes des îles *Sandwich*,

¹ Voyez Note II.

² Pages 103 et 104 de l'Original.

1791. puisqu'on a vu qu'au mois d'Octobre, il n'exis-
 Octobre. toit de neige sur aucune partie de ces îles. Je
 9. regarde donc que c'est par un effet du hasard
 que le résultat de *King* et le mien sont d'accord,
 à une légère différence près. J'observe que *King*,
 en suivant toujours le principe qu'il a adopté,
 ajoute que la hauteur de *Mowna - Roa* doit être
 beaucoup plus grande que celle qu'il lui assigne;
 parce que, dit-il, à latitude égale, l'air chaud
 de la mer doit porter la ligne de neige sur les
 îles, à une plus grande hauteur que sur les con-
 tinens où l'atmosphère est refroidie de toutes parts
 par la présence continuelle d'une immense étendue
 de neige. Le principe est vrai, et l'appli-
 cation en seroit juste, si elle avoit pour objet des
 îles où la neige tiendrait toute l'année; mais elle
 ne peut être admise pour celles où la neige ne
 résiste pas aux soleils d'été ¹.

¹ En n'adoptant pas la conséquence que le lieutenant *King*
 a tirée du principe sur lequel il s'appuie pour décider que
 la hauteur de *Mowna - Roa* doit être beaucoup plus grande que
 celle qu'il détermine et qui est, à une légère différence près,
 la même que celle que j'ai conclue de la distance à laquelle
 le *Solide* en a distingué très-clairement le sommet aplati, je
 suis loin de prononcer que la hauteur de la montagne n'excède
 pas les 2598 toises que le calcul m'a données; car le capitaine
Chanal m'a rapporté verbalement que, le 10, au lever du
 soleil, plusieurs personnes du Vaisseau étoient convaincues
 qu'elles apercevoient encore la Table de *Mowna - Roa* au ras

Le même Observateur évalue, d'après sa méthode, la hauteur de *Mowna-Kaa* (la montagne septentrionale de l'île *o-Whyhee*) à un demi-mille ou 475 toises; et il ajoute que cette évaluation doit être trop foible, par la même raison qu'il a donnée pour supposer trop petite l'estimation qu'il a faite de la hauteur de *Mowna-Roa*. Le Journal du capitaine *Chanal* ne nous offre aucune Donnée pour déterminer l'élévation de *Mowna-Kaa*; mais le chirurgien *Roblet* pense que l'estimation que le lieutenant *King* suppose trop foible, est au contraire fort exagérée.

1791.
Octobre.
9.

Pour trouver la hauteur de la montagne de *Mowee*, la seconde île du Groupe Oriental, on calculera d'après la distance de trente-six lieues, estimée à vue, à laquelle elle fut aperçue le 9 au matin; et l'on trouvera que son sommet est élevé de 1346 toises: cette hauteur est entre celle du mont *Saint-Gothard*, 1431, et celle de

de l'horizon; et à cette époque, d'après le chemin qui avoit été fait pendant la nuit, le *Solide* devoit en être éloigné de 53 lieues au moins; ce qui donneroit à la montagne plus de 2700 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Le capitaine *Chanal* n'avoit pas cru devoir porter cette observation sur son Journal, parce qu'il n'avoit pas pu voir par ses propres yeux; mais il m'a dit que, dans d'autres circonstances, il avoit reconnu que plusieurs personnes de l'Équipage avoient une vue qui portoit beaucoup plus loin que la sienne.

1791. l'hospice du *Grand-Saint-Bernard*, 1241 toises.
 Octobre. L'île *Atooi*, la plus occidentale du Groupe de
 10. l'Ouest, est aussi très-élevée ; car, le 10, à midi, on la relevoit au Nord-Nord-Ouest, 3 ou 4 degrés Nord ; et d'après la latitude du Vaisseau observée au même instant, et comparée à la latitude connue de l'île, la distance du Vaisseau à *Atooi* devoit être de 34 lieues : la hauteur de la montagne est donc de 1216 toises.

ON AVOIT éprouvé, dans l'intervalle de midi du 9 à midi du 10, l'effet d'un Courant violent qui avoit porté de 29 minutes, ou dix lieues moins un tiers dans le Nord, ainsi que l'on en fut assuré en comparant la différence des latitudes observées le 9 et le 10 avec la différence conclue du calcul des Routes pendant les mêmes vingt-quatre heures. On avoit gouverné constamment à l'Ouest-Nord-Ouest 3 degrés un tiers Nord du Monde ; le vent avoit soufflé très-foiblement et inégalement du Sud pendant les cinq premières heures ; la nuit, on avoit eu du calme ; et depuis deux heures du matin jusqu'à midi du 10, le vent s'étoit tenu dans la partie du Nord-Est, très-foible et inégal ; le sillage avoit été très-lent : on peut donc croire que, comme le Vaisseau se trouvoit par le travers de tous les canaux qui séparent et les deux Groupes, et les îles qui les

composent , le Courant rapide que , sans doute , 1791.
 ces canaux déterminent , avoit agi avec toute sa Octobre.
 vitesse et toute sa force contre le corps flottant 10.
 dont la route croisoit sa direction ; et en le fai-
 sant dériver dans le Nord par le flanc , quoique
 la route apparente de sa proue fût l'Ouest-
 Nord-Ouest , il l'avoit emporté de dix lieues en
 vingt-quatre heures dans la première direction.

Le 11, au point du jour , on n'aperçoit plus 11.
 aucune Terre.

LA TRAVERSÉE du *Grand-Océan* avec
 des vents réglés et peu variables , ne présente
 qu'une suite monotone de remarques relatives à
 la direction des Courans , et à leur influence sur
 la Route du Vaisseau : j'ai dû les rejeter dans
 les *Notes* ; et j'invite le Lecteur marin à les
 consulter '.

Le projet du capitaine *Marchand* avoit été
 d'abord de se diriger entre le vingtième et le vingt-
 unième parallèle Nord , et de suivre cette direc-
 tion jusqu'à la *Chine*. Cette Route peu fréquentée ,
 et qui permettoit l'espoir de quelque Découverte ,
 est , sans doute , la plus directe , et peut , au pre-
 mier coup d'œil , se présenter comme la plus
 courte ; mais il craignit avec raison (et les calmes

' Notes LII à LV.

1791. qu'il venoit d'éprouver fortifioient cette crainte)
 Octobre. de ne trouver que des vents mous et incertains, s'il
 11. persistoit à se maintenir sur la lisière des vents
 alizés : il se détermina donc à pénétrer plus avant
 dans la région qu'ils occupent, et il s'entretint
 entre le treizième et le quatorzième degré de
 Novembre. latitude Nord, en forçant de voiles, jusqu'à ce
 2. que, le 2 Novembre, il fut parvenu à 148 degrés
 14 minutes de longitude orientale du méridien de
Paris ¹. Il reprit alors du Nord, et remonta jus-
 qu'aux environs du quinzième parallèle, qui est
 celui de *Tinian*, une des îles qui composent l'Ar-
 chipel de *Mari-Anne*, dont il se proposoit de
 prendre connoissance, pour le traverser entre cette
 île et celle de *Saypan*.

Cette longitude de 148 degrés 14 minutes pour le 2, étoit le résultat moyen de quatre suites de distances de la lune au soleil, observées à deux heures et demie de l'après-midi, par le capitaine *Marchand* et le capitaine *Chanal*, et rapportées à l'instant de midi.

3. En tenant compte du progrès estimé vers l'Ouest dans l'intervalle du 2 au 3, on conclut qu'à midi du dernier jour, le Vaisseau étoit parvenu à 146 degrés 7 minutes à l'Orient de *Paris*, en même

¹ Voyez Note LVI, et le *Journal de Route* à la date du 2 Novembre.

temps qu'il se trouvoit par 15 degrés 6 minutes de latitude Nord. 1791. Novembre.

Les Observations du capitaine *Wallis* sur le *Dolphin*, en 1767, placent l'île *Tinian* à 143 degrés 35 minutes trois quarts ¹; ainsi, à midi, le *Solide* ne devoit plus être qu'à 2 degrés 31 minutes un quart à l'Orient de cette île; et au coucher du soleil, on estimoit qu'on n'en étoit plus qu'à 36 lieues de distance.

On régla la voilure de la nuit de manière à découvrir l'île le lendemain, et d'assez bonne heure pour qu'on pût espérer de traverser l'Archipel pendant le jour: mais on eut toute la nuit un temps orageux, de la pluie et des rafales.

Ce ne fut qu'à 3 heures de l'après-midi que l'on eut connoissance de l'île: et en estimant à vue sa distance, on la jugea parfaitement conforme au résultat des Observations qu'on avoit faites les jours précédens.

A 5 heures $\frac{1}{4}$ le résultat moyen de deux suites de distances de la Lune au Soleil, combiné avec celui de quatre autres suites observées le 2, donna 143 degrés 38 minutes pour la longitude Orientale du Vaisseau; ce qui place l'extrémité orientale

¹ Voyez *Astron. Observ. made in the Voyage for making Discoveries in the Southern Hemisphere. By W. Wallis. London, 1788, in-4.°, Introduction, page x.*

1791. de *Tinian*, d'après le Relèvement qui s'en fit au
 Novembre. même instant et sa distance estimée, à 143 degrés
 3. 33 minutes ; on a vu que les Observations de
Wallis la plaçoient à 143 degrés 35 minutes trois
 quarts : ainsi les Observations du *Dolphin* et
 celles du *Solide* s'accordent dans leurs résultats ,
 et cet accord peut être regardé comme la preuve
 d'une justesse suffisante dans cette Détermina-
 tion ¹.

Le capitaine *Thomas Gilbert* place *Tinian* à
 146 degrés à l'Est de *Greenwich* ou 143 degrés
 39 minutes trois quarts à l'Est de *Paris* ² ; mais
 il n'indique pas sur quelles Observations il a
 fondé la position qu'il lui assigne : *Dixon* ne lui
 donne que 143 degrés 10 minutes ³.

Quant à la latitude de *Tinian*, le capitaine
Marchand n'a pas été à portée de l'observer im-
 médiatement ; mais *Gilbert* a conclu de ses Ob-
 servations, que le milieu de l'île est situé à 15
 degrés. Le capitaine *Wallis* établit le point de la
 Rade où il étoit mouillé, et qui est moins Nord
 que le milieu de l'île, à 14 degrés 55 minutes,

¹ Voyez Note LVII.

² *Voyage from New South Wales to Canton, in the year 1788.*
 By Th. Gilbert Commander of the *Charlotte*. London, 1789,
 in-4.º, page 63.

³ *Dixon's Voyage*, page 284.

et l'Aiguade qui est peu distante de la Pointe du 1791.
Sud-Ouest, à 14 degrés 59 minutes ¹. *Dixon* Novembre.
place l'île, en général, à 15 degrés ². Toutes 3.
ces positions sont d'accord entre elles.

Il n'en est pas de même de la latitude que le commodore *Anson* avoit assignée à cette île: il la place à 15 degrés 8 minutes ³: mais quoique, à l'époque où l'Observation fut faite, l'Octant de *Hadley* fût en usage depuis dix ans dans la Marine anglaise, et que sans doute il ait été employé sur le Vaisseau d'*Anson*; je ne pense pas qu'on doive avoir aucun égard à cette Détermination; et l'on peut fixer le milieu de *Tinian* à 15 degrés de latitude Nord. Cette différence entre les latitudes déterminées par *Anson*, et celles qu'ont observées les derniers Navigateurs, se retrouve à-peu-près la même à l'égard de *Saypan*. Le Journal du Commodore place cette île, sans autre indication que son nom, à 15 degrés 22 minutes: on est fondé à croire que cette latitude s'applique au *Pic*, la partie la plus remarquable de l'île, et, dans ce cas, elle différeroit de 9 minutes de celle qu'ont

¹ *Hawkesworth's Compilation*, Tome I.^{er}, page 500.

² *Dixon's Voyage*, page 284.

³ *A Voyage round the World in the years 1740—41—42—43 et 44. By George Anson. Compiled by Richard Walter. The 2.^{de} Edit. London, in-4.^o 1767, page 308.*

1791. donnée les Observations du *Solide*, d'après les-
 Novembre. quelles cette montagne doit être située à 15 degrés
 3. 13 minutes : mais si la première Détermination
 s'appliquoit à la Pointe septentrionale de *Saypan*,
 elle ne différeroit que de 2 ou 3 minutes du
 résultat des dernières Observations qui, comme
 on le verra, placent cette Pointe à 15 degrés 19
 ou 20 minutes.

Le *Solide* se trouvoit, à six heures du soir, à l'ouvert du Passage par lequel on peut traverser l'Archipel entre cette île et celle de *Tinian* ; mais il n'eût pas été prudent de s'y engager au moment où le jour étoit près de finir, et le capitaine *Marchand* se décida à courir au large pendant la nuit. Il eut à s'applaudir du parti qu'il avoit pris ; car il essuya des grains fréquens et de fortes rafales qui eussent pu lui causer de l'embarras et de l'inquiétude, si le Vaisseau se fût trouvé engagé entre des Terres, et obligé d'y varier sa route selon les changemens du vent.

5. Le 5, à la première pointe du jour, on revint sur la terre.

A six heures trois quarts, le Passage entre les îles restoit à l'Ouest-Sud-Ouest 6 degrés Ouest, à une distance d'environ six lieues : et quoique le Vaisseau forçât de voiles, il éprouvoit une dérive dans le Nord si considérable, qu'on n'espéra pas de pouvoir franchir le Passage avec le vent qui souffloit

de la partie du Sud-Sud-Est et Sud quart Sud-Est. 1771.
 A sept heures et demie, on arriva au Nord-Ouest Novembre.
 quart Ouest pour passer au Nord de *Saypan*. 5.
 On rangea la côte Nord-Est de cette île à la distance d'environ deux lieues. A huit heures trois quarts, sa Pointe du Nord-Est, qui est l'extrémité la plus septentrionale, restoit à l'Ouest 2 degrés Sud, à deux lieues de distance : on n'apercevoit aucune Terre dans le Nord. Avant dix heures, on découvrit, sur le côté occidental de l'île, un îlot qu'on releva au Sud-Ouest 6 degrés Ouest par la Pointe du Nord de *Saypan*. A midi, cette Pointe fut relevée au Sud-Est quart Sud 1 degré Sud, et à une distance d'environ quatre lieues ; l'extrémité occidentale de l'île, au Sud quart Sud-Est 1 ou 2 degrés Sud ; et l'îlot, au Sud quart Sud-Est 6 degrés Sud.

La latitude observée au même instant étoit de 15 degrés 30 minutes ; et l'on en conclut celle de la Pointe septentrionale de *Saypan*, de 15 degrés 19 ou 20 minutes. Le Pic de cette île est situé, à très-peu-près, à 15 degrés 13 minutes de latitude, et à environ 143 degrés 30 minutes de longitude Orientale.

En comparant la latitude observée à midi avec celle qui résultoit du calcul des Routes pendant les vingt-quatre heures précédentes, on reconnut que, dans cet intervalle de temps, les Courans

1791. avoient porté de 17 minutes, ou cinq lieues deux
 Novembre. tiers, dans le Nord ¹.

5. Les Vaisseaux qui traversent l'Archipel de *Mari-Anne* ont coutume de passer entre *Saypan* et *Tinian*, ou au Sud de cette dernière île : ces deux Passages sont les plus fréquentés, parce qu'ils sont les mieux connus. Les circonstances, comme on l'a vu, ont forcé le *Solide* à passer au Nord de *Saypan*; et le capitaine *Chanal* pense, d'après les remarques qu'il a été à portée de faire, que, dans tous les cas, ce dernier Passage méritoit d'être préféré aux deux autres, lorsqu'on n'a pas le projet de toucher à *Tinian*. On n'a vu aucune île, aucun danger, au Nord de la partie septentrionale de *Saypan* : les Cartes indiquent, à la vérité, sous le nom de *Farellon*, un Bas-fond ou Écueil, situé à 16 degrés de latitude, sur le méridien même de l'île ; mais elles le portent à douze lieues de distance de sa Pointe septentrionale. La côte du Nord-Est et la Pointe du Nord présentent quelques Brisans ; mais ils ne s'étendent pas à un mille au large, et se font apercevoir : on peut doubler l'île par le Nord et en ranger la côte avec sûreté, en laissant entre la terre et le Vaisseau une ou deux lieues de distance.

L'île de *Saypan*, inhabitée comme celle de

¹ Voyez le *Journal de Route* à la date du 5 Novembre.

Tinian, ne semble pas, autant qu'on en a pu juger 1791.
 en côtoyant sa partie du Nord, offrir les mêmes Novembre.
 rafraîchissemens aux Vaisseaux qui y aborderoient : 5.
 seulement, parmi les arbres dont sa côte du Nord-
 Est est couverte, on distingue une grande quantité
 de Cocotiers.

Le commodore *Anson* qui nous a donné une
 Vue de la Côte du Nord-Ouest de l'île, dit qu'elle
 ne présente pas un aspect moins agréable que celle
 de *Tinian*.

Le commodore *Byron* fit visiter l'île de *Saypan*
 en 1765 ; et c'est la seule description un peu
 détaillée que nous en ayons : la Nation qui la
 possède, sans l'occuper, n'est pas dans l'usage de
 décrire ses Possessions. Suivant lui¹, *Saypan* est
 beaucoup plus grande que *Tinian*, et l'aspect, à
 raison de l'élévation de ses terres, en est plus
 agréable : mais ce sentiment est particulier à *Byron* ;
 et les Voyageurs s'accordent, en général, à donner
 la prééminence à *Tinian* sur *Saypan*, sous le rap-
 port de l'étendue et sous celui de la beauté : les
 Espagnols l'ont surnommée *Buena-Vista* par ex-
 cellence. Le Bâtiment que *Byron* avoit détaché
 pour reconnoître et visiter *Saypan*, pendant que
 lui-même étoit à l'ancre devant *Tinian*, mouilla
 au vent de la première île, par dix brasses d'eau,

¹ *Hawkesworth's Compilation*, Vol. I, page 121.

1791. mauvais fond de sable et de corail. On aborda à
 Novembre. une très-belle plage de sable qui se développe
 5. sur une longueur de six ou sept milles. En se
 promenant dans les bois, on découvrit plusieurs
 grands arbres qui parurent très-propres à être
 employés en mâtures. Les Cochons sauvages et
 les Guanacos¹ s'y montrèrent en grand nombre ;
 mais on ne vit aucune trace de bêtes à cornes
 et aucune espèce d'oiseaux. La plage n'offroit
 aucune source ; mais on aperçut dans le milieu
 de l'île, une grande pièce d'eau dont on n'ap-
 procha pas. Des écailles d'huîtres perlières amon-
 celées par tas sur le rivage, et plusieurs autres

¹ *Guanaco* ou *Huanacus* est l'animal sauvage qui prend le nom de *Llama* (prononcez les deux *Ll* comme dans *veille*), quand il est dans l'état de domesticité. Ce quadrupède est originaire des hautes montagnes de l'*Amérique méridionale*, et très-commun au *Pérou* où il remplit les mêmes fonctions que le Cheval de charge en *Europe*, et le Chameau en *Afrique*. La chair des jeunes Guanacos est bonne à manger. On est étonné que cet animal se trouve sur l'île de *Saypan* ; il n'est certainement pas indigène ; et il faut croire que les Espagnols l'y auront transporté du *Pérou*, pour essayer de le multiplier. Jusqu'à présent, *Byron* est le seul qui en ait vu dans les *Mari-Anne* ; du moins nul autre Voyageur n'en fait mention : il n'en est parlé dans aucune description de l'île de *Tinian* ; mais si les Espagnols ont voulu tenter de le naturaliser aux *Mari-Anne*, ils ont dû préférer de faire un essai sur *Saypan* dont les terres, plus élevées que celles de *Tinian*, doivent mieux convenir aux Guanacos.

indices, donnèrent l'assurance que l'île avoit été 1791.
 visitée peu de temps auparavant ; et l'on jugea Novembre.
 que les Espagnols, dans certaine saison de l'année, 5.
 viennent y faire la pêche des perles. On vit aussi
 plusieurs de ces piliers carrés, de forme pyrami-
 dale, dont on trouve la description et le dessin dans
 le Journal du commodore *Anson*.

Le capitaine *Portlock* qui nous a donné une
 Vue de *Saypan*, dit que, quoiqu'il l'ait côtoyée à
 la distance d'un demi-mille, il n'y a aperçu aucun
 animal d'aucune espèce¹.

A la vue des îles de *Tinian* et *Saypan*, et sur-
 tout à l'aspect de la première, le capitaine *Mar-*
chand eût pu être tenté d'y aborder ; la saison
 étoit favorable pour cette relâche ; et il pouvoit
 espérer de s'y procurer quelques-uns des rafraî-
 chissemens qu'une longue navigation sous la Zone
 Torride fait desirer si ardemment à des hommes
 abattus par l'excès d'une chaleur constante, et
 depuis long-temps condamnés à des privations.
 Mais ces privations et les fatigues de la mer
 n'avoient point altéré la bonne santé dont son
 Équipage avoit joui pendant tout le Voyage ; et
 l'intérêt de l'Expédition et des Armateurs exigeoit
 qu'il sût sacrifier quelques jouissances passagères
 à l'avantage inappréciable de primer, s'il étoit

¹ *Portlock's Voyage*, page 317.

1791. possible , dans les Marchés de la *Chine* , les Navires
 Novembre. des autres Nations qui , comme le *Solide* , devoient
 5. y apporter les Pelleteries de la Côte occidentale
 de l'*Amérique du Nord*. L'Équipage ne murmura
 point d'une décision dont les motifs lui étoient
 connus ; il s'abstint même de manifester des regrets,
 pour ne pas ajouter à ceux que son Chef éprou-
 voit pour les autres beaucoup plus que pour
 lui-même.

Tandis que le *Solide* poursuit sans relâche sa
 route vers le Continent de l'*Asie* , arrêtons un
 moment nos regards sur l'île de *Tinian* , sans nous
 livrer à l'inspection particulière des autres îles dont
 est composé le long Archipel de *los Ladrones*
 [des Larrons] auquel elle appartient , et qui
 forme une chaîne de deux cents lieues sous le
 cent quarante-quatrième Méridien à l'Orient de
Paris , entre le onzième et le vingt-unième Pa-
 rallèle *Nord*.

MAGELLAN qui découvrit cet Archipel en
 1521 , lui imposa le nom de *Islas de los Ladrones* ,
 parce que les habitans de ces îles , qui n'avoient
 nulle idée du droit exclusif de la propriété ,
 s'approprioient fraternellement à son bord tout ce
 qui leur tomboit sous la main : mais , à ce titre ,
 ce nom pourroit être générique et commun à
 toutes les îles du *Grand-Océan*. Les îles *des Larrons*

reçurent dans la suite le nom d'îles *de las Velas* 1791.
 pour le grand nombre des embarcations à voile Novembre.
 qui venoient de ces îles au-devant des Vaisseaux 5.
 lorsqu'ils se présentoient pour y aborder. Enfin,
 vers le milieu du dix-septième siècle, elles chan-
 gèrent leur nouveau nom pour celui de *Mari-*
Anne, en l'honneur de *Marie-Anne d'Autriche*,
 femme de *Philippe IV*.

En 1564, et, selon quelques Historiens, en
 1565, *Andreas-Miguel Lopes Legaspi* prit posses-
 sion de ces îles au nom de la couronne d'*Espagne* ;
 mais il y fit peu de séjour, parce qu'il n'y trouva
 ni les commodités qu'il pouvoit desirer pour un
 Établissement, ni les richesses qui pouvoient sa-
 tisfaire la cupidité. Il employa plus utilement les
 forces qu'il commandoit à la conquête des îles
las Philipinas, nommées Archipel de *San-Lazaro*¹
 par *Magellan* qui les découvrit en continuant sa
 route vers l'Est après avoir traversé son Archipel
 de *los Ladrones*. On sait que c'est dans l'une de
 ces îles que *Magellan*, Portugais d'origine², alors

¹ Ce nom leur fut donné parce que *Magellan* en fit la
 découverte et y aborda le Samedi qui précède le Dimanche
 de *la Passion*, jour que les Espagnols fêtent en l'honneur de
Saint-Lazare.

² Le véritable nom de ce célèbre Navigateur portugais,
 employé au service de l'*Espagne* quand il fit la découverte
 du Déroit qui porte son nom, est *Fernando de Magalhães*,

1791. employé au service de l'*Espagne*, perdit la vie,
 Novembre. en voulant favoriser, par le secours de ses armes,

5. les projets de conquête du Souverain d'une des îles, en guerre avec le Souverain d'une île voisine, qui l'un et l'autre un jour devoient passer, eux et leur pays, sous la domination d'un autre Souverain qui, de six mille lieues de distance, et sans s'en mêler, sauroit ajouter leurs îles à ses vastes Domaines. L'importance des *Philippines* avoit demandé qu'on s'occupât de s'en emparer avant que de songer aux *Mari-Anne* : les Espagnols, après avoir terminé la conquête des premières, y formèrent divers Établissements, et particulièrement celui de *Manille* dans l'île de *Luçon*, avec lesquels la *Nouvelle-Espagne*, soumise par les armes, ou plutôt par le génie de *Cortès*, quarante-cinq ans auparavant, ouvrit et entretint des communications habituelles.

Les îles de *los Ladrones* restèrent oubliées (et il eût été à souhaiter pour leurs habitans qu'elles l'eussent été toujours !) jusqu'à ce que le zèle d'un célèbre Jésuite, *Santivorès*, intéressa la dévotion de la reine *Marie-Anne d'Autriche*, régente pendant

dont les Espagnols qui auroient voulu le naturaliser Espagnol, ont fait *Hernando Magalhanès*, et dont les Français qui veulent toujours traduire et travestissent souvent les noms propres, sont parvenus à faire *Magellan*.

la minorité de son fils *Charles II*, et l'excita à 1791.
 faire porter l'Évangile dans ces îles que *Magellan* Novembre.
 avoit su faire entrer dans le lot de l'*Espagne*, 5.
 en découvrant une Route nouvelle qui éludoit
 cette ridicule *Ligne de Démarcation*, par laquelle
 un Pape prétendoit couper la Terre en deux,
 pour partager entre deux Souverains de l'*Europe*
 la possession exclusive de tous les pays nouveaux
 qui seroient découverts dans les deux Mondes.

Les Espagnols se présentèrent aux îles de *Mari-Anne*, en 1668, la Croix d'une main et l'Épée de l'autre, et avec ces deux armes qui se prêtoient un mutuel secours, leur prétendu droit à la possession de ces îles ne pouvoit manquer d'être reconnu. Ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de *Guahan* ou *Guaham* (et *Guam* par corruption), la principale de ces îles et la plus méridionale de l'Archipel¹; et graduellement ils subjuguèrent toutes les autres.

Nous ne connoissons les îles de *Mari-Anne* que par les Historiens espagnols²; et c'étoit les

¹ Cet Archipel est composé de neuf îles principales : *Guahan*, la plus considérable et la plus méridionale, est située à 13° de latitude, à sa pointe du Sud; mais au Sud de cette île, gisent encore plusieurs îlots et rochers dont le dernier descend plus bas que le onzième parallèle Nord.

² *Ant. de Herrera. Decad. 3. Lib. 7. y seg. Argensoli. Conquista de las islas Malucas. Lib. 1. — Gonzales de Oviedo,*

1791. connoître bien imparfaitement : quelques-unes ne
 Novembre. perdoient rien à n'être pas mieux connues ; mais
 5. celle de *Tinian* méritoit de l'être avec détail ,
 parce que les usurpateurs de l'Archipel ne s'y
 étant pas établis , et cette île étant recommandable
 par sa fertilité , elle pouvoit offrir des ressources
 précieuses aux Vaisseaux qui traversent le *Grand-*
Océan entre les Tropiques, de l'Orient à l'Occident.

Nous devons à *Richard Walter* , chapelain du
 commodore *Anson* dans son Voyage autour du
 Monde , la première Relation qui ait mérité l'at-
 tention des Navigateurs ¹. Le Commodore cher-
 chant un asile pour son Vaisseau , qu'on pouvoit
 appeler un hôpital flottant , aborda à *Tinian* , le
 21 Octobre 1742 , et mouilla dans une Baie ou-
 verte , située à sa Pointe du Sud-Ouest : il y
 pourvut sans peine , sans dépense , et abondam-
 ment , à tous les besoins du *Centurion* : son Équipage
 s'y rétablit promptement de ses fatigues : la
 maladie qui , la veille encore de son arrivée ,
 dévorait plus de vingt hommes par jour , cessa ,
 comme par miracle ; et , en moins d'une semaine ,

Hist. nat. de las Indias. — Gomara, Hist. gen. de las Indias.
 — *Ultimo Viage al Estrecho de Magalhanes* , &c. page 205
 et *alibi*.

¹ *A Voyage round the World in the years 1740 — 1744.*
Book III , Chap. II.

Ies plus malades furent rétablis au point de pouvoir
marcher sans aide. 1791.
Novembre.

Il étoit naturel de célébrer une île à laquelle
un si grand nombre de Marins avoient dû la vie,
de vanter la qualité des animaux, la richesse
des productions, la variété des sites, la beauté
des promenades, la salubrité de l'air, tout ce qui
avoit opéré une espèce de résurrection : aussi
l'Historien d'*Anson* nous a-t-il peint *Tinian* comme
le jardin d'*Éden* réalisé. Mais si l'on peut soupçonner
que la reconnoissance s'est permis d'exagérer un
peu l'excellence de cette terre de promission, du
moins ne peut-on pas douter que l'Historien
oculaire n'ait rapporté avec exactitude des faits
sur lesquels, si sa narration n'eût pas été fidelle,
cinq cents témoins, aussi oculaires, auroient pu
le contredire : et le rapprochement de ce que fut
Tinian au temps d'*Anson*, et de ce qu'elle est
aujourd'hui, présente un de ces contrastes étonnans
que le Philosophe ne peut voir avec indifférence,
et sans remonter de l'effet à la cause.

Le commodore *Anson*, qui donne à cette île
douze milles de long sur six de largeur, la trouva
déserte à l'époque où il y aborda (1742) ; mais
une culture soignée, des plantations régulières,
la multitude et la variété des arbres à fruit, des
monumens encore sur pied et disposés dans un
ordre symétrique, le travail de l'Homme se

1791. montrant par - tout pour aider ou embellir la
 Novembre. Nature , tout annonçoit qu'à une époque qui
 5. doit n'être pas ancienne, une population nombreuse avoit couvert une Terre qui présentoit à l'Espèce humaine tant de moyens de subsister, tant de facilité pour s'y multiplier. *Tinian*, en effet, dans un temps plus heureux, avoit été très-peuplée, relativement à son étendue : et l'on voudroit, pour l'honneur de ses nouveaux Maîtres, se refuser à croire au motif qui a décidé sa ruine entière. *Anson* apprit d'un Sergent espagnol et de quelques Indiens, qu'il avoit faits prisonniers sur un *Pros* ¹ dont il s'étoit emparé en abordant à terre, que, cinquante ans auparavant, l'île de

¹ Le *Pros*, que les Européens appellent aussi *Pros-volant*, est un petit Bâtiment de mer allant à la voile, remarquable par son étonnante légèreté, et par la prodigieuse vitesse de sa marche, que celle d'aucun autre Bâtiment ne peut égaler, et qu'on assure être souvent de vingt milles à l'heure. L'ingénieuse construction du *Pros* doit donner une grande idée de l'intelligence et de l'industrie des anciens habitans des îles de *Mari-Anne*, qui en sont les inventeurs. On trouve, à la vérité dans plusieurs des îles du Grand Archipel d'*Asie* et sur des parties du Continent, quelques Bâtimens qui ont un peu de ressemblance avec le *Pros*; mais on n'en connoît aucun qui puisse lui être comparé, pour la simplicité de sa fabrique, la vitesse de son sillage, la célérité de sa manœuvre, et la prestesse de ses évolutions : et l'on peut dire, avec raison, que le *Pros* est le *Protype* qui a servi pour les autres

Tinian comptoit plus de trente mille habitans ; et 1791.
 qu'alors , une maladie épidémique ayant enlevé Novembre.
 la plus grande partie des Naturels des *Mari - Anne* , 5.
 la politique barbare des usurpateurs reversa sur
 l'île de *Guahan* où ils étoient établis , tous les
 Indiens que l'épidémie avoit épargnés sur *Tinian* :
 elle arracha impitoyablement d'une Terre jonchée
 des ossemens de leurs pères , de leurs frères , de
 leurs femmes , de leurs enfans , de leurs amis , des
 infortunés qui avoient eu la douleur de survivre
 à leurs familles éteintes ; elle les condamna à
 arroser de leurs sueurs une Terre étrangère. Mais
 la cupidité fut trompée dans ses calculs ; et ces
 déplorables restes de *Tinian* , les yeux sans cesse
 fixés sur leur Terre natale , moururent dans le
 désespoir. Étoit-il donc réservé à une Nation
 d'*Europe* , à une Nation civilisée , d'être le fléau
 des deux Mondes ? Dans le Nouveau , elle ex-
 termine l'Espèce humaine , pour arracher des
 métaux , l'objet de tous ses vœux , que la Nature
 avoit sagement enfouis ! et dans les parties de
 l'Ancien que leur éloignement n'a pu dérober à

Bâtimens des Mers d'*Asie* , qui ne sont que la copie impar-
 faite du plus parfait modèle. On trouve dans le Journal d'*Anson*
 (*Book III* , Chap. V) , avec la description très-détaillée du
Pros des îles de *Mari - Anne* , tous les Plans assujettis à une
 Échelle commune , qui peuvent en faire connoître les dimen-
 sions , la structure et le grément.

1791. son joug, elle dégrade l'Humanité, au point de
 Novembre. promener les hommes de domaine en domaine,
 5. comme le Fermier fait parquer son bétail sur les
 terres qu'il veut engraisser !

Le désespoir des habitans de *Tinian* paroîtra naturel à tout homme qui aime sa patrie : et quelle patrie que *Tinian*, si, en effet, *Richard Walter* nous a fait de cette île une peinture fidelle ! C'est lui-même qui va parler : je ne veux pas affoiblir sa description ; je me réserve seulement la liberté d'extraire, d'abrèger, sans m'assujettir à une traduction toujours littérale ; mais je ne me permettrai aucun changement qui puisse altérer la ressemblance.

« Le terrain de l'île de *Tinian* est par-tout d'une bonne qualité ; il est sec, et le mélange d'un peu de sable modère l'excès de sa fécondité : l'herbe des prés est plus fine, la pelouse des bois est plus douce ; que celles qu'on trouve communément dans les climats chauds. Le sol, à partir du rivage, s'élève graduellement jusque vers le milieu de l'île ; mais la pente en est souvent interrompue par des vallées d'une descente facile qui coupent irrégulièrement tout le pays : une succession non interrompue de coteaux et de plaines, où s'entremêlent les masses de bois et les plateaux de

¹ *Anson's Voyage, Book III, Chap. II.*

verdure, diversifie agréablement toute la surface de l'île. Ces bois sont composés de grands arbres dont les uns étendent au loin leur ombre hospitalière, et d'autres laissent courber leurs rameaux sous le poids de leurs fruits : à côté des bois, les plaines étalent un tapis de verdure, dans lequel un trèfle très-fin se confond avec l'émail varié des fleurs dont les émanations parfument l'air. Les arbres qui terminent les plaines les enferment dans une ceinture parfaitement uniforme ; et la disposition en est si régulière, qu'elle paroît être l'ouvrage de l'Art. Les massifs, dont ces arbres sont la lisière, présentent des routes ouvertes et bien percées ; leurs tiges, qui s'élèvent majestueusement, ne sont nulle part entremêlées de broussailles, d'arbustes sauvages ou de plantes parasites ; et le gazon des plaines se prolonge et se divise pour former la pelouse qui s'étend à une grande distance dans la sombre profondeur des bois. Ce mélange alternatif de bois et de gazons, de vallons et de coteaux, et leurs différentes intersections, qui produisent des compartimens variés par leur figure et leur étendue, procurent dans toutes les parties de l'île les sites les plus pittoresques et les plus agréables.

» Mais les charmes de *Tinian* ne sont pas bornés à la beauté du paysage : les animaux qui sont aujourd'hui les vrais propriétaires et les seuls

1791.
Novembre.
5.

1791. maîtres de l'île, excepté dans les mois de l'année
 Novembre. où les Espagnols viennent troubler leur solitude

5. pour approvisionner *Guahan*, ces animaux, dis-je, animent la scène et l'embellissent. Souvent on voit des milliers de Bœufs paître ensemble dans une vaste prairie, et offrir un spectacle d'autant plus remarquable, que tous ces Bœufs sont d'un blanc de lait, et n'ont sur tout le corps d'autres taches que celles que font sur leurs têtes leurs oreilles noires ou brunes : et, quoique l'île n'ait plus d'habitans, la vue de ces troupeaux nombreux, le chant et les cris répétés des volailles, également multipliées, qui courent et s'éparpillent dans les bois, tout réveille dans le spectateur l'idée d'un pays habité ; on croit être au milieu des fermes et des hameaux.

» Nous estimâmes, continue *Walter*, que le nombre des bœufs répandus sur l'île peut s'élever à dix mille¹ : ils n'étoient nullement farouches et

¹ Ce nombre est bien considérable pour une île qui, suivant la Relation, n'a pas plus de quatre lieues de longueur sur deux lieues de large; car, en supposant, ce qui n'est pas, qu'elle eût la figure d'un parallélogramme (et c'est celle de la plus grande surface), sa superficie ne seroit encore que de huit lieues carrées; mais sa figure est celle d'une ellipse très-alongée, et qui se réduit presque à rien aux deux extrémités de son grand axe : et si l'on défalque de sa surface, celle des deux grandes pièces d'eau qui occupent le milieu de l'île, et les parties les plus élevées des coteaux boisés, sur lesquelles il n'est pas probable que les

se laissoient approcher. Nous fîmes d'abord usage 1791.
 de nos fusils pour en tuer quelques-uns ; mais, Novembre.
 dans la suite, le besoin d'économiser notre poudre, 5.
 nous fit employer un procédé qui n'est pas dis-
 pendieux : nos matelots les attrapèrent à la course.
 La chair de cet animal est délicieuse au goût ; et
 nous la trouvâmes d'une digestion plus facile
 que celle d'aucun autre animal de la même espèce
 dont nous eussions jamais mangé. Les Volailles
 aussi sont excellentes ; et nous les prenions de
 même à la course : elles sont si lourdes que ,
 d'une seule traite , elles ne pouvoient s'éloigner de
 plus de cinquante pas ; et elles étoient si fatiguées
 après ce premier vol , qu'il étoit rare qu'elles
 pussent s'enlever de terre une seconde fois : si elles
 gagnoient les bois , nous les y poursuivions ; et
 les arbres sont si espacés sur un terrain uni et
 dégagé de broussailles , que rien ne pouvoit
 s'opposer à notre course : elles étoient bientôt
 attrapées. L'Équipage en avoit à discrétion , et
 beaucoup plus qu'il n'en pouvoit consommer.

» L'île nourrit encore une grande quantité de

troupeaux alassent paître , on peut réduire la surface du terrain
 sur lequel le bétail trouvoit sa pâture , à quatre lieues carrées
 au plus : *chaque lieue* auroit donc nourri *deux mille cinq cents*
bœufs ! N'y auroit-il pas aussi quelque chose à ôter des *trente*
mille habitans que les Espagnols supposoient dans cette île
 avant sa dépopulation ?

1791. Porcs sauvages qui nous fournissoient d'excellens
 Novembre. mets ; mais ils sont extrêmement féroces, et nous
 5. étions obligés de les tuer à coups de fusil. Nous
 employâmes aussi contre eux des chiens dressés
 pour la chasse de ces animaux, que le Détachement
 espagnol qui fut fait prisonnier au moment
 de la descente, avoit amenés dans l'île pour
 approvisionner *Guahan* : mais, quoique ces chiens
 fussent d'une forte race, et pleins d'ardeur,
 ce n'étoit qu'avec peine qu'ils parvenoit à
 réduire l'animal qui se défendoit avec furie ; et
 plus d'une fois, la victoire coûta la vie au
 vainqueur.

» La place que nous occupions et où nous
 avions établi notre hôpital, convenoit infiniment
 à notre situation, non-seulement parce que nous
 pouvions nous y procurer sans peine les viandes
 fraîches, nécessaires pour nos malades et pour les
 gens en santé, mais encore parce que l'abondance
 des fruits et des plantes salutaires nous offroit le
 remède le plus puissant contre le scorbut qui,
 depuis si long-temps, faisoit tant de ravage parmi
 nous. Le Cocotier nous donnoit avec profusion
 sa noix et son chou ; nous avions le choix entre
 la Goyave, le Limon, l'Orange douce et amère,
 et une espèce de fruit que les Indiens nomment
Rhymay [le Rima] et que nous appellions *Fruit-à-*
pain, parce qu'il nous tenoit lieu de ce premier

aliment des Européens¹. D'autres remèdes pour le scorbut se rencontroient par-tout sous nos pas : la terre produit spontanément le Melon d'eau, la Dent-de-lion, la Menthe, le Pourpier rampant, le Cochléaria et l'Oseille; et nous dévorions ces fruits et ces herbes avec cette avidité que la Nature excite dans le Scorbutique pour les végétaux qui doivent lui procurer un prompt soulagement.

» Nous n'eûmes pas à nous louer également des productions de la mer : ceux de nos gens qui mangèrent du Poisson à notre arrivée, s'en trouvèrent incommodés, et l'usage en fut interdit : mais cette privation fut peu sensible ; car, outre les Bœufs, les Porcs sauvages et la Volaille qui auroient suffi, et fort au-delà, à tous nos besoins pendant les deux mois de notre séjour à *Tinian*, deux grands lacs d'eau douce, situés au milieu de l'île, nous fournissoient une quantité innombrable de Canards, de Sarcelles, de Corlieux et de Pluviers sifflans.

¹ Au temps où *Walter* écrivoit, l'Arbre à pain et son fruit étoient peu connus ; mais les Voyageurs de ces derniers temps l'ont si bien décrit, que je me dispense de traduire la description que l'Historien d'*Aison* en a donnée. il se pourroit cependant qu'en lisant cette description, un Naturaliste aperçût quelque différence entre l'Arbre à pain de *Tinian*, et celui qui est une production commune à toutes les îles du *Grand-Océan* situées entre les Tropicques.

1791. » On ne trouve aucun ruisseau dans l'île ; mais ,
 Novembre. pour l'usage de la vie , des puits et des sources

5. vives qu'on rencontre à chaque pas très-près de la surface de la terre , et dont l'eau est d'une excellente qualité , et les deux lacs qui occupent le centre de l'île , et dont les bords sont aussi unis , aussi réguliers , que si l'on eût voulu en faire des bassins de décoration , suppléent par-tout à l'eau courante. On peut cependant dire que , si des ruisseaux serpentans traversoient ces belles prairies où paissent de nombreux troupeaux à robe blanche , le paysage acquerroit plus de mouvement , les sites plus de variété , et la terre cette fraîcheur qui embellit toutes ses productions.

» C'est sans doute au défaut d'eau courante , à l'étendue des grandes pièces d'eau stagnante , à la multiplicité des Puits , qu'il faut attribuer la prodigieuse multitude de Cousins , de Mouchérons et de Tiques qui sont une espèce de fléau : ce dernier insecte s'attache principalement au Bétail ; mais souvent il attaque l'Homme ; et , si l'on n'est pas prompt à l'arracher aussitôt qu'il se fait sentir , sa tête est bientôt cachée sous l'épiderme , et cause une douloureuse inflammation. Les Mille-pieds et les Scorpions ne sont pas rares dans l'île ; mais on n'a pas eu lieu de se convaincre que leur piquêre soit venimeuse.

» Un avantage inappréciable fait oublier cette
 incommodité

incommodité que *Tinian* partage avec toutes les îles des climats chauds ; cet avantage est la salubrité de l'air , entretenue par des vents frais qui soufflent sans intermittence , et par des pluies qui , quoique rares et peu abondantes , suffisent pour modérer la chaleur : l'air y est si sain , qu'en peu de jours il rend la santé aux malades désespérés , donne à tous un appétit dévorant , et à l'estomac la faculté d'y satisfaire sans en être incommodé». 1791. Novembre. 5.

Telle étoit l'île de *Tinian* lorsque le commodore *Anson* la quitta vers la fin du mois d'Octobre 1742. Le seul reproche qu'alors on pût lui faire , c'étoit de ne présenter aucun Port , aucune Rade où les Vaisseaux pussent mouiller en sûreté ; et il semble que la Nature qui avoit tout donné à la Terre de cette île favorisée , ait voulu tout refuser à la Mer qui baigne ses côtes ; car on a vu que le poisson n'en est pas bon , et l'ancre n'en est pas meilleur. Le *Centurion* eut deux fois ses câbles coupés par les coraux tranchans dont le fond est semé ; deux fois il fut rejeté en mer ; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il put regagner son Mouillage , à la très-grande satisfaction de la partie de ses Officiers et de son Équipage , qu'un appareillage précipité et nécessaire l'avoit forcé d'abandonner à terre.

Je ne me suis point arrêté à décrire ces monumens anciens qu'on trouva dans l'île , ces

1791. doubles rangées symétriques de piliers carrés, de
 Novembre. forme pyramidale , portant cinq pieds à la base
 5. et douze ou treize pieds sur la hauteur , surmontés
 chacun d'un demi-globe massif , dont le diamètre
 fait face en haut , et qui offre de loin l'apparence
 d'une grande jatte : on peut en lire la description
 et en voir le dessin dans la Relation de *Richard
 Walter*¹. Suivant le rapport des prisonniers espa-
 gnols , ces piliers ont dû appartenir à des monas-
 tères indiens , et cette particularité suffiroit seule
 pour attester l'ancienne population de l'île : dans
 tous les pays d'*Asie* , les Moines s'établissent là
 où de nombreux habitans peuvent alimenter leur
 oisiveté ; et il faut qu'ils ayent été bien multipliés
 à *Tinian* , car il n'est aucune partie de l'île sur
 laquelle *Anson* n'ait rencontré quelqu'une de ces
 décorations en piliers pyramidaux. Et comment
 des hommes livrés à la contemplation , n'auroient-
 ils pas afflué sur une Terre où la Nature riche
 et belle offre une verdure éternelle , des sites

¹ Les piliers et les demi-globes qui les surmontoient , étoient formés d'un composé de pierre et de sable , recouvert de plâtre : et comme les Voyageurs qui ont visité *Tinian* 22 ans après le Voyage d'*Anson* , n'en font aucune mention , on doit croire que , dans cet intervalle , le temps les a réduits en poussière. Cependant , lorsqu'en 1765 , *Byron* fit visiter l'île de *Saypan* , on y trouva des piliers semblables à ceux de *Tinian* , et qui étoient encore sur pied.

pittoresques et variés , des arbres chargés de fleurs 1791.
 et de fruits , des prés émaillés de fleurs odorantes , Novembre.
 des bois dont l'ombre religieuse invite à la médi- 5.
 tation et semble commander le silence , une Terre,
 enfin , où la beauté du climat et la salubrité de
 l'air écartent les maladies et reculent le terme fatal
 où tout va se confondre !

C'est avec regret que nous allons quitter la
Tinian d'*Anson* pour porter nos regards sur la *Tinian*
 dont les Navigateurs de ces derniers temps nous
 ont fait le tableau. Sans doute , les uns et les
 autres ont peint ce qu'ils ont vu : et il nous faut
 cette assurance pour croire que , quatre lustres à
 peine écoulés , tout a changé de face.

Le commodore *Byron* relâcha à *Tinian* le 31
 Juillet 1765 ¹ , et mouilla dans la même Rade ,
 située près de la Pointe du Sud-Ouest, que le
 commodore *Anson* avoit occupée vingt un ans et
 demi auparavant. Impatient de jouir de ces sites
 ravissans , de ces vastes prairies émaillées de fleurs
 où des troupeaux de bœufs d'une blancheur éclatante
 paissent en liberté ; empressés de respirer
 avec un air pur , ce parfum délicieux qu'exhalent
 les productions odorantes de la terre ; le Com-
 modore et quelques-uns de ses officiers , aussitôt
 qu'ils eurent le pied sur l'île , coururent pour

¹ Voyez *Hawkesworth's Compilation*. Vol. I, page 115.

1791. traverser les premiers bois qui s'offroient devant
 eux, persuadés que, lorsqu'ils les auroient fran-
 chis, *Tinian* se montreroit avec tous ses charmes :
 mais ces bois étoient si fourrés, si embarrassés par
 des broussailles, que la vue ne pouvoit s'étendre à
 dix pieds devant soi, et que, dans la crainte de
 se perdre, et pour demeurer ralliés, ils étoient
 obligés de s'appeler sans cesse les uns les autres.
 Ce ne fut pas sans des peines infinies, et sans
 avoir mis en lambeaux leurs chaussures et le peu
 de vêtemens que l'excès de la chaleur leur avoit
 permis de garder, qu'enfin ils parvinrent à la
 lisière extérieure du bois. Mais quelle fut leur
 surprise lorsque, l'imagination encore remplie de
 la séduisante description de *Richard Walter*, à
 leurs regards s'offrirent des landes entièrement
 couvertes de roseaux et de buissons stériles, dont,
 en plusieurs endroits, la hauteur excédoit celle
 d'un homme, par-tout la moitié de cette hauteur,
 et à travers lesquels leurs jambes continuellement
 embarrassées dans les ronces, ne pouvoient faire
 un pas sans en être déchirées ! dans cette marche
 aussi pénible que douloureuse, des nuées de
 mouches obscurcissoient l'air ; et, si quelqu'un
 vouloit parler, des milliers de ces insectes rem-
 plissoient sa bouche, et plusieurs pénétoient jusque
 dans sa gorge. Harassés, sans être découragés, ils
 parcoururent trois ou quatre milles à travers les

obstacles et les épines que la Nature sauvage 1771.
opposoit à leur marche : enfin, au terme de leur Novembre.
course, ils aperçurent un Taureau, et l'animal 5.
fut tué d'un coup de fusil.

Des recherches moins pénibles suffirent dans la suite pour découvrir les arbres qui donnent la noix de Coco , le Fruit-à-pain , la Goyave , l'Orange amère et la Papaye ¹ , et l'on s'en procura abondamment ; mais on fit d'inutiles perquisitions pour découvrir le Melon d'eau , le Cochléaria , l'Oseille et les autres plantes dont on pouvoit attendre des effets salutaires contre le Scorbut.

On envoya des Détachemens dans l'île pour reconnoître les endroits où le bétail se retiroit ; on parvint à découvrir quelques-unes de ses retraites , mais à une grande distance de la place où l'on avoit dressé des tentes ; et les animaux étoient si farouches , qu'il étoit impossible de les approcher d'assez près pour que la balle pût les atteindre. Si , après trois jours et trois nuits de course et de fatigues , on étoit assez heureux pour découvrir , lasser et tuer un Bœuf , il falloit ,

¹ Il paroît que l'Orange douce ne se trouvoit plus dans l'île , au temps de *Byron* , car il n'en parle pas ; mais il y trouve la Papaye dont la Relation d'*Anson* ne fait pas mention : les Espagnols y auroient-ils transporté le Papayer ?

1791. pour le faire parvenir jusqu'aux tentes , traîner
 Novembre. son corps l'espace de sept ou huit milles à travers
 5. des bois obstrués par des broussailles , et des
 landes jonchées de ronces : bientôt les mouches
 s'en emparoiént ; tout son corps en étoit couvert ;
 et l'odeur fétide qu'il exhaloit forçoit de l'aban-
 donner sur le chemin.

On éprouva plus de facilité à se procurer des
 animaux du genre des Volatiles : on trouva les
 bois peuplés d'oiseaux de différentes espèces , et
 l'on en tuoit aisément ; mais le goût en étoit désa-
 gréable ; et la chaleur étoit si grande , qu'une heure
 après qu'ils étoient morts , la putréfaction s'en
 emparoit.

Les Cochons sauvages furent l'unique ressource
 des Équipages en viande fraîche : leur poids
 étoit rarement au-dessous de deux cents livres.
 On croit bien que , depuis la visite d'*Anson* ,
 ces animaux n'avoient rien perdu de leur féro-
 cité : on parvenoit cependant , sans beaucoup de
 peine , à en tuer quelques-uns ; et l'on en prit un
 plus grand nombre dans des pièges.

Le commodore *Byron* interpréta mal ce que
Richard Walter avoit dit du poisson de la Rade ;
 il supposa que les gens du *Centurion* n'en avoient
 été incommodés que parce qu'ils en avoient
 mangé avec excès , et il n'en interdit pas l'usage
 aux siens : mais il apprit bientôt , par sa propre

expérience, que tout le poisson de la côte de 1791.
Tinian a une qualité très-nuisible; tous ceux qui Novembre.
 se permirent d'en manger en furent malades au 5.
 point d'être en danger de perdre la vie.

On trouva dans l'île le Cotonnier et l'Indigoier; ils y sont même très-communs, et l'on est étonné qu'il n'en ait pas été fait mention dans la Relation de *Walter*: mais il se peut que ces productions ne soient pas indigènes; que des graines, semées par les Espagnols, y aient prospéré, et que ces végétaux se soient multipliés.

Byron voulut faire usage du puits qui avoit servi d'Aiguade au *Centurion*: il assure que, dans aucun pays du Monde, il n'en avoit rencontré un qui fût aussi mauvais; l'eau en étoit saumâtre, et les vers y fourmilloient. Nulle part cependant, plus qu'à *Tinian* dans le mois d'Août, on ne pouvoit désirer de l'eau et de la bonne eau: les pluies abondantes et continuelles n'étoient qu'un foible supplément à ce que la Terre refuse dans cette saison, pendant laquelle une chaleur suffoquante rend le besoin d'eau si pressant.

Le commodore *Byron* est convaincu que le climat de cette île est excessivement mal-sain, du moins à l'époque où il y aborda. Plusieurs individus des deux Bâtimens qu'il commandoit (le *Dolphin* et la *Tamar*) y guérèrent, à la vérité, du scorbut; mais un plus grand nombre y

1791. moururent de la fièvre qui s'empara d'eux pendant
 Novembre. leur séjour à terre.

5. A l'excès de la chaleur, à l'insalubrité de l'air, à la disette d'eau et de plantes anti-scorbutiques, se joignoit un fléau dont il étoit impossible de se garantir, et que le bois de chauffage que l'on avoit embarqué rendit commun aux Vaisseaux et à la Terre : on étoit poursuivi, jusque dans son lit, par les Mille-pieds et les Scorpions, par de grosses Fourmis noires dont la piqûre n'étoit pas moins dangereuse que celle des premiers, et par une multitude d'autres insectes, inconnus et venimeux, dont la morsure causoit des douleurs aiguës.

Byron éprouva, comme *Anson*, le danger de la Rade : la mer y fut si violente, elle étoit poussée avec tant d'impétuosité vers la côte, par un vent de la partie de l'Ouest, qu'il fut une fois forcé de remettre en mer, et ne put reprendre le Mouillage qu'après un intervalle de huit jours.

Tel est l'état dans lequel s'offrit l'île de *Tinian* au commodore *Byron*, durant le séjour qu'il y fit en 1765, depuis le 31 Juillet jusqu'au premier Octobre.

Le capitaine *Wallis* qui la visita dans le mois de Septembre 1767¹, n'en fait pas une peinture

¹ *Hawkesworth's Compilation*, Vol. I. *Wallis's Voyage*, Cap. XI.

plus flatteuse , ni plus propre à nous retracer les charmes de la *Tinian* du commodore *Anson*. Il dit cependant qu'il se procura , mais avec beaucoup de peine , quelques Bœufs , entre autres un jeune Taureau qui pesoit quatre cents livres , des Porcs sauvages , des Volailles , des Papayes , des Fruits-à-pain , des Limons , des Oranges , et tous les rafraîchissemens dont il est fait mention dans la Relation de *Walter* ; mais que la viande ne pouvoit se garder un jour entier ; que les Cocotiers ne se trouvoient plus que dans l'intérieur du pays , à trois milles de distance du rivage ; que des Détachemens de chasseurs , envoyés successivement pour approvisionner le Vaisseau , avoient été obligés de parcourir un espace de dix ou douze milles à travers des broussailles épaisses , des ronces et d'autres arbustes stériles , enlacés les uns dans les autres ; que les animaux étoient si sauvages qu'ils fuyoient à la première vue , et qu'il étoit impossible de les approcher. Le bétail ne se monroit plus que dans la partie septentrionale de l'île ; mais les chasseurs , après y être parvenus , se trouvoient si excédés de fatigue , qu'ils n'avoient plus la force de poursuivre les animaux ; encore moins , s'ils en eussent tué , auroient-ils pu les traîner jusqu'au rivage. Ce que *Wallis* obtint de plus approprié aux besoins de son Équipage , ce fut une ample provision de Limons.

1791.

Novembre.

5.

1791. Le capitaine *Portlock*, qui traversa le 4 Oc-
 Novembre. tobre 1787, l'Archipel de *Mari-Anne* entre *Ti-*
 5. *nian* et *Saypan*, dit que, dans les plaines de la
 première, il aperçut de grands troupeaux d'ani-
 maux blancs qu'il supposa être les Bœufs de cette
 couleur que le Journal d'*Anson* rapporte y être si
 communs ¹ : mais il ne reconnut l'île que de loin
 et ne put pas juger de son état actuel.

Le capitaine *Gilbert*, commandant le Navire
 la *Charlotte*, passa au Mouillage de *Tinian*, les
 premiers jours du mois d'Août 1788 ² : il eût bien
 voulu y trouver le Paradis terrestre dont on voit
 le tableau dans le Voyage d'*Anson* ; il n'y trouva
 que la Terre sauvage dont *Byron* nous a fait la
 peinture hideuse : il fut assailli de Mouches qui
 permettoient à peine qu'on respirât ; car on ne
 pouvoit parler sans risquer d'en avaler un grand
 nombre. Il s'y procura des Noix de Coco, des
 Choux palmistes, quelques Cochons sauvages et
 des Volailles : mais ce ne fut qu'en se portant à
 une grande distance du rivage, qu'il aperçut
 quelques troupeaux de ces Bœufs blancs, si mu-
 tipliés dans l'île au temps du commodore *Anson* ; et
 il fut impossible de joindre un seul de ces animaux

¹ *Portlock's Voyage*, page 317.

² *Voyage from new South-Wales to Canton, in the year 1788.*
 By Th. Gilbert, &c. London, 1789. In-4.º pages 59 — 68.

ou de l'approcher d'assez près pour le tirer : 1771.
 seulement quelques Veaux qui ne pouvoient suivre Novembre.
 les troupeaux dans leur fuite , dédommagèrent les 5.
 chasseurs de la fatigue qu'ils avoient éprouvée en
 poursuivant inutilement les pères. Le puits où le
Centurion avoit fait aiguade étoit à sec ; et *Gilbert*
 ne vit aucune de ces sources d'excellente eau que
 le Commodore rencontroit à chaque pas. Mais ,
 comme lui , il éprouva combien la Rade est dan-
 gereuse : la *Charlotte* , et le *Scarborough* qui y
 mouilloit auprès d'elle , furent forcés , dans un
 coup de vent , de couper leurs câbles et de ga-
 gner la haute mer ¹.

¹ Je renvoie le Lecteur à la Relation du Voyage d'*Anson*
 et à celle de *Byron* (*Hawkesworth's Compilation*, Vol. I, p. 117)
 pour tout ce qui concerne la Rade et le Mouillage. Je me bor-
 nerai à dire que le fond est d'un gros sable parsemé de roches
 de Corail ; que ce sable ne procure pas à l'ancre une tenue
 sûre , et que les câbles sont continuellement en danger d'être
 coupés par la rencontre des Coraux. *Byron* dit que dans la
 saison où il y mouilla (du 1.^{er} Août au 1.^{er} Octobre), cette
 Rade est une des plus dangereuses que jamais il ait connues : il
 prit le parti de ne point affourcher , et de tenir sur une seule
 ancre avec des *flottes* sur le câble qui , par ce moyen , faisant
 toujours force , et ne rampant jamais sur le fond , ne risquoit
 pas d'y être coupé.

Suivant *Anson* , la Rade n'est dangereuse que pendant quatre
 mois et demi de l'année , de la mi-Juin à la mi-October ;
 c'est la saison de la mousson de l'Ouest : et aussi long-temps
 qu'elle règne , les vents qui , vers les temps de la nouvelle et

1791. J'observe que , parmi les grands arbres que
 Novembre. *Gilbert* vit à *Tinian*, il aperçut un très-grand
 5. nombre d'arbres à coton, et qu'ils étoient en
 pleine floraison : nous avons vu qu'en 1765 ,
Byron y avoit déjà trouvé le Cotonnier , et de
 plus l'Indigotier. On ne peut pas douter que
 cette île n'eût été d'un grand rapport, et qu'il
 n'eût été facile d'y naturaliser les productions
 utiles des deux *Indes* , si le droit de conquête
 l'eût soumise à d'autres maîtres qu'à des Espa-
 gnols : mais ceux-ci, hors d'état de cultiver par
 eux-mêmes toutes les parties de la Terre dont ils
 se sont déclarés les propriétaires, ont trop souvent,

de la pleine Lune , varient au point de faire le tour de l'horizon ,
 soufflent avec tant de violence , qu'il seroit téméraire de confier
 le salut du Vaisseau aux plus forts câbles , sur un fond aussi
 mauvais que celui de la Rade.

Suivant le rapport de *Byron* , un autre inconvénient se
 joint à celui de la mauvaise qualité du fond : nulle part ,
 dit-il, il n'a éprouvé d'aussi violens roulis que ceux que lui
 occasionnoit une lame d'Ouest qui le força d'appareiller
 pour se soustraire au danger d'être jeté sur les ressifs ,
 si l'ancre déroloit, qu'elle chassât, ou que le câble vînt à
 rompre.

En résumant ce qui est rapporté dans les différens Journaux ,
 on voit :

Que, dans les premiers jours d'Août, la lame d'Ouest força
Byron d'appareiller ; et qu'il ne put reprendre le Mouillage
 qu'au bout de huit jours :

Que, le 8 Août, la *Charlotte* et le *Scarborough* furent

par une politique aussi inhumaine que contraire à leurs vrais intérêts, détruit ou dispersé les véritables propriétaires, les cultivateurs aborigènes, qui seuls peuvent suppléer à l'insuffisance des Conquérens.

Le capitaine *Sever*, commandant le Navire la *Lady Penrhin*, toucha à *Tinian* dans le mois de Septembre 1788¹. Il confirme tout ce que le commodore *Byron* et le capitaine *Wallis* ont rapporté de la situation actuelle de cette île : mais, quoiqu'il y abordât à la même époque de l'année où ce dernier y avoit relâché, il trouva la saison très-peu avancée; la plupart des fruits n'étoient point encore parvenus à leur point de maturité. Il

forcés de couper leurs câbles et de gagner le large :

Que, le 22 Septembre, *Anson* rompit deux câbles et fut repoussé en mer, en traînant avec lui une troisième ancre qu'il avoit mouillée sur l'extrémité du Banc; et qu'il ne put regagner la Rade que le 11 Octobre :

Que, le 14 Octobre, un nouveau coup de vent le fit chasser sur ses ancres; qu'il dérada, et ne put revenir au Mouillage qu'après cinq jours.

Mais *Anson* assure que, dans les huit autres mois de l'année, c'est-à-dire, de la mi-October jusqu'à la mi-Juin, il fait un temps égal et constant; et que, pourvu que l'on ait soin de bien fourrer les câbles, ou de les faire flotter, on n'a point à craindre qu'ils soient endommagés; enfin, durant ces huit mois, la Rade du Sud-Ouest de *Tinian* présente, dit-il, toute la sûreté qu'on peut désirer.

¹ Voyez *The Voyage of Governor Phillip, to Botany Bay, &c. London. 1789. In-4.º, page 245.*

1791. se procura deux Bœufs, un Porc sauvage et une
Novembre. douzaine de Poules.

5.

QUAND on a lu les deux descriptions de *Tinian*, qui, l'une et l'autre sans doute méritent également notre confiance, par l'opinion fondée de la véracité des Voyageurs qui les ont écrites, on ne peut se défendre d'être frappé d'étonnement, en examinant les ravages que le Temps, dont la main n'est pas toujours lente, a pu faire dans un intervalle qui n'égale pas le quart d'un siècle. Voyez *Tinian* en 1742, partagée entre des plaines riantes et des coteaux couronnés de bois dont les grands arbres espacés, alignés, et dégagés d'arbustes stériles et encombrans, laissent à l'air une circulation libre qui lui permet de se purifier dans son cours ; voyez-la parée de tous les dons de la Création, que le coloris du Peintre a, si vous voulez, embellis, mais dont il a rendu les traits ; et revenez à *Tinian* en 1765 : vous verrez les joncs desséchés, les tristes bruyères et les ronces piquantes, occuper dans ses plaines, devenues des landes, les places que couvroient le trèfle verdoyant, les herbes salutaires, les plantes utiles et les fleurs odorantes : cherchez sur ces plateaux les troupeaux nombreux qui en étoient l'ornement et la richesse, et auxquels une terre fécondée prodiguoit une pâture toujours renaissante ;

aujourd'hui, une bourre hideuse, hérissée, impraticable, les repousse et leur refuse la subsistance : 1791.
 tentez de pénétrer dans ces bois ; des broussailles 5.
 épaisses, des herbes dures et épineuses vous en défendent l'entrée ; des lianes parasites ¹, enlacées et entremêlées, tendent leurs filets d'un arbre à l'autre, et interceptent les communications ; un terrain sur lequel le duvet de la pelouse émaillée se prolongeait jusque dans la profondeur des massifs, n'est plus que l'asile impur des Mille-pieds, des Scorpions, et de tous les insectes venimeux qui vivent et composent leurs poisons dans les décombres de la végétation : il ne reste

¹ « Les *Lianes* montent, en serpentant, comme le Lierre, autour des arbres qu'elles rencontrent ; et l'on en voit qui, après être parvenues aux branches les plus hautes, jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine, et s'élèvent de nouveau, montant et descendant alternativement. D'autres filamens portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, s'attachent souvent aux arbres voisins, et forment ou une forêt impénétrable, ou une confusion de cordages pendant en tout sens, qui offrent aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un Vaisseau. Il y a des *Lianes* aussi grosses que le bras ; quelques-unes, à force de serrer l'arbre qu'elles embrassent, finissent par l'étouffer. Il arrive quelquefois que l'arbre sèche sur pied, se pourrit et se détruit entièrement, et qu'il ne reste que les spires de la *Liane*, qui forment une espèce de colonne torse, isolée et à jour, que l'art auroit bien de la peine à imiter ». (*Dict. d'Hist. nat.* au mot *Liane.*)

1791. plus de l'ancienne *Tinian* aucun des agrémens qui
 Novembre. lui faisoient pardonner l'importunité de ses Mou-

5. chérons, la qualité nuisible de ses Poissons, les dangers de sa Rade : et le quart d'un siècle a suffi pour opérer tous ces changemens !

Ce contraste de deux tableaux si différens l'un de l'autre, qu'en les comparant, on a de la peine à se persuader que les Voyageurs ayent voulu peindre la même île, ce contraste, dis-je, nous ramène à l'observation qu'a déposée dans son immortel Ouvrage, le Philosophe sublime dont le génie hardi, traversant la nuit des temps et planant sur l'espace pour assister à la Création, eût deviné la Nature, si la Nature eût voulu l'être, et qui nous a du moins tracé la route qu'elle auroit pu suivre, si ce n'est pas, en effet, la route qu'elle a suivie.

« L'Homme, nous dit-il¹, maître du domaine de la Terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et, de tout temps, il partage l'empire avec la Nature. Cependant, il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout rentre sous la main de la Nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'Homme, et ne

¹ Buffon, *Hist. nat.*, I.^{re} *Vue de la Nature.*

lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute, 1791.
 ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs Novembre.
 travaux ». 5.

CETTE DIGRESSION nous a fait perdre le
Solide de vue; il est temps de le rejoindre pour
 suivre sa route jusqu'à *Macao*.

Après avoir traversé l'Archipel de *Mari-Anne*,
 le capitaine *Marchand* se dirigea entre l'Ouest-
 Nord-Ouest et l'Ouest quart Nord-Ouest, pour
 aller prendre connoissance de la Pointe Méridio-
 nale de l'île *Formosa*.

Les Observations de longitude faites le 16 16.
 Novembre dans la matinée, plaçoient le Vaisseau,
 à midi de ce jour, à 122 degrés 6 minutes à
 l'Orient de *Paris*; et sa latitude observée étoit de
 21 degrés 34 minutes Nord. Cette position donnoit
 l'espérance que, le jour suivant, on auroit la vue 17.
 de la Terre. Elle se montra, en effet, le lendemain
 à sept heures et demie du matin; et l'on reconnut
 les îles de *Botel Tabago-Xima*¹, situées à environ
 cinq lieues de distance de la Pointe Sud de
Formosa, et sur le même parallèle: la grande île
 est une Terre élevée qui peut être aperçue, par

¹ Suivant *Alex. Dalrymple*; et selon d'autres, *Botol* ou *Bottel*,
Tabaco-Xima, ou *Tabago-Xima*; et *Tabaco-sima*, suivant
d'Anville.

1791. un temps clair, de dix-huit ou vingt lieues.
 Novembre. A neuf heures et demie, on releva la plus grande
 17. de ces îles de l'Ouest demi-rumb Nord à l'Ouest
 quart Nord-Ouest, et la petite île à l'Ouest demi-
 rumb Sud, à environ douze lieues de distance.

A cinq heures de l'après-midi, au moment où on relevoit les extrémités orientales des deux îles *Botel*, l'une par l'autre, au Nord quart Nord-Ouest, on aperçut dans l'Ouest quart Nord-Ouest la Pointe Méridionale de l'île *Formosa*. Cette partie de l'île présente une Terre d'une hauteur remarquable, qui se fait apercevoir à un éloignement de vingt et même vingt-deux lieues.

18. Le 18, à midi, on avoit laissé cette Pointe à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord, à environ quatre lieues et demie de distance, et l'on faisoit route pour *Macao*.

Le capitaine *Chanal*, d'après les Observations du capitaine *Marchand* et les siennes propres, combinées avec divers Relèvemens faits à vue des Terres, a cherché à fixer les positions géographiques, absolues et relatives, des îles *Botel*, de la Pointe Méridionale de *Formosa*, et de l'Écueil de *Velet-Rete*, Écueil très-dangereux, placé sur la route des Vaisseaux qui viennent du *Grand-Océan* par le Nord des îles *Bashee*. Comme les positions données par le capitaine *Chanal* ne s'accordent pas toutes avec celles qui ont été employées par

Alexander Dalrymple, dans sa *Carte de la Mer de Chine*, publiée en 1771 ; par *la Pérouse*, dans le Journal de son Voyage et dans sa Carte ; par *George Robertson*, dans sa grande *Carte de la Mer de Chine*, qui parut en 1791, et dans la *Table des Positions*, qui fait partie du Mémoire qui accompagne sa Carte et lui sert de fondement ; j'ai cru devoir rapporter les unes et les autres, afin que les Navigateurs qui auront occasion de faire des Observations à vue des mêmes Points, puissent plus facilement vérifier les diverses positions, et décider quelles sont celles qui méritent la préférence.

1791.
Novembre.
18.

Suivant les Observations et les Relèvemens faits sur le *Solide* à vue des Terres :

La grande île *Botel Tabago-Xima*, à sa Pointe du Sud-Est, est située à 22 degrés 3 minutes de latitude Nord, et 119 degrés 34 minutes de longitude Orientale¹. Cette île est assez élevée pour

¹ Sur la Carte de *Dalrymple*, à 8° 15' de *Macao*, qui est située (Note LX) à

	Lat.	Long.
111° 15'	22° 06' $\frac{1}{4}$. . .	119° 30'
Suivant les Observations de <i>la Pérouse</i> .	21. 57.	119. 32.
Suivant <i>Chanal</i> , milieu de l'île 22° 04' et 119° 33' ; et en ôtant 1 min. de la latitude, et ajoutant 1 min. à la longitude, pour les rapporter à la Pointe Sud-Est de l'île.	22. 03.	119. 34.
Suivant <i>G. Robertson</i> , dans sa Table des Positions.	22. 06.	119. 21 $\frac{1}{2}$.

Z 1

1791. être aperçue, par un temps clair, de quinze lieues
 Novembre. de distance : elle peut avoir quatre ou cinq lieues
 18. de circuit. Les feux qu'on y vit briller pendant
 la nuit ne laissèrent pas douter qu'elle ne soit
 habitée, au moins temporairement, par des pê-
 cheurs, si toutefois elle n'a pas d'habitans à
 domicile fixe.

Mais, pour ne pas laisser flotter l'opinion des
 Marins à cet égard, je crois pouvoir me permettre
 d'anticiper ici sur la publication du Voyage de
la Pérouse, pour ajouter que l'île est habitée,
 qu'elle paroît même bien peuplée, puisque *la*
Pérouse, en l'approchant de très-près, a distingué
 trois villages sur un espace d'une lieue.

La petite île du même nom gît au Sud quart
 Sud-Est de la grande ¹ : sa latitude est de 21
 degrés 57 minutes, et sa longitude de 119 de-
 grés 36 minutes ². Elle est un peu moins élevée
 que la grande île, mais cependant assez pour être
 vue de dix ou douze lieues.

¹ Sur le parallèle du milieu de la grande île, suivant la Carte
 de *Dalrymple*; et sur le parallèle de sa Pointe du Sud-Est, suivant
 celle de *la Pérouse*.

² Suivant la Carte de *Dalrymple*, à 8° Lat. Long.
 22' à l'Est de *Macao*..... 22° 07' ... 119° 27'
 Suivant *la Pérouse*, par sa différence de
 Méridien à l'égard de la grande île, prise
 sur sa Carte, 5 min. plus Est..... 21. 57 ... 119. 37.
 Suivant *Chanal* (ci-dessus)..... 21. 57 ... 119. 36.

Le passage entre ces deux îles peut avoir 1791.
 quatre ou cinq milles de largeur : le Canal et Novembre.
 les deux bords ont paru également sains. 18.

La Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa* peut être placée à 21 degrés 54 minutes de latitude, d'après celle du Vaisseau observée le 18 à midi, de 21 degrés 48 minutes, et d'après le Relèvement qui plaçoit cette Pointe 6 minutes plus au Nord que le Vaisseau : sa longitude est d'environ 118 degrés 40 minutes ¹.

L'Écueil de *Vele-Rete* gît dans le Sud 4 ou 5 degrés Ouest de la pointe Méridionale de *Formosa*, vers 21 degrés 45 minutes de latitude, et 118 degrés 39 minutes de longitude ². Ces

¹ Suivant la Carte de *Dalrymple*, 7° 19' Lat. Long.
 plus Est que *Macao*..... 22° 02' $\frac{1}{4}$. 118° 34'
 Suivant celle de *la Pérouse*, 5 minutes
 plus N. et 52 min. moins Est que la
 Pointe S. E. de la *Grande Botel*..... 22. 02... 118. 40.
 Suivant *Chanal* (ci-dessus)..... 21. 54... 118. 40.
Mémoire de Robertson (dans sa Table
 des Positions)..... 22. 06... 118. 49 $\frac{1}{4}$.

² Suivant la Carte de *Dalrymple*, 7° Lat. Long.
 21' $\frac{1}{4}$ plus Est que *Macao*..... 21° 48'... 118° 36' $\frac{1}{4}$.
 Suivant celle de *la Pérouse*, 3 minutes
 moins N. et 40 minutes moins E. que la
 Pointe S. E. de la *Grande Botel*..... 21. 49... 118. 52.
 Suivant *Chanal* (ci-dessus)..... 21. 45... 118. 39.
 Suivant *Robertson*..... 21. 45... 118. 47 $\frac{1}{4}$.

1791. rochers sont à fleur d'eau, et ne peuvent pas
 Novembre. être aperçus de plus de deux lieues de distance.
 18. On doit ranger la Pointe de l'île *Formosa* qui est
 saine, de plus près que l'Écueil dont il est pru-
 dent de se défier¹.

J'ARRÊTE au 18 Novembre, à la vue de

¹ *G. Robertson* rapporte dans son *Memoir of a Chart of the China Sea*, pag. 48, l'Extrait du Journal du Capitaine du *Royal Captain*, qui présente quelques détails sur l'Écueil de *Vele-Rete* :

« Le 23 Octobre 1762, je relevai, à midi, *Vele-Rete* à l'Ouest quart de Nord-Ouest, il étoit plus Nord que le Vaisseau de 2 lieues et demie : et comme, au même instant, la latitude observée du Vaisseau étoit de 21° 38' Nord ; j'en conclus celle de l'Écueil, de 21° 45'.

» *Vele-Rete* montre au-dessus de l'eau plusieurs sommets pointus, et il est environné de Brisans qui se portent à un ou 2 milles de distance des pointes ou sommités apparentes, et sur lesquels la mer qui les rencontre dans les oscillations des Marées, bondit à une grande hauteur. On estime la distance de *Vele-Rete* à la Pointe Méridionale de *Formosa*, de 5 ou 6 lieues. Cet Écueil a peu d'étendue, et ne doit pas être aperçu, par un temps clair, de plus de 3 ou 4 lieues de distance. (On a vu que le capitaine *Chanal* réduit à 2 lieues la distance d'où l'on peut l'apercevoir.)

» Lorsque l'Écueil vous reste au Nord-Ouest quart de Nord, l'eau paroît décolorée ; mais après qu'on a couru une demi-heure, elle reprend la couleur ordinaire de la Mer ».

Puisque *Vele-Rete* est par 21° 45' de latitude, à-peu-près au Sud de la Pointe Méridionale de *Formosa*, et que cette Pointe est à environ 22 deg., la largeur du passage entre l'île et l'Écueil, doit être de 15 milles ou 5 lieues.

la Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa*, le calcul 1791.
de la Navigation du *Solide*, des îles *Sandwich* à Novembre.
Macao. 18.

En rapportant la longitude de cette Pointe à celle de la Pointe Sud-Est de la grande *Botel Tabago-Xima*, qui est déterminée par les Observations de *la Pérouse*, on trouve que la première doit être de 118 degrés 40 minutes; et d'après le Relèvement fait à midi du 18, le Vaisseau étoit, par rapport à la Pointe Sud-Ouest de *Formosa*, 12 minutes un tiers moins à l'Est que la Pointe : sa longitude devoit donc être de 118 degrés 27 minutes deux tiers.

Mais le 16, à midi, la longitude du *Solide*, conclue des Observations, étoit de 122 degrés 6 minutes; et, du 16 au 18, le progrès estimé vers l'Ouest avoit été de 3 degrés 34 minutes : ainsi sa longitude du 18 étoit de 118 degrés 32 minutes. On voit qu'elle ne diffère de la véritable que de 4 minutes, ou environ une lieue un quart : et la différence eût pu être plus considérable, sans qu'on eût eu à l'imputer aux Observations du 16, puisqu'on étoit obligé d'employer les calculs de l'Estime pour les quarante-huit heures écoulées entre le 16 et le 18.

Si, à présent, nous voulons trouver l'erreur

* Voyez la Note LVIII.

1791. de l'Estime sur la totalité de la traversée, il suffit
 Novembre. que nous comparions la différence des Méridiens
 18. indiquée par le calcul des Routes entre le point
 de Départ du 7 Octobre et le point d'Arrivée du
 18 Novembre, avec la vraie différence conclue
 des Observations qui ont fixé la position de ces
 deux points extrêmes.

La vraie différence des Méridiens est de 83 degrés 3 minutes ¹; la différence donnée par le calcul des Routes, est de 76 degrés 44 minutes ². La seconde est donc plus petite que la première, de 6 degrés 19 minutes, qui répondent, sur le Parallèle du point de l'Arrivée, à un peu plus de cent dix-sept lieues.

Si l'on divise cette somme des erreurs partielles de l'Estime, par le nombre des jours de la traversée, c'est-à-dire, par 41 trois quarts; on aura pour l'erreur moyenne en vingt-quatre heures,

¹ Longitude du Départ à vue d'*o-Wyhee*, le 7 Octobre, 158° 29' Occidentale. — Longitude de l'Arrivée à vue de la Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa*, le 18 Novembre (ci-dessus) 118° 28' Orientale. — Différence des Méridiens, 83° 3'. (Voyez le *Journal de Route* au 7 Octobre et au 18 Novembre et la Note LVIII.)

² Longitude du Départ 158° 29' Occidentale. — Longitude de l'Arrivée, estimée, 124° 47' Orientale. — Différence des Méridiens, estimée, 76° 44'. (Voyez le *Journal de Route* et la Note LVIII.)

8 milles 4 dixièmes : et la quantité de cette 1791.
 erreur confirme une remarque qu'on a lieu de Novembre.
 faire en lisant les Journaux des Navigateurs , 18.
 c'est qu'en traversant le *Grand-Océan* entre les
 Tropiques , le mouvement général des eaux ,
 d'Orient en Occident , emporte les Vaisseaux
 dans l'Ouest par un mouvement non apparent
 qu'on évalue à huit ou neuf milles ou environ
 trois lieues par jour. Mais ce mouvement qui
 échappe aux Méthodes incertaines du Pilote ,
 ne peut échapper aux Observations de l'As-
 tronome.

EN QUITTANT la vue de l'île *Formosa* , le
Solide fit route pour *Macao*.

On découvroit la Terre le 20 , à six heures 20.
 et demie du matin ; elle restoit dans le Nord-Ouest ;
 mais la brume ne permettoit pas encore d'en faire la
 Reconnoissance : on fit route pour s'en approcher.
 Le brouillard ne s'étant pas éclairci , on fut forcé
 de se tenir bord sur bord pendant la nuit.

Le lendemain , à sept heures et demie du matin , 21.
 on reconnut *Pedra-Branca* [la Pierre-Blanche] à
 l'Ouest quart Sud-Ouest 3 degrés Sud : on gou-
 verna pour passer au Sud de ce rocher ; et à neuf
 heures et demie , on le releva au Nord à deux
 milles de distance. *Pedra-Branca* est un petit rocher
 blanc , élevé et escarpé , situé à dix-huit lieues

1791. dans l'Est-Nord-Est de la *Grande-Lema*, l'île la plus
 Novembre. orientale et la plus considérable du Groupe qui
 21. porte ce nom¹ et précède dans l'Est les îles nombreuses qui forment les rades de *Macao* et l'embouchure de la rivière de *Canton*. Le rocher de *Pedra-Branca* peut être aperçu de quatre ou cinq lieues de distance.

La mer étoit couverte de bateaux de pêche. On tira un coup de canon pour demander un Pilote-pratique de la Côte; et il ne tarda pas à se présenter un Chinois officieux, mais on ne peut pas dire désintéressé. Le temps étant assez mauvais, il ne craignit pas de mettre ses services à un trop haut prix; il demanda 70 piastres fortes (385 livres tournois), et exigeoit que la somme lui fût comptée d'avance: comme il n'entendoit ni le français, ni

¹ Suivant *George Robertson* (page 23 de son *Memoir of a Chart of the China Sea*), la latitude de *Pedra-Branca*, conclue d'une bonne Observation, est de 22° 20' 00"; et sa longitude rapportée à celle de *Macao*, de 115° 08' 00", Est de *Greenwich*, ou 115° 14' 00", si l'on place *Macao*, comme je l'ai fait (Note LX), à 113° 35' 15". *Robertson* ajoute que le milieu entre neuf suites d'Observations de distances, faites par le capitaine *H. Fraser*, et prises, les unes à l'Orient, les autres à l'Occident de l'Astre auquel le mouvement de la Lune étoit rapporté, donne 115° 04' 00". Si l'on veut prendre un milieu entre ces deux Déterminations, on aura 115° 09' 00" à l'Est de *Greenwich*, ou 112° 48' 45" à l'Est de *Paris*; *Robertson* a adopté 115° 08' 00", Méridien de *Greenwich*.

l'anglais, ni le portugais, et que l'on n'avoit ni le moyen ni le temps de débattre le prix, on paya; et l'on mit le *Solide* sous sa conduite, avec la confiance que l'aveugle a dans son conducteur.

Les vents souffloient du Nord-Nord-Est au Nord; et, d'après l'indication du Pilote, on porta au plus près pour serrer la côte.

A une heure et demie de l'après-midi, on releva *Pedra-Branca* à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord, à environ quatre lieues de distance; et, peu de temps après, on la perdit de vue. Le capitaine *Marchand* régloit sa route sur la *Carte d'une partie des côtes de la Chine*, &c., publiée par *Alexander Dalrymple*, dont on trouve la copie dans le *Neptune Oriental de d'Après*, 2.^e édit. N.^o 53.

Le temps étoit couvert et brumeux: à cinq heures et demie du soir, le Pilote proposa de mouiller pour la nuit; et on laissa tomber l'ancre par dix-huit brasses, fond de vase molle: la petite île *Single* au Nord-Est demi-rumb Est et l'île *Toñeang* au Nord-Est quart de Nord, à deux ou trois lieues de distance de ces îles; la *Grande-Lema* au Sud-Ouest.

On remit à la voile le 22 matin, avec un vent frais du Nord-Nord-Est, et l'on se dirigea à l'Ouest-Sud-Ouest, pour ranger la Côte Méridionale de l'île *Poo-Toy*, et passer au Nord de

1791. la *Grande-Lema*. On avoit parcouru dix-huit milles
 Novembre. à l'Ouest-Sud-Ouest demi-rumb Sud ; l'île *Ling-*
 22. *Ting* restoit à l'Ouest quart de Sud-Ouest , et l'île
Poo-Toy du Nord-Nord-Ouest au Nord-Nord-
 Est , à un demi-mille de distance , lorsqu'on serra
 le vent pour gouverner sur le Pic de *Lan-Tao* ,
 et passer au vent de *Ling-Ting*. Mais le vent se
 rangea au Nord-Nord-Ouest , grand frais : et
 comme on ne pouvoit plus doubler cette dernière
 île par le Nord , le Pilote fit arriver pour en passer
 au Sud.

Le capitaine *Chanal* fait remarquer qu'au Nord
 de *Ling-Ting* , on voit deux Écueils à fleur d'eau
 qui ne sont pas marqués sur la Carte de *Dalrymple* :
 la distance du plus septentrional de ces Écueils à
 l'île est d'un peu plus d'un mille.

A midi et demi , le *Solide* se trouvoit au Sud de
Ling-Ting ; on serroit le vent au plus près ; on
 laissoit à bâbord sous le vent les îles *Sa-Moan* et
 celles de *Tsow* ; et l'on gouvernoit sur l'île *Chi-*
Chow pour la doubler par le Sud : le vent souffloit
 du Nord , grand frais.

On voit tout près des *Sa-Moan* et des *Tsow* ,
 quelques petits îlots qui ne sont pas marqués sur
 la Carte ; mais ils ne sont pas dangereux.

Cependant le vent continuoit de refuser de
 plus en plus : et , quoique le Vaisseau portât
 toute la voilure que la circonstance permettoit ,

on n'espéroit pas qu'il pût doubler quelques 1791.
 Écueils, situés dans le Nord des îles *Chook-Chow*, Novembre.
 que la Carte n'a pas indiqués. On se décida 22.
 à mouiller sous l'île *Chi-Chow*, où on laissa
 tomber l'ancre, à trois heures un quart, par treize
 brasses, fond de vase : le Pic de cette île au Nord-
 Nord-Est demi-rumb Est, à un mille de sa Côte
 Sud-Ouest; la plus Orientale des *Chook-Chow* au
 Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud; le Pic de l'île
Lan-Tao au Nord quart de Nord-Est.

Chi-Chow est composée de deux petites îles qui
 se touchent, quoique, sur la Carte, ces deux îles
 soient figurées comme une seule.

Le vent souffloit avec trop de violence du
 Nord au Nord-Nord-Est, pour que, le 23, on 23.
 pût se remettre en route : on passa cette journée
 à l'ancre, et l'on fut retenu jusqu'au 25 matin, par
 une contrariété alternative de vent ou de marée.

La latitude du Mouillage fut observée le 24, 24.
 à midi, de 22 degrés 3 minutes 30 secondes
 Nord : ce qui place la côte Méridionale de l'île
 à 22 degrés 4 ou 5 minutes'. On eut haute mer

' J'observe que, sur la Carte n.º 53 de *d'Après*, et sur celle
 de *Dabymple* dont elle est la copie, la latitude de la Côte
 Méridionale de l'île *Chi-Chow* est de 22º et environ 13 minutes,
 c'est-à-dire de 8 ou 9 minutes plus Nord que ne la donne
 l'Observation du *Solide*; mais sur ces mêmes Cartes, *Macao*
 est placé à 22º 18', c'est-à-dire 5 minutes et demie trop Nord.

1791. à onze heures du matin , à deux jours de distance
 Novembre. de la nouvelle lune : le Flot portoit à l'Ouest-
 24. Nord-Ouest , et le Jusant à l'Est.

25. Le temps permit enfin d'appareiller le 25 , à
 six heures du matin : le vent étoit modéré , et le
 commencement du Flot favorisoit la route : on
 fit un petit bord à l'Est ; et en revirant , le Vaisseau
 porta sur la Rade de *Macao*.

On rangea l'île de *Laf-sam-mee* qu'on doubla
 par le Sud ; de là , on gouverna sur celle de
Chuc-Taan que l'on dépassa , en la laissant à tribord
 à une très-petite distance : au moment où elle
 restoit au Nord , on relevoit *Laf-sam-mee* à l'Est-
 Nord-Est , et *Potoe* (*Tailow-Chow* sur la Carte
 anglaise) à l'Ouest-Sud-Ouest. Avec le vent qui
 s'étoit rangé au Nord bon frais , on passa entre
 les petites îles *Tai-Lock* et *Sy-Lock* : le Canal
 qu'elles laissent entre elles est étroit , et le milieu
 en est embarrassé par un-petit rocher qui découvre ;
 mais le Pilote donna par signes l'assurance qu'il
 n'existe aucun danger sous l'eau , et qu'on peut
 accoster avec sûreté l'une et l'autre île et le
 rocher du milieu. On passa , en effet , très-près de
Sy-Lock ; on vit , à l'Est de cette île , un petit îlot
 de roche près duquel on trouva cinq brasses
 d'eau ; et c'est la moindre profondeur que l'on ait
 eue entre les îles : près de *Sy-Lock* , on avoit huit
 brasses.

Après qu'on eut dépassé les îles, on continua de serrer le vent pour gagner le Mouillage de *Macao* sur lequel on se dirigeoit ; on fut obligé de courir un bord dans l'Est ; et à onze heures et demie, on laissa tomber l'ancre par cinq brasses et demie d'eau, sur un fond de vase molle.

On avoit la ville de *Macao* à l'Ouest-Nord-Ouest demi-rumb Ouest, à deux lieues de distance ; la Pointe orientale ou le Pic du Sud de l'île de *Montanha* [Montagne] au Sud-Ouest quart Sud ; l'île *Ling-Ting* au Nord-Nord-Est demi-rumb Est ; et le Pic de *Lan-Tao* à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord. Dans cette position, la latitude qu'on observa ce même jour à midi, étoit de 22 degrés 11 minutes Nord.

Les ancres chassèrent dans ce premier Mouillage avec un vent du Nord au Nord-Nord-Est, frais. Deux jours après, on en prit un autre plus au Nord, sur six brasses, même fond que celui du premier. On eut alors la ville de *Macao* à l'Ouest 8 degrés Sud, à deux lieues de distance.

Comme le *Solide* avoit fait le tour du Globe en prenant sa route par l'Occident, il avoit perdu un jour lorsqu'il arriva à *Macao*, et l'on fut obligé de changer la supputation du temps : le lendemain de l'arrivée, au lieu de compter Samedi 26 Novembre, comme on devoit le faire en suivant le calcul du Vaisseau depuis son départ de *Marseille*,

1791.

Novem^r.re.

25.

27.

28.

1791. on retrancha ce jour du Calendrier, et l'on compta
Novembre. Dimanche 27.
28.

LES NOUVELLES qu'on apprit à *Macao* déconcertèrent toutes les spéculations que les Armateurs du *Solide* avoient en vue dans l'Expédition de leur Navire aux Côtes *Nord-Ouest* de l'*Amérique* : et le manque d'un premier succès devoit influer sur toutes les opérations ultérieures qui dépendoient de la vente qui auroit été faite à la *Chine*. On apprit, en arrivant, que le Gouvernement chinois venoit de prohiber, sous des peines sévères, toute introduction de Fourrures dans les Ports du Midi de l'Empire, et particulièrement celle des peaux de Loutre. On attribuoit assez généralement la rigueur de cette défense à quelque condition stipulée en faveur des Russes, dans un nouveau Traité de commerce entre l'Empereur de la *Chine* et l'Impératrice de *Russie*, traité qu'avoient dû nécessiter les différens qui étoient survenus en dernier lieu entre ces deux Puissances, et qu'on savoit avoir été terminés à la satisfaction de l'une et de l'autre ; mais quelques personnes qui croyoient être plus clairvoyantes ou mieux instruites, pensoient qu'on ne devoit imputer la défense qu'à l'avarice et à la cupidité des Mandarins. Quelle qu'en fût la cause, la prohibition subsistoit dans toute sa force, et il paroissoit

paroissoit même impossible de l'é luder. Déjà un 1791.
 Navire espagnol, venu de *Manille* avec trois cents Novembre.
 peaux de Loutre, avoit été forcé, par l'impossi- 28.
 bilité qu'il éprouvoit à traiter avec les Marchands
 chinois, de déposer sa cargaison dans un magasin
 sur lequel le Sénat, soi-disant Portugais, mais
 n'agissant qu'à la voix ou par l'impulsion d'un
 Mandarin, fut obligé de faire apposer les scellés :
 un Navire anglais, pareillement chargé de Four-
 rures, avoit tenté, en remontant à *Wham-Poa* (ou
Wam-Pu), de tromper la vigilance des douanes ;
 mais n'ayant pu se procurer le débit d'une seule
 Peau, il prenoit le parti de porter sa cargaison
 entière en *Angleterre* : un Brig portugais et un autre
 Bâtiment anglais étoient attendus de la Côte
 d'*Amérique* avec des cargaisons du même genre,
 et l'on supposoit qu'un Navire français qui devoit
 avoir été expédié du Port de *l'Orient* depuis que
 le *Solide* étoit parti de *France*, pouvoit avoir eu
 la même destination, et arriver à *Macao* dans la
 saison prochaine. Cette réunion de circonstances
 défavorables laissoit peu d'espoir de traiter avec
 avantage, dans le cas même où la prohibition
 viendroit à être levée pendant le séjour du *Solide*
 à *Macao* ; car la grande concurrence des vendeurs
 devoit nécessairement faire descendre les Fourrures
 à des prix tels que la vente donneroit une perte
 plutôt qu'un bénéfice.

1791. Le capitaine *Marchand* attendit cependant, pour
 Novembre. s'arrêter à un parti, qu'il eût reçu une réponse
 28. des Correspondans de la Maison *Baux*, établis à
Canton [Quang-tcheou-fou], auxquels il avoit écrit
 pour se procurer des informations plus précises ;
 mais cette réponse confirma tout ce qu'il avoit
 appris à *Macao* : impossibilité de vendre à *Canton*
 la cargaison de Fourrures, pour raison de la
 prohibition ; inutilité de remonter à *Wham-Poa*,
 où le Navire, quoique n'étant pas d'un port
 considérable, seroit taxé à des droits dont la somme
 ne s'élèveroit pas à moins de six mille piastres¹.
 L'énormité de cette taxe avoit pour cause le
 défaut d'activité du commerce étranger : on
 comptoit à peine, cette année, dans le Port de
Canton, la moitié du nombre des Navires qui y
 étoient venus trafiquer l'année précédente ; et le
 Mandarin douanier, obligé de verser chaque
 année, dans le trésor de l'Empire, une somme
 égale, quel qu'ait été le produit des douanes,
 trouve un moyen simple de mettre ce produit en
 équilibre avec son obligation, et même, on peut
 le croire, de le rendre de beaucoup excédant ;
 il double ou triple, à sa volonté, et suivant les
 circonstances, les droits à percevoir sur les Navires

¹ 33000 livres tournois : la Piastre y est comptée pour
 5 livres 10.

qui abordent à *Canton*. Le Gouvernement chinois, 1791.
 quelques éloges qu'ayent donnés plusieurs Écri- Novembre.
 vains à la sagesse de son administration, semble 28.
 ignorer encore que l'augmentation des droits
 n'opère pas l'accroissement du produit ; et que,
 le plus souvent, un effet tout contraire doit en être
 le résultat.

D'après les avis certains que le capitaine
Marchand venoit de recevoir, il renonça à toute
 idée de vente, même en employant la voie de la
 contrebande, la seule qui restât ouverte, et il se
 décida à partir au plutôt pour se rendre à l'île
 de *France* où, suivant les Instructions de ses
 Armateurs, il lui seroit remis des Fonds pour une
 opération ultérieure.

Les Correspondans de la Maison *Baux* avoient
 joint à leur réponse une note des prix auxquels
 s'étoient vendues les Fourrures de l'année pré-
 cédente : on y voyoit que celui des peaux de
 Loutre de la première qualité ne s'étoit pas élevé
 à plus de quinze piastres. En comparant ces prix
 avec ceux des années antérieures, que nous
 connoissons par le détail qu'en a donné le Rédac-
 teur du Journal de *Dixon*¹, on aperçoit un
 décroissement considérable dans le bénéfice que
 les Européens se promettoient de cette nouvelle

¹ *Dixon's Voyage*, page 316 et suiv.

1791. branche de commerce : en 1786 , le capitaine
 Novembre. *Hanna* avoit vendu les mêmes Peaux à raison de
 28. soixante piastres ; en 1788 , elles étoient des-
 cendues à cinquante ; mais , en 1787 , le capitaine
Meares les fit remonter à soixante-dix , et quelques-
 unes même jusqu'à quatre-vingt-onze ; en 1788 ,
 celles des capitaines *Portlock* et *Dixon* éprouvèrent
 un décroissement considérable : les marchés de la
Chine se trouvoient déjà abondamment appro-
 visionnés , et l'on ressentit l'effet inévitable d'une
 trop grande affluence : les Peaux exportées en
 dernier lieu excédant de beaucoup la proportion
 des besoins prévus , les nouvelles et les anciennes
 se déprécioient réciproquement.

Mais le goût des Chinois pour les Fourrures
 est si décidé , si général , et cette Nation tient
 si fort à ses habitudes , qu'on peut présumer que ,
 si la prohibition n'est pas bientôt levée , l'activité
 des vendeurs et l'empressement des acheteurs ,
 secondés par la cupidité du Mandarin , sauront
 éluder la loi , ainsi qu'il est arrivé pour l'introduc-
 tion de l'Opium ; et les voies s'ouvrant alors à
 la contrebande , les prix s'élèveront ou baisseront
 alternativement , en raison des difficultés plus ou
 moins grandes que ce trafic illicite pourra ren-
 contrer.

LE CAPITAINE *Marchand* eut de fréquentes

occasions , pendant son séjour à *Macao* , d'é- 1791.
 prouver les injustices et les vexations du Gouver- Novembre.
 nement chinois , dont il n'est aucun Voyageur 28.
 qui ne se plaigne avec force , pour peu qu'il ait
 séjourné dans le seul Port de la *Chine* dont l'abord
 soit libre aux Étrangers. Obligés , pour l'achat
 de leurs provisions qu'il n'est pas permis de se
 procurer par soi-même , de s'adresser à un *Comprador*
 [acheteur ou commissionnaire chinois] , ils payent
 toutes les denrées au double de leur valeur. Le
 Gouvernement portugais de *Macao* est dans un
 avilissement qui ne peut être comparé qu'à l'in-
 solence , à l'avidité et à la friponnerie du Mandarin.
 C'est là qu'on voit les Vainqueurs de l'*Inde* , les
 successeurs du grand *Dalboquerque* , dans la dé-
 pendance et , pour ainsi dire , sous la férule d'un
 Douanier chinois qui , sous le titre de *Hoppo* ,
 exerce une sorte de souveraineté despotique ; à
 chaque instant , fait baiser aux anciens dominateurs
 de l'*Asie* , la verge de fer qui les opprime ; et
 semble venger cette partie du Monde , de la
 tyrannie des premiers Européens que l'Océan jeta
 sur ses Côtes.

Je croirois superflu d'entrer dans aucun détail
 sur le Gouvernement , les Mœurs , les Usages , les
 Arts des Chinois : il n'est pas un Voyageur , pas
 un Missionnaire , qui n'en ait rempli des volumes ;
 et vraisemblablement , il n'en est aucun qui n'en

1791. ait dit ou trop de bien ou trop de mal. On en
 Novembre. prendroit une opinion sans doute trop défavorable,
 28. si l'on vouloit juger l'Empire et ses deux cents
 millions d'habitans, sur le rapport des Navigateurs
 qui tous, depuis le commodore *Anson*, ont renchéri
 les uns sur les autres pour peindre par de nouveaux
 traits, et toujours plus hideux, la mauvaise foi
 du Gouvernement chinois, laquelle, suivant leurs
 rapports, ne peut être égalée que par celle des
 particuliers à qui, dit l'Historien philosophe des
 deux *Indes*, il ne reste pas même cette pudeur
 commune à tous les fripons, qui veulent bien
 l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur
 dise¹. Mais les Navigateurs veulent absolument
 que nous jugions de la *Chine* entière, par la ville
 de *Canton*, la seule qu'ils puissent entrevoir, et
 dans laquelle il ne leur est permis de pénétrer
 qu'avec des formalités qui rendroient nuls les
 talens de l'Observateur le plus clair-voyant, et le
 plus exercé à juger sur un coup d'œil rapide, les
 hommes et les choses. En lisant ce qu'ils disent
 de la *Chine*, on se rappelle, malgré soi, ce trait
 si connu d'un Voyageur qui, ayant eu, dans une
 hôtellerie, une altercation avec la maîtresse du
 logis, qui étoit rousse et acariâtre, nota sur son

¹ Raynal, *Hist. philosophique et politique des Établissements
 et du Commerce des Européens dans les deux Indes.*

Album, que toutes les femmes du pays étoient acariâtres et rousses. Eh ! comment l'*Europe* pourra-t-elle jamais fixer son opinion sur un Empire immense, également fermé aux Étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, et aux Indigènes qui n'ont pas celle d'en sortir ! Peut-être, pour parvenir à s'en former une idée qui approchât de la vérité, faudroit-il attendre, comme le dit *Raynal*, qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, et profondément versés dans l'Écriture et dans la Langue, de faire un long séjour à la cour de *Pékin*, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, et de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions'. L'énumération de tout ce qu'il faudroit pour nous faire connoître la *Chine*, conduit tout naturellement à prononcer que nous ne la connoîtrons jamais autrement que l'on ne connoissoit l'intérieur d'un couvent, pour avoir été admis quelquefois au parloir.

1791.
Novembre.
28.

PENDANT le séjour du *Solide* dans la Rade de *Macao*, trois Vaisseaux de la Compagnie anglaise y passèrent sans s'y arrêter, et continuèrent leur route pour se rendre en *Europe*. Le capitaine *Marchand* profita de cette occasion pour écrire à

* *lil.*

1791. ses Armateurs, et leur adresser la Carte particulière
 Novembre. des îles de la Révolution qu'il avoit découvertes, le
 28. 22 Juin 1791, dans le Nord-Ouest du Groupe
 de *las Marquesas de Mendocá*. On est assuré que
 cette Carte parvint en France, et que la Maison
Baux en fit hommage à l'Assemblée nationale plus
 de quatre mois et demi avant le retour du *Solide* ;
 car, le 19 Avril 1792, la Carte fut présentée à
 cette Assemblée, qui en décréta la mention hono-
 rable au procès-verbal de ce jour'.

Vers le même temps, arriva sur la Rade un Brig américain dont un Officier vint prier le

' Le capitaine *Chanal* s'est procuré des Archives de la République, l'Extrait de ce Procès-verbal que je transcris tel qu'il me l'a remis en Original.

« ARCHIVES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Extrait du
 » Procès-verbal de l'Assemblée Nationale, du 17 Avril 1792,
 » l'An 4.^e de la Liberté.

» Un Membre présente à l'Assemblée une Carte de plusieurs
 » îles nouvellement découvertes dans les Mers de l'Inde par
 » le Sieur *Marchand*, de Marseille, commandant du Navire
 » le *Solide*, expédié par MM. J. et D. *Baux*, Armateurs pour
 » la Mer du Sud; il demande que mention honorable soit
 » faite de cette offre. La proposition est décrétée.

» Collationné et trouvé conforme à l'Original déposé aux Archives
 » de la République française, par moi Garde des Archives; en
 » foi de quoi j'ai signé et fait apposer le sceau desdites Archives.
 » A Paris, le cinq Ventôse, l'an cinq de la République française,
 » une et indivisible ».

Signé à l'Original, CAMUS.

capitaine *Marchand* de permettre que le chirurgien du *Solide* se transportât à bord de ce Bâtiment , pour donner ses conseils au Capitaine qui étoit malade. Le capitaine *Chanal* reçut ordre de s'y rendre avec le chirurgien *Roblet* , pour offrir au Capitaine américain tous les services qui pouvoient dépendre du Capitaine français. Il eut occasion de connoître l'objet et le succès du Voyage de ce Bâtiment. 1791. Novembre. 28.

Il étoit parti depuis quinze mois de la *Nouvelle-Angleterre*. Au commencement de Mai 1791, il avoit relâché dans la Baie de la *Madre de Dios* de l'île *Santa-Christina* des *Mendoça* ; mais ses canots n'avoient point été envoyés à terre , et il avoit reçu à son bord l'eau et le bois que les Naturels y avoient apportés dans leurs pirogues. En quittant cette Baie , et faisant route dans le Nord-Ouest, il avoit découvert un Groupe de *neuf* îles auxquelles il avoit imposé des noms ; mais il ne s'y étoit point arrêté , et n'avoit même pas détaché une chaloupe pour les reconnoître de près et les visiter : il s'étoit contenté d'en avoir la vue, et n'avoit pas cru devoir se déranger de sa route pour en prendre une connoissance plus particulière.

D'après la latitude que le Capitaine américain donnoit aux îles qu'il avoit vues ; d'après leurs positions relatives entre elles et à l'égard des *Mendoça*, le capitaine *Chanal* ne put pas douter que

1791. les îles de *la Révolution* que le capitaine *Marchand*.
 Novembre. avoit découvertes dans le mois de Juin de la même
 28. année , ne fussent les mêmes que celles que le Brig
 américain avoit aperçues dans le mois de Mai ; ou
 que du moins les îles de *la Révolution* ne fissent partie
 de ces dernières ; car , dit le capitaine *Chanal* ,
 le capitaine *Marchand* n'a compté que quatre îles
 principales , tandis que le Capitaine américain en
 comptoit neuf dans le Groupe qu'il a découvert.

Je ne puis adopter dans son entier l'opinion
 du capitaine *Chanal* : je suis persuadé , comme il
 l'est , que le Groupe de l'Américain est le même
 que celui du Capitaine français ; mais je pense
 qu'on a mal compris le Capitaine du Brig , et
 que , lorsqu'il a dit que son Groupe est composé
 de neuf îles , il a entendu que le Groupe des
Mendoça , dont jusqu'à présent on n'avoit reconnu
 que cinq îles , la *Madalena* , *San-Pedro* , *Santa-*
Christina , la *Dominica* et *Hood* , est composé de
 neuf , par l'addition des quatre îles nouvelles qu'il
 a découvertes dans le Nord-Ouest des premières
Mendoça ; et voici sur quoi je fonde mon opinion :

Si l'on jette les yeux sur le grand Planisphère
 que le Géographe anglais *Arrowsmith* a publié en
 1794 , on voit dans le Nord-Ouest des îles de
*Mendoça*¹ , un nouveau Groupe situé par rapport

¹ Voyez la Planche IV , N.^{os} 1 et 2.

à ces îles , comme l'est , à leur égard , le Groupe de *la Révolution* : l'un et l'autre occupe environ un degré trois quarts en latitude ; l'un et l'autre est composé de quatre îles principales et de quelques îlots ou rochers : et si l'on ne lisoit pas des noms anglais à la place des noms français , on pourroit croire qu'*Arrowsmith* a eu connoissance du Groupe des îles de *la Révolution* , découvertes par le capitaine *Marchand* , et qu'il l'a rapporté sur son Planisphère , d'après quelque Plan où ces îles n'étoient pas régulièrement placées , mais seulement jetées par aperçu. En comparant le Groupe figuré par le Géographe anglais , avec celui dont le capitaine *Chanal* a levé la Carte , et en prolongeant des yeux , dans cette comparaison , l'un et l'autre Groupe , du Sud-Est au Nord-Ouest , on voit que la petite île *Riou* de l'Anglais est la petite île *Plate* du Français ; que l'île *Trevennen* du premier est l'île *Marchand* du second ; que l'île *Sir Henry Martin* , la plus grande du Groupe d'*Arrowsmith* , est l'île *Baux* , la plus grande du Groupe de *Marchand* ; que les deux rochers *Hergest's Rocks* , sont les rochers *les Deux-Frères* ; et qu'enfin , les deux îles les plus septentrionales , qui gisent Nord-Est et Sud-Ouest , l'une à l'égard de l'autre , sous le seul nom de *Robert's Islands* [les îles de *Robert*] , sont celles de *Masse* et de *Chanal* , qui ont entre elles le même gisement que les

1791.

Novembre.

28.

1791. premières , et dont la distance est la même sur
 Septembre. les deux Cartes. Il me paroît donc prouvé que
 28. si , comme on doit le croire, le nouveau Groupe
 qui se voit sur le Planisphère d'*Arrowsmith* , au
 Nord-Ouest de *las Marquesas de Mendoza* , est
 celui qu'a découvert le Capitaine américain , ce
 Groupe est composé d'un nombre d'îles égal à
 celui des îles de *la Révolution* ; et que , si ce Capi-
 taine a dit que celui qu'il a vu est composé de *neuf*
 îles , il a entendu parler de l'Archipel entier des
Mendoza , dont les îles nouvelles (que nous comp-
 tons pour *cing* ¹) ne sont qu'une partie intégrant,
 laquelle , jointe aux *cing* îles anciennes , découvertes
 par *Mendaña* , et retrouvées par le capitaine *Cook* ,
 forment en effet cet Archipel composé de *dix* îles ,
 que l'Hydrographe des îles du *Grand-Océan* , l'in-
 sulaire *Tupia* , avoit tracées sur sa Carte (tom. I.^{er} ,
 pag. 266) , avant qu'aucun Navigateur moderne
 eût pris connoissance de la portion de cet Archipel
 anciennement découvert par *Mendaña* .

L'Échelle du Planisphère d'*Arrowsmith* est trop

¹ Il paroît que le Capitaine américain n'a compté pour des îles , ni ses *Herget's Rocks* (les *Deux-Frères* du Français) , ni sa petite île *Riou* (l'île *Plate* de *Marchand*) ; et le nouveau Groupe se trouve ainsi réduit , selon lui , à *quatre* îles (les quatre îles principales de *Marchand*) , qui , avec les *cing* de *Mendaña* , composent son Groupe entier de *neuf* îles que nous portons à *dix* , en comptant l'île *Plate* pour une.

petite pour qu'on puisse y prendre, avec quelque 1721.
 précision, la latitude de chacune des nouvelles Novembre.
 îles en particulier, ainsi que leurs différences re- 28.
 latives de méridien, et les comparer ensuite avec
 celles que lui assignent les Observations et les
 Relèvemens faits par les capitaines *Marchand* et
Chanal; mais, en reconnoissant qu'il se trouve des
 différences assez considérables sur les latitudes,
 sur les longitudes, et, par conséquent, sur les
 distances et les gisemens respectifs, ces différences
 ne détruisent pas les preuves de l'identité des
 Groupes: car on sait que le Capitaine américain
 n'a, pour ainsi dire, qu'entrevu le sien, en passant,
 et n'a pu, tout au plus, qu'en donner un aperçu;
 tandis que le capitaine *Marchand*, par des Obser-
 vations et des Relèvemens multipliés, a constaté,
 d'une part, les latitudes et les gisemens relatifs
 des îles qui composent le Groupe de *la Révolution*,
 de l'autre, leur position à l'égard du Groupe des
Mendoça; et que le capitaine *Chanal* en a dressé
 une Carte dont son Journal a fait connoître les
 fondemens¹.

¹ Pour faciliter la comparaison des îles du capitaine *Marchand* avec celles du capitaine Américain, j'ai transporté sur une grande Échelle, la portion du Planisphère d'*Arrowsmith*, qui représente ces dernières îles dans le Nord-Ouest du Groupe des *Mendoça*; mais, en agrandissant l'Échelle, on n'ajoute rien à l'exactitude de l'Original; on en rend seulement

1791. Le capitaine *Marchand* ne peut pas prétendre ,
 Novembre. sans doute , à l'honneur de la priorité ; mais il
 28. n'en a pas moins , comme le Capitaine américain
 qui l'a devancé , l'honneur de la Découverte ; car
 il ne pouvoit pas savoir , au mois de Juin 1791 ,
 pendant qu'il naviguoit dans le *Grand-Océan* ,
 qu'un mois auparavant , un autre Navigateur , en
 faisant la même route que lui , avoit fait la même
 Découverte. On doit cependant accorder au
 Capitaine français un mérite de plus , celui de
 nous avoir fait connoître les Naturels des nou-
 velles îles , et d'avoir fixé les positions géogra-
 phiques de ce Groupe avec une exactitude qui
 suffit à la sûreté de la Navigation.

Je ne dois pas omettre que le Capitaine amé-
 ricain rapporta au capitaine *Chanal* que , pen-
 dant qu'il navigua à vue des nouvelles îles , il
 aperçut constamment , dans la partie de sous le
 vent , une apparence de terre dont la forme , la
 distance et la position n'avoient pas varié tout le
 temps qu'il fut par le travers des îles. Cette re-
 marque , conforme , en tous points , à celle qui
 fut faite sur le *Solide* , dans le même parage et

les défauts plus sensibles. On voit au bas de la Carte IV ,
 partie N.º 2 , une copie , de grandeur naturelle , de la portion
 empruntée de la Mappemonde d'*Arrowsmith* : la partie N.º 1 ,
 est la Carte du capitaine *Chanal* , comprenant les îles de *Mendoça*
 et celles de *la Révolution*.

la même situation , semble donner à peu-près la certitude que, sous le vent du nouveau Groupe, il existe d'autres Terres encore inconnues ¹.

1791.

28.

LE CAPITAINE *Chanal* recueillit , dans sa conversation avec le Capitaine du Brig américain , quelques autres particularités de son Voyage qui ne paroîtrent pas étrangères à celui du capitaine *Marchand*.

Ce Bâtiment avoit traité les quinze cents Fourrures qu'il apportoit à *Canton* , en partie sur la côte d'*Amérique* , au Sud des îles de *Queen-Charlotte* , en partie le long de la côte Occidentale de ces îles ; mais il n'avoit pas remonté plus au Nord que *Cloak-Bay* , et n'avoit employé que quarante jours à faire sa Traite. Son Voyage ne présente aucune Découverte dans cette partie.

Dans la relâche qu'à son retour de l'*Amérique* , il avoit faite à *Atooi* , la plus Septentrionale et la plus grande du Groupe Occidental des *Sandwich* , il avoit reçu à son bord deux Matelots qui , deux ans auparavant , avoient été enlevés d'un Brig anglais par les Naturels de l'île , et qui furent obligés d'employer la ruse pour parvenir à s'échapper. Ces deux hommes rapportoient qu'ils avoient été bien traités ; mais ils attestoient

¹ Voyez tome I.^{er} pages 250 , 263 , 270.

1791. s'être assurés par leurs propres yeux , que ces
Novembre. Insulaires sont anthropophages , et mangent leurs
23. prisonniers. Je ne sais quel degré de confiance on
doit accorder au témoignage de ces deux Mate-
lots ; mais on voit , d'un autre côté , que le capi-
taine *Cook* , le lieutenant *King* , le chirurgien
Anderson , et plusieurs des Officiers de la *Resolution*
et de la *Discovery* , qui s'étoient particulièrement
occupés de rechercher si les Naturels des îles
Sandwich devoient être accusés d'anthropophagie ,
n'ont jamais pu se procurer la certitude du fait ;
et s'ils n'ont pas voulu prononcer la négative ,
du moins ne laissent-ils pas douter qu'ils
n'inclinassent fortement à repousser cette hor-
rible accusation ¹. Je laisse à juger si le témoi-
gnage de deux Matelots , quelque positif qu'il
paroisse , suffit pour décider une question que
des Observateurs aussi intelligens qu'éclairés , et
singulièrement occupés des recherches qui pou-
voient fixer leur opinion sur ce point , ne sont
pas parvenus à éclaircir. Ces Matelots ont-ils
bien vu ? ont-ils rapporté fidèlement ce qu'ils
ont vu ? n'ont-ils pas voulu se faire une sorte de
mérite , n'ont-ils pas cru se donner une espèce de
considération et d'importance , en s'annonçant
comme des hommes qui avoient échappé à la dent

¹ *Cook's 3.^d Voyage*, Vol. III, page 132 et suiv.

des Anthropophages? Ils ont bien pu d'ailleurs 1791.
 être trompés par des apparences : car on sait que Novembre.
 la coutume des Naturels des *Sandwich* est de dé- 28.
 peccer les corps de leurs ennemis morts, dont ils
 ont pu s'emparer, d'en brûler les chairs, et d'en
 conserver les ossemens comme des trophées qui
 doivent perpétuer le souvenir de leurs exploits.
 C'est ainsi qu'ils en usèrent pour le corps de
 l'infortuné *Cook*. Lorsque les capitaines *Clerke* et
Gore, le lieutenant *King*, et les autres compagnons
 de ce Héros Navigateur, réclamèrent les restes de
 leur *Hector*, et eurent obtenu qu'on les leur rendît,
 ces restes leur furent remis enveloppés dans une
 très-belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau
 semé de plumes noires et blanches. On trouva
 dans le paquet les mains entières, la tête dépouillée
 de la chair, la chevelure détachée du crâne et
 tenant aux oreilles, les os des deux bras auxquels
 pendoit la peau de l'avant bras, les os des jambes
 et des cuisses tenant ensemble, mais sans pieds :
 le tout paroissoit avoir éprouvé l'action du feu,
 à l'exception des mains, qui avoient été tailladées
 et les entailles remplies de sel, sans doute pour
 les conserver plus long-temps dans leur forme
 naturelle. Les Anglais réclamèrent aussi les corps
 des Soldats de marine qui avoient été tués ; mais
 les Naturels expliquèrent que la populace s'en étoit
 partagé les membres, et qu'il étoit impossible

1791. de les rassembler : ils ajoutèrent qu'ils rappor-
 Novembre. teroient ce qui manquoit encore des ossemens
 23. du Capitaine , parce que ceux-ci avoient dû
 tomber dans le lot du principal Chef de l'île , et
 dans ceux des *Earees* particuliers ¹. Dans tout le
 cours de cette triste négociation , les Anglais ne
 recueillirent aucun indice qui pût leur faire soup-
 çonner que leurs malheureux compagnons eussent
 servi de pâture à leurs bourreaux : on reconnoît
 seulement , dans l'empressement des Chefs à pos-
 séder quelque portion d'un être qui leur avoit
 semblé surnaturel , qu'ils croyoient invincible ,
 peut-être même invulnérable , et qui étoit tombé
 sous le poignard que lui-même avoit forgé , on
 reconnoît , dis-je , ce désir naturel à des Insulaires
 belliqueux et à demi-sauvages , de posséder un
 monument de leur victoire , un témoin de leur
 valeur. Peut-être aussi la superstition se confond-
 elle avec ce sentiment d'orgueil ; peut-être , après
 avoir déifié le capitaine *Cook* de son vivant , vou-
 loient-ils , en se partageant sa dépouille mortelle ,
 en conserver les restes comme des espèces de
 talismans , ou les exposer , comme des reliques , à la
 vénération du Peuple. Quoi qu'il en soit , rien
 ne prouve , rien n'indique que les Naturels des
Sandwich soient anthropophages ; et l'on ne seroit

¹ *Cook's 3.^d Voyage.* Vol. III , page 79 et suiv.

pas fondé à conclure qu'ils le sont, parce qu'ils sacrifient des hommes dans de certaines cérémonies: les Taïtiens aussi en sacrifient, et cependant ils ne sont pas anthropophages: et les habitans de la *Nouvelle - Zélande*, qui, sans doute, sont moins superstitieux et plus cruels, mangent les hommes et n'en sacrifient pas. Les Naturels des îles *Sandwich* ont des Prêtres, ils ont donc des superstitions; et les sacrifices humains ont été en usage chez tous les Peuples que la superstition a dominés; insensés, ils s'imaginoient que le sang qu'ils faisoient couler devoit appaiser la Divinité irritée, ou obtenir de sa puissance une protection signalée et l'assurance de la victoire, s'ils marchoient au combat: mais l'Histoire, qui nous a transmis le récit de ces horribles holocaustes, ne nous dit pas que les Peuples qui sacrifioient des hommes, portassent leur fureur aveugle jusqu'à dévorer leurs semblables; une de ces horreurs n'est pas inséparable de l'autre.

Si cependant il étoit vrai que les habitans des *Sandwich* fussent anthropophages; espérons que leurs fréquentes communications avec les Européens (qui, sous d'autres rapports, peuvent leur être si funestes), en adoucissant leurs mœurs encore féroces, parviendroient à les faire renoncer à leurs exécrables festins. Le capitaine *Cook* qui avoit été témoin, dans l'île de *Taïti*, d'un

1791. sacrifice humain , se flattoit que l'horreur qu'il avoit
 Novembre. inspirée aux Taïtiens , pour ces cérémonies homi-
 28. cides , en aboliroit à jamais l'usage : seroit-il donc
 plus difficile de persuader aux premiers que , s'il
 répugne à la Nature de sacrifier un homme , il lui
 répugne plus encore de se repaître de sa chair ?
 Ah ! sans doute , la gloire le plus à ambitionner ,
 les fruits les plus doux que dussent se promettre
 les Européens de leurs grandes Navigations , se-
 roient , qu'en visitant toutes les parties de la Terre
 habitée , par-tout ils pussent rappeler le Sauvage
 à la dignité de l'Homme , et détruire , sur toute
 la surface du Globe , les abominables restes de
 l'Anthropophagie ! En faveur d'un si grand bien-
 fait , le Philosophe pourroit oublier quelques-uns
 des outrages que les Européens , en découvrant
 le Monde , ont faits à l'Humanité.

Le capitaine du Brig américain , pendant son
 séjour aux *Sandwich* , avoit reçu à son bord quatre
 Naturels de ces îles qui s'étoient offerts pour le
 suivre ; mais il paroît qu'ils n'avoient pas tardé
 à se dégoûter d'un genre de vie si différent de
 celui d'un Insulaire du *Grand-Océan*. Un d'eux
 qui étoit venu à bord du *Solide* quand le Vaisseau
 s'arrêta par le travers de l'île *o-Whyhee* pour s'y
 procurer des rafraîchissemens , reconnut à *Macao*
 le chirurgien *Roblet* , et le pria avec instance , et
 à plusieurs reprises , de l'emmener avec lui à

bord du Vaisseau français : on ne pouvoit se 1791.
 prêter à cette demande ; et il ne savoit pas que Novembre.
 ce n'eût été pour lui que changer de prison. Un 28.
 Insulaire des *Sandwich* doit s'accoutumer diffi-
 cilement, ou plutôt ne s'accoutumeroit jamais à la
 dépendance et à un travail obligé : la curiosité
 peut bien le porter à s'employer au service
 des Européens qui sont pour lui des hommes
 nouveaux , et doivent lui paroître extraordinaires
 et supérieurs, quand il compare leur industrie à
 la sienne ; mais s'il est parvenu à un certain âge,
 s'il a déjà su apprécier la liberté, la vie du Ma-
 telot n'est pas faite pour lui ; bientôt il regrettera
 son île , ses bois , sa hutte ; et aussitôt qu'il le
 pourra , il retournera vers les siens, *revertet ad
 suos.*

Le capitaine *Chanal* fut informé par le Capi-
 taine américain , que le Navire à trois mâts ,
 aperçu du *Solide* devant *Berkley-Sound*, et qu'on
 avoit soupçonné être une des Frégates que le
 Gouvernement espagnol , sous l'apparence d'un
 Voyage de Découvertes , avoit expédiées pour
 surveiller la conduite et les opérations des An-
 glais , étoit un Vaisseau des *États-Unis* , et devoit
 hiverner à la Côte : un officier de ce Navire et
 quelques hommes de son Équipage avoient été
 victimes de la fureur des Sauvages , dans un Port
 situé au Sud de *Nootka-Sound*. Il apprit aussi que

1791. le Brig qu'on avoit aperçu dans l'Est du Canal
 Novembre. le *Cox*, étoit américain, et qu'il avoit laissé sur
 28. la Côte, un autre Brig et une Goïette de la
 même Nation. Ces trois derniers Bâtimens de-
 voient venir cette année à la *Chine*, et se propo-
 soient de retourner à la Côte *Nord-Ouest* de
 l'*Amérique*; ils y avoient laissé un Boat qui de-
 voit, pendant l'hiver, s'occuper de rassembler,
 pour l'année suivante, la quantité de Peaux né-
 cessaire pour former les Cargaisons. La Goïette,
 en se rendant à la Côte, avoit relâché à l'île
o-Whyhee: les Naturels avoient tué deux hommes
 de l'Équipage; et le Bâtiment avoit été forcé de
 couper ses câbles et de mettre à la voile, dans
 la crainte que les Insulaires, trop forts en nombre,
 et devenus trop entreprenans, ne parvinsent à
 s'en emparer.

Ces diverses informations font suffisamment
 connoître que les Américains des *États-Unis*,
 dont la navigation et le commerce acquièrent
 chaque jour une nouvelle extension, ont saisi
 avec ardeur, et sans être rebutés de la distance,
 le nouvel aliment que les Pelleteries de la Côte
Nord-Ouest de l'*Amérique* offroient à leurs spécu-
 lations, à leur industrie, à leur besoin de s'enri-
 chir pour payer la dette publique: ils sont de-
 venus pour les Nations de l'*Europe*, des concurrens
 redoutables; et leur activité ne le cède point à

celle des Anglais. On sait aussi que les Espagnols, 1791.
 sous le nom de leur Compagnie des *Philippines*, Novembre.
 cherchent à rivaliser les uns et les autres : et il 28.
 n'est pas jusqu'aux Portugais de *Macao* qui,
 tirés de leur langueur léthargique par l'appât
 séduisant des énormes bénéfices qu'ont donnés
 les premières opérations, n'ayent essayé de se
 traîner dans la nouvelle carrière qui venoit de
 s'ouvrir à la cupidité. Ainsi, l'*Europe*, l'*Asie* et
 l'*Amérique* du *Nord-Est*, par un mouvement simul-
 tanée, ont dirigé leurs Vaisseaux vers les Côtes
 du *Nord-Ouest* du Nouveau Monde, et ont mul-
 tiplié à l'envi, sans principes comme sans mesure,
 des spéculations hasardées.

Mais le commerce des Fourrures a des limites
 fixées par la Nature et par la Raison : les spécu-
 lations doivent être combinées, d'une part, sur
 la population d'une Terre peu favorable à la
 multiplication des hommes, et sur le temps né-
 cessaire à la reproduction des animaux auxquels
 ils font la guerre, et dont le Commerce attend
 les dépouilles; d'autre part, sur la consommation
 annuelle que peuvent faire de ces Fourrures,
 lorsque l'introduction en est libre, les Peuples de
 cet Empire d'*Asie* où vient aboutir le produit
 total de la traite d'*Amérique*.

Avant que les Navigations de notre temps nous
 eussent fait connoître la partie de la Côte du *Nord-*

1791. *Ouest*, comprise entre le cinquantième et le soixant-
 Novembre. tième Parallèle Nord, la *Russie* avoit déjà créé
 28. ce commerce ; et il sembloit devoir être pour elle
 une espèce de propriété exclusive que sa position
 géographique pouvoit lui garantir. Les Anglais
 portoient à *Saint - Pétersbourg*, comme ils les y
 portent encore aujourd'hui, leurs Pelleteries du
Canada et de la Baie de *Hudson* : de là, prenant
 la voie de l'intérieur, en partie par terre, en partie
 par les lacs et les rivières, et augmentées sur la
 route, par l'addition des Fourrures que fournit la
Sibérie, et par celles que la Navigation des Russes
 leur a procurées, depuis qu'ils ont découvert
 l'Archipel des *Curiles*, celui des *Aleutiennes* et le
 Continent de l'*Amérique* au-dessus du soixantième
 Parallèle, toutes ces Pelleteries réunies parve-
 noient, après un trajet de plusieurs mois, à la ville
 frontière de *Kiatchta*¹, le Marché des *Russes* ; et
 les échanges étoient ouverts avec *Maïmatschin*²,

¹ *Kiatchta* est situé un peu au Nord du cinquantième Parallèle ; et c'est une faute d'impression qui le place à trente-cinq degrés de latitude, dans l'estimable Ouvrage de *W. Coxe*, *Account of the Russian Discoveries*, &c. London, 1780. In-4.º page 212.

² La Ville frontière de la *Chine*, dit *W. Coxe*, page 214 de l'Ouvrage cité dans la Note précédente, est nommée par les Chinois et les Tatars Moungales, *Maïmatschin*, qui signifie *Place forte de Commerce*. Mais les Chinois ont un autre Entrepôt, celui de *Zuruchaitu*, situé de même à la frontière de la *Sibérie*,

la Ville , ou le Marché des Chinois , qui n'est 1791.
 séparée de la première que par le ruisseau de Novembre.
Kiatchta. De *Mäimatschin* les Fourrures parve- 28.
 noient à *Pékin* , et de là se distribuoient dans
 tout l'Empire. Il est aisé de concevoir que la
 nouvelle introduction des Pelleteries par la voie
 de mer et les Ports du Midi de la *Chine* , en
 appelant les Anglais , les Américains , les Fran-
 çais , les Espagnols et les Portugais au partage
 de ce commerce , en les faisant entrer en concur-
 rence et en rivalité avec les Russes , doit faire
 descendre les marchandises qui en sont l'objet , à
 des prix qui ne présenteront plus un bénéfice
 suffisant pour exciter et entretenir l'activité des
 nouvelles spéculations.

On peut donc prévoir que les Nations maritimes
 se porteront un préjudice mutuel , par un trop
 grand concours dans les Marchés de la *Chine* , en
 même temps qu'elles se nuiront réciproquement
 dans les achats , par une trop grande affluence à
 la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. Sans doute,
 elles ont déjà senti que , si elles veulent se con-
 server cette précieuse branche de commerce , et

sur la branche occidentale de l'*Argoon* , 12 degrés deux tiers
 plus à l'Est , et environ un degré moins Nord que *Kiatchta*.
Zuruchaitu fait très-peu de commerce : toutes les grandes
 opérations se sont concentrées à *Kiatchta* , l'Établissement
 commun aux Russes et aux Chinois. (*Ibid.* page 244.)

1791. empêcher que bientôt elle ne se dessèche entre
Novembre. leurs mains, il n'en faut pas exiger plus de fruit
28. qu'elle n'en peut donner sans s'épuiser. Qu'elles
se hâtent donc , s'il en est temps encore , qu'elles
se hâtent de ralentir et de régulariser leurs opérations
jusqu'à présent désordonnées , pour en régler
l'étendue sur la quantité de Fourrures qu'il est
possible d'extraire annuellement sans en tarir la
source , et sur la mesure présumable des débouchés
qui peuvent être ouverts au produit général de
la Traite. L'intérêt du Commerce et celui des
Sciences se trouvent ici confondus ; et nous de-
vons desirer qu'une conduite peu raisonnée et
des espérances trompées , ne forcent jamais les
Européens à interrompre cette suite intéressante
de Navigations dans le *Grand-Océan*, lesquelles,
en multipliant , dans toutes les directions , les
courses de nos Vaisseaux , doivent indubitable-
ment , et dans peu d'années , perfectionner la
Description des parties du Globe peu connues ,
et procurer un nouvel accroissement à la masse
de nos connoissances.

CHAPITRE VIII.

DÉPART de Macao. — Traversée de la Mer de Chine. — Rectification de la Carte de cette Mer. — On passe par le Déroit de Gaspar entre les îles de Banca et de Billiton. — Nouveau Plan des deux Déroits qui se présentent entre ces îles. — Préférence à donner à ces Déroits sur celui de Banca. — Navigation depuis le Déroit de Gaspar jusqu'à l'île de France. — Relâche et séjour au Port du Nord-Ouest de cette dernière île.

LÉ SOLIDE fit voile de la rade de *Macao* 1791.
pour l'île de *France*, le 6 Décembre, à dix heures Décembre.
et demie du soir, et dirigea sa route pour re- 6.
connoître, à la sonde, le Banc de *Macclesfield*,
ou Banc *des Anglais*, situé vers 15 degrés trois
quarts de latitude Nord, dans le milieu de la *Mer*
de Chine.

On eut connoissance le 8 dans la matinée, 8.
à soixante-cinq brasses, fond de coquillages brisés,
mêlés de petits graviers noirs et blancs. Deux
heures avant qu'on eût eu ce brassiage, une ligne
de quatre-vingts brasses n'étoit pas parvenue à
donner le fond.

Assuré de la position du Vaisseau par cette

1791. Sonde, qu'on ne pouvoit douter appartenir à une
 Décembre. des limites du Banc, on se dirigea au Sud-Ouest
 8. pour prendre connoissance des *Pulo-Sapata*, petites
 îles situées vers le dixième parallèle Nord, à en-
 viron quarante-deux lieues de distance de la Pointe
 Sud-Est du Royaume de *Camboja*.

11. Le 11, peu de temps après midi, la mer qui,
 jusqu'alors, avoit été agitée, s'abattit tout-à-coup;
 et ce ne fut pas sans une grande surprise que, à
 quatre heures quarante minutes de l'après-midi,
 on aperçut à l'Ouest quart Sud-Ouest, à environ
 cinq lieues de distance estimée à vue, une île dans
 une position où, par la route que le Vaisseau
 avoit tenue, on ne devoit pas en rencontrer.

D'après la latitude qui avoit été observée à midi,
 de 11 degrés 14 minutes, et le chemin qu'on
 avoit parcouru depuis cet instant, la Terre qu'on
 avoit à vue ne pouvoit être que les îles nommées
the Brothers [*les Frères*], situées sur la Carte de la
Mer de Chine par *Alexander Dalrymple*, à onze
 lieues de distance au Nord quart Nord-Ouest
 3 degrés Ouest de l'île la plus orientale des
Pulo-Sapata.

Quoique la Terre que l'on apercevoit ne pût
 être que *les Frères*, il restoit cependant quelque
 incertitude à cet égard, parce qu'en supposant
 que ce fussent *les Frères*, on auroit dû avoir passé
 si près des îles les plus méridionales de celles

qui composent le *Paracels*, qu'il eût été impossible 1791.
 qu'on ne les eût pas vues: et cependant on n'en Décembre.
 avoit aperçu aucune. En consultant la Table des 11.
 Positions géographiques insérée dans la *Connois-*
sance des Temps, qui donne la longitude de
Pulo-Sapata telle qu'elle a été déterminée par
 Observation dans le troisième Voyage de *Cook*,
 le capitaine *Marchand* crut reconnoître que cette
 île est placée sur la Carte de *Dalrymple*, environ
 1 degré trop à l'Ouest: et comme *les Frères* ont
 dû y être établis d'après leur gisement et leur
 distance à l'égard des *Pulo-Sapata*, il jugeoit que
 l'erreur de leur position doit être la même que
 celle de la position de ces dernières îles. Depuis
 le moment où l'on avoit aperçu *les Frères*, on
 gouverna au Sud-Ouest et Sud-Ouest quart Sud;
 et à six heures, on les releva de l'Ouest 26 degrés
 Nord, à l'Ouest 45 degrés Nord. On fit route
 alors pour prendre connoissance de la plus grande
 des *Pulo-Sapata*; et vers minuit, à l'aide du clair
 de lune, on la découvrit au Sud-Ouest quart
 Ouest. Cette île est petite et stérile, mais élevée;
 et sa forme qui est celle d'un *soulier*, comme son
 nom l'indique ¹, ne permet pas de la méconnoître
 et de la confondre avec une autre île ²: par un

¹ *Zapato* et *Çapato*, Soulier, en espagnol et en portugais.

² *G. Robertson* dit que « lorsque *Pulo-Sapata* vous reste au

1791. temps clair, elle peut être aperçue de dix ou onze
 Décembre. lieues de dessus le pont d'un Navire marchand. On

11. gouverna pour la contourner à une distance convenable, et à minuit trois quarts, elle restoit directement à l'Ouest, à quatre ou cinq milles de distance.

Cette remarque du capitaine *Chanal* m'a paru mériter d'être examinée avec attention, parce qu'elle indique deux corrections à faire : l'une, à la *Carte de la Mer de Chine* par *Alexander Dalrymple*, dont on trouve la copie dans la seconde Edition du *Neptune Oriental* de *d'Après de Manneville*, et sur laquelle tous les Navigateurs français règlent leur route dans la *Mer de Chine* : l'autre, à la *Carte générale du Globe*, par le lieutenant *Roberts*, laquelle accompagne la Relation du troisième Voyage du capitaine *Cook*. L'erreur de la *Carte de Dalrymple* porte sur la longitude de *Pulo-Sapata*, et par contre-coup sur celle des *Frères*, et provient de ce que, sur cette Carte, la différence de Méridien entre *Pulo-Sapata* et *M^o* est trop grande de 50 minutes de degré¹. Leur de la Carte du troisième Voyage de

Nord, son aspect est extrêmement curieux; elle se présente comme si elle vouloit tomber sur la droite : de ce point de vue, ses deux côtés paroissent très-distans du centre de l'île ». (*Voyez Memoir of a Char of the China Sea, &c. London, 1791. In-4.º gr. pap., page 15.*)

¹ Note LX.

Cook consiste en ce qu'elle place *les Frères* au 1791.
 Nord environ 40 degrés Est des *Pulo-Sapata*; Décembre.
 tandis que , par la route que le *Solide* a suivie, en 11.
 passant des premières îles aux secondes, *les Frères*
 doivent être situés dans le Nord environ 22 degrés
Ouest des *Pulo-Sapata*, à peu-près à la position
 où on les voit sur la Carte de *Dalrymple* *. Je
 renvoie aux *Notes* qui se trouvent à la suite de
 cette relation , pour le détail des combinaisons ,
 des calculs et des opérations de Trigonométrie ,
 par lesquels j'ai cherché à déterminer la quantité
 de chaque erreur. L'excellent Mémoire que *G.*
Robertson a publié , en 1791 , à l'appui de sa belle
Carte de la Mer de Chine , m'a été fort utile pour
 la première des corrections à faire : et si mes résultats
 diffèrent quelquefois des siens , je ne lui
 suis pas moins redevable d'un grand nombre de
 Données que ses recherches m'ont fournies , mais
 qui ne m'ont pas toujours conduit aux mêmes
 conséquences qu'il a cru pouvoir en tirer. La
 discussion dans laquelle m'a engagé la combi-
 naison de ces diverses Données , m'a mis sur la
 voie pour traiter de la position de quelques Points
 de la *Mer de Chine* , qu'il étoit important de fixer
 avec la précision nécessaire pour diminuer les
 périls de la navigation , dans une Mer où les

* Note LXI.

1791. Courans qui maîtrisent les Vaisseaux , laissent une
 Décembre. grande incertitude sur leur direction et leur vitesse,
 11. et où les îlots , les Bancs et les Dangers de toute
 espèce se présentent à chaque instant.

12. Le capitaine *Marchand* prit son point de départ de *Pulo-Sapata* , qu'il supposa devoir être placée à la latitude et à la longitude qui ont été conclues des Observations du troisième Voyage de *Cook* ; et il dirigea sa route dans le Sud-Ouest , pour prendre connoissance de *Pulo-Timon*.

Il en eut la première vue dans le Sud-Sud-Ouest , le 15 , à six heures du matin , au moment où la sonde indiquoit trente-huit brasses d'eau , fond de vase dure ; et à huit heures on releva *Pulo-Timon* au Sud-Sud-Ouest , et *Pulo-Pissang* au Sud demi-rumb Ouest. Cette dernière île est la plus grande d'un Groupe situé près de la côte de *Malaie* , entre les parallèles de 2 degrés et 3 degrés Nord , et composé des îles ou *Pulo* , *Varela* , *Aor* , *Timon Pissang* et *Tingi* : *Pissang* est une Terre élevée qui peut être aperçue de vingt ou vingt-une lieues de distance.

Les nuages ne permirent pas d'observer la hauteur méridienne du Soleil ; mais , à deux heures trois quarts , on aperçoit *Pulo - Aor* (ou *Pulo-Laor*, suivant *d'Anville* ¹) à quatre lieues et demie

¹ Et selon les Naturels de l'île , *Pulo - Wawoor*.

de distance , et on releva cette île au Sud-Sud- 1791.
 Ouest. La partie Orientale de ce petit Groupe Décembre.
 présente des Terres très-hautes , formant deux 15.
 mondrains qui gisent l'un à l'égard de l'autre
 Sud-Est et Nord-Ouest , dont celui de l'Est est
 le plus élevé. Sa position géographique a été
 déterminée par les Observations du troisième
 Voyage de *Cook* , qui fixent sa latitude à 2 degrés
 42 minutes Nord , et sa longitude à l'Orient de
Paris , à 102 degrés 19 minutes trois quarts ¹ :
 en y rapportant par le Relèvement la position du
 Vaisseau , on trouve que sa latitude devoit être
 de 2 degrés 56 minutes , et sa longitude de 102
 degrés 26 minutes ; mais le calcul des Routes de-
 puis le dernier Relèvement de *Pulo - Sapata* , le
 11 à minuit trois quarts , donnoit 3 degrés 17
 minutes de latitude et 103 degrés 19 minutes de
 longitude : et l'on en conclut que , dans l'inter-
 valle du 11 au 15 , les Courans avoient porté le

* Lat. { Suiv. *King.* . 2° 40' 00" Nord } Milieu 2° 42' 00"
 { Suiv. *Bayly.* . 2 44 00 }

A l'Orient de *Paris*.

Long. { Suiv. *King.* . 102 16 45 } Milieu 102 19 45
 { Suiv. *Bayly.* . 102 22 45 }

Voyez *Orig. Astr. Obs. made in a Voyage to the Northern Pacific Ocean* , &c. page 351.

Voyez aussi la Note LX.

1791. Vaisseau de 21 minutes dans le Sud, et de 53
 Décembre. dans l'Ouest.

15. Je dois prévenir les Navigateurs français que la position de *Pulo-Aor*, sur la Carte N.º 49 du *Neptune Oriental* de *d'Après* (seconde Édition) n'est pas conforme aux résultats des Observations du troisième Voyage de *Cook* : si on les admet, la latitude qui n'est sur cette Carte que de 2 degrés et demi, doit être augmentée d'environ 12 minutes; et sur la Carte générale N.º 9 de ce Recueil, où la latitude est la même que sur la Carte particulière N.º 49, la longitude qui n'est que de 102 degrés, doit être portée à 102 degrés un tiers ¹.

On s'éloigna de *Pulo-Aor* : et quand on l'eut

¹ En faisant cette critique des deux Cartes de *d'Après* que j'ai désignées, je ne dois pas laisser ignorer que *George Robertson*, comme l'Hydrographe français, emploie sur sa grande Carte de la *Mer de Chine*, la latitude de 2º 30', et qu'elle est la même sur la Carte d'*Alexander Dalrymple*. Assurément *Robertson* connoissoit les Observations du Voyage de *Cook*, qui sont antérieures de beaucoup à la publication de sa Carte, mais postérieures à celle de la Carte de *Dalrymple*, et cependant il n'en a pas employé le résultat : il ne s'est pas expliqué sur le motif qui a pu le décider à n'en pas faire usage ; et, sans parler des Observations du Voyage de *Cook*, il dit seulement (page 19 de son *Memoir*) que la latitude de *Pulo-Aor* (ou *Pulo-Auro*, ainsi qu'il l'écrit) est entre 2º 29' et 2º 30'. (Voyez la Note LX.)

doublée , on gouverna au Sud-Sud-Est pour 1791.
passer au large des *Doggers-Banks* [les Bancs Décembre.
des Chiens] qu'on dit être dangereux, et dont 15.
la position est encore incertaine ¹.

Le 17, vers neuf heures du matin, on aperçut 17.
la terre dans le Sud-Sud-Ouest. On supposoit,
d'après l'Estime du chemin fait par le Vaisseau,
que ce devoit être une petite île sans nom que
la Carte N.º 49^{2d} de *d'Après* place à une lieue

¹ Je traduis ce que *G. Robertson* dit des *Doggers-Banks*, dans le Mémoire qu'il a publié en 1791, à l'appui de sa Carte de la *Mer de Chine*, page 51.

« Les *Doggers-Banks* existent certainement, et sont des Écueils très-dangereux. Ils sont placés sur ma Carte d'après les Données suivantes qui s'accordent entre elles. J'ai adopté la distance que *M. d'Après* a établie entre ces Dangers et *Pulo-Panjang* (F.º N.º 49^{2d} du *Nept. Orient.* 2.º Edit.); et en admettant la longitude que j'ai assignée à cette île, je place les *Doggers-Banks* à 0º 40' de latitude Nord, et 105º 26' à l'Est de *Greenwich* (ou 103º 05' 45" à l'Est de *Paris*). Cette position est confirmée par le rapport du vaisseau le *Gange*, qui eut la vue de ces Dangers, et les place à 0º 37' Nord, et 105º 29' à l'Est de *Greenwich* (ou 103º 08' 45" à l'Est de *Paris*). Je n'ai aucun doute que ces Déterminations n'approchent beaucoup des véritables ».

J'observe que *G. Robertson* (page 50 de son Mémoire) a rapporté par un Chronomètre la longitude de *Pulo-Panjang* à celle qu'il a donnée à *Pulo-Aor*; et comme celle-ci, d'après mes combinaisons, est plus orientale de 2 minutes que celle qu'a adoptée *Robertson*, celle des *Doggers-Banks* devoit être également augmentée de 2 minutes. (Voyez la Note LX.)

1791. et demie dans l'Est de la Pointe Orientale de l'île *Lingen*: on fit route dans le Sud-Sud-Est pour doubler
 Décembre. la petite île; mais bientôt les grains et la pluie la déroberent à la vue. A 10 heures 3 quarts, la sonde annonça 20 brasses d'eau, fond de sable et vase.

17.

En rapportant, par le calcul des Routes, la position du Vaisseau à celle de *Pulo-Aor*, placée d'après les Observations du Voyage de *Cook*, on trouvoit qu'à midi, on étoit à 4 minutes au Nord de la Ligne équinoxiale, et à 103 degrés 12 minutes de longitude Orientale.

A trois heures de l'après-midi, on aperçut de nouveau la terre dans l'Ouest demi-rumb Sud, et l'on jugea que c'étoit la même qui avoit été vue le matin. Les vents étoient foibles de la partie de l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest, temps couvert: et comme on se proposoit de passer par le détroit de *Banca*, on serra le vent pour aller reconnoître *Pulo-Taya*. Mais avant six heures du soir, on aperçut une Terre étendue du Sud au Sud-Sud-Ouest. On se décida aussitôt à mouiller pour attendre le jour, et on laissa tomber l'ancre par 19 brasses fond de vase et sable.

18. Le lendemain, à six heures du matin, on reconnut que la Terre qu'on voyoit sous le vent étoit la côte septentrionale de l'île de *Banca*, qui s'étendoit du Sud quelques degrés Est au Sud-Sud-Ouest, à la distance de sept lieues. On

continuoit d'apercevoir la même île qu'on avoit 1771.
 vue la veille , et on la relevoit au Nord - Ouest Décembre.
 2 degrés Ouest ; mais près de celle-ci , et dans le 18.
 Nord-Ouest quart Ouest , on en voyoit une se-
 conde de forme plate , et plus grande que la
 première : on estimoit que la distance du Vaisseau
 à ces deux îles pouvoit être de cinq ou six lieues.

D'après ces Relevemens , on ne put pas douter
 que les Courans n'eussent porté d'une quantité
 très-considérable dans le *Sud-Est* : et cet effet
 n'est pas d'accord avec ce qu'on lit dans les Ins-
 tructions de *d'Après* qui dit que , dans ce parage ,
 les Courans portent avec force dans le *Sud-Ouest*.
 Il est bien prouvé que le Vaisseau avoit été porté
 dans le *Sud* et dans l'*Est* ; car la Pointe de *Banca*
 qu'on relevoit dans le Sud quelques degrés Est ,
 étoit certainement la Pointe *Pesant* , la plus sep-
 tentrionale de l'île , ainsi que bientôt on eut oc-
 casion de le vérifier ; et il est évident que les
 deux îles qui restoient au vent , et que , la veille ,
 on avoit prises pour la petite île située à l'Est de
 la Pointe orientale de l'île *Lingen* , parce que ,
 d'après l'Estime , on supposoit le Vaisseau beau-
 coup plus au Nord qu'il n'y étoit en effet , il est ,
 dis - je , évident que ces îles étoient les îles
Rigaudière. Le capitaine *Chanal* observe que ,
 d'après leur position sur la Carte du *Neptune Oriental*
 (seconde Édition , N.º 49^{2d} du Supplément) ,

1791. et d'après celle du Vaisseau, on auroit dû voir
 Décembre. en même temps *Pulo-Toty*, que cependant on n'a
 18. point aperçue ; ce qui pourroit faire supposer que
 cette dernière île n'est pas bien placée sur la
 Carte à l'égard des îles *Rigaudière*, et qu'elle
 doit en être beaucoup plus voisine : il est même
 présumable que, des deux îles qu'on avoit à vue,
 l'une étoit *Pulo-Toty*, et l'autre la plus haute des
Rigaudière, si, en effet, celles-ci sont doubles ;
 car, quoique *d'Après* ait marqué deux îles sur sa
 Carte, la dénomination qu'il leur donne de l'île
Rigaudière, sembleroit n'indiquer qu'une seule
 île : peut-être aussi la seconde n'est-elle qu'un
 petit îlot qui ne peut être aperçu de loin. Quoi
 qu'il en soit, des deux îles que le *Solide* aper-
 cevoit, en même temps qu'il voyoit la côte sep-
 tentrionale de *Banca*, l'une gît au Nord quart
 Nord-Ouest, et l'autre au Nord-Nord-Ouest
 demi-rumb Nord de la Pointe *Pesant*, à environ
 treize lieues de distance de cette Pointe ¹.

¹ Les remarques faites par le capitaine *Chanal*, qui navi-
 guoit sur la Carte de *d'Après*, et ne pouvoit connoître celle
 que *George Robertson* n'a publiée qu'en 1791, font juger que
 la Carte française est défectueuse dans cette partie ; et l'on
 se confirme dans cette opinion si l'on jette les yeux sur la
 Carte anglaise qui est dressée d'après les diverses Observations
 des Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales qui font
 le commerce de *Chine*. On voit sur celle-ci deux îles ; la

On leva l'ancre à sept heures et demie du matin, et on louvoya pour s'élever dans le vent qui souffloit du Nord-Ouest quart Nord, avec l'espérance d'atteindre l'entrée septentrionale du

1791.
Décembre.
18.

première, sous le nom de *Pulo-Toty*, à l'Est, la seconde, à l'Ouest, sous le nom de *Docan*, l'une et l'autre situées à 14 lieues de distance de l'extrémité orientale de la Pointe *Pesant de Banca*. Les gisemens diffèrent, comme on le voit, d'environ un rumb, de ceux qui ont été pris à bord du *Solide*, et la distance est la même, à une lieue près: mais la Pointe *Pesant* n'est pas un point mathématique; et, selon la partie qu'on en a relevée, si elle est plus à l'Est ou plus à l'Ouest, le gisement des îles qu'on y rapporte a dû éprouver un changement: la distance doit en être moins affectée; aussi celle qu'on a estimée du bord du *Solide*, et celle que donne la Carte de *Robertson*, ne diffèrent-elles entre elles que d'une lieue. Sur la Carte de *d'Après*, *Pulo-Toty* est seule, à 14 lieues de distance, au Nord quart de Nord-Ouest de la partie orientale de la Pointe *Pesant*; et rien n'y indique l'île *Docan* que la Carte anglaise place à 3 lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest de *Toty*: mais dans le Nord et dans le Nord quart de Nord-Est de celle-ci, à 6 et à 7 lieues de distance, *d'Après* place deux autres îles, *Rigaudière* et *Saint-Pierre*, qui ne se trouvent point sur la Carte de *Robertson*; et ces deux îles sont placées, l'une à l'égard de l'autre, sur la Carte française, au gisement et à la distance que la Carte anglaise a donnés à *Toty* et *Docan*. On est bien fondé à croire, si l'on en juge par les noms donnés aux îles *Rigaudière* et *Saint-Pierre*, que leur position a été fixée d'après la Route de quelque Vaisseau français qui avoit une erreur d'Estime; et que *Pulo-Toty* y a été placée d'après le Journal d'un autre Vaisseau. La Carte de *Robertson* me paroît mériter la préférence sur celle de *d'Après*, parce qu'elle présente deux Routes,

1791. Déroit de *Banca*. Pendant la matinée, la sonde
 Décembre. donna dix-neuf et dix-huit brasses d'eau, fond de
 18. sable et vase.

On conclut de l'observation de la hauteur

indiquées par deux suites de Sondes, qui passent à 2 lieues de *Pulo-Toty*, et se prolongent, la première, dans le Nord-Nord-Ouest, en contournant la partie orientale de *Toty*, et la seconde, dans le Nord quart de Nord-Ouest : de la première, on a pu voir en même temps *Toty* et *Docan* ; et la Route ne passe qu'à 5 lieues de la Pointe *Pesant*.

En continuant de comparer dans cette partie les deux Cartes, on remarque que *Robertson* place une île, *Porto-Bello*, à 22 lieues dans l'Est demi-rumb Nord de *Pulo-Toty* ; et *d'Après* n'en marque point.

Si l'on porte les yeux plus loin dans l'Ouest-Nord-Ouest de *Toty* ; on voit que, sur la Carte française, *Pulo-Taya* gît dans le Sud quart de Sud-Ouest 3 ou 4 degrés Ouest, et à 10 lieues de distance, de la Pointe orientale de l'île de *Lingen* ; et que, sur la Carte anglaise, le gisement est le Sud, et la distance 8 lieues seulement. Cette dernière Carte présente une Route qui a dû passer à vue des deux Points, et qui, sans doute, a servi à fixer leur position relative.

Comme *Pulo-Toty* et *Pulo-Taya* sont des Points de Reconnaissance pour les Vaisseaux qui, pour sortir de la Mer de *Chine*, viennent chercher ou le Déroit de *Banca*, ou celui d'*Entre Banca et Billiton* : j'ai pensé qu'il étoit très-utile de faire connoître aux Navigateurs français qui ne sont pas pourvus de la Carte de *Robertson*, les différences qui se font remarquer entre cette Carte et celle de *d'Après*, dont ils font usage : ce sera à eux de vérifier, quand ils s'en trouveront à portée, laquelle des deux Cartes dans cette partie mérite d'être préférée à l'autre.

mérienne du soleil, qu'à midi, la latitude du Vaisseau étoit de 1 degré 15 minutes Sud ; et sa longitude fixée d'après le Relèvement des terres, étoit de 103 degrés 18 minutes. 1791.
Décembre.
18.

Si l'on eût rapporté le Calcul des Routes à la position de *Pulo-Aor*, on n'eût eu que 0 degré 20 minutes de latitude Sud, et 102 degrés 57 minutes de longitude : en comparant cette seconde position du Vaisseau à la première, on voit que, dans l'intervalle de deux jours et demi, les Courans l'avoient porté de près d'un degré dans le Sud, et de plus d'un tiers de degré dans l'Est.

Comme on s'aperçut, à trois heures et demie de l'après-midi, que les Courans étoient contraires à la route, on se décida à mouiller à trois lieues de distance de la côte septentrionale de *Banca*, par seize brasses d'eau, fond de sable, gravier et coquilles. La latitude du Mouillage, rapportée par l'Estime du chemin à celle de midi, étoit de 1 degré 23 minutes Sud, et sa longitude de 103 degrés 27 minutes.

Pendant la nuit, le vent souffla du Nord-Ouest au Nord, frais, accompagné de grains. La vitesse du Courant fut évaluée à un mille par heure.

La partie de la Côte de *Banca* que l'on avoit parcourue, est d'une hauteur moyenne ; mais,

1791. vers la Pointe *Pesant*, la plus septentrionale de
 Décembre. l'île, on distingue quelques mondrains plus élevés
 18. que le reste du terrain.

19. On appareilla le 19 dans la matinée, et l'on fut une seconde fois obligé de mouiller : on faisoit d'inutiles efforts pour s'élever à la hauteur de l'entrée du Détroit de *Banca*; on éprouvoit des Courans assez forts dont les uns portoient à l'Est-Nord-Est, d'autres à l'Est, d'autres à l'Est-Sud-Est. On cassa un câble dans ce second Mouillage où le Vaisseau fut tourmenté par de violens mouvemens de tangage, et l'on fut obligé d'abandonner l'ancre.

Persuadé qu'on s'obstineroit vainement à lutter contre ces contrariétés, on renonça à sortir par le Détroit de *Banca*, et l'on se décida à débouquer par un autre Détroit, situé plus à l'Est, entre l'île de *Banca* et celle de *Billiton*.

CE DÉTROIT, peu fréquenté par les Français, est connu sous les noms de *Gaspar*, de *Billiton*, de *Cléments*. Le capitaine *Marchand* ne possédoit que le Plan de ce Détroit qui se trouve sur la Feuille N.º 48 de notre *Neptune Oriental*, sous le titre de *Petit Plan du Détroit à l'Est de Banca*, par lequel a passé un Vaisseau espagnol, commandé par le sieur *Gaspar* (sans date); mais d'*Après*, en publiant ce Plan, paroissoit douter

de son exactitude ; et il prévient, dans ses Instructions, qu'il seroit imprudent de s'engager dans ce Détroit, avant qu'il soit mieux connu. Depuis le temps de cette publication, plusieurs Vaisseaux français et anglais, au lieu de passer par le Détroit de *Banca*, ont pris leur route, pour sortir de la mer de *Chine* ou pour y entrer, par le Détroit d'*Entre Banca et Billiton*. Ce Détroit est partagé en deux Bras par une île à laquelle sa position a fait donner le nom d'*île du Milieu* : la *Passe* de l'*Ouest* est proprement le Détroit de *Gaspar*, parce que c'est celui par lequel avoit passé le Navigateur espagnol qui nous en a donné le premier Plan : la *Passe* de l'*Est*, qui offre plusieurs Canaux praticables entre de petites îles, est appelée Détroit de *Clements*, parce qu'un Capitaine anglais de ce nom, conduisant une flotte, est le premier Navigateur connu qui, en 1781, ait tenté de sortir de la Mer de *Chine* par ce Passage. Une Carte du Détroit d'*Entre Banca et Billiton* fut levée en 1784 et 1785, par *Dordelin*, lieutenant de la Marine de *France*, qui passa par ce Détroit, tant en allant à la *Chine* qu'à son retour. Cette Carte manuscrite qui appartient au Dépôt général des Cartes, Plans et Journaux de la Marine, n'a point été publiée dans son temps, parce que *Dordelin*, trop sévère pour son travail, et craignant de compromettre

1791.

Décembre.

19.

1791. la sûreté des Vaisseaux qui voudroient diriger
 Décembre. leur Route sur sa Carte , jugea qu'elle ne devoit
 19. être rendue publique que lorsqu'une vérifica-
 tion ultérieure l'auroit mis à portée de la per-
 fectionner : cette Carte , quoique n'étant pas
 parfaite dans toutes ses parties , étoit supérieure
 de beaucoup au Plan défectueux du Navigateur
 espagnol , sur la foi duquel *Dordelin* n'avoit pas
 craint de tenter le Passage par le Sud , au con-
 traire de *Gaspar* qui l'avoit trouvé en venant du
 Nord. Depuis lors , *Alexander Dalrymple* , d'une
 part , et de l'autre , *George Robertson* , ont publié
 divers Plans et Cartes de ce Détroit , levés en
 différens temps par des Navigateurs anglais ; et
Dalrymple a fait imprimer dans son précieux Re-
 cueil de *Mémoires* nautiques sur les *Mers d'Asie* ,
 les Journaux des Capitaines de sa Nation auxquels
 nous sommes redevables des Plans et des Cartes
 que nous possédons.

Mais ces Plans et ces Cartes sont peu connus
 en *France* ; et le capitaine *Marchand* , réduit ,
 comme je l'ai dit , au Plan informe de *Gaspar* ,
 pour diriger sa Route dans un Détroit contre
 lequel les Navigateurs français devoient être pré-
 venus , n'hésita cependant pas à s'y engager , et
 saisit avec empressement l'occasion de justifier ou
 de détruire les inquiétudes que les Instructions de
d'Après devoient donner sur la sûreté d'un Passage

qui, de son temps, n'étoit, pour ainsi dire, que 1791.
 soupçonné : le succès a prouvé que ces inquié- Décembre.
 tudes n'étoient pas fondées. 19.

Comme l'on doit présumer que le Détroit d'*Entre Banca et Billiton*, aujourd'hui bien connu par les épreuves répétées des Navigateurs anglais et français, sera désormais préféré pour ses avantages, et dans tous les cas, au long et dangereux Détroit de *Banca*; j'ai pensé que ce seroit rendre service à notre Marine militaire et commerçante, que de tracer avec détail la Route que le *Solide* a suivie en passant par le Détroit de *Gaspar*; de rapporter les Observations de latitude qui ont été faites dans le Passage, et d'indiquer les principaux Relèvemens qui ont été pris des points où, pour étaler les Marées, le Vaisseau a été forcé de mettre à l'ancre. Ces détails seront saisis plus facilement, si le Lecteur veut les suivre avec la Carte sous les yeux ¹.

LE SOLIDE appareilla le 20, à 7 heures et 20.
 demie du soir, du second Mouillage qu'il avoit été obligé de faire à vue de la côte septentrionale de *Banca*; et l'on n'eut qu'à s'applaudir de l'avoir quitté; car on s'aperçut, quand l'ancre fut rendue à bord, qu'un cordon du câble s'étoit cassé à

¹ Voyez les Cartes N.^{os} XII et XIII.

1791. l'étalingure; et l'on jugea que, si le Vaisseau eût
 Décembre. resté plus long-temps exposé à la violence des
 20. tangages qu'il avoit éprouvés pendant la nuit, la
 rupture inévitable du câble eût entraîné la perte
 d'une seconde ancre.

21. Le 21, à 6 heures trois quarts du soir, on
 mouilla dans le Nord-Ouest de l'entrée du Dé-
 troit de *Gaspar*, sur 14 brasses, fond de vase,
 gravier et coquilles brisées, après avoir passé
 entre quatre Brisans situés au Nord-Ouest et Nord
 quart Nord-Ouest de la Pointe *Est* de la côte
 orientale de l'île de *Banca*; le plus éloigné est
 distant de cette Pointe de 15 lieues, et le plus
 proche, de 12. La Pointe *Brisée* de la même île,
 située entre la Pointe *Pesant* et la Pointe *Est*,
 fut relevée du Mouillage, à l'Ouest-Sud-Ouest,
 à 4 ou 5 lieues de distance.

22. On fut sous voiles, le 22, à 7 heures 50
 minutes du matin, et l'on gouverna au Sud-
 Sud-Est demi-rumb Est: la sonde donna constan-
 tement 14 brasses d'eau, et un fond de sable et
 gravier mêlé de coquillages brisés.

A 9 heures 40 minutes, une petite île envi-
 ronnée de Brisans, située plus au large que trois
 autres îlots, gisant tous ensemble sur une ligne,
 dans l'Est et Est quart Sud-Est de la Pointe
Brisée, fut relevée à l'Ouest-Sud-Ouest.

Depuis cet instant, on gouverna au Sud-Est

quart de Sud ; et la sonde indiqua 13 et 14 1791.
brasses , même qualité de fond que celui qu'on Décembre.
avoit eu le matin. 22.

A onze heures , on aperçut du haut des mâts l'île *Gaspar* qui est située à-peu-près sur le même Méridien que l'île du *Milieu* , et à huit ou neuf lieues au Nord de sa Pointe septentrionale : elle restoit à l'Est 6 degrés Sud. Un quart d'heure après , les extrémités d'une Montagne remarquable sur l'île *Banca* , servant de Reconnoissance pour sa Pointe de l'Est qui gît dans l'Est 9 ou 10 degrés Nord et à environ sept lieues de distance de cette Montagne , furent relevées du Sud 13 degrés Ouest au Sud 42 degrés Ouest.

A midi , la Pointe *Est* de *Banca* restoit au Sud 43 degrés Est , et le milieu de l'île *Gaspar* directement à l'Est : dans cette position , on observa la latitude qui fut trouvée de 2 degrés 21 minutes ; et en tenant compte de l'action des Courans , on évalua que la longitude du Vaisseau pouvoit être de 104 degrés 12 minutes ; ce qui porteroit celle de l'île *Gaspar* , dont on estimoit la distance de vingt-huit ou vingt-neuf milles , à 104 degrés 40 minutes.

On gouverna à l'Est-Sud-Est demi-rumb Est : la sonde continua d'indiquer douze , quatorze , seize brasses d'eau jusqu'à une heure après-midi qu'elle donna vingt brasses , fond de sable et

1791. gravier : on commençoit à apercevoir le premier
 Décembre. des îlots de *Rocher-Navire* situé entre la Pointe
 22. *Est de Banca* et l'île *Gaspar*.

A deux heures trois quarts ; un second îlot de *Rocher-Navire*, l'îlot méridional, fut relevé, par la Pointe Sud de l'île *Gaspar*, à l'Est 23 degrés Nord : on distinguoit une chaîne de Brisans entre ce second îlot et le premier. On découvroit en même temps, un petit îlot au Sud de la Pointe *Est de Banca*.

On gouverna au Sud-Est demi-rumb Sud jusqu'à trois heures : depuis une heure et demie, on avoit navigué sur vingt et vingt-une brasses d'eau, même qualité de fond que dans les Sondes précédentes.

A trois heures, la Pointe *Est de Banca* restoit au Sud 53 degrés Ouest; l'île *Gaspar* au Nord 53 degrés Est; et le premier îlot entre cette île et la Pointe *Est* de la grande île, au Nord 39 degrés Est.

On se dirigea alors au Sud quart de Sud-Est pour s'avancer vers la presqu'île de *Sel*¹ qui,

¹ Plusieurs Cartes ou Plans ont désigné comme une île la Terre qui porte sur le Plan de *Gaspar* la dénomination d'île de *Sel* : il est aujourd'hui reconnu que ce n'est qu'une presqu'île, liée à l'île de *Banca* par un terrain assez bas pour n'être pas toujours aperçu de la distance à laquelle le ressif qui termine cette Terre à l'Est, exige que les Vaisseaux s'en écartent.

avec la Pointe du Sud-Ouest de l'île du *Milieu*, 1791. forme la partie la plus resserrée de la *Passe de Décembre*. *l'Ouest*. Jusqu'à quatre heures, la sonde indiqua 22. vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre brasses d'eau. On découvrit alors la presqu'île de *Sel* et les îles qui sont situées dans la partie Orientale du Dé-
troit. La Pointe *Est* de *Banca* restoit au Nord 71 degrés Ouest; l'extrémité *Nord - Est* de la presqu'île de *Sel*, au Sud 32 degrés Ouest.

On s'aperçut que les Courans portoient à l'Est de la Route; et pour en balancer l'effet, et se rapprocher davantage de la presqu'île de *Sel*, en donnant dans le Passage, on gouverna au Sud quart Sud-Ouest. A quatre heures un quart, la sonde annonça que le brassiage diminuoit; on n'avoit plus que dix-huit et dix-sept brasses; mais il se maintint à cette profondeur, et le fond étoit toujours de gravier et coquillages.

Comme les Courans portoient rapidement dans le Sud-Sud-Est; à cinq heures, on gouverna au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud: les Sondes furent de dix-sept brasses, même qualité de fond, jusqu'à six heures qu'on releva la Pointe *Est* de *Banca* au Nord 23 degrés et demi Ouest; l'île *Gaspar*, au Nord 17 degrés Est; la plus orientale des petites îles situées au Nord de la presqu'île de *Sel*, au Sud 81 degrés Ouest; la Pointe *Nord-Est* de la presqu'île, au Sud 77 degrés et demi

1791. Ouest ; et sa Pointe *Sud-Est* , au Sud 15 degrés
 Décembre. Ouest.

22. Le *Solide* commençoit alors à s'engager dans la
 Passe entre l'île du *Milieu* et la presqu'île de *Sel* :
 on gouverna au Sud demi-rumb Est , à petite
 voile , jusqu'à six heures quarante minutes , qu'on
 mouilla sur dix-sept brasses d'eau , fond de sable
 et beau gravier , mêlé de coquilles brisées.

23. Durant la nuit , les vents varièrent du Nord-
 Ouest à l'Ouest-Nord-Ouest , temps couvert. Jus-
 qu'à deux heures du matin , les Courans portèrent
 au Sud-Sud-Est et ensuite au Sud : leur vitesse
 étoit d'un mille et demi ou deux milles à l'heure.

Du Mouillage , on releva le Mondrain qui
 s'élève sur la Pointe *Est* de *Banca* , au Nord
 21 degrés Ouest ; l'île *Gaspar* , au Nord 13 degrés
 et demi Est ; la presqu'île de *Sel* , du Sud 22
 degrés Ouest , à l'Ouest 1 degré Sud ; l'extrémité
 Sud-Ouest de l'île du *Milieu* , au Sud 84 degrés
 Est ; et quatre petites îles qu'on apercevoit dans
 le Sud-Est et Sud-Sud-Est de cette dernière île ,
 du Sud 76 degrés , au Sud 56 degrés Est.

Le *Solide* fut sous voile à six heures trois quarts
 du matin , et gouverna au Sud demi-rumb Est ;
 mais , peu de temps après , il arriva au Sud-Est
 quart Sud , et se mit ensuite à la Route du Sud-
 Sud-Est demi-rumb Sud. On distinguoit sur la
 côte orientale de la presqu'île de *Sel* , des Brisans

qui paroissent s'étendre à un mille au large, et se prolongent jusqu'à la Pointe Sud de cette presqu'île. Le Brassiage fut en augmentant de dix-sept à vingt brasses, fond de sable et gravier. 1771. Décembre. 25.

A sept heures vingt-deux minutes, on releva toutes les Terres qui se trouvoient à vue pour en rapporter les Relèvemens sur le Plan. L'extrémité *Sud-Est* de la presqu'île de *Sel* restoit alors au Sud 54 degrés Ouest. On se dirigea au Sud, et les Sondes augmentèrent de vingt à vingt-quatre brasses, même qualité de fond. On aperçoit de plus en plus la partie méridionale de l'île de *Banca* ; on étoit près d'être débouqué. On traversa des lits de Courans que, de loin, on auroit pu prendre pour des chaînes de Brisans.

A huit heures vingt minutes, l'île du *Milieu* restoit du Nord 11 degrés et demi Est, au Nord 32 degrés Est ; le milieu de la plus orientale des îles situées au Nord de la presqu'île de *Sel*, par la Pointe *Nord-Est* de celle-ci, au Nord 34 degrés et demi Ouest.

De ce point, on gouverna au Sud demi-rumb Ouest : les Sondes diminuèrent graduellement de vingt-quatre à vingt brasses, même qualité de fond.

A neuf heures sept minutes, les îlots, au nombre de sept, qui gisent dans le Sud-Est et Sud-Est quart Est de l'île du *Milieu*, étoient en partie

1791. couverts les uns par les autres sur la direction du
 Décembre. Nord 43 degrés Est ; et la Pointe *Sud-Est* de
 23. la presqu'île de *Sel* restoit au Nord 53 degrés et
 demi Ouest.

Jusqu'à neuf heures trois quarts , on gouverna au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud , et les Sondes furent régulières de vingt à dix-sept brasses. A cette époque , les extrémités de la côte Orientale de la presqu'île de *Sel* furent relevées du Nord 13 degrés et demi au Nord 44 degrés et demi Ouest.

Le *Solide* étoit alors débouqué , et l'on serra le vent en forçant de voiles l'amure à tribord.

A dix heures et demie , on tomba tout-à-coup de dix-sept brasses à neuf , fond de sable et gravier : cette diminution subite dans la profondeur de l'eau obligea de naviguer avec précaution : on tint constamment la sonde à la mer ; elle indiquoit le même brassage , variant seulement de huit brasses à neuf jusqu'à onze heures et demie , et de dix brasses à onze jusqu'à midi.

A cette dernière époque , on n'apercevoit plus d'autres Terres que celles du Sud de l'île de *Banca* , qui s'étendoient du Nord Ouest demi-rumb Ouest au Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord. L'Observation de la hauteur méridienne du Soleil donna 3 degrés 30 minutes de latitude Sud ; et en tenant compte de l'effet des Courans qui , d'après le

résultat de l'Estime comparé avec celui de l'Ob- 1791.
 servation, avoient porté le Vaisseau de 25 minutes Décembre.
 dans le Sud, en vingt-quatre heures, et qu'on 23.
 évaluoit l'avoir aussi porté de 11 minutes dans
 l'Est, on conclut que la longitude devoit être de
 104 degrés 28 minutes.

LE DÉTAIL de la Navigation du capitaine
Marchand dans le Détroit de *Gaspar*, telle que
 je viens de la rapporter, pour ainsi dire, heure
 par heure, seroit une Instruction suffisante sur
 laquelle les Navires qui voudront sortir de la Mer
 de *Chine* par ce Passage, pourroient diriger leur
 route avec sûreté ; mais, pour rendre plus utiles
 encore les remarques qui ont été faites sur le
Solide, le capitaine *Chanal*, associant ses connois-
 sances nautiques au talent et au zèle de l'ingénieur
le Brun qui s'étoit embarqué sur le Vaisseau, pour
 passer de *Macao* à l'île de *France*, a levé soigneuse-
 ment le Plan du Détroit de *Gaspar* ; il l'a assujetti,
 d'une part, à la latitude qui fut observée, le 22,
 sur le *Parallèle* de l'île *Gaspar*, la principale
 Reconnoissance des deux Passages pour les Navires
 qui viennent du Nord, et celle qu'on observa le
 23 à la sortie du Détroit, le Vaisseau étant dégagé
 de toute terre ; et de l'autre, aux Relèvemens
 multipliés qui ont été faits dans les différentes
 positions, à la voile ou à l'ancre : il a rapporté

1791. exactement sur le Plan , toutes les Sondes qui ont
 Décembre. été prises sur la route , depuis la Pointe la plus
 23. septentrionale de l'île *Banca* jusqu'au Parallèle de
 sa Côte méridionale ; et chaque Sonde a été
 placée au point de cette Route que les Relèvemens
 ont déterminé ¹.

Le capitaine *Chanal* n'a pas pu étendre son travail au-delà du Passage de *Gaspar* ; et pour compléter sa Carte , il avoit copié de celle de *d'Après*, le Passage de l'*Est* entre l'île du *Milieu* et l'île *Billiton* ; mais il avoit eu soin de prévenir qu'il étoit bien loin de garantir l'exactitude de cette partie d'emprunt ; et cet avis étoit d'autant mieux placé que la partie Orientale de la Carte publiée par *d'Après* sans garantie , est défectueuse dans tous les points , et que la partie Occidentale n'est guère plus exacte : assurément il y auroit moins de danger pour un Vaisseau , à tenter le passage sur la simple inspection des Terres , et avec les précautions que l'on emploie dans un Voyage de Découvertes , qu'à se fier à un Plan tel que celui de *Gaspar* , qui ne pourroit qu'induire en erreur.

¹ J'ai jugé qu'il étoit inutile de transcrire tous les Relèvemens qui ont été faits sur le *Solide* depuis la vue de la Pointe Nord de *Banca* jusqu'à sa sortie du Détroit ; je n'ai rapporté que ceux qui m'ont paru utiles pour fixer les positions relatives des principaux points.

J'ai pensé que la Carte qui a été levée sur le *Solide* deviendrait plus utile encore, si, pour la compléter, on faisoit usage du travail des Anglais qui nous ont donné plusieurs Routes dans le Passage de l'Ouest, et d'autres dans celui de l'Est, tracées sur des Plans authentiques dont quelques-uns ont été publiés par *Alexander Dalrymple* dans sa précieuse Collection, et d'autres par *George Robertson*. J'ai combiné ensemble six Plans différens, dont deux appartiennent aux Français, et quatre aux Anglais; et je crois pouvoir avancer que la Carte générale que je présente doit avoir toute l'exactitude que comportent les connoissances que nous avons acquises, jusqu'à ce jour, sur les deux Passages ou Détroits qui s'offrent aux Vaisseaux de tous rangs entre l'île de *Banca* et celle de *Billiton*: je renvoie aux *Notes* pour l'examen et l'analyse des matériaux que j'ai mis en œuvre dans la construction de cette nouvelle Carte ¹. C'est avec peine que je me suis vu dans

1791.

Decembre.

23.

¹ Voyez la Note LXII. Cette Note ne contient pas une simple Analyse géographique et la discussion des matériaux qui ont été employés dans la construction de la *Carte générale du Détroit d'Entre Banca et Billiton*, comprenant celui de *Gaspar* et celui de *Clements*, avec les différens Passages que l'un et l'autre présentent; elle contient aussi, et une description détaillée des deux Détroits, et des Instructions nautiques sur la Navigation des deux Passes. J'ai mis à contribution les

1791. l'obligation de critiquer quelques-uns des Plans
 Décembre. que les Anglais nous ont donnés ; mais , en
 23. n'adoptant pas toujours leurs opinions et leurs
 Plans , on n'est pas dispensé de reconnoître , tout
 en les combattant , que leurs Navigations hardies
 sur toutes les Mers , et leurs travaux multipliés
 sur toutes les Côtes , leur ont acquis , dès long-
 temps , des droits incontestables à la reconnois-
 sance de tous les Navigateurs : et si la critique
 est sévère quand il s'agit d'examiner leurs pro-
 ductions , c'est qu'on doit craindre que leur autorité

Journaux de plusieurs Navigateurs anglais qui n'ont pas été traduits dans notre langue , et que nos Navigateurs ne connoissent même pas de noms : leurs Observations sont précieuses , et méritoient d'être recueillies ; j'y ai joint celles de nos capitaines *Dordelin* et *Chanal* ; et j'ai formé du tout un Ouvrage suivi dont le fond ne m'appartient pas , dont je n'ai fait qu'ordonner les parties pour les lier ensemble , en comparant les rapports des divers Navigateurs , les renforçant l'un par l'autre quand ils sont d'accord , et les opposant l'un à l'autre quand ils se trouvent en contradiction. Cet Ouvrage peut tenir lieu aux Marins français d'un grand nombre de Journaux étrangers qui ne leur offriroient de plus que des répétitions sans utilité. J'aurai rempli mon objet si , en leur présentant les Détroits d'*Entre Banca et Billiton* comme préférables à celui de *Banca* , tant pour les Vaisseaux qui reviennent de la *Chine* , que pour ceux qui y vont , je leur ai fourni les connoissances nécessaires pour y naviguer avec sûreté , en dirigeant leur Route d'après celles des Navigateurs expérimentés qui leur ont ouvert la voie.

trop imposante .n'accrédite trop facilement des 1791.
erreurs. Décembre.

J'ai déjà dit que *d'Après*, en publiant le Plan du Passage de *Gaspar*, tel qu'il lui avoit été communiqué, jugea qu'il étoit prudent de détourner les Vaisseaux de s'engager entre les îles de *Banca* et *Billiton* ; et il crut devoir leur conseiller de continuer à prendre leur route par le Détroit de *Banca* ; mais l'expérience du *Solide*, et antérieurement celle du *Triton*, de la *Provence* et du *Sagittaire* sous le commandement de *Dordelin*, celle des Vaisseaux anglais, le *Macklesfield*, le *Sullivan*, le *Hawk*, le *Ponsborne*, le *Warren-Hastings*, l'*Atlas*, le *Carnatic*, le *Van-Sittart* et sa Flotte sous les ordres de *John Clements*, &c., doivent dissiper à jamais les craintes qu'entretenoit, et avec raison, l'autorité imposante d'un savant Navigateur, à qui une longue pratique des Mers d'*Asie*, et de grands travaux exécutés avec succès pour en perfectionner l'hydrographie et en faciliter la navigation, avoient acquis le droit de parler en maître et de se faire écouter. Sans doute, son opinion eût changé, et il se fût empressé de réformer sa décision, s'il eût connu des Routes qui n'ont été faites que postérieurement à son ouvrage et à sa mort : il eût jugé qu'un Passage en ligne droite et très - court comme celui de *Gaspar*, dans lequel, par-tout, si le vent n'est

1791. pas favorable à la route, ou si l'on veut passer
 Décembre. la nuit à l'ancre, on peut mouiller avec un bon

23. brassage et sur un bon fond, mérite toute préférence sur un Passage long et tortueux, tel que celui de *Banca*, dont, en venant de la *Chine*, il est difficile d'atteindre l'entrée avec les vents nécessaires pour s'y engager; dans lequel les différentes directions des Terres exigent des vents différens pour passer d'une branche dans l'autre; et qui présente, à sa sortie, des Écueils et des Bas-fonds qui embarrassent la Navigation et en multiplient les dangers.

Le Passage de *Cléments*, le plus Oriental des deux Détroits qui se trouvent compris entre les îles de *Banca* et de *Billiton*, offre, sous plusieurs rapports, les mêmes avantages que celui de *Gaspar*, par lequel le capitaine *Marchand* a passé; mais les Vaisseaux qui viendront de l'Ouest, à l'égard des Détroits, préféreront celui-ci; et ceux qui viendront de l'Est le préféreront aussi, si le vent le leur permet; car celui de *Cléments*, dans le plus étroit du Passage, est semé d'îlots, de Bancs, d'Écueils, qui, à la vérité, sont, pour la plupart, apparens, et près desquels on trouve un bon fond propre à l'ancrage, mais qui cependant peuvent occasionner quelque inquiétude, quelque embarras dans un Passage resserré où l'action des Courans est communément très-vive,

et où l'on doit éprouver des variations subites 1791.
 dans leur direction, à mesure qu'on se présente Décembre.
 à l'ouvert des nombreux Canaux que forment 23.
 entre eux les Bancs et les îlots, et suivant l'heure
 et la direction des Marées. Mais le Passage de
Cléments, tout embarrassé qu'il est, paroît être
 fréquenté par les Anglais; et c'est une forte
 raison de croire que la navigation n'en est pas
 dangereuse, puisqu'ils ont le choix entre les deux
 Passages. Je suis cependant persuadé que le Na-
 vigateur qui n'aura pratiqué ni l'un ni l'autre,
 donnera, à l'inspection de la Carte, la préférence
 à celui de *Gaspar*: mais, à coup sûr, il préfè-
 rera ou l'un ou l'autre au Détroit de *Banca*, si,
 en venant de la *Chine*, il veut être rendu plus
 promptement et plus sûrement au Détroit de *la*
Sonde; ou si, en venant d'*Europe*, et après avoir
 passé ce dernier Détroit, il veut se rendre avec
 plus de célérité à la Côte de la *Chine* où son
 commerce l'appelle.

C'EST vers le Détroit de *la Sonde* que, le 23
 après-midi, le capitaine *Marchand*, après avoir
 doublé au Sud toutes les Terres qui forment ceux
 de *Gaspar* et de *Cléments*, et voulant prendre
 connoissance de l'île de *Sumatra*, à la hauteur des
 petites îles *les Deux-Sœurs*, dirigea sa route, en
 cinglant au plus près du vent qui souffloit de la

1791. partie du Nord-Ouest. Pendant toute la journée, les
Décembre. Sondes furent constamment de 10 brasses, d'abord
23. fond de sable gris fin, ensuite sable vaseux; et
elles augmentèrent jusqu'à 12 brasses. On fit plu-
sieurs Mouillages dans cette traversée, lorsque,
le calme survenant, on craignoit que les Courans
n'écartassent le Vaisseau de sa route.
25. Le 25, à midi et demi, ont eut la vue de la
Côte de *Sumatra*, à la distance de six ou sept
lieues. La latitude, observée à midi, avoit été
de 4 degrés 25 minutes Sud; et en la comparant
avec celle de l'Estime, on reconnut que, depuis
le midi de la veille, les Courans avoient porté de
17 minutes, ou près de six lieues dans le Sud. On
estimoit que la longitude rapportée à celle de la
Pointe *Pesant* du Nord de *Banca*, étoit, au mo-
ment où l'on aperçut *Sumatra*, de 103 degrés 44
minutes, et la latitude, de 4 degrés 26 minutes;
le Vaisseau étoit alors sur douze brasses d'eau.
26. On passa la nuit à l'ancre jusqu'à six heures
et demie du matin du lendemain. Une demi-
heure après qu'on eut remis à la voile, on re-
connut les îles *les Deux-Sœurs* sur lesquelles on
s'étoit proposé d'attérir, et on les releva dans le
Sud-Ouest à deux ou trois lieues de distance.

¹ Ce sont les mêmes îles qui sont nommées sur les Cartes
anglaises, *the Brothers*, les Frères.

On conclut de la latitude de 5 degrés 4 1791.
minutes observée à midi, et du Relèvement que Décembre.
l'on fit au même moment, que *les Sœurs*, dont 26.
la plus méridionale restoit au Sud-Ouest, à une
lieue de distance, sont situées à 5 degrés 6 mi-
nutes de latitude : la longitude du Vaisseau étoit
alors de 103 degrés 36 minutes. Le milieu de
ces deux îles est placé sur la Carte N.º 47 du
Neptune Oriental de d'Après, à 5 degrés de lati-
tude ; et leur distance de la Côte de *Sumatra*,
qui est de sept lieues sur cette Carte, paroît être
trop considérable ; on estime qu'elle pourroit être
réduite à cinq.

De la vue des *Deux-Sœurs* jusqu'à celle de la
Pointe *Saint-Nicolas* de l'île de *Java*, à l'entrée
du Détroit de *la Sonde*, les calmes et les vents
contraires obligèrent le *Solide* de faire plusieurs
mouillages : ce ne fut que le 31, après midi, qu'il 31.
parvint à l'entrée du Détroit ; mais le vent ne
permettant pas de doubler le rocher situé dans le
milieu du Passage entre l'île du *Milieu* et la Pointe
Toca, ou Pointe aux *Cochons*, de l'île *Sumatra*, il
laissa tomber l'ancre devant *Pulo-Remow*, ou l'île
Longue, à un quart de lieue de terre, par trente
brasses, fond de gravier et coquillages. Dans cette
position, l'île du *Milieu* fut relevée du Sud-Est
au Sud-Sud-Est 4 degrés Sud ; le Pic de l'île
Cracatoa, au Sud - Ouest demi-rumb Ouest ; la

1792. *Grande Toque* à l'Est-Sud-Est ; et le rocher du
Janvier. *Milieu du Passage*, au Sud demi-rumb Ouest.

1. Le 1.^{er} Janvier 1792, à sept heures et demie
du matin, le Vaisseau fit voile pour l'île de
France.

4. La contrariété des vents ne permit pas pendant
quelques jours qu'il s'éloignât des environs du
Détroit ; enfin, le 4 après midi, le capitaine
Marchand prit son Point de Départ de l'île du
Prince, située au Nord de la Pointe Occidentale
de *Java*, à la sortie du Détroit, et, d'après les
Observations astronomiques, à 6 degrés 36 mi-
nutes un quart de latitude Sud, et 102 degrés
55 minutes de longitude Orientale ¹.

11. Le 11, à quatre heures et demie après midi,
la latitude du Vaisseau rapportée par l'Estime à
celle qui avoit été conclue de l'Observation de
ce même jour à midi, étoit de 11 degrés 37 mi-
nutes un tiers ; et sa longitude rapportée par le
calcul des Routes à celle de l'île du *Prince*, de 95
degrés 14 minutes un quart.

A cet instant on aperçoit une Terre basse dans
le Sud-Sud-Est, à six lieues de distance.

D'après ce Relèvement, la Terre à vue devoit
être située à 11 degrés 54 minutes de latitude,
et 95 degrés 21 minutes un quart de longitude :

¹ *Connaissance des Temps*, An VIII de l'Ere française.

on jugea que ce ne pouvoit être que la plus grande des îles des *Cocos*, ce groupe de petites îles jetées à environ cent soixante-cinq lieues de distance au Sud-Ouest de la Pointe *Flat*, la plus méridionale de l'île de *Sumatra*; mais, en même temps, on conclut qu'il y avoit erreur dans la distance estimée à vue, du Vaisseau à ces îles ¹, et erreur dans l'Estime des Routes depuis qu'on avoit quitté l'île du *Prince*; car, suivant des Observations astronomiques, la grande île des *Cocos* est située à 12 degrés 11 minutes de latitude, et 94 degrés 3 minutes de longitude ². L'erreur

1792.

Janvier.

11.

¹ On pourroit aussi supposer qu'il y avoit erreur dans la latitude observée sur le Vaisseau; mais il est plus probable qu'on avoit mal estimé à vue la distance où l'on se trouvoit de ces petites îles, erreur qui est très-commune.

² Cette longitude est celle qui se trouve dans la *Connoissance des Temps* de l'An VIII de l'Ere française (1800 de l'Ere vulgaire) et années antérieures: elle y est indiquée comme déduite d'Observations lunaires faites à la mer; et elle est présentée comme la position du milieu de la plus grande des îles.

G. Robertson nous donne sur les îles des *Cocos*, un détail qui mérite d'être rapporté: il est gravé en Anglais au bas de sa Carte de la *Mer de Chine*.

Note pour les Vaisseaux qui prennent leur Point de Départ de Java-Head (la partie la plus occidentale de l'île de *Java*).

« La vraie situation des îles *Kelling*, îles des *Cocos*, a été déterminée en rapportant leur longitude à celle de *Java-Head*, par un excellent Chronomètre d'*Arnold*, et après un intervalle

1792. de près de 17 minutes sur la latitude que le Re-
 Janvier. lèvement rapporté à celle du Vaisseau, supposoit
 11. à l'île des *Cocos*, prouve que la distance estimée
 du Navire à cette île n'étoit pas assez grande ;
 et la différence de 1 degré 18 minutes un quart,
 sur la longitude, prouvoit que, depuis l'île du
Prince, dont la longitude est également déter-
 minée par Observation, l'Estime du chemin fait
 par le Vaisseau, dans l'espace de sept jours, étoit
 en erreur de toute cette quantité dont il avoit été
 porté dans l'Ouest par le mouvement des eaux,

de temps très-court pour le trajet d'un point à l'autre. Cette première Détermination a été confirmée par trois suites d'Observations lunaires, faites à l'Est et à l'Ouest de l'astre auquel le mouvement de la Lune avoit été rapporté.

« L'île la plus septentrionale est une petite île solitaire, située à 11° 50' de latitude Sud, et à 8° 01' à l'Ouest de *Java-Head*, ou 97° 08' à l'Est de *Greenwich* (94° 47' 45" Est de *Paris*) ; et elle gît directement au Nord de l'île la plus occidentale du groupe dont elle est éloignée de 14 milles. Entre ces deux îles est un beau Passage par lequel j'ai passé sur le vaisseau *le Général Coote*, capitaine *Baldwin*.

» Le Groupe, situé dans le Sud, est composé d'îles basses ; elles sont rangées circulairement, entre le Parallèle de 12° 04' et celui de 12° 23'. L'extrémité orientale du Groupe est à 7° 50' à l'Ouest de *Java-Head*, ou 97° 19' Est de *Greenwich* (94° 58' 45" Est de *Paris*) ; et son extrémité occidentale est, comme il a été dit, sous le Méridien de l'île solitaire du Nord, c'est-à-dire, à 97° 08' de *Greenwich* (94° 47' 45" de *Paris*).

» En prolongeant de près la partie septentrionale du Groupe

sans

sans que les méthodes ordinaires du Pilotage eussent pu fournir aucun moyen d'en évaluer l'effet. 1702.
Janvier. 11.

De l'île des *Cocos*, le *Solide* dirigea sa route à l'Ouest-Sud-Ouest pour venir se mettre sur le Parallèle de l'île *Rodrigue*, d'où l'on vouloit prendre un dernier Point de Départ avant que d'aller chercher l'île de *France*.

Le 16, un peu avant neuf heures du matin, par la latitude Sud de 15 degrés 47 minutes un quart, le milieu entre les résultats de plusieurs observations 16.

d'îles, nous n'avons vu aucun Danger qui en soit détaché : la côte est écore, et l'on trouve grand fond tout près de la terre ; elle présente un beau rivage qui a l'apparence de sable, mais que je crois être de corail blanc.

» Un Ressif part de l'extrémité Nord-Ouest de ces îles, et porte à un petit quart de mille au large : elles peuvent être aperçues, par un temps clair, de 5 lieues de distance, de dessus le pont d'un Vaisseau marchand ».

Signé *G. R.* [*George Robertson.*]

Robertson, dans sa Table des Positions (page 122 de son Mémoire), donne la longitude de *Java-Head* de 105° 09' Est de *Greenwich*; elle n'est que de 105° 05' d'après les Observations faites dans le 3.^e Voyage de *Cook* (page 351 des *Orig. Astron. Observ.*, &c.) : si l'on adopte cette dernière Détermination, les longitudes des îles des *Cocos* doivent être diminuées de 4 minutes.

N. B. Il y a une faute d'impression dans le Recueil d'*Observations* que je viens de citer. On y lit : *Java, the most Easterly Point, in the Straits of Sunda*; lisez *the most Westerly Point*, &c.

1792. de distance de la lune au soleil , donna pour la
 Janvier. longitude du Vaisseau , 85 degrés 15 minutes ;
 16. celle qu'on déduisoit, pour le même instant, du
 calcul des Routes depuis le départ de l'île du
Prince , étoit de 86 degrés 45 minutes : ainsi, dans
 l'espace de douze jours, la somme des erreurs de
 l'Estime étoit d'un degré et demi, dont le Vaisseau
 étoit plus avancé dans l'Ouest qu'on ne le sup-
 posoit. Et comme, lorsqu'on eut la vue de l'île
 des *Cocos* , le 11 , l'erreur dans le même sens n'étoit
 que de 1 degré 18 minutes, on pourroit en induire
 que, du 11 au 16, l'erreur avoit augmenté de
 12 minutes ; mais cette induction supposeroit qu'on
 accorde au résultat des observations de distances
 une exactitude assez grande pour qu'on puisse
 les employer avec sûreté à corriger les petites
 erreurs. Ce qu'on peut seulement conclure, c'est
 que, depuis le 4, que le Vaisseau prit son Point
 de Départ de l'île du *Prince* , jusqu'au 16, jour
 des dernières observations de distances, il a été
 constamment porté dans l'Ouest par l'effet des
 Courans ; et que la quantité de ce progrès inaperçu
 a été d'environ 1 degré et demi dans l'intervalle
 de douze jours, ou d'environ huit milles par vingt-
 quatre heures.
19. Le 19, à huit heures du matin, par 18 degrés
 37 minutes un tiers de latitude Sud, le résultat
 moyen de quatre suites d'observations de distances

fixoit la longitude du Vaisseau à 77 degrés 59 minutes ; celle qu'indiquoit le calcul des Routes, rapporté à l'Observation du 16, étoit de 78 degrés 17 minutes : ainsi l'erreur dans l'intervalle avoit été de 18 minutes, ou six milles par vingt-quatre heures, du même côté que les précédentes.

1792.

Janvier.

19.

D'autres observations de distances, faites le 27 à 11 heures du matin, par 19 degrés 40 minutes de latitude, donnèrent 62 degrés 29 minutes de longitude ; celle que l'on concluoit de l'Estime, rapportée à l'Observation du 19, étoit de 63 degrés 21 minutes : l'erreur de l'Estime avoit donc été, dans l'espace de huit jours, de 52 minutes, ou six milles et demi par vingt-quatre heures, et toujours dans le même sens ; les Courans avoient porté constamment dans l'Ouest, ou en avant de l'Estime.

27.

D'après le résultat des Observations de ce jour, on estimoit, à six heures du soir, qu'on ne devoit plus être éloigné de l'île *Rodrigue* que de dix-sept à dix-huit lieues, lorsqu'on aperçut cette île à toute vue, c'est-à-dire, à treize ou quatorze lieues de distance : ainsi l'erreur de la position calculée, à l'égard de la position vraie, n'étoit pas de plus de trois ou quatre lieues sur une traversée de plus de huit cents ; mais elle eût été d'environ cinquante-sept lieues *en arrière*, c'est-à-dire, qu'on eût rencontré l'île *Rodrigue* cinquante-sept

1792. lieues plutôt que l'on n'y comptoit, si l'on n'eût
 Janvier. employé, pour régler la route, que les méthodes
 27. arbitraires et incertaines de l'Estime : car, en
 résumant les différences partielles, conclues, à
 diverses époques, entre les résultats de l'Estime
 et ceux des Observations, on trouve que le
 Vaisseau avoit été porté de 2 degrés 40 minutes,
 ou environ cent cinquante milles en avant du
 calcul des Routes, et de cent soixante en y ajoutant
 la petite erreur reconnue à l'attérage.

Il en résulteroit donc que le progrès inaperçu
 du Vaisseau vers l'Ouest, avoit été (terme moyen)
 de sept milles un tiers par vingt-quatre heures.
 On peut l'attribuer à l'effet des Courans qui
 auroient eu une direction constante; mais ne pour-
 roit-on pas aussi le regarder comme l'effet du
 mouvement général des eaux d'Orient en Occi-
 dent, qu'on évalue assez communément, dans une
 Mer libre, entre les Tropiques, à une vitesse de
 huit ou neuf milles par chaque révolution diurne
 de la Terre?

J'ai cru devoir ne pas renvoyer dans les *Notes*
 le résultat des Observations qui ont été faites dans
 les traversées de *Macao* à l'île du *Prince* [Détroit
 de *la Sonde*], et du Détroit à l'île *Rodrigue* : on
 sait que les Courans jouent un grand rôle dans
 les Mers de l'*Inde* : leur direction qui varie suivant
 les saisons, quelquefois dans la même saison,

exige toute l'attention du Navigateur, parce que leur action influe considérablement sur la Route du Vaisseau, et peut donner lieu à de funestes erreurs. En présentant aux Marins ces traversées avec détail, j'ai voulu les mettre à portée d'apprécier eux-mêmes l'utilité des Observations de longitude pour la sûreté de la Navigation et le perfectionnement de l'Hydrographie ; l'exemple se trouve ici à côté du précepte : et s'ils s'obstinent à rejeter l'évidence, s'ils repoussent la lumière, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne l'avoir pas fait briller à leurs yeux.

1792.
Janvier.
27.

Le capitaine *Marchand*, après avoir reconnu l'île *Rodrigue*, dirigea sa route vers l'île de *France* ; et le 30 Janvier, le *Solide* mouilla dans le principal Port de l'île situé à la côte du *Nord-Ouest*.

30.

La traversée, depuis l'île du *Prince*, avoit été de vingt-six jours, et la vitesse moyenne du Vaisseau, de trente-cinq lieues un tiers par vingt-quatre heures.

LE VAISSEAU tenoit la mer depuis treize mois et demi ; et à l'exception de trente jours passés dans les Relâches de *la Praya*, de *la Madre de Dios*, de *Tchinkîtâné* et de *Macao*, il avoit été constamment sous voiles. La santé de l'Équipage ne paroissoit point altérée par les fatigues de cette longue navigation ; mais, pour retourner au Port

Février,
Mars
et partie
d'Avril.

1792. d'*Europe* d'où le Navire avoit été expédié, il lui
Février, restoit à faire trois ou quatre mille lieues, ce qui
Mars pouvoit donner une traversée de quatre mois : le
et partie repos nécessaire pour prévenir les maladies, les
d'Avril. réparations à faire au Vaisseau, la confection et
le renouvellement des vivres, l'achat, le charge-
ment et l'arrimage des marchandises, enfin tous
les préparatifs d'un grand Voyage exigèrent que
le capitaine *Marchand* consumât deux mois et demi
dans sa relâche à l'île de *France*.

CHAPITRE IX & dernier.

DÉPART de l'île de France. — Le Solide touche à l'île Bourbon, aujourd'hui l'île de la Réunion, pour y charger du Café. — Navigation de cette île à celle de Sainte-Hélène. — Relâche à cette dernière île. — Instructions pour mouiller sur sa rade. — Ressources qu'offre cette île. — Diverses Considérations sur Sainte-Hélène. — Avantages de sa position et de celle de Gibraltar, pour la Nation qui occupe ces deux Rochers. — Navigation de Sainte-Hélène au Déroit de Gibraltar. — Le Solide fait son retour à Toulon. — Sur la durée des Voyages autour du Monde, et les moyens qui pourroient l'accourcir. — Éloges dus aux Armateurs du Navire, au Capitaine et à l'État-Major. — Utilité des Méthodes nouvelles pour déterminer à la Mer la position du Vaisseau.

CE FUT le 18 Avril que le *Solide* appareilla du Port du Nord-Ouest de l'île de France pour faire son retour en Europe, en passant par l'île de Bourbon, aujourd'hui l'île de la Réunion, où il devoit prendre un chargement de café.

1792.
Avril.
18.

1792. Il laissa tomber l'ancre le 20, au mouillage de
 Avril. *Saint-Denis*; et le 21 au soir, il avoit remis à la
 20. voile et dirigeoit sa route pour aller à la recon-
 21. naissance de la Côte d'*Afrique* et doubler le Cap
 de *Bonne-Espérance*.

Cette Traversée, comme celle qui l'a précédée, présente, sur l'effet des Courans et les erreurs de Route, plusieurs observations qui, malgré le peu d'intérêt que ces sortes de détails peuvent offrir au plus grand nombre des Lecteurs, m'ont paru mériter, pour l'instruction des Marins et le perfectionnement de la Navigation, d'être rapportées avec quelque développement, en me réservant d'étendre dans les *Notes*, celles de ces observations qui en paroîtront susceptibles.

28. Le 28, la longitude du Vaisseau conclue des observations de distances, et rapportée à midi, étoit, par un milieu entre quatre suites, de 42 degrés 44 minutes; celle que donnoit le calcul des Routes, en le rapportant à la position géographique de l'île de *la Réunion* déterminée par des Observations astronomiques ¹, étoit de 44 degrés 51 minutes: ainsi, dans l'espace de sept jours, le Vaisseau avoit été porté dans l'Ouest, ou *en avant* de son chemin apparent, de 2 degrés

¹ Longitude de *Saint-Denis*, 53° 10' 0" Orient. *Connaissance des Temps*, an VIII.

7 minutes ou trente-huit lieues et demie ¹. 1792.

Les erreurs journalières dans le sens de la latitude, constatées par l'Observation, avoient été également remarquables : du 24 au 25, le Vaisseau avoit été porté de 34 minutes, ou onze lieues deux tiers, dans le Sud; et les deux derniers jours, il avoit été porté de 9 et de 12 minutes dans le Nord. Avril. 28.

Les Observations du lendemain 29, rapportées pareillement à midi, firent connoître que, dans les dernières vingt-quatre heures, le chemin apparent du Vaisseau vers l'Ouest, avoit encore été augmenté par l'effet des Courans, de 24 minutes ou environ six lieues; et l'Observation de latitude indiquoit qu'il avoit été emporté dans le Nord, de 7 minutes ou deux lieues un tiers ². 29.

Il le fut de 13 minutes vers le Nord, du 29 au 30; de 3 minutes, vers le même côté, du 30 Avril au 1.^{er} Mai; et de 11 minutes du 1.^{er} au 2; mais du 2 au 3, il fut porté de 33 minutes ou onze lieues vers le Sud. 30.

Le temps ne permit pas, pendant quelques jours, de faire des observations de longitude; et le 8 de Mai, à trois heures de l'après-midi, on Mai. 8.

¹ Voyez la Note LXIII.

² Voyez la Note LXIV.

1792. eut la première vue de la Côte d'*Afrique* aux en-
 Mai. vironns de la *Terre de Natal*, à la hauteur de la
 8. Baie de *Lagoa* : on ne devoit pas s'attendre à la
 voir sitôt.

Le Relèvement des Terres, dont la position en longitude, assujettie à celle du Cap de *Bonne-Espérance*, ne peut pas être défectueuse, fit connoître, le 9, à midi, que, depuis les Observations du 29, dans l'espace de dix jours, le Navire avoit encore été emporté de 1 degré dans l'Ouest, en avant de son chemin apparent vers ce côté ^{1.}

Voilà donc, dans l'espace de dix-neuf jours, depuis le départ de l'île de *la Réunion* jusqu'à l'atterrage sur la Côte d'*Afrique*, une somme d'erreurs en longitude, de plus de trois degrés et demi, ou de plus de soixante lieues, dont on se fût estimé distant de la Côte lorsqu'on en eut la vue, si les Observations faites depuis le départ n'eussent corrigé 2 degrés et demi de cette erreur, et ne l'eussent réduite à celle de 1 degré qui avoit eu lieu dans l'intervalle du dernier jour d'Observation à celui de l'atterrage.

Les erreurs sur la latitude furent considérables dans les derniers jours : du 2 au 3, de 33 minutes ou trente-trois milles; du 4 au 5, de seize;

¹ Voyez la Note L X V.

du 5 au 6, de trois; du 6 au 7, de quatre; du 7 au 9, de quarante. La somme de ces erreurs, en sept jours, est de 1 degré 40 minutes, ou cent milles, dont le Vaisseau avoit été porté dans le Sud par-delà la quantité que le calcul des Routes indiquoit; c'est à raison de quatorze milles deux tiers par vingt-quatre heures: mais les différences vers ce côté ne peuvent étonner. Le Vaisseau avoit navigué, dans cet espace de temps, à l'ouvert du Canal de *Mozambique*; et la direction de ce Canal, à-peu-près Nord-Nord-Est et Sud-Sud-Ouest, doit déterminer celle d'un grand Courant dont l'effet se propage au loin, et emporte les Vaisseaux dans le Sud, en déclinant vers l'Ouest, suivant la direction du Canal.

1792.
Mai.
9.

Le 9, à midi, la latitude observée étoit de 33 degrés 33 minutes; et, d'après le Relèvement des Terres, la longitude devoit être de 25 degrés 57 minutes.

A deux heures, le changement des eaux annonçoit qu'on trouveroit fond en sondant: à trois heures un quart, on eut soixante-quinze brasses, fond de gravier et coquillages pourris.

La côte s'étendoit, dans ce moment, du Nord-Est quart Nord 2 degrés Nord, à l'Ouest 4 degrés Nord; et la distance pouvoit être de cinq lieues.

Une tempête affreuse éclata dans la nuit du 9, et dura jusqu'au matin du 12. La violence du

1792. vent, qui varia de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Ouest,
Mai. jointe à l'extrême agitation d'une mer démontée,
9. eût exposé aux plus grands dangers un Vaisseau
qui n'eût pas eu les excellentes qualités du *Solide*. On faisoit route alors pour doubler le cap de *Bonne-Espérance* ; et il sembloit que les éléments conjurés voulussent, en quelque sorte, justifier l'ancien nom de *Cap des Tourmentes* que les Navigateurs portugais, qui les premiers tentèrent de le doubler, avoient imposé à ce fameux Promontoire. On étoit à l'époque où commence l'Hivernage du *Cap* ; et l'on sait que les Hollandais ne souffroient pas que leurs Vaisseaux restassent dans la Baie de *la Table* au-delà du 15 de Mai : tous les bâtimens étoient tenus de se rendre, à cette époque, à *False-Baie* où ils sont pleinement à l'abri des vents de Nord-Ouest qui soufflent avec violence, souvent avec fureur, pendant toute la durée de l'Hivernage. Le *Solide* tint constamment à la cape pendant la tempête. Le capitaine *Chanal* observe, à cette occasion, que, lorsqu'un Navire réunit la force à d'autres qualités, tenir à la cape lui paroît préférable au parti de courir vent arrière, ou *devant le vent* [*before the wind*], suivant l'expression des Marins anglais ; il estime que la cape rend la situation du Navire moins critique : au lieu qu'en fuyant en apparence le danger, en courant devant

Le vent et la mer , on n'en est pas moins exposé aux ravages du premier , et l'on court le risque d'être submergé par les vagues qui se pressent et se précipitent sur la poupe du Vaisseau. 1792. Mai. 9.

Le temps qui s'éclaircit le 12 au matin , laissa apercevoir la terre dans le Nord , et elle étoit assez élevée : on jugea que c'étoit le Cap des *Montagnes* , situé à cent lieues dans l'Est quart Nord-Est du Cap des *Aiguilles*. 12.

Le calme , qui avoit succédé à la tempête , permit aussi , vers neuf heures un quart , de faire des observations de distances dont le résultat moyen , rapporté à midi , donna 21 degrés 49 minutes de longitude , et confirma une grande erreur dans l'Estime , erreur que la vue des Terres avoit déjà indiquée : suivant le calcul des Routes , rapporté au résultat des observations du 8 , la longitude du Vaisseau devoit être de 24 degrés 48 minutes ; ainsi , dans le court espace de quatre jours , l'erreur *en arrière* étoit de 2 degrés 59 minutes , ou quarante-neuf lieues , dont le Navire avoit été porté dans l'Ouest par-delà ce que l'Estime avoit supposé.

Si nous résumons toutes les erreurs dans le même sens depuis le départ de l'île de *la Réunion* , le 21 Avril au soir , nous trouverons que la somme de ces erreurs , dans l'espace de vingt jours et demi , a été de 6 degrés et demi , ou environ cent douze

1792. lieues ¹. Quand on réfléchit que la Navigation
 Mai. *par Estime* est encore sujette , à la fin du dix-
 12. huitième siècle , à des mécomptes semblables ; on
 cesse d'être étonné que les positions géographi-
 ques données , après des Traversées de plusieurs
 mois , par les premiers Navigateurs du *Grand-
 Océan* , aux îles dont ils ont fait la découverte ,
 aient été quelquefois en erreur de cinq ou six cents
 lieues. Mais ne devons-nous pas , en même temps ,
 par le mouvement d'une juste reconnaissance ,
 rendre un hommage bien mérité aux Sciences et
 aux Arts qui , en nous soustrayant à l'empire de
 l'arbitraire , nous ont fourni des moyens assurés
 pour nous mettre à l'abri des redoutables effets
 d'une incertitude à laquelle le Marin le plus
 habile opposoit vainement ses lumières et sa longue
 expérience.

Les erreurs sur la latitude n'avoient pas été moins
 remarquables , dans ces derniers jours , que celles
 de la longitude : les Observations firent connoître
 que , du 9 au 11 , le Vaisseau avoit été porté
 dans le Sud , de 1 degré 11 minutes ; et du 11
 au 12 , de 32 minutes ; ainsi , dans l'espace de
 trois jours , la somme des Erreurs dans ce sens

¹ On peut s'en assurer en faisant la somme des Erreurs
 en arrière , du 21 Avril au 12 Mai. (Voyez à la suite des
 Notes , le Tableau de l'effet des Courans.)

fut de 1 degré 43 minutes, ou 34 lieues un tiers. 1792.

Mai.

12.

Si l'on combine ensemble l'erreur de la longitude, qui a été de 49 lieues dans ces derniers jours, avec celle de la latitude, 34 lieues un tiers; on trouvera que, dans l'espace de trois jours, le Vaisseau, détourné de sa route apparente par le mouvement des eaux, a été emporté de soixante lieues dans l'Ouest 35 degrés Sud : c'est à raison de vingt lieues marines par vingt-quatre heures, ou plus d'une lieue commune par heure¹; tandis qu'au contraire, par la suite naturelle de la direction et de la violence du vent qui souffloit de la partie de l'Ouest, variant vers le Nord, le Vaisseau, étant à la cape, eût dû être porté vers l'Est-Sud-Est et le Sud-Est. On est donc fondé à conclure que, sans la résistance que la direction du vent et des vagues avoit dû opposer à l'action du Courant, l'effet de celui-ci eût été plus grand encore; et c'est, sans doute, à la lutte de ces forces opposées, qu'il faut attribuer l'excessive agitation de la mer pendant le coup de vent. On peut présenter, à l'appui de cette conjecture, ce que le capitaine *Chanal* rapporte dans son Journal : qu'à son retour de l'*Inde* en 1789, sur le Vaisseau toscan *il Gran Duca di Toscana*, il éprouva dans le

¹ Voyez la Note LXXVI.

1792. même parage , un effet du même Courant , beaucoup plus considérable encore que celui de
Mai.
12. vingt lieues par jour , puisque , dans l'espace de vingt-une heures , le Vaisseau fut emporté de trente-cinq lieues dans le Sud - Ouest 3 degrés Sud. Le Courant ne se fit plus sentir quand on eut dépassé le Cap *Talhado* , situé dans l'Ouest-Sud-Ouest de *Mossel-Bay* [la Baie des Moules]. Le Vaisseau toscan avoit navigué à la même distance de terre , douze , quinze et vingt lieues , à laquelle le capitaine *Marchand* s'étoit maintenu.
13. On fut assuré par l'observation de la hauteur méridienne du soleil , le 13 à midi , que l'effet du Courant qui , en sortant du Canal de *Mozambique* , doit porter dans le Sud , n'avoit plus agi sur le Vaisseau , depuis que , plus avancé dans l'Ouest , il s'étoit trouvé abrité par les Terres méridionales d'*Afrique* ; car , en comparant la latitude observée avec celle que l'on avoit conclue de l'Estime , on reconnut que le Vaisseau , bien loin d'avoir été emporté dans le Sud , l'avoit été , au contraire , de 17 minutes , ou cinq lieues deux tiers , dans le Nord : ce qu'on pouvoit attribuer à une forte houle du Sud-Ouest qui avoit dû porter vers ce côté. Des observations de distances faites à dix heures cinquante minutes du matin de ce même jour avoient également prouvé que ,
dans

dans l'intervalle du 12 au 13, les Courans avoient cessé de porter dans l'Ouest ^{1792.} ^{Mai.}

Dans la nuit du 13 au 14, le *Solide* rompit sa grande vergue, pendant que l'on carguoit les huniers, dans un grain qui n'étoit pas assez fort pour causer cet accident : on supposa qu'elle avoit éprouvé un effort pendant le coup de vent ; elle fut promptement remplacée par une vergue de rechange. 14.

Par plusieurs Observations faites le 15 et le 16, on conclut qu'à midi du second jour, on étoit à 17 degrés 47 minutes de longitude, et à 35 degrés 44 minutes de latitude. Depuis les Observations du 12 et du 13, les différences entre la longitude observée et celle de l'Estime, avoient été assez petites pour qu'on pût croire qu'au moins une partie, ou peut-être la totalité de ces différences, appartenoit à la petite erreur dont on ne peut être assuré de se garantir dans l'Observation, ou à l'erreur dont peuvent se trouver encore affectées les Tables astronomiques que l'on emploie pour le calcul des Longitudes déduites des distances de la lune au soleil. 15. 16.

On est donc fondé à penser que, dans l'intervalle du 12 au 16, les différences entre les résultats de l'Estime et ceux de l'Observation n'ont point eu

¹ Voyez la Note LXVII.

1792. pour cause l'effet des Courans qui avoient maîtrisé le Vaisseau dans les jours précédens ¹.
 Mai.
 16. Le capitaine *Marchand*, assuré par les Observations du 16, qu'à midi de ce jour, il étoit sous le méridien du Cap des *Aiguilles*, et à quinze lieues de distance dans le Sud de ce Cap, se dirigea dans le Nord-Ouest, pour aller reconnoître l'île de *Sainte-Hélène* où il se proposoit de passer vingt-quatre heures, afin de procurer quelques rafraîchissemens à son Équipage; et il s'occupa dans le trajet, de concert avec le capitaine *Chanal*, d'assurer la route du Vaisseau par l'usage des Observations astronomiques qui, dans le cours du Voyage, l'avoient constamment garanti des incertitudes et des erreurs de l'Estime.
25. Les Observations du 25 Mai indiquèrent 4 degrés 42 minutes de longitude Orientale, et prouvèrent que, dans l'espace des neuf derniers jours, le Navire avoit été porté dans l'Ouest de 1 degré 6 minutes par-delà le résultat du calcul des Routes ².
28. Celles du 28 firent connoître que l'erreur du même côté, avoit été, en trois jours, de 1 degré 9 minutes ³.
29. Le 29, à midi, la longitude du Vaisseau,

¹ Voyez les Notes LXVIII et LXIX.

² Voyez la Note LXX.

³ Voyez la Note LXXI.

rapportée par l'Estime de vingt-quatre heures à celle qui avoit été déduite, pour le midi de la veille, des Observations faites ce même jour, étoit de 0 degré 15 minutes à l'Occident de *Paris*, et la latitude observée, au même instant, de 20 degrés 52 minutes Sud. On en conclut qu'à dix heures et demie du matin, du 29, le *Solide* s'étoit trouvé sous le premier Méridien de la *France*, sous lequel il avoit déjà passé dans la *Méditerranée*, après son départ de *Marseille*, le 19 Décembre 1790 : ainsi, dans l'espace de dix-sept mois et dix jours, ou seulement treize mois et demi, en défalquant le temps passé à l'ancre dans les différens Mouillages, et la durée du séjour à l'île de *France*, le Vaisseau avoit fait le *tour du Monde*, dans le sens de la révolution diurne du Soleil, ou, pour s'exprimer plus correctement, en sens inverse de la révolution diurne de la Terre : et si, dès son arrivée à *Macao*, le capitaine *Marchand* n'eût pas ajouté un jour à la supputation du Temps, il eût fallu l'ajouter ici, pour se retrouver d'accord avec la date et le Calendrier du Méridien de *Paris*.

1792.
Ma.
29.

Les observations de longitude du 29 prouvèrent que, dans les dernières vingt-quatre heures, les Courans avoient agi foiblement pour augmenter le progrès calculé du Vaisseau vers l'Ouest¹ ; et

¹ Voyez la Note LXXII.

1792. celles du 30 sembloient même indiquer un progrès
 Mai. plus petit de 1 minute vers ce côté, qu'on ne
 30. devoit le conclure du calcul des Routes ¹.

Mais si le mouvement des Eaux n'avoit plus
 agi dans le sens de la longitude, leur action
 occasionnoit des erreurs considérables dans le sens
 de la latitude : les Observations firent connoître
 Juin. que, dans l'intervalle de quatre jours, du 30 Mai
 3. au 3 Juin, les Courans avoient emporté le Vaisseau
 de 43 minutes, ou 43 milles, dans le Sud ².

Une demi-heure avant midi de ce dernier jour,
 on avoit eu la première vue de l'île *Sainte-Hélène*,
 à l'Ouest quart Sud-Ouest, à environ douze lieues
 de distance ; et c'est à cette distance et à ce gise-
 ment que l'île devoit rester à l'égard du Vaisseau,
 d'après le calcul des Routes rapporté à la longi-
 tude qui avoit été déterminée le 30 Mai par des
 observations de distances de la lune au soleil.
 Cette position vérifiée donnoit l'assurance que, le
 lendemain dans la matinée, on pourroit jeter
 l'ancre dans la Rade de *James-Town*, située vers
 le milieu de la côte du Nord-Ouest de l'île.

4. Le 4, à neuf heures du matin, la Pointe du
Sugar-Loaf [le Pain de sucre] fut relevée à
 l'Ouest-Sud-Ouest, et l'extrémité de la terre la

¹ Voyez la Note LXXIII.

² Voyez la Note LXXIV.

plus orientale à vue restoit directement au Sud. 1702.
Après avoir mis les canots à la mer, et doublé la Juin.
Pointe du Nord, on cingla vers la Rade sous les 4.
huniers, à l'aide d'une légère brise du Sud-Est à l'Est-Sud-Est; et à dix heures et demie, le *Solide* laissa tomber l'ancre devant la Ville de *James-Town*, par treize brasses, fond de sable gris, fin: *Sugar-Loaf* restant à l'Est 31 degrés trois quarts Nord; *Munden's Point* [la Pointe *Munden*], au Sud 20 degrés et demi Est; et le Pavillon du Gouvernement, au Sud 9 degrés un quart Est.

Le capitaine *Marchand* trouva au Mouillage deux Vaisseaux de la Compagnie anglaise des *Indes Orientales*; et, peu d'heures après son arrivée, un Navire qu'il avoit rencontré à la mer, vint aussi mouiller sur la Rade.

Je ne terminerai pas ce qui concerne la Navigation du *Solide*, depuis l'île de *la Réunion* jusqu'à *Sainte-Hélène*, sans faire connoître, à-la-fois, avec quelle justesse il attérit sur cette dernière île, et à quelle dangereuse erreur il eût été exposé, s'il n'eût rectifié le calcul des Routes par des Observations astronomiques.

Les dernières Observations pour la longitude avoient été faites le 30 de Mai; et c'est de ce point fixe que l'on partit pour régler l'atterrage. En appliquant à la longitude déterminée par ces Observations, le progrès estimé dans l'Ouest

1792. depuis cette époque , progrès qu'on avoit lieu de
 Juin. croire suffisamment exact , parce que , dans les
 4. derniers temps , les Courans avoient cessé d'agir
 sur le Vaisseau dans le sens de la longitude , on
 trouve que la longitude du Vaisseau , à la vue de
James-Town , est d'accord , à la *Minute* , avec celle
 qui a été fixée pour cette Ville par *Nevil Mas-*
keline , astronome royal de *Greenwich*. Cette extrême
 précision est , sans doute , un effet du hasard ,
 puisqu'on a été obligé d'employer le calcul des
 Routes pour les cinq derniers jours de la traversée ,
 et que ce calcul pouvoit être affecté de quelque
 erreur : mais voyons quelle longitude on eût sup-
 posée au Vaisseau si , à partir seulement de la vue
 de la Côte d'*Afrique* , le 9 de Mai , on eût été
 condamné à se diriger par l'Estime.

On eût compté , le 4 Juin , qu'on étoit arrivé
 à 3 degrés de longitude Occidentale , lorsqu'on
 étoit déjà parvenu à 8 degrés 4 minutes : l'erreur
en arrière eût donc été , après *vingt-cinq jours* seule-
 ment , de 5 degrés 4 minutes , qui , sur le parallèle
 de *Sainte-Hélène* , répondent à plus de *quatre-vingt-*
dix-sept lieues : mais si , comme cela étoit possible ,
 comme souvent cela est arrivé , on n'eût pas pris
 connoissance de la Côte d'*Afrique* , et que l'on
 fût venu d'une seule traite , de l'île de la *Réunion* à
Sainte-Hélène , l'erreur *en arrière* , après *quarante-trois*
jours , durée d'une traversée très-ordinaire , eût été

de 8 degrés 35 minutes, ou de plus de *cent soixante-sept lieues* ¹. 1792.

Jun.

†

Pour faire sentir quelle suite funeste pouvoit avoir une erreur *en arrière* de plus de cinq degrés, qui restoit encore, lors de l'atterage sur *Sainte-Hélène*, malgré la correction de 3 degrés et demi, faite, vingt-cinq jours auparavant, à la vue de la Côte d'*Afrique*, il suffira de faire observer que, dans la persuasion où l'on eût dû être que le Vaisseau étoit encore éloigné de *Sainte-Hélène* de près de *cent lieues* dans l'Est, il étoit possible que si, en venant chercher cette petite île, on ne se fût pas entretenu exactement sur son Parallèle, on ne l'eût pas aperçue pendant la nuit, et que, dans l'obscurité, on ne l'eût dépassée sans qu'on s'en doutât : et il étoit d'autant plus à craindre de ne pouvoir pas se maintenir sur un Parallèle donné, que, dans les derniers temps de la traversée, le Vaisseau a été emporté constamment dans le Sud, et quelquefois d'une quantité considérable dans l'intervalle de vingt-quatre heures. On sait d'ailleurs que, sur le parallèle de *Sainte-Hélène*, les vents soufflent constamment des Rumbs qui dépendent de l'Est ; et l'on sait aussi qu'il n'y a plus de possibilité de remonter au vent de l'île, si une fois on a dépassé son Méridien : j'ajouterai que

¹ Voyez la Note LXXIV.

1792. cette fixité des vents présente ici un danger de
 Juin. plus ; car si , par la suite d'une erreur sur la Longi-
 4. tude , on venoit à être affalé pendant la nuit sur la
 Côte du Vent de l'île , cette Côte de fer n'offre
 d'autre perspective que celle d'un naufrage , sans
 aucun espoir de salut ni pour le Vaisseau ni pour
 les hommes.

COMME la Rade de l'île *Sainte-Hélène* est peu fréquentée par les Français , à qui cependant il peut être important de la connoître , et qu'elle est si familière aux Anglais , que , dans les Relations de leurs Voyages , ils se dispensent d'entrer dans aucun détail sur ce qui concerne le Mouillage ; j'ai pensé qu'il seroit utile de conserver les remarques que le capitaine *Chanal* a été à portée de faire , tant sur les précautions à prendre , que sur la route à tenir , par un Vaisseau qui se propose de mouiller sur cette Rade.

L'île *Sainte-Hélène* est assez élevée pour être aperçue , par un temps clair , à la distance de vingt lieues. Elle n'offre , au premier aspect , qu'un amas de rochers escarpés , séparés par des vallons étroits et profonds. Le Mouillage , ainsi qu'il a été dit , est situé sur la partie de côte qui fait face au Nord-Ouest : et comme l'île est placée dans la région des vents alizés , il faut toujours atterir au Nord de cette partie , et gouverner sur la Pointe la plus

septentrionale de cette côte, sur *Sugar-Loaf*: cette 1792.
 Pointe doit être rangée de très-près ; on n'a à Juin.
 redouter aucun danger dans ses environs ; la côte 4.
 par-tout y est écore et saine. On voit, sur la
 Pointe de *Sugar-Loaf*, un petit Fort portant cette
 inscription, qui est un avertissement aux Vaisseaux
 qui viennent chercher la Rade : *Send the ship-boat*
a shore [Envoyez le canot à terre]'. De ce Point,
 on pourra expédier le canot pour aller annoncer
 au Gouverneur de l'île l'arrivée du Vaisseau. Le
 capitaine *Chanal* rapporte qu'il lui a été dit que,
 si l'on négligeoit de se conformer à ce qui est
 prescrit à cet égard, on s'exposeroit à ce que du
 Fort il fut tiré sur le Bâtiment : le capitaine
Marchand ne put remplir cette formalité qu'après
 qu'il fut mouillé sur la Rade ; et cependant le Fort
 ne tira pas.

Après qu'on a passé le *Sugar-Loaf*, on continue
 sa route avec peu de voiles, jusqu'à ce que l'on
 soit rendu au Mouillage.

De cette première Pointe, on aperçoit les
 Vaisseaux qui peuvent se trouver dans la Rade,
 et l'on se dirige sur eux : s'il ne s'y en trouvoit
 pas, ce qui est très-rare, on gouverneroit pour
 passer à peu de distance de la Pointe *Munden*, sur

* On m'a dit que cet avertissement y est écrit en trois
 langues, en anglais, en français et en portugais.

1792. laquelle est bâti un petit Fort qui la fait recon-
 Juin. noître. Il est nécessaire de ranger la terre de près,
 4. si l'on ne veut pas être forcé de louvoyer pour
 attraper le Mouillage : on n'a à craindre que les
 rafales qui partent des deux vallées situées entre
Sugar-Loaf et *Munden's Point* : on doit donc porter
 peu de voiles et veiller les drisses. Chacune de ces
 vallées est défendue par une batterie de canons.

La vallée *James*, dans laquelle est située la
 Ville de *James-Town*, se présente immédiatement
 après la Pointe de *Munden*. Dès qu'on commence
 à découvrir le Pavillon du Gouvernement, on
 peut laisser tomber l'ancre ; on aura depuis dix
 jusqu'à vingt brasses d'eau, selon qu'on aura
 mouillé plus près ou plus loin de la terre : mais
 si l'on mouille sur dix brasses, en laissant le
 Pavillon du Gouvernement au Sud-Est 6 ou 7
 degrés Sud, on sera plus à portée de l'Embarcadère
 et de l'Aiguade.

Il suffit d'affourcher avec une ancre à jet qui
 doit être portée dans le Nord-Ouest du Compas.
 Les brises du large, du Sud-Ouest au Nord-
 Ouest, y sont très-rares : et si elles viennent à
 souffler, elles sont toujours très-foibles ; seulement,
 dans ce cas, on éprouve une grosse houle qui
 cause un violent ressac à terre.

IL NE sera pas, sans doute, inutile pour les

Navigateurs français , d'ajouter à ces Instructions purement nautiques divers détails importants à connoître, qui ne se trouvent ni dans les Descriptions que nous ont données de l'île *Sainte-Hélène* le capitaine *Cook*¹ et *George Forster*², ni dans les Journaux plus anciens de *William Dampier*³, à qui les Nations maritimes sont redevables des premières Relations de Voyages dans lesquelles il soit possible de puiser des renseignemens exacts.

1792.
Juin.
4.

La Ville de *James-Town* est bâtie dans le fond d'une vallée étroite et dominée par deux collines. Une Batterie qui occupe toute la largeur de cette vallée, en défend l'approche, et protège le Mouillage. Quelques Redoutes, du côté de la mer, et des Forts élevés sur le penchant des collines adjacentes, ajoutent à la défense de la Place et à la protection de la Rade. Une garnison de cinq cents hommes est entretenue pour la garde et le service de ces divers Ouvrages, et pour la police de l'île. Le débarquement paroît impraticable sous les feux de la Batterie de face, des Redoutes latérales et

¹ *Hawkesworth's Compilation. 1.^{er} Voyage de Cook, Tome III, page 794 à 798. — Cook's 2.^d Voyage, Tome II, page 270.*

² *George Forster. A Voyage round the World, &c. Tome II, page 557 à 570.*

³ *W. Dampier. A Voyage round the World, &c. Tome I.^{er}, page 541 à 543, Édition de Knapton, 1699, in-8.^o*

1792. des Forts dominans. L'ennemi qui voudroit at-
 Juin. taquer *Sainte-Hélène*, n'a pour lui que de tenter
 4. le bombardement, sous la protection de ses Vais-
 seaux de ligne. L'entreprise seroit au moins hasar-
 deuse, sinon téméraire ; et la destruction de la
 Ville n'entraîneroit pas la reddition de l'île ; car il
 est douteux que la descente pût s'effectuer avant
 que d'avoir réduit les Forts qui commandent la
 Vallée : et la situation dominante de ces Forts est
 telle qu'ils ont peu à redouter l'effet de l'artillerie
 des Vaisseaux qui ne pourroient les canonner que
 de loin, et de bas en haut ; tandis que les Forts
 tireroient sur les Vaisseaux de haut en bas, et
 feroient usage avec un avantage décisif, du boulet
 rouge et de la bombe. Les autres points de la
 côte du Nord-Ouest, non plus que ceux des
 côtes du Vent et de sous le Vent de l'île, ne
 présentent aucune facilité pour un débarquement ;
 et sur ceux qui paroissent moins inabordables, des
 Batteries ou des Redoutes bien situées et dominant
 le terrain, ajoutent encore aux difficultés, peut-
 être insurmontables, que la Nature semble s'être
 pluë à multiplier sur tout le contour de l'île.

Il a été construit, depuis quelques années, aussi
 près qu'il étoit possible de l'Embarcadère, une
 nouvelle fontaine au moyen de laquelle un Navire
 complète son eau avec toute la facilité et la célérité
 qu'on peut desirer pour la plus prompte expédition.

Les barriques se débarquent et se rembarquent très-facilement avec le secours d'une grue sous laquelle la chaloupe accoste le quai sans danger. On peut même, à défaut de chaloupe, former une drome ou un train de barriques, et le remorquer de bord à terre, et de terre à bord, avec la plus petite embarcation.

1792.
Juin.
4.

Chaque Navire paye pour le droit d'ancre, cinq livres sterling, ou vingt piastres, s'il remplit au-dessus de vingt pièces d'eau; trois livres, ou douze piastres, s'il ne lui en faut que cette quantité ou au-dessous. Les Vaisseaux étrangers ne sont pas taxés à un prix plus haut que celui qui est exigé des Vaisseaux mêmes de la Compagnie anglaise des Indes Orientales.

Cette Compagnie a, dans l'île *Sainte-Hélène* dont elle est propriétaire, des magasins approvisionnés de tous les agrès, appareils, voiles et mâtures de rechange, dont un Navire peut avoir besoin après une longue navigation, ou à la suite d'un coup de vent qui lui auroit causé des avaries. *James-Town* est un magasin de Marine, au milieu de l'Océan atlantique méridional, ouvert indistinctement aux Nationaux et aux Étrangers. La Compagnie, en livrant les effets qu'elle tient en réserve pour les besoins des Navigateurs, leur fait supporter un accroissement, à son profit, de cinquante pour cent sur les prix d'Europe. Mais un Vaisseau qui

1792. seroit dans le cas de caréner ou de se remâter , ne
 Juin. trouveroit pas de possibilité à faire ces grandes
 4. réparations à *Sainte-Hélène* : seulement il pourroit
 s'y procurer des mâts de hune.

Les ressources que cette île présente aux Navigateurs ne sont pas bornées aux approvisionnemens de Marine : les soins de la Compagnie ont également pourvu aux moyens de leur ménager des secours en Subsistances. Une sécheresse sans exemple qui , en 1790 et 1791 , répandit la désolation dans l'île , a détruit , pour un temps , une partie de ces ressources ; mais , quand on connoît l'activité laborieuse des Colons qui cultivent ce Rocher , et que l'on calcule l'intérêt de la Compagnie , on se persuade que cette plaie ne sera pas long-temps à être cicatrisée , et peut-être elle l'est déjà. Le capitaine *Chanal* qui , en 1789 , avoit relâché à *Sainte-Hélène* , nous dit que , à cette époque , on y comptoit trois mille têtes de Bœufs , une grande quantité de Moutons , de Cabris et de Volailles ; qu'on y trouvoit en abondance , des légumes de toute espèce et de la meilleure qualité ; que la Pomme de terre y étoit des plus communes , et le Cresson multiplié à tel point qu'il s'y vendoit au sac. L'île étoit en état de fournir annuellement aux Vaisseaux en relâche cinq ou six cents Bœufs. Le recensement s'en faisoit au mois de Janvier de chaque année ; on

pouvoit en livrer cinq ou six à chaque Bâtiment ; et le nombre en étoit porté jusqu'à dix et douze pour les Navires qui avoient des malades ou des besoins extraordinaires. Mais , afin de prévenir tout abus , et de maintenir une balance égale , les Capitaines étoient tenus d'adresser leur demande au Gouverneur ; et celui - ci régloit le nombre des Bœufs qui devoient être délivrés à chaque Vaisseau.

1792.
Juin.
4

Tel étoit l'état de cette Colonie avant 1790 ; mais les deux années de sécheresse , et le défaut de fourrages et de grains qui en fut la suite , avoient fait périr un tiers des Bœufs , et détruit la plus grande partie du menu Bétail et des Volailles.

En 1792 , on n'accordoit encore qu'un seul Bœuf au plus extrême besoin : et quoique le Gouverneur , *M. Brooke* , eût montré au capitaine *Marchand* les meilleures dispositions à satisfaire à ses demandes ; qu'il lui eût fait les offres les plus obligeantes et les plus sincères , et l'eût comblé de prévenances ; on ne put obtenir que six Moutons , peu de Pommes de terre , quelques sacs d'herbages , et pas une seule Poule.

Il n'y a point de Bazar ou Marché public , on est obligé de s'adresser à quelque habitant pour se procurer toutes les provisions dont on a besoin , à l'exception des Bœufs : mais les prix de toutes les denrées sont fixés par un Règlement ;

1792. et le Gouverneur tient sévèrement la main à ce que
 Juin. les Étrangers ne soient ni trompés ni rançonnés ¹.

†

¹ Le Journal du capitaine *Chanal* nous donne les prix des comestibles au mois de Juillet 1789 ; il n'est pas inutile d'en conserver la note , parce qu'on doit espérer qu'après que quelques années d'abondance auront réparé les pertes de l'île , les denrées pourront redescendre au taux auquel on les obtenoit avant les années de sécheresse.

Un Bœuf , pesé en vie , coûtoit 4 deniers et demi *sterling* la livre anglaise ; ce qui revenoit à 9 sous tournois.

Idem , pesé par quartiers , 6 deniers *sterling* la livre , ou 12 sous tournois.

Un Cabri , petit et maigre , une piastre et demie.

Un mouton , 2 piastres et demie.

Les Volailles , grosses et petites , 18 chelins (*shilling* , ou 12 sous d'*Angleterre*) ou 3 piastres 3 cinquièmes la douzaine.

Le Cresson et les Herbages , une piastre le sac.

Les Pommes de terre , 2 piastres le quintal anglais de 105 livres de *France*.

Lorsque le capitaine *Chanal* étoit à *Sainte-Hélène* , en 1789 , il sut que , depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juillet de cette année , quatre-vingts Navires de toutes Nations avoient relâché dans la Rade , et neuf s'y trouvoient mouillés en même temps : tous avoient été approvisionnés suivant leurs besoins ; et cependant les derniers arrivans trouvèrent à se pourvoir de tout : les Volailles seulement commençoient à devenir rares ; mais on put encore s'en procurer la quantité nécessaire à chacun des Navires. Lorsqu'il y revint en 1792 , les pertes qu'avoient éprouvées les habitans , et la rareté des denrées se réunissoient pour faire hausser les prix de celles que l'île pouvoit encore fournir ; et tout fut payé au double du taux de 1789 : un Mouton , 4 piastres un cinquième ; un quintal de Pommes de terre , 2 piastres et demie , &c.

J E

JE N'ENTREPRENDRAI pas de faire une description détaillée de l'île *Sainte-Hélène*, déjà connue par les Journaux des Navigateurs anglais : *George Forster* s'est particulièrement attaché à décrire la nature et les productions du sol ; et *Thomas Raynal*¹ a réuni dans un seul tableau les principaux traits éparpillés dans divers Ouvrages que j'ai cités². Je ne veux que présenter l'île sous des points de vue généraux , et faire ressortir quelques faits , quelques particularités , dont les uns appartiennent à l'Histoire, d'autres à la Physique générale, d'autres à la Politique.

1792.
Juin.
4.

Dom *Joao da Nova Galego*, Amiral portugais, fit la découverte de *Sainte-Hélène* le 21 Mai 1502, jour de la Sainte du nom. Les Hollandais qui, dans la suite, vainquirent les vainqueurs de l'*Inde*, s'emparèrent du petit Établissement que ceux-ci avoient formé dans l'île, où déjà ils avoient transporté des Chèvres, des Cochons et divers volatiles, qui commençoient à s'y multiplier. *Sainte-Hélène* offroit un lieu de relâche, une Rade sûre aux Vaisseaux qui revenoient de l'*Asie* ou de la côte orientale d'*Afrique* ; mais les Hollandais crurent devoir l'abandonner après qu'en

¹ *Hist. philosoph. des deux Indes*, Tome II, page 207 à 209. Édit. in-8.º de *Pellet*, Genève, 1780.

² Ci-devant page 459, Notes 1, 2 et 3.

1792. 1650, le chirurgien *Van-Riebeck* eut fait adopter
 Juin. à leur Compagnie des Indes Orientales le plan
 4. d'un Établissement tout autrement important ,
 celui du Cap de *Bonne-Espérance*, position que
 les Portugais avoient négligée, parce qu'ils n'en
 sentirent pas l'avantage ; que depuis, l'*Angleterre*
 a toujours enviée à la *Hollande* ; dont enfin elle
 est parvenue à s'emparer par surprise, et que les
 Nations commerçantes doivent désirer de voir
 bientôt rentrer sous la domination de la Com-
 pagnie marchande qui, à l'extrémité méridionale
 de l'*Afrique*, fonda une Colonie européenne, et
 une des Villes les plus considérables de cette
 partie du Monde.

Les Anglais se saisirent avec empressement de
 l'île *Sainte-Hélène* que les Hollandais abandon-
 noient ; mais ceux-ci ne purent voir sans jalousie,
 ni sans inquiétude, leurs rivaux de commerce
 occuper un Poste dont ils connoissoient l'utilité :
 ils cherchèrent à le leur enlever, uniquement pour
 qu'ils ne le possédassent pas ; et, en 1672, ils
 y réussirent.

Mais bientôt, le même motif qui engageoit les
 Hollandais à vouloir en priver les Anglais, en-
 gagea ceux-ci à faire un effort pour s'en ressaisir.
 Le capitaine *Monday* fut chargé de l'Expédition.
 Il débarqua dans une petite Anse où il paroît
 que les Hollandais n'avoient pas jugé que le

débarquement fût praticable, car ils avoient négligé d'y ménager des défenses : et avant que les assiégés se doutassent que la descente étoit effectuée, déjà les Anglais étoient parvenus au sommet des collines qui dominant la Ville ; et, de ces hauteurs, ils foudroyoient le petit Fort qui ne tarda pas à capituler et à se rendre. 1792. Juin. 4.

Depuis cette époque, la possession de l'Angleterre n'a point été troublée.

L'île *Sainte-Hélène* est située à trois cent trente lieues du Cap *Negro*¹ de l'Ancien Continent, et à six cents lieues du Cap *Sant-Agostinho*² du Nouveau. Elle paroît n'être que le sommet calciné d'une grande Montagne isolée, dont la partie qui se montre au-dessus de l'eau doit avoir, suivant les dimensions que lui assigne le Journal du premier Voyage de *Cook*, douze lieues de longueur, sur six de largeur³ ; et rien n'annonce qu'elle ait

¹ Côte occidentale d'*Afrique*, à environ 16 degrés de latitude Sud.

² Côte du *Bésil*, à environ 8 degrés 2 tiers de latitude Sud.

³ Je suis bien loin de garantir ces dimensions ; je les rapporte par respect pour le nom de *Cook*, telles qu'on les trouve dans la Compilation d'*Hawkesworth*, 1.^{er} Voyage de *Cook*, Tome III, page 795 de l'Original ; elles diffèrent beaucoup de celles que diverses Cartes ont données à cette île.

S'il y a erreur, comme je le pense, il n'est rien moins que prouvé que l'erreur appartienne à *Cook* dont l'exactitude

1792. appartenu à une chaîne de hautes terres qui au-
 Juin. roit été engloutie sous les eaux ; car , à une très-
 † petite distance aux environs de l'île , la sonde
 déjà cesse d'avoir le fond : et quoique , depuis
 trois cents ans , la partie de l'*Océan Atlantique* où
 elle est située , ait été sillonnée et croisée dans
 toutes les directions , par les Vaisseaux de toutes
 les Nations qui fréquentent cette Mer , on n'a ren-
 contré aucune autre île , sur une circonférence
 de deux cent trente lieues de rayon dont *Sainte-
 Hélène* seroit le centre , c'est-à-dire sur un espace

est connue ; mais on ne peut pas avoir la même confiance dans le Compilateur qu'on trouve souvent en faute.

Ce qui pourroit porter à croire que les dimensions qu'on lit dans le Journal de *Cook* sont très - exagérées , c'est qu'il y est dit que *M. Banks* profita du temps que l'*Endeavour* passa sur la Rade de *James-Town* , pour faire le tour de l'île et en visiter les endroits les plus remarquables. J'observe que le Vaisseau avoit mouillé le 1.^{er} Mai à midi , et qu'il avoit remis à la voile le 4 à une heure après midi : en supposant que *M. Banks* ait employé dans sa course , les trois jours entiers , et que , pendant ces 72 heures , il n'ait pris aucun repos ; ce temps paroîtra encore insuffisant pour faire le tour de la *Sainte-Hélène* du Journal de *Cook* et en visiter les endroits remarquables : car une île qui est supposée avoir douze lieues de longueur sur six de large , et dont la forme diffère peu de celle d'un carré long , doit avoir environ trente-six lieues de tour , sans compter les sinuosités qui doivent encore l'allonger.

George Forster (Tome II, page 570 de son Journal) ne

de près de quatorze cents lieues de circuit. 1792.

On peut remarquer qu'au *Sud* de la Ligne équinoxiale, dans l'*Océan atlantique*, toutes les îles sont solitaires, éparées, et placées à de trop grandes distances les unes des autres, pour qu'on puisse supposer qu'elles appartiennent à une même chaîne; tandis qu'au *Nord* de la Ligne, dans ce même Océan, les îles sont rassemblées en *Groupes* connus sous les noms d'îles du *Cap-Vert*, îles *Canaries* et îles *Açores*. Le contraire se voit dans le *Grand-Océan* à l'Occident de l'*Amérique*; c'est au

Juin.
+

lui donne que *huit milles* de long et environ *vingt milles* de circuit : ces dimensions sont si éloignées d'être d'accord avec celles que le Journal du capitaine *Cook* lui assigne, que je serois presque tenté de supposer que *M. Forster*, qui est allemand, a entendu parler de *milles d'Allemagne* de 15 au degré; les *huit milles* de longueur repondroient, dans ce cas, à *dix lieues deux tiers* de France et d'Angleterre, de 20 au degré : et les *vingt milles* de circuit, à *vingt-six lieues deux tiers*. Si l'on vouloit que *M. Forster* se fût exprimé en *milles marins* de 60 au degré, la longueur de l'île ne seroit que de *deux lieues deux tiers* : c'est celle que les Cartes des Hollandais qui, anciennement, ont possédé *Sainte-Hélène*, ainsi que quelques Cartes françaises et étrangères, lui ont donnée; mais je crois cette longueur trop petite.

Dampier (*a Voyage round the World*, Vol. I, page 544) dit seulement que *Sainte-Hélène* a *neuf* ou *dix lieues* de longueur : ce Navigateur s'exprime toujours en *lieues marines* de 20 au degré : cette dimension se rapprocheroit de celle que le Journal de *Cook* lui a donnée.

1792. *Sud* de l'Équateur que sont situés tous ces *Archipels* d'îles basses et d'îles hautes, dont les Navigations modernes nous ont fait connoître la situation; et au *Nord* de la Ligne, à l'exception de l'Archipel des *Sandwich*, toutes les îles sont *solitaires*, et jetées à de grandes distances les unes des autres : ce n'est qu'aux îles de *Mari-Anne*, situées à deux cents lieues dans l'Est des *Philippines*, partie septentrionale du grand Archipel d'*Asie*, que les îles commencent à former une chaîne, ou à se grouper. A quelle cause physique doit être attribuée cette différence entre la disposition des îles de l'*Océan atlantique* qui sépare l'*Europe* et l'*Afrique* de l'*Amérique*, et celle des îles du *Grand-Océan* qui sépare cette dernière de l'*Asie*? Pourquoi, d'une part, les îles éparses, et de l'autre, les îles groupées, se trouvent-elles en opposition, dans les deux Océans, à l'égard de l'Équateur, quoique situées à-peu-près sur les mêmes Parallèles, et sous cette même Zone brûlante, renfermée entre les deux Tropiques, la région des vents alizés sur toute la circonférence du Globe! Pourquoi, avec des circonstances qui sont les mêmes, les masses semblables ne se correspondent-elles pas, si, dans l'un et dans l'autre Hémisphère, leur formation est l'effet d'une même cause? Si, comme on pourroit le présumer, quelque grande convulsion de la Nature, en abymant

des terres sous les eaux , en a découvert d'autres, 1792.
 et n'a conservé des premières, que quelques som- Juin.
 mités , quelques jalons , qui indiquent la direction 4.
 des chaînes de leurs montagnes ; il faut donc sup-
 poser que , dans la partie de l'*Océan atlantique* située
 au Sud de l'Équateur , et dans la partie du *Grand-*
Océan située au Nord de ce même cercle , d'im-
 menses Vallées occupoient les espaces où se voient
 aujourd'hui éparses ces petites Iles qui , dans les
 temps anciens , eurent être des Montagnes éle-
 vées , et isolées sur ces vastes terrains ; tandis que ,
 dans les parties respectivement opposées de l'une et
 de l'autre Mer , des Terres hautes dont l'élévation
 se prolongeoit sur de longs espaces , ont formé ,
 par les sommités de leurs grandes montagnes , les
 grandes Iles que nous voyons réunies en Groupes.
 Voudra-t-on supposer que les masses en opposi-
 tion dans les deux Océans , séparées entre elles
 par la moitié de la circonférence de la Terre ,
 et placées à des distances à-peu-près égales , au
 Sud d'une part , et de l'autre au Nord de l'Équa-
 teur , sont nécessaires pour la pondération du
 Globe ! Mais la nécessité de cet équilibre a dis-
 paru , depuis que la Navigation , poussée par
Cook , au-delà du soixante - onzième Parallèle au
 Sud , a démontré aux plus obstinés défenseurs de
 ce système , que le prétendu *Continent austral*
 qu'on supposoit nécessaire pour balancer les

1792. grandes Terres situées sous le Cercle polaire
 Juin. Arctique et au-delà, n'a jamais existé que dans
 † l'imagination de quelques Physiciens qui, du fond
 de leur cabinet, veulent soumettre à leurs pe-
 tites Hypothèses, le grand Système de la Nature
 et l'universalité de ses moyens. A chaque pas que
 nous faisons sur ce Globe terraquée, bouleversé
 tour-à-tour, et peut-être à-la-fois, par le feu et
 par les eaux, il semble qu'au lieu d'éclaircir la
 Théorie de sa formation, au lieu d'acquérir quel-
 que connoissance certaine sur son état primitif,
 nous voyions au contraire l'obscurité s'épaissir :
 et la nuit des temps qui enveloppe le berceau du
 Monde, nous laisse à peine entrevoir l'image du
 Chaos, d'où l'a tiré cette Puissance universelle
 qui a placé l'immensité entre son action et la
 limite des conceptions humaines ; cette cause
 éternelle, immuable, qui n'a agi qu'une fois pour
 toujours ; principe unique, moteur invisible, dont,
 sans doute, il n'est pas donné à l'Homme de
 connoître les ressorts, et dont il doit se contenter
 d'admirer les effets, sans prétendre à les expliquer.

JE REVIENS à *Sainte-Hélène* que la digres-
 sion à laquelle je me suis livré, nous a fait perdre
 de vue.

Quoique solitaire au milieu de l'*Océanatlan-
 tique méridional*, l'île *Sainte-Hélène* s'annonce pour

devoir son origine à la même cause à laquelle on attribue la formation des îles qui composent les Groupes situés au Nord de l'Équateur : elle présente par-tout un tableau de ruines : tout y indique l'action d'un feu souterrain , d'une éruption , d'un tremblement de terre qui en a bouleversé la surface et décomposé l'ensemble. Quoique séparés par de larges vallées , les coteaux opposés offrent un même aspect , laissent voir les mêmes couches placées aux mêmes hauteurs , ont la même direction ; et les pierres , sur-tout celles qui se trouvent dans les fonds , sont calcinées et à-peu-près réduites en cendres. Le Navigateur qui atterrit sur la partie du Vent de l'île , n'aperçoit d'abord qu'un amas de rochers brisés , séparés par des précipices dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. Le capitaine *Cook* dit qu'en faisant voile le long de la côte , et serrant de très-près les énormes piles de rochers qui la bordent , ces masses sembloient comme suspendues sur le Vaisseau ; et que l'idée terrible de la possibilité de leur chute , lui inspiroit une sorte d'effroi dont à peine il pouvoit se défendre ¹ ; et sans doute , l'on ne croira pas que le capitaine *Cook* s'épouvantât aisément.

1792.
Juin.
+

¹ *Hawkesworth's Compilation. Voyage de Cook , Tome III , page 796.*

1792. En continuant de prolonger la côte qui fait
Juin. face au Nord - Ouest, on découvre enfin une
4. vallée creuse, *Chappel Valley*, qui ressemble à
une large tranchée dont l'ouverture est tournée
vers la mer, et qui va, en se rétrécissant, se ter-
miner en un angle aigu dans l'intérieur de l'île.
Le terrain de la vallée présente quelque apparence
de verdure ; mais ses talus, ou plutôt ses remparts
inclinés, sont aussi stériles, aussi nus que les ro-
chers dont la côte est hérissée. Ce n'est qu'après
avoir franchi les premières collines, qu'on trouve
de la verdure dans les vallées, et que des portions
de terre cultivée annoncent que le sol propre à la
végétation attend seulement pour donner des sub-
sistances à l'Homme, que son travail ait rendu
productifs par la culture, les intervalles labou-
rables que laissent entre eux les rochers arides qui
se partagent la surface de l'île.

Les divers avantages qu'offre *Sainte - Hélène*,
tant par sa position et la facilité de sa défense,
que par les produits de son sol qui suffisent aujour-
d'hui à sa petite population, et suffiroient bientôt
à une plus grande, n'ont point échappé aux spé-
culations des Phéniciens modernes : c'est dans
Chappel Valley, dans ce fossé angulaire, qu'une
Compagnie de Marchands à laquelle le Gouver-
nement britannique abandonna la propriété de
l'île, a bâti une ville sous le nom de *James-Town* ;

c'est sur les ruines d'un ancien Monde qu'elle a fondé une Colonie toute anglaise dont la population présente deux mille individus ¹, en comprenant dans ce nombre, environ cinq cents soldats dont est composée la garnison de l'île, et six cents esclaves, employés aux différens travaux. Si la Colonie ne s'est pas élevée au degré de prospérité auquel elle pourroit prétendre, c'est sur la Compagnie souveraine seule que le reproche doit porter : en se réservant pour elle-même, ou pour ses Employés, les plus grandes portions du terrain productif, qu'elle laisse en pâturages pour l'éducation des bestiaux destinés à approvisionner ses Vaisseaux à leur passage, elle a limité, par ces réserves, le progrès de l'industrie qui eût employé ces mêmes terrains à la culture du blé, de la vigne, des légumes, des racines nutritives. L'activité des Colons tire le parti le plus avantageux du peu de terre qu'il est permis à leurs bras de mettre en valeur : et comme le seul trafic qui soit toléré par le monopole de la Compagnie, est la vente des fruits, des herbages, et des autres rafraîchissemens propres aux Vaisseaux, les habitans

1792.
Juin.
4.

¹ On lit dans la Traduction française du 2.^d Voyage de Cook (Édition in-4.^o, Tome IV, page 171) *vingt mille habitans* : c'est une faute d'impression ; l'Original porte *two thousand*, deux mille.

1792. ont dû s'adonner aux seuls genres de culture qui
 Juin. peuvent leur assurer quelque bénéfice. Aussi toutes
 4. les terres libres sont-elles soigneusement cultivées;
 et si les récoltes de l'île ne sont pas proportionnées
 à la fertilité du sol et à la température du climat,
 elles le sont du moins à la portion de surface
 productive que l'avarice consentit à laisser à l'in-
 dustrie; car, *tout cède*, a dit *Virgile* par l'organe
 de son Traducteur, souvent son égal,

Tout cède aux longs travaux et sur-tout aux besoins ¹.

C'est ainsi que le Maltais infatigable étend labo-
 rieusement sur le rocher qu'il habite, une couche
 de terre végétale qu'il apporta de *Sicile*; et, un
 sol que la Nature sembloit avoir condamné à une
 éternelle stérilité, il parvient à le convertir en un
 jardin des *Hespérides*.

DEUX ROCHERS ont mérité par leur situation
 sur le Globe, de fixer l'attention, d'exciter la
 jalousie des Nations commerçantes: le premier,
 que je viens de décrire, jeté au milieu de l'*Océan*
atlantique entre la Ligne Équinoxiale et le Tropique
 du Sud; le second, placé pour commander le

¹ *Delille*, Trad. des *Géorgiques*, Liv. I.

Labor omnia vincit
Improbis, et duris urgens in rebus egestas.

Détroit qui sépare deux Parties de l'Ancien Monde, et lié par une langue de terre au Continent de l'*Europe*, qu'il termine au Midi. Dans l'un et dans l'autre, les travaux de l'Art ont surpassé l'ouvrage de la Nature ; dans celui-là, pour fertiliser quelques portions de terre ; dans celui-ci, pour convertir un promontoire isolé en une Forteresse inexpugnable contre laquelle, assez récemment encore, sont venues se briser les armes combinées de deux grandes Puissances. Ces deux Postes importans sont occupés par la même Nation : l'un, en offrant à ses riches flottes de l'*Asie*, vers le milieu de leur navigation, un Port de relâche et des rafraîchissemens, facilite l'immense commerce qu'elle fait avec cette partie de la Terre ; l'autre, en lui livrant la porte de la *Méditerranée*, la met en position d'ouvrir ou de fermer, selon ses intérêts, les sources du commerce du Levant aux Nations qui n'ont pas des possessions sur cette Mer ; d'entraver à son gré les opérations de ses concurrens, et de s'opposer, en cas de guerre, à la réunion des escadres ennemies qui pourroient s'être rassemblées, en partie dans les Ports du Levant, en partie dans ceux du Ponant : en même temps que, par les forces maritimes auxquelles il donne retraite, il présente une masse imposante, toujours prête à réprimer l'activité inquiète et à contenir les armemens subits des Puissances Barbaresques qui, ne

1792.

Juin.

4.

1792. faisant par elles-mêmes aucun commerce, et ne
 Juin. pouvant s'enrichir que par la Piraterie, sont ingénieuses à créer des prétextes pour déclarer la
 4. guerre aux Peuples dont le commerce appelle les Vaisseaux dans la *Méditerranée* ¹.

Les Rochers de *Sainte-Hélène* et de *Gibraltar* perdroient toute leur importance, si, comme dans les temps passés, le premier étoit possédé par les Bataves, et si le second se rattachoit au Royaume d'*Espagne* dont le démembrement une surprise préparée par une trahison. Mais quel poids ils acquièrent dans la balance politique de l'*Europe*, lorsqu'ils se trouvent réunis sous le pouvoir de la Nation la plus entreprenante, d'une Nation gouvernée par des principes opposés à la prospérité de toutes les

¹ Quelques Puissances du Nord, pour entretenir la paix avec les États Barbaresques, et s'épargner les frais des escortes à donner à leurs Navires dans le cas de guerre, se sont décidées, depuis long-temps, à payer aux Régences de la Côte d'*Afrique* et au Roi de *Maroc*, un subside, ou plutôt un Tribut annuel, qui est toujours la clause fondamentale de tout traité de paix et d'amitié avec ces États; c'est ce qu'on peut appeler *faire la part du feu*. Quelque humiliant que doive paroître ce sacrifice, on ne sauroit qu'approuver la conduite des Nations qui ont cru devoir s'y soumettre: en effet, dans la guerre avec les Pirates, un Peuple commerçant n'a rien à gagner et tout à perdre; on est forcé d'acheter leur amitié pour ne pas accroître leur insolence par des triomphes, et leur puissance par le butin.

autres ; pour qui , ni les convenances mutuelles , ni le droit des gens , ni le respect de la propriété , ne sont des empêchemens à l'empiétement et à l'invasion ; et qui , par force , par ruse , ou par corruption , tente de s'établir par-tout où quelque bénéfice aperçu appelle ses spéculations commerciales ! Ne l'a-t-on pas vue parvenir à consolider , par des Traités , les Établissemens qu'elle avoit usurpés sur la Côte des *Mosquitoes* et dans la Baie de *Campèche* ; et , sous le prétexte vain de la nécessité dont est pour ses Manufactures , la coupe des bois qui croissent sur ces parties du Nouveau Continent , masquer l'objet véritable de ses demandes , la conservation , dans le centre des Possessions espagnoles , de ces entrepôts de contrebande , qui lui assurent à-la-fois l'introduction de ses marchandises , et la sortie par la même voie d'une partie du riche produit des mines du *Mexique* et du *Potosi* ! Ne l'a-t-on pas vue prête à courir les hasards d'une guerre , pour conserver la possession contestée , ou plutôt pour ne pas faire la restitution de ces îles stériles , situées à la hauteur des *Terres Magellaniques* , dont elle espéroit se faire un entrepôt de commerce dans les Mers australes , et un point d'appui et de relâche , quand elle voudroit porter la guerre sur les côtes Occidentales de l'*Amérique* ! Et lorsque l'*Europe* à peine étoit instruite que , dans la Province de *Sonora* , à

1792.

Juin.

4.

1792. *Cineguilla*, à *Cinalo*, et dans d'autres contrées qui
 Juin. s'étendent au Nord de la *Californie*, les Espagnols
 4. venoient de découvrir de nouvelles mines qui sur-
 passent en richesses toutes celles qui, jusqu'à
 présent, ont été découvertes dans le Nouveau
 Monde, déjà cette même Nation avoit dirigé ses
 Vaisseaux vers les Côtes qui avoisinent ces pays ;
 déjà un Établissement, qui s'annonçoit pour n'avoir
 d'autre objet que la Traite temporaire des Pelle-
 teries, s'élevoit sur ces Terres à peine connues,
 et menaçoit l'*Espagne* d'un commerce de contre-
 bande, d'autant plus difficile à réprimer, qu'une
 plus grande distance devoit dérober plus aisément
 à la vigilance du Vice-roi du *Mexique* et de ses
 Lieutenans, ces opérations clandestines que ne
 manquent jamais de favoriser les surveillans subal-
 ternes qu'il est si facile de corrompre en les
 intéressant au succès de la fraude. L'*Espagne* est
 parvenue à déconcerter ce nouveau projet du
 Gouvernement Britannique ; mais que l'on ne
 croie pas qu'il soit abandonné : on pourroit plutôt
 prédire qu'il sera repris avec chaleur, et suivi avec
 persévérance, aussitôt que des circonstances plus
 favorables pourront en assurer l'exécution ¹. Enfin

¹ Le Traité que l'*Espagne* conclut avec l'*Angleterre*, à la suite du différent relatif à l'Établissement de *Nootka*, n'est, à proprement parler, qu'un palliatif. L'immense étendue des
 nous

nous voyons aujourd'hui cette même Nation profiter avec perfidie des troubles qui agitent une République naguère son amie, mais qui, fatiguée du joug d'un allié, devenu son maître, revient à la liberté à qui elle dut d'occuper un rang parmi les grandes Puissances de l'*Europe* ; nous la voyons envahir, et l'Établissement important du Cap de *Bonne-Espérance*, et l'île de *Ceylan*, plus importante encore par son Port de *Trinquemalay*, l'unique Port de sûreté dans toutes les saisons que puissent offrir les Mers de l'*Inde* aux Vaisseaux européens ; s'emparer des îles précieuses qui produisent les *Épiceries* ; peut-être, au jour où je

1792.

Juin.

4.

Possessions espagnoles en *Amérique*, la difficulté que leur éloignement oppose à la défense, les moyens d'attaque qu'une Puissance toute maritime a toujours à sa disposition, décidèrent sans doute le Cabinet de *Madrid* à se prêter à des propositions de paix. L'embarras du moment ne permit pas de porter un regard trop attentif sur les dangers de l'avenir : on vouloit la paix ; on la fit. Mais ce Traité qui donne aux Anglais la liberté de s'établir et de naviguer depuis le Cap *Mendocino* jusqu'à la Baie de *Nootka*, sur une longueur de cent cinquante lieues de côte ; ce traité qui va jusqu'à leur permettre d'approcher à dix lieues de distance des côtes soumises à la domination de l'*Espagne*, est pour l'*Angleterre* un achèvement à l'exécution d'autres projets qui mûrissent dans le silence. L'*Espagne* n'est peut-être pas assez convaincue que, sous le rapport du commerce, les Anglais sont moins redoutables comme ennemis pendant la guerre, que dangereux comme voisins pendant la paix.

1792. parle, dévaster l'opulente Cité de *Batavia*, si l'in-
 Juin. salubrité de son climat, redoutable aux Étrangers ,
 4. et utile à son salut dans cette circonstance , ne l'a
 pas garantie de l'attaque et du pillage : et bientôt,
 sans doute, nous la verrons , après avoir expulsé
 les Bataves des Mers d'*Asie*, diriger sa flotte et son
 armée de l'*Inde*, contre les *Philippines* qui, dans
 leur état ordinaire de dénuement, laissent peu
 d'espoir qu'elles puissent opposer une longue
 résistance à un ennemi encouragé par la facilité
 de ses succès, et fort de la foiblesse des moyens
 qui peuvent lui être opposés.

Tant de conquêtes, ajoutées aux immenses do-
 maines que l'*Angleterre*, sous le nom de sa Com-
 pagnie des *Indes*, possède déjà sur le Continent
 de l'*Asie*, composent pour elle un Empire d'Outre-
 mer dont la surface territoriale est plus que double
 de celle de ses trois Royaumes d'*Europe*; et re-
 mettent ainsi aux mains de sa Compagnie privi-
 légiée, toutes les riches productions que l'Orient
 de l'Ancien Continent échange contre les métaux
 du Nouveau Monde.

Je ne parle pas de l'île de *la Trinidad* qu'elle a
 récemment acquise par droit de conquête : on doit
 s'attendre qu'elle la mettra à un prix bien haut,
 si jamais elle se résout à la restituer ; parce que,
 située à la tête et au vent d'une partie de Côte
 qui se prolonge sur un développement de mille

lieues, et va se rejoindre aux Établissmens anglais de la Baie de *Campèche*, cette île deviendra, entre ses mains, l'entrepôt d'une immense contrebande qui, s'introduisant par tous les points de cette longue Côte, pénétrera, par d'innombrables canaux, jusqu'au centre des Possessions espagnoles.

1772.

Juin.

4.

Quant à son commerce avec les Colonies portugaises, on sait qu'elle n'est pas réduite à chercher des voies obliques pour y parvenir : elle laisse aux Vaisseaux du *Portugal* le soin d'importer à l'*Amérique* le produit des Manufactures anglaises, et d'en exporter pour l'*Angleterre* le produit des mines du *Brésil*.

Il faudroit n'avoir pas lu l'Histoire, ou n'avoir pas réfléchi en la lisant, pour se méprendre sur le plan que la *Grande-Bretagne* s'est formé, et vers l'exécution duquel, depuis qu'elle occupe une place dans les Annales de l'*Europe*, on la voit tendre sans cesse, quelquefois à découvert et par une course rapide, plus souvent, dans les ténèbres et par une marche tortueuse et insensible. Le commerce est tout pour elle ; et c'est aussi le Dieu auquel toujours elle a sacrifié, auquel elle sacrifiera tout, jusqu'à ses amis et ses alliés : l'universalité du commerce, qu'elle s'attribue et voudroit s'approprier, le commerce sans partage, voilà quel fut, dans tous les temps, l'objet de ses méditations, le régulateur de ses entreprises,

1792. le but de ses tentatives : et les quatre Parties de
 Juin. la Terre suffisent à peine à son ambition et à sa
 4. cupidité. . . . L'*Europe* en est témoin ! et l'*Europe*,
 pour ainsi dire, pétrifiée comme par enchantement,
 ne s'arme pas toute entière contre l'envahissement
 du commerce du Monde ! et les Puissances du
 Nord laissent amarrés dans leurs Ports leurs inutiles
 Vaisseaux ! Toutes semblent trembler devant cette
 Puissance colossale , imposante plus que réelle ,
 qui déborde de la base fragile et trop étroite sur
 laquelle elle pose ; qui a tous ses grands moyens
 hors d'elle ; dont l'existence politique n'est , en
 quelque sorte , qu'une illusion prolongée ; et qu'il
 suffira d'attaquer dans sa Marine qui fait sa force ,
 dans son commerce qui fait sa richesse , dans ses
 Possessions d'*Asie* qui alimentent l'un et l'autre ,
 pour la voir bientôt redescendre au rang inférieur
 que le peu d'étendue de son territoire d'*Europe* et
 la foiblesse de sa population lui ont fixé à côté
 des grandes Puissances qui se partagent le Conti-
 nent. On l'a dit poëtiqnement , mille fois on l'a
 répété , mais l'histoire le prouve sans figure par
 l'expérience des siècles :

Le Trident de Neptune est le Sceptre du Monde.

Que toutes les Nations qui sont appelées à par-
 tager l'empire des Mers , s'éveillent donc enfin sur
 leur propre intérêt ; que pour briser ce sceptre de

fer elles forment une coalition maritime, redoutable 1792.
 par sa masse, juste dans son objet; qu'elles unis- Juin.
 sent leurs Pavillons et leurs efforts pour que 4.
 l'Océan, que la Nature voulut être la propriété
 de tous, cesse pour toujours d'être le domaine
 d'un seul; et que, bientôt, nous voyions chaque
 Nation du Continent participer, dans le rapport
 de son territoire et de sa population, au Com-
 merce général, au Commerce libre des deux
 Mondes.

MAIS il est temps que nous rejoignons le
Solide dans la Rade de *Sainte-Hélène*. Le capi-
 taine *Marchand* n'y séjourna que le temps abso-
 lument nécessaire pour se pourvoir d'eau et se
 procurer les rafraîchissemens que l'île se trouva
 en état de fournir à son Vaisseau. Il avoit laissé 5.
 tomber l'ancre le 4 Juin matin; et le 5, à dix
 heures et demie du soir, il fit voile pour l'*Europe*.
 Le 7 à midi, par 14 degrés 53 minutes de lati- 7.
 tude, on apercevoit encore l'île dans le Sud;
 on devoit en être à environ vingt-une lieues de
 distance.

Une traversée dans l'Océan Atlantique, de l'île
Sainte-Hélène au Détroit de *Gibraltar*, ne peut
 présenter aucune particularité qui mérite d'être
 rapportée: je me borne à quelques remarques
 relatives à la Navigation.

1792. Le *Solide* coupa la Ligne le 20 Juin à quatre heures du matin , par le vingt-cinquième Méridien à l'Occident de *Paris*.

A cette époque on commença à s'apercevoir que les Courans portoient dans le Nord , ainsi qu'on l'avoit éprouvé , l'année précédente , au Nord de la Ligne , en passant des îles du *Cap-Vert* au Cap de *Horn* ; et l'on s'attendoit que , lorsqu'on pourroit déterminer la Longitude par des Observations astronomiques , on reconnoîtroit que les mêmes Courans portoient aussi dans l'Ouest , comme on l'avoit pareillement éprouvé dans la première traversée.

Juillet.
10. Ce ne fut que le 10 juillet qu'on en eut l'assurance : et l'on s'étoit déjà élevé à 32 degrés 23 minutes de latitude Septentrionale. A cette hauteur , quatre Suites d'observations de distances de la lune au soleil , dont le résultat moyen fut rapporté à midi , annoncèrent que le Vaisseau étoit parvenu à 46 degrés 27 minutes de Longitude Occidentale , c'est-à-dire , que , depuis le départ de l'île *Sainte-Hélène* , située à 8 degrés 9 minutes , le progrès vers l'Ouest avoit été de 38 degrés 18 minutes : et comme il n'étoit que de 35 degrés 21 minutes , d'après le calcul des Routes , on en conclut que , dans l'intervalle de trente-quatre jours et demi , les Courans avoient emporté le Vaisseau dans l'Ouest par-delà son

progrès apparent , de 2 degrés 57 minutes , qu'on peut évaluer à cinquante-trois lieues dont l'Estime se trouvoit *en arrière* de la vraie position.

1772.
Juillet.
10.

Mais , en même temps que les Courans avoient poussé le Vaisseau dans l'Ouest , ils l'avoient aussi poussé dans le Nord. Leur tendance vers ce dernier côté n'a pas été constante jusqu'à ce que le Vaisseau ait atteint l'Équateur : ils ont quelquefois porté dans le Sud , et notamment entre les Parallèles de 3 degrés et 1 degré au Sud de la Ligne : ici ils portèrent vers ce côté , de seize milles en vingt-quatre heures , pendant deux jours consécutifs ; mais , de l'Équateur jusqu'au Parallèle de 32 degrés 23 minutes Nord , leur tendance vers le Nord fut constante , et leur effet a quelquefois été de vingt-un , vingt-deux et vingt-huit milles en vingt-quatre heures ; quantités dont le progrès réel du Vaisseau en Latitude se trouvoit en excès sur son progrès apparent. La somme de toutes les erreurs vers le Nord , déduction faite de celle des erreurs vers le Sud , est de cent quatre-vingt-dix-huit milles ou soixante-six lieues : et , en combinant ces soixante-six lieues avec les cinquante-trois lieues de l'excédant du progrès réel vers l'Ouest sur le progrès apparent , on trouve que , dans l'intervalle de trente-quatre jours et demi , le Vaisseau avoit été emporté sur la direction du Nord-Ouest 6 degrés

1792. Nord, qui diffère peu de celle qu'il avoit suivie,
 Juillet. de quatre-vingt-cinq lieues qu'il faut ajouter à sa
 10. vitesse apparente pour avoir sa vitesse vraie. On
 peut conclure, d'après un terme moyen, que l'ac-
 croissement journalier de sa vitesse par l'effet du
 Courant, étoit de sept milles quatre dixièmes par
 vingt-quatre heures ¹.

23. On fit de nouvelles Observations de Longi-
 tude le 23, et leur résultat moyen, rapporté à
 midi, plaçoit le *Solide* à 34 degrés 32 minutes de
 Longitude Occidentale : sa Latitude, au même
 instant, étoit de 41 degrés 42 minutes Nord.
 D'après cette position, il se trouvoit à un degré
 quelques minutes à l'Ouest du Méridien des îles
Corvo et *Flores*, les plus Occidentales des *Açores* ²,
 et sur un Parallèle plus Nord de deux degrés que
 celui de ces îles.

Les Observations de ce jour firent connoître

¹ Voyez la Note LXXV.

² Suivant les Observations faites sur l'*Isis* en 1769, avec
 une horloge marine :

Pointe Sud de l'île <i>Corvo</i>	33°	32'	32" Occid.
Pointe Nord-Ouest de <i>Flores</i> ...	33	26	34
Pointe Sud <i>Idem</i>	33	32	26

Voyage de l'Isis à différentes parties du Monde, en 1768 et
 1769, pour éprouver les horloges marines de Ferdinand Berthoud.
 Paris, Imprimerie Royale, 1773. In-4.° Tome I, pages 574
 à 576.

que les Courans qui , depuis le 6 de Juin , départ 1792.
de *Sainte-Hélène* , jusqu'au 10 de Juillet , avoient Juillet.
porté au Nord et à l'Ouest , n'avoient pas cessé 23.
de porter au Nord , entre le 10 et le 23 Juillet ;
mais que , dans la même période , ils avoient
porté à l'Est ; que leur direction composée avoit
été le Nord 26 ou 27 degrés Est ; et que
leur effet sur le chemin du Vaisseau pouvoit être
évalué à trois milles par vingt-quatre heures ¹.

Les Observations du 24 confirmèrent la ten- 24.
dance des eaux vers l'Est ².

D'autres du 27 , à quatre heures vingt-six 27.
minutes du soir , donnèrent 25 degrés 32
minutes de longitude Occidentale pour midi ; et
la latitude observée au même instant , étoit de 41
degrés 13 minutes ³.

Le 2 Août , à cinq heures du matin , on eut Août.
la première vue de la Terre d'*Europe* , aux 2.
environs du Cap *Saint-Vincent* : elle s'étendoit du
Nord quart Nord-Est au Sud quart Sud-Ouest.
La brume ne permettoit pas de distinguer l'extré-
mité même du Cap ; mais on pouvoit cependant
juger que la distance de la Côte n'étoit pas de
plus de quatre lieues.

¹ Voyez la Note LXXVI.

² Voyez la Note LXXVII.

³ Voyez la Note LXXVIII.

1792. On en eut la vue distincte à midi; et le Cap
 Août. *Saint-Vincent*, que les Observations de *Borda*, en
 2. 1776, ont fixé à 37 degrés 2 minutes 20 secondes de latitude Nord, et 11 degrés 21 minutes 36 secondes de longitude Occidentale¹, fut relevé à l'Est demi-rumb Sud, à deux lieues et demie de distance estimée à vue. La latitude du *Solide* étoit donc, à cet instant, de 37 degrés 3 minutes 5 secondes (elle fut observée sur le Vaisseau de 37 degrés 2 minutes), et sa longitude de 11 degrés 30 minutes 56 secondes. En comparant cette position à celle qu'auroit donnée le calcul des Routes, rapporté au résultat des Observations faites à la mer le 27, on trouve que, dans l'intervalle de six jours, le mouvement des eaux a emporté le Vaisseau, par-delà son progrès apparent, de 1 degré 26 minutes, ou environ soixante-six milles dans l'Est, en même temps qu'il l'a porté de trente deux milles dans le Sud. On s'attendoit, aux approches du *Détroit de Gibraltar*, à éprouver l'effet d'un Courant dans l'Est; mais le mouvement des eaux vers le Sud a une cause différente: si l'on fait attention qu'alors on étoit au commencement d'Août, peut-être seroit-on porté à attribuer ce Courant accidentel vers le Sud, à la fonte des neiges et des glaces

¹ Déterminations tirées d'un Manuscrit communiqué par lui.

du *Grœnland*, de l'*Islande*, de la *Laponie*, de la *Norwège*, &c. ¹. 1772.
Août.

La vue du Cap *Saint-Vincent* ayant fait connoître la vraie position du Vaisseau, on dirigea sa route sur le *Détroit de Gibraltar*. 2.

Le 4, à cinq heures du matin, le Cap *Spartel* (*Côte d'Afrique*) fut relevé au Sud-Est, à deux milles un tiers de distance estimée à vue. Ce Cap, d'après les Observations de *Borda*, faites en 1776, est situé à 35 degrés 47 minutes 20 secondes de latitude, et 8 degrés 14 minutes de longitude Occidentale : la latitude du *Solide* étoit donc de 35 degrés 49 minutes, et sa longitude de 8 degrés 16 minutes. Si l'on veut comparer cette position à celle qu'indiquoit le calcul des Routes depuis le 2 à midi, on verra que, dans l'intervalle d'un jour dix-sept heures, le Vaisseau avoit été emporté dans l'Est, au-delà de son progrès apparent vers ce côté, de 37 minutes, ou trente milles, et par conséquent, avec une vîtesse de dix-sept milles et demi, ou près de six lieues par vingt-quatre heures ². 4.

Le Courant vers l'Est est ici dans sa grande force : resserrées entre les Terres d'*Europe*, qui,

¹ Voyez la Note LXXIX.

² Voyez la Note LXXX.

1792. du Cap *Saint-Vincent*, se prolongent de l'Ouest-
 Août. Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, et celles d'*Afrique*,
 4. qui, du Cap *Cantin*, s'étendent du Sud-Ouest
 au Nord-Est, les eaux se versent dans la grande
 embouchure d'une espèce d'entonnoir dont l'orifice
 est le *Détroit de Gibraltar*; et dans le Détroit
 même, le Courant acquiert la rapidité d'un grand
 fleuve qui coule majestueusement dans la *Médi-*
terranée, et dont la vitesse augmente ou diminue,
 suivant que l'oscillation des Marées élève les eaux
 ou les abaisse : aussi n'est-il pas rare que des
 Vaisseaux, sans être aidés du vent, quelquefois
 même avec un vent contraire à la route, soient
 portés, en assez peu de temps, de l'*Océan Atlan-*
tique dans la Mer de l'intérieur.

A six heures du matin, le *Solide* s'engagea dans
 le Détroit avec huit autres Vaisseaux qui faisoient
 la même route : les Courans le portèrent rapide-
 ment dans la *Méditerranée*; et à dix heures et
 demie, il y cingloit à pleines voiles. En dix jours,
 14. il fut rendu aux Côtes de *France*; et le 14, à cinq
 heures et demie du soir, il laissa tomber l'ancre
 dans la petite Rade de *Toulon*, et termina heureuse-
 ment son *Voyage autour du Monde*.

La dernière Traversée du *Solide*, de l'île de la
Réunion en *Europe*, qui est d'environ trois mille
 cinq cents lieues, par la Table de Loc, a été faite
 en cent quinze jours, y compris un jour et demi

passé à l'ancre devant l'île de *Sainte-Hélène* : ainsi, 1792.
 l'on peut compter que la vitesse moyenne du Août.
 Vaisseau , pendant cette Traversée, a été de trente 14.
 lieues et demie par vingt-quatre heures.

LE VOYAGE du capitaine *Marchand* est remarquable par le peu de temps qu'il a employé à faire le Tour du Globe, en prenant sa route par le Cap de *Horn* , et faisant son retour par la *Chine*. La durée totale du Voyage, ou de l'absence du Vaisseau des Ports de *France* , a été de vingt mois ou six cent huit jours : mais , si l'on retranche de ce nombre, la somme des jours employés dans les relâches à *la Praya* , à *la Madre de Dios* , à *Tchin-kîtané* , à *Macao* , aux îles de *France* et de *la Réunion* et à *Sainte-Hélène* , montant ensemble à cent dix ; et environ dix autres jours perdus, soit devant les îles de *la Révolution* , pour en faire la Reconnoissance , et devant les îles *Sandwich* , pour s'y procurer des rafraîchissemens : soit en panne, ou à louvoyer , sur la côte des îles de *Queen-Charlotte* , tandis qu'avec la chaloupe, le capitaine *Chanal* visitoit *Cloak-Bay* , le Canal de *Cox* , et les Ports et Anses compris entre cette partie septentrionale des îles et le Canal de *Rennell* ; soit enfin à l'ancre , dans la Mer de *Chine* , dans le Détroit de *Gaspar* et dans celui de *la Sonde* , pour étaler les Marées, lorsque leur direction se trouvoit opposée à la route

1792. qu'on se proposoit de tenir; il ne restera que quatre
 Août. cent quatre-vingt-huit jours, ou seize mois huit
 14. jours, pour la durée de la Navigation: et dans cet
 espace de temps, le Vaisseau, suivant la Table
 de Loc, a parcouru quatorze mille trois cent
 vingt-huit lieues marines; ce qui donne, pour
 la journée moyenne, vingt-neuf lieues quatre
 dixièmes.

J'observe que le Vaisseau n'étoit pas ce que les Marins appellent un *fin voilier*: construit pour résister aux fatigues d'un long Voyage, et lutter contre les vagues dans un gros temps, il étoit *Solide* de fait comme de nom; mais il ne possédoit pas les qualités qui procurent une grande vitesse; et sa mâture n'étoit pas en proportion avec la masse que sa voilure avoit à mouvoir: aussi, en compulsant la Table de Loc, ne voit-on qu'un très-petit nombre de journées dans lesquelles, avec un vent favorable, et en forçant de voiles, le chemin du Vaisseau ait excédé quarante lieues. Ce n'est donc pas à la célérité de sa marche qu'il faut attribuer la briéveté de son Voyage; mais à ce qu'ayant toujours fait des routes directes, pour se rendre d'un point à un autre, la longueur itinéraire de chaque Traversée s'est trouvée sensiblement accourcie. On peut supposer, sans forcer le calcul, qu'avec les mêmes circonstances de temps, un Vaisseau bon voilier eût obtenu une

vitesse moyenne de trente-trois lieues par vingt-quatre heures, et qu'il eût parcouru, dans l'espace de quatre cent trente-quatre jours, le même chemin de quatorze mille trois cent vingt-huit lieues, pour lequel le *Solide* a été obligé d'employer quatre cent quatre-vingt-huit jours.

On peut remarquer que, quoique le capitaine *Marchand* ait fait, comme je l'ai dit, toutes ses Traversées par des routes directes; quoiqu'au moyen des Observations astronomiques qui le garantissoient des erreurs de route, il ait pu se transporter avec sûreté d'un point à un autre par la ligne la plus courte, il a cependant été obligé, pour faire le tour du Globe, dont la circonférence à l'Équateur n'est que de sept mille deux cents lieues, d'en parcourir quatorze mille trois cent vingt-huit: c'est-à-dire, qu'il a parcouru, à très-peu près, l'équivalent de deux fois la circonférence de la Terre.

Quand on a fait cette remarque, et qu'on porte les yeux sur la Mappemonde, on voit que, si le travail des hommes, ou quelque-une de ces grandes convulsions qui ont séparé *Calpé* d'*Abyla*, l'*Angleterre* de la *France*, et peut-être au Nord, l'*Amérique* de l'*Asie*, pouvoit jamais couper, d'une part, l'Isthme qui lie la grande Péninsule d'*Afrique* à la masse de l'Ancien Continent, de l'autre, celui qui des deux *Amériques* fait une seule Terre

1792.

Août.

14.

1792. continue, le Voyage du *Tour du Monde* seroit
 Août. accourci de moitié ; et le temps qu'emploïroit la
 14. circonvallation du Globe n'excéderoit pas sept
 ou huit mois.

Et l'on auroit tort de penser qu'ouvrir un passage par eau à travers l'un et l'autre Continent, sinon aux Vaisseaux, du moins aux marchandises, soit un ouvrage au-dessus du pouvoir humain et des moyens dont il nous est donné de disposer. Le témoignage unanime des Historiens de l'Antiquité et celui des Auteurs arabes ne permettent pas de douter qu'un Canal n'ait existé, par lequel la *Méditerranée* et le *Nil* communiquoient avec le *Golfe Arabique* ou la *Mer Rouge* ¹. Et pourquoi

¹ L'ancienne communication de la *Méditerranée* à la *Mer Rouge* a souvent été un objet de recherches pour les Historiens et les Géographes. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (année 1702, pages 83 et suiv. de l'*Histoire*) que M. *Boutier*, Consul de France en *Égypte*, en examinant la disposition du *Delta* au commencement de ce siècle, remarqua un bout de canal qui sort du Bras le plus oriental du *Nil* ; et cette observation fut saisie par le savant *Guillaume Delisle* qui jugea que ce bout de canal a dû être une partie de celui qui faisoit autrefois la communication de la *Méditerranée* et du *Nil* avec la *Mer Rouge*.

« Comme cette ancienne communication (dit l'Historien de l'Académie, *Fontenelle*) que M. *Delisle* établissoit pour un fait indubitable, est ignorée aujourd'hui, même de plusieurs Savans, on fut bien aise de voir les preuves qu'il en avoit ;
 cette

cette communication ne seroit-elle pas rouverte? 1792.
 à qui fera-t-on croire aujourd'hui que les Modernes Août.
 ne peuvent pas ce qui fut possible aux Anciens? 14.
 L'Asie peut encore se rapprocher de l'Europe dont
 la découverte du Cap de *Bonne-Espérance* semble,
 pour ainsi dire, l'avoir éloignée : le Commerce
 peut rouvrir d'anciennes routes dont la trace n'est
 pas tellement effacée que nous ne puissions la
 retrouver ; ses opérations peuvent acquérir une
 activité que jamais elles n'obtiendront tant que
 cette longue circonvallation de l'*Afrique* à
 laquelle elles sont assujetties, sera le seul chemin
 praticable par où nous puissions entretenir les
 communications commerciales entre les Terres

et il les donna si claires, et prises dans des lieux si connus,
 que toute la difficulté est de savoir comment tout le monde ne
 les a pas remarquées ».

Nous avons peut-être plus de raison aujourd'hui que l'on
 n'en avoit en 1702, *d'être bien aises de voir ces preuves* : il est
 des circonstances qui, par une suite de rapprochemens, don-
 nent aux choses les plus anciennes l'attrait et l'intérêt de la
 nouveauté : nous sommes curieux de savoir ce qui a été fait
 dans un autre temps, lorsque nous sommes occupés de savoir
 ce qui pourrait encore se faire.

Delisle a tiré des Historiens de l'Antiquité et des Auteurs
 arabes les preuves qu'il donna à l'Académie des Sciences ; je
 les extrais de l'*Histoire* de cette Compagnie ; et il suffira d'en
 rapporter les principales.

Hérodote (Liv. II.) dit qu'il y avoit dans la plaine d'*Égypte*,

1792. contiguës de l'Orient et de l'Occident de l'Ancien
Août. Monde.
14. Du côté du *Nouveau*, nous ne demanderons pas

un Canal tiré un peu au-dessus de la ville de *Bubaste*, et au-dessous d'une montagne qui alloit du côté de *Memphis*; que ce Canal s'étendoit bien loin d'Occident en Orient; qu'ensuite il rabattoit au Midi, et se rendoit à la *Mer Rouge*. Selon lui, cet Ouvrage commencé et abandonné par *Necus*, fils de *Psammeticus*, fut repris et achevé par *Darius* fils d'*Histaspes*: deux galères pouvoient y passer de front. (*Psammeticus* monta sur le trône 670 ans avant J. C. et régna 55 ans: *Darius*, 522 ans avant J. C.)

Diodore (au 1.^{er} Liv. de sa Bibliot.) fait une description du Canal, qui s'accorde avec celle d'*Hérodote* dont il diffère seulement en ce qu'il fait laisser le Canal imparfait par *Darius* à qui de très-mauvais ingénieurs représentèrent que la *Mer Rouge* plus haute que *Égypte* l'inonderoit, et en ce qu'il ne le fait achever que par *Protonée Philadelphe*: il ajoute que l'on pouvoit ouvrir et fermer le Canal selon qu'il étoit nécessaire pour la navigation. (*Ptolomé* commença à régner 285 ans avant J. C.) Nous n'entamerons pas ici une discussion chronologique: le Canal a existé, les deux Historiens en sont d'accord; mais dans quel temps, ou sous quel règne fut-il terminé! C'est ce qui est assez indifférent pour la question qui nous occupe.

Strabon (Liv. 1 de sa *Géogr.*) s'accorde en tous points avec *Diodore*. Il nous apprend de plus qu'à la pointe du Golfe qu'on appelle la *Mer Rouge*, étoient deux villes, *Heroopolis*, et *Arsinoe* nommée aussi *Cleopatriis*; et en parlant de l'Expédition que fit dans l'*Arabie* *Ælius Gallus*, le premier Gouverneur de l'*Égypte* pour les Romains, il dit que *Gallus* fit construire des Vaisseaux proche d'un ancien Canal dérivé du *Nil*.

Etmancin, Auteur arabe (Liv. I, Chap. III.) dit que, sous

que l'on coupe les montagnes qui forment l'Isthme du *Darien*, ce pont de communication des deux *Amériques* : nous avons perdu et le secret d'*Hercule* 1792.
Août.
14.

le calife *Omar*, vers l'an 635 de l'Ere Chrétienne, il fut fait un Canal pour transporter les blés d'*Égypte* en *Arabie*; et il est probable qu'il ne fit que réparer l'ancien dont la navigation pouvoit bien avoir été abandonnée dans la décadence de l'Empire romain. Mais, en l'année 150 de l'Hégire (735 de l'Ere chrét.) *Abugjafar Almanzor*, second Caliphe des *Abbasides*, fit boucher le Canal du côté de la mer.

« D'après cela, dit l'Historien de l'Académie, on peut se passer de quelques Autorités qui ont été aussi rapportées par *M. Delisle*. Tout le monde connoît le dessein qu'avoient eu quelques Princes d'établir la communication de la *Méditerranée* avec la *Mer Rouge*; tout le monde sait qu'il fut renversé par la crainte chimérique d'une inondation : et comme si la plupart des Lecteurs avoient été frappés de la même crainte, ils n'ont pas vu dans les Auteurs l'exécution entière du Canal. Si jamais on renouveloit cette jonction, le Monde changeroit de face; la *Chine* et la *France*, par exemple, deviendroient voisines : et l'on plaindroit la destinée des siècles barbares où les Européens étoient obligés de faire le tour de l'*Afrique* pour aller en *Asie* ».

J. J. Oberlin, qui a donné un Traité complet des Canaux de jonction des Fleuves et des Mers dans tous les Ages, rapporte et discute savamment tout ce qui est relatif au Canal de *Ptolomé*, et fait disparaître tous les doutes qui ont jamais pu s'élever sur l'ancienne communication de la *Méditerranée* et du *Nil* avec la *Mer Rouge* (Voyez *Jungendorum Marium Fluviorumque omnis Ævi Molimina. Auct. J. J. Jac. Oberlinus, &c. Argentorati. 1775. In-4.º pages 39 à 47.*)

On peut aussi consulter la *Description de l'Égypte* par *Maillet, &c.*

1792. et celui d'*Annibal*; mais, à l'inspection des Terres
 Août. qui sont situées à environ trente lieues dans le
 14. Nord-Ouest de cet Isthme de rocher, et en sup-
 posant que les Côtes de cette partie du Continent,
 tant sur la Mer de l'Est que sur celle de l'Ouest,
 sont disposées et configurées comme les Cartes
 espagnoles nous les représentent, ce n'est pas se
 hasarder, peut-être, de dire que, si d'habiles
 Ingénieurs avoient la liberté d'y mettre en usage
 les moyens que leur offre l'étude de l'Hydraulique
 et des Mécaniques, ils sauroient rendre navigable
 la Rivière de *San-Juan*, dont l'embouchure est
 située à la Côte Orientale de la Province de
Nicaragua, sur l'*Océan atlantique*, et qui communi-
 que par sa source avec le grand Lac de ce nom,
 qui lui-même peut communiquer avec la *Mer de*
l'Ouest ou le *Grand-Océan*, par la fourche du
Rio Partido [la Rivière *partagée, divisée*] dont une
 branche paroît avoir son embouchure dans le Golfe
 de *Nicaragua*, et l'autre dans celui *del Papagayo*
 qui appartient à la grande Mer'. On peut même

* Le projet de la réunion des deux Mers, par la Rivière
San-Juan et le Lac de *Nicaragua*, s'est présenté de tout temps
 à ceux qui ont porté un œil observateur sur le continent de
 l'*Amérique*; et si le Gouvernement espagnol n'en a pas tenté
 l'exécution, ce n'est pas sans doute qu'il n'en ait une con-
 noissance aussi ancienne que sa possession du pays. Son atten-
 tion a dû être éveillée de nouveau par le Mémoire instructif

présumer que les travaux qu'exigeroit la conduite d'un Canal , pour opérer , dans cette partie , la jonction des deux Océans qui enveloppent les deux Continens , ne surpasseroient pas , n'égale- roient pas peut-être , ceux que notre *Riquet* exécuta si habilement pour traverser la *France* par le Canal qui joint la *Méditerranée* à l'*Océan atlantique* ; ni ceux que les Suédois ont entrepris , pour établir une communication intérieure entre *Goth- borg* et *Stockholm*, entre le *Cattégat* et la *Baltique* ; ni ceux que *Pierre le Grand* et ses successeurs ont en partie terminés , en partie commencés , pour

1792.

Août.

14.

qu'un Citoyen français , *Martin de la Bastide*, a publié en 1791 , sous le titre de *Mémoire sur un nouveau Passage de la Mer du Nord à la Mer du Sud* (*Paris, Didot*), et dans lequel il a discuté en homme instruit , et avec le zèle de la conviction , la possibilité et les avantages de la communication des deux Océans. Le Mémoire n'a pas été accueilli par le Cabinet de *Madrid*, et l'on pouvoit s'y attendre. Tout homme qui prend intérêt , pour quelque motif que ce soit , à la facilité et à l'extension de la Navigation et du Commerce , doit faire des vœux pour que l'Auteur de l'Avertissement qui précède le Mémoire ait bien jugé quand il dit que « il est impossible que l'*Espagne* résiste plus long-temps à la nécessité d'ouvrir la communication des deux Mers ; et si son intérêt propre n'est pas capable de la déterminer , les instances de toutes les Nations finiront par la décider ». Acceptons-en l'augure ; mais n'attendons pas pour faire le tour du Monde , que le projet ait été exécuté : nous pourrions être condamnés à ne le faire jamais.

1792. faire communiquer entre elles la *Mer Caspienne*,
Août. la *Mer Noire*, la *Mer Baltique* et la *Mer Blanche* :
14. et la dépense de ces travaux , à jamais utiles , seroit
bien inférieure , sans doute , à celle qu'entraîne
une seule guerre d'*Europe* , qui détruit par le fer
un million de ses habitans , et fait un plus grand
nombre de malheureux.

Mais ce n'est pas la Nature qui opposeroit les plus grands obstacles à ces entreprises faites pour illustrer le siècle , et honorer les Gouvernemens auxquels toutes les Nations devroient un pareil bienfait. Les obstacles , dans l'Ancien Monde , tiennent à la difficulté , peut-être insurmontable , de faire passer le Canal qui communiqueroit du *Nil* à la *Mer Rouge* , à travers ces malheureuses contrées que le despotisme et l'anarchie désolent tour à tour ; qui sont placées à une trop grande distance de la Sublime Porte , pour que les regards d'un Sultan , si jamais il regarde , puissent y parvenir , et que les firmans de Sa Hautesse y aient leur exécution ; et dans lesquelles nous voyons les Chefs nombreux qui s'en partagent sinon la propriété , du moins la jouissance , souvent rebelles à l'autorité suprême , et toujours rivaux entre eux , se disputer à qui imposera la plus forte taxe sur les marchandises qui traversent successivement à dos de chameaux , les divers Cantons sur lesquels chacun des oppresseurs fait peser à son tour

l'avarice et la tyrannie. Dans le Nouveau Monde, 1792.
une cause différente produit un effet semblable : Août.
la politique ombrageuse de la Puissance qui pos- 14.
sède exclusivement les mines du *Mexique* et du
Pérou, ne permettra jamais que le commerce des
autres Peuples s'ouvre un chemin à travers des
Possessions dont elle voudroit dérober la connois-
sance au Monde entier : la présence d'un Étranger
est regardée dans ce pays comme un danger de
la Patrie.

Si le désordre politique qui règne d'une part,
si la jalousie inquiète qui veille de l'autre, semblent
se refuser à ce que notre Globe soit contourné
du Levant au Couchant ; la Nature, de son côté,
n'a pas voulu qu'il pût l'être du Midi au Septen-
trion, soit dans l'*Océan Atlantique* entre le *Groënland*
et la *Laponie* ; soit dans le *Grand-Océan Boréal*,
entre l'*Amérique* et l'*Asie* par le *Détroit de Bering*.
On connoît les tentatives infructueuses, com-
mencées depuis plus de trois cents ans, abandonnées
et reprises à diverses époques, pour s'ouvrir, par
le *Nord-Est* ou par le *Nord-Ouest*, un Passage d'où
l'on supposoit (ce qui cependant est probléma-
tique, du moins pour le côté du Nord-Est) que
les Vaisseaux se rendroient à la *Chine* et aux *Indes*
Orientales par une route moins longue que celle
du Cap de *Bonne-Espérance* ou celle du Cap de
Horn : mais des glaces perpétuelles obstruent les

1792. Mers qui avoisinent l'un et l'autre Pôle; et toute
Août. l'industrie humaine, tous les efforts viennent
14. échouer devant cet invincible obstacle.

Résolvons-nous donc à parcourir quatorze ou quinze mille lieues, pour faire le tour de la Terre, tandis qu'il avoit plu à l'Architecte des Mondes de ne lui donner que sept mille deux cents lieues de circonférence; nous reviendrons au projet d'accourir le chemin, si jamais les hommes, ramenés au principe de la Nature, et se considérant comme une grande famille dont notre Globe est l'habitation commune, consentent enfin à la communauté du territoire, et à une paix universelle et perpétuelle: mais ce doux rêve du bon Abbé de *Saint-Pierre*, le Philosophe qui étudie les hommes et médite leur Histoire n'espérera pas que jamais il puisse se réaliser.

JE NE TERMINERAI pas cette Relation du Voyage du Capitaine *Marchand*, sans payer à sa mémoire le tribut d'éloges qui lui est dû, à plus d'un titre, pour toute sa conduite dans l'Expédition qu'il dirigeoit en chef, et dans laquelle il a été habilement secondé par l'intelligence et les talens des capitaines *Masse* et *Chanal*, par le zèle et l'activité de son État-Major, par la bonne volonté, la subordination et l'exactitude de tous les Marins employés sous ses ordres. Les

Négocians - Armateurs auroient à se féliciter , et pourroient être tranquilles sur le succès des opérations , si les Capitaines auxquels ils confient leurs intérêts , s'acquittoient de leur emploi , comme ceux du *Solide* , avec la vigilance qui prévoit les dangers sans les craindre ; la prudence qui calcule et prévient les accidens ; l'expérience qui sait les réparer ; et la persévérance qui finit par maîtriser les obstacles : mais malheureusement , il n'est que trop commun de voir l'impéritie et l'insouciance compromettre , à-la-fois , la fortune du Commettant et la sûreté de l'Équipage.

La Traversée de trois mille cinq cents lieues , que le capitaine *Marchand* a faite , dans l'espace de quatre mois , de l'île de *France* à *Toulon* , sans aucune relâche sur la route (car on ne peut pas compter pour une relâche trente-six heures passées devant *Sainte-Hélène*) , est un exemple à présenter à nos Capitaines qui , pour la plupart , croiroient ne pouvoir se rendre directement de l'*Inde* ou de l'île de *France* , à un Port d'*Europe* , sans toucher au Cap de *Bonne - Espérance* , où le desir de se procurer un vin recherché en *France* , l'agrément du lieu , les charmes de la société , et le tableau de l'abondance , les retiennent au-delà du temps qu'exigent les besoins du Vaisseau ; sans réfléchir que , séjourner dans un Port étranger , c'est payer un tribut volontaire à la Nation qui l'occupe. Je

leur citerai encore la première Traversée de quatre mille trois cents lieues, de *Marseille* aux îles de *Mendoça*, dont la durée fut de six mois, et dans laquelle la navigation n'a été interrompue que par une Relâche de soixante-dix heures dans la Baie de *la Praya*, pour s'y procurer de l'eau et des rafraîchissemens.

Des marins moins zélés pourront objecter que l'humanité prescrit de multiplier les Relâches et les temps de repos ; et qu'il est inévitable que , dans le cours des longues Traversées, l'Équipage ne soit atteint du Scorbut, dont il est si difficile d'arrêter les progrès, une fois qu'il s'est introduit dans un Vaisseau. Je sais qu'en effet les anciens Navigateurs en ont fait la triste expérience ; et que le desir si naturel à l'Homme, de chercher à connoître les différentes parties du Globe qu'il habite, a coûté la vie à un grand nombre de ses habitans ; mais je sais aussi que, lorsqu'au siècle où nous vivons, on voit se renouveler une semblable calamité, on ne peut l'attribuer qu'à l'incurie du Capitaine qui a négligé la conservation de ses compagnons de fortune, ou à l'avarice de l'Armateur qui n'a pas approvisionné son Vaisseau de ces anti-scorbutiques, aujourd'hui si connus, de ces préservatifs efficaces, dont le Docteur *Pringle*, en *Angleterre*, et en *France*, le Docteur *Poissonnier*, ont introduit

l'usage sur les Vaisseaux, avec un succès qui a été pour eux la plus douce comme la plus honorable récompense de leur zèle et de leurs recherches. C'est avec ces secours, que le capitaine *Cook* a conservé ses Équipages dans les Traversées les plus longues, et dans les climats les plus redoutés pour l'excès de la chaleur ou la rigueur du froid; c'est avec ces mêmes moyens, que *la Pérouse*, après deux années de la navigation la plus pénible, ne comptoit pas un seul malade sur les deux Frégates employées dans son Expédition¹.

Rien n'avoit été oublié de ce qui pouvoit contribuer au bien-être de l'Équipage du *Solide*, et détruire le germe de la maladie particulière aux gens de mer: on doit, à cet égard, de justes éloges et des remerciemens à la Maison *Baux*, de *Marseille*, qui, après avoir conçu le projet de la première Expédition que le Commerce de *France* ait dirigée vers la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, s'étoit occupée avec une sollicitude paternelle de pourvoir son Navire de tous les préservatifs propres à garantir du fléau destructeur des Marins, ces hommes précieux qui, après avoir défendu avec bravoure le Pavillon de leur Nation contre ses ennemis, se voient, pendant la paix, à la

¹ Voyez tome I.^{er}, page 30, ce qui a été dit relativement à la durée des Traversées.

profession plus périlleuse que lucrative , d'enrichir leur pays par le Commerce. Les vues bienfaisantes de la Maison *Baux* ont été parfaitement secondées par le chirurgien *Roblet* , dont elle avoit fait choix pour veiller particulièrement sur la santé de l'Équipage : il joignoit à toutes les connoissances théoriques et pratiques de son Art, ce sentiment d'humanité qui rend ingénieux à suppléer ce que l'on n'a pas , à inventer des moyens de soulagement, à créer des remèdes¹, et à en assurer le

¹ J'ai pensé qu'il seroit utile pour l'instruction des Officiers de Santé qui se consacrent à partager les fatigues des Marins, de rapporter le traitement que le chirurgien *Roblet* a tenté, et qu'il a employé avec le plus grand succès , pour arrêter, dans un homme de l'Équipage, le progrès du scorbut qui , lorsque le *Solide* quitta les îles *Sandwich*, s'étoit manifesté dans cet individu, avec les symptômes les plus menaçans, et tels qu'ils annonçoient une destruction très-prochaine : déjà, à la seule approche de terre, trois de ses dents étoient subitement tombées. Le traitement dont il a fait usage, et qui lui a réussi, consiste dans l'emploi du *Bain de sable sec* et chaud. Les Bains secs étoient connus des Anciens qui y employoient le sable, le sel et le grain de millet. *Cornelius Celsus*, de la famille *Cornelia*, et Médecin d'*Auguste*, a traité particulièrement de ces sortes de Bains *. De nos jours, ils sont

* *Sudor etiam* (dit-il) *duobus modis elicitur, aut sicco calore, aut balneo: siccus calor est et arenæ calida, et laconici, et clibani, &c. Fomenta quoque calida* (ajoute-t-il) *sunt millium, sal, arena; quodlibet eorum calefactum et in linteum coniectum, &c.* (Voyez *A. Cornelii Celsi Medicinæ Libri octo, ex recens. Leon. Targa, &c. Lug. Bat. Luchtmans 1785, in-4.º* Lib. II, Parag. XVII.)

succès par une attention suivie à en observer les effets. Il a obtenu le prix que méritoient ses talens, sa sollicitude active, et la constance de ses soins pour les hommes dont la conservation lui avoit été confiée. Dans le cours d'une Expédition qui a duré vingt mois, au milieu des fatigues et des privations, après avoir traversé tous les climats et éprouvé toutes les variations de la température, le *Solide* n'a perdu qu'un seul homme sur cinquante qui composoient son Équipage; et cet

connus et employés, à la côte d'*Afrique* et dans les Colonies de l'*Occident*, pour de certaines maladies des Nègres : on les enterre jusqu'au cou dans le sable que le soleil a fortement échauffé. J'ai lu dans un Mémoire manuscrit de *Rollin*, Chirurgien - Major de la *Boussole*, écrit en 1786, lequel sans doute sera imprimé à la suite de la Relation du Voyage de la *Pérouse*, que les Américains qui habitent la Côte du *Nord-Ouest*, vers les 58 degrés deux tiers de latitude, emploient aussi les Bains de sable comme le curatif le plus efficace pour le traitement de la maladie vénérienne qui est commune sur cette Côte. L'action des rayons obliques du soleil sur les terres de l'*Amérique du Nord* n'étant pas suffisante pour donner au sable le degré de chaleur nécessaire, et procurer d'abondantes sueurs, on échauffe, par le moyen du feu artificiel, le sable destiné pour le Bain, ainsi que la fosse creusée pour recevoir le malade qui, à la sortie du Bain sec, va se laver à la mer ou dans une rivière voisine. Mais jusqu'à présent on n'a pas connoissance qu'il ait été fait usage de cette espèce de Bain à bord des Vaisseaux, pour traiter, à la mer, les Malades chez lesquels le Scorbut a atteint son plus haut période.

Le chirurgien *Roblet* voulant tenter l'effet du Bain sec sur

homme est mort d'une espèce d'apoplexie : dans l'état ordinaire de la société, il périt plus d'un

le Scorbutique, à-peu-près désespéré, dont il a été parlé, fit chauffer du sable dans une grande chaudière, et y mêla une quantité de sable froid suffisante pour modérer la chaleur du premier, et la rendre supportable. Le malade fut placé dans ce bain où il plongeait jusqu'à mi-cuisses. Le temps étoit sec et beau; et à midi, le Thermomètre de *Réaumur* monta à 25 degrés. On ne laissa le malade qu'une demi-heure dans le sable; ses jambes étoient alors engourdis, sur-tout les tendons des extenseurs, ce que le chirurgien *Roblet* attribua à la situation gênante qu'il avoit gardée. Il le fit coucher, en lui recommandant de se tenir assez couvert pour ne point éprouver l'action de l'air extérieur. Après deux heures de repos, l'état où se trouvoit le malade, sembloit tenir du prodige : plus d'enflure; plus de roideur, même dans les tendons; les ecchymoses presque dissipées et devenues jaunâtres; la plante des pieds, auparavant très-douloureuse, ne causant plus aucune sensation; enfin, le chirurgien *Roblet* eut la satisfaction de voir son épreuve passer de beaucoup les espérances qu'il en avoit conçues. Huit jours de bain de sable, le second d'une heure, et les autres de deux, suffirent pour opérer la cure la plus complète : tous les symptômes du Scorbut disparurent pour ne plus se montrer; et l'homme qui avoit été menacé de succomber, sous peu de jours, aux attaques du mal, jouit, pendant les dix derniers mois de l'Expédition, de la santé la plus parfaite.

« Ce sera à l'expérience, dit le chirurgien *Roblet*, à faire connoître les avantages qu'on peut retirer de ce traitement des maladies scorbutiques. Déjà tout annonce le plus grand succès : et s'il répond, pour tous les sujets, à mon attente, je ne vois rien de plus facile et de moins dispendieux, que de pourvoir chaque Vaisseau, d'une baignoire de tôle, à double

individu sur cinquante dans l'espace de vingt mois, en leur supposant l'âge de trente ans, qui

fond, dans laquelle on puisse introduire sans danger le feu destiné à sécher et chauffer le sable, et qui en puisse contenir la quantité suffisante pour couvrir les jambes et même les reins du malade. Les Vaisseaux auront d'ailleurs soin de s'approvisionner de trois ou quatre barriques de sable fin; et je pense que celui qui a été lavé par l'eau de la mer, doit être préféré à celui de rivière, parce qu'il contient des particules salines qui sont toniques. Je suis persuadé, ajoute-t-il, que l'usage du bain de sable peut s'étendre avec avantage aux enflures des jambes, qui sont les suites des maladies chroniques; aux hydropisies qui commencent, &c. &c. ».

L'heureux essai que le chirurgien *Roblet* a fait de ces Bains, dans le traitement d'un Scorbutique chez lequel la maladie paroissoit parvenue au période le plus alarmant, engagera, je n'en doute pas, les Officiers de Santé employés sur les Vaisseaux, à faire usage d'un moyen curatif qu'une expérience décisive, faite par un bon observateur, doit rendre recommandable. Mais, en même temps, ils ne le considéreront que comme un curatif *de plus*; et ils ne négligeront pas d'y associer, selon que le besoin l'indiquera, ceux que la Médecine a déjà adoptés, et dont l'expérience a consacré l'usage et prouvé les salutaires effets: ils ne négligeront pas non plus l'emploi des autres secours qui peuvent les dispenser de recourir aux *Curatifs*; et sûrement, ils jugeront que, pour prévenir le Scorbut dans les longs Voyages, ils doivent continuer d'employer les *Présernatifs* dont l'efficacité est éprouvée; tels que les herbes et les légumes confits au vinaigre, le café, la moutarde, le moût de bière, les robs de citron, &c. &c., ainsi que l'esprit de vitriol, mêlé en légère quantité dans l'eau qui sert pour la boisson de l'Équipage. Mon objet n'est pas de rappeler ici tous les *Présernatifs* connus des gens de l'art; mais, en traitant de cet article, on ne doit

est celui que l'on doit compter pour l'âge moyen de l'Équipage d'un Vaisseau¹.

LA CONSERVATION des hommes et l'intérêt

pas oublier de placer en tête de la liste, le plus puissant, le plus efficace de tous, l'excessive propreté : je dis *excessive*, parce qu'elle doit porter sur les détails les plus minutieux, et qui pourroient paroître exagérés, peut-être même ridicules, à ceux qui, respirant toute leur vie l'air pur de nos campagnes ou de nos cités, ignorent à quel point la propreté du Vaisseau et des Hommes qui l'habitent, les aspersion de vinaigre, les fumigations, les parfums, les ventilateurs, &c., sont nécessaires, pour entretenir dans cette maison flottante, tout à la fois, magasin de denrées corruptibles, étable, basse-cour, et hôpital, un air qui ne soit pas méphitique, et ne porte pas avec lui une cause toujours présente, toujours agissante, de maladie et de destruction. Il seroit superflu, sans doute, de recommander aux Marins d'ajouter aux *Pré-servatifs* et aux *Curatifs*, l'usage des légumes, des herbes, du poisson, des viandes et des autres alimens frais, toutes les fois que se présentera l'occasion, toujours désirée, de s'en procurer dans les relâches pour la consommation de l'Équipage.

¹ Il est prouvé, d'après le calcul des probabilités de la vie humaine, fondé sur les recherches les plus multipliées et les plus exactes, que, sur cinq cents individus dont l'âge moyen est de trente ans, il en meurt quinze dans l'espace de vingt mois : en suivant cette proportion, sur cinquante individus du même âge, il doit en mourir dans le même espace de temps, au moins un, et peut-être deux, puisque le calcul donne un et demi. (Note communiquée par le C.^{en} *Duvillard*, membre associé de l'Institut national des Sciences et des Arts.)

de

de l'Armateur se sont constamment partagé la sollicitude et les soins du capitaine *Marchand*. Il satisfaisoit au premier objet, par l'attention qu'il donnoit à l'emploi de tous les moyens qui pouvoient contribuer à entretenir la bonne santé des compagnons de ses travaux ; il remplissoit le second, en s'occupant assidument, de concert avec le capitaine *Chanal*, des Observations astronomiques qui, en rectifiant l'erreur inévitable dans l'Estime des Routes, lui donnoient l'avantage de pouvoir abréger ses Traversées, et la confiance d'atterrir avec sûreté et précision sur les Points où il se proposoit d'aborder. Chacun de ses attéragés peut être présenté comme une preuve de l'exactitude de ses opérations, en même temps qu'il l'est de la nécessité de faire usage, pour déterminer les Longitudes, de ces moyens si long-temps désirés, attendus si long-temps, de ces méthodes nouvelles et inappréciables, auxquelles ajoute encore un degré de justesse de plus, le concours de deux Observateurs dont les Observations et les Calculs se contrôlent et se rectifient réciproquement.

On s'étonnera que je revienne, en finissant, sur une remarque qu'à différentes époques du Voyage, j'ai pris soin de faire ressortir : et sans doute, il n'est personne qui ne soit persuadé que les Marins se sont empressés d'accueillir et d'employer des Méthodes dont l'avantage est manifeste,

et qui sont les résultats mis à leur portée, des Théories les plus sublimes et des combinaisons les plus ingénieuses. Je voudrais n'avoir que des éloges à donner; et il est pénible pour un Vétéran de la Marine, d'avoir des reproches à faire à ceux qui sont engagés dans la carrière; mais j'en mériterois moi-même, si un ménagement coupable m'engageoit à garder le silence. Il est temps de tirer les Navigateurs français de l'apathie humiliante qui les retient dans les chaînes d'une vieille *Routine*, et les empêche de mettre à profit pour la réussite des entreprises qui leur sont confiées, et pour leur propre sûreté, les découvertes que, depuis un demi-siècle, la Géométrie, l'Astronomie et la Mécanique, rivalisant de succès comme de travaux, ont ajoutées au domaine des Sciences, et qui toutes ont pour objet, pour unique but, d'assurer et d'abrégé la Route du Navigateur. Croira-t-on que la *France* ne compte pas cent Marins (et je pourrais peut-être réduire le nombre beaucoup au-dessous de la moitié) qui sachent employer à la Mer l'Observation des Distances de la Lune au Soleil ou aux Étoiles; faire usage des machines propres à garder, comme en dépôt, le temps du lieu du Départ; et conclure, par l'une ou par l'autre Méthode, ou par les deux combinées ensemble, sous quel Méridien, à un jour donné, le Vaisseau se trouve parvenu? Que sert-il que

le Bureau des Longitudes de *France*, comme celui d'*Angleterre*, calcule avec toute la précision que comporte la perfection des grandes Théories, les Tables auxiliaires qui facilitent et abrégent le calcul des Observations; et que ces Tables, consacrées en plus grande partie à l'usage de nos Navigateurs, soient publiées, pour chaque année, plusieurs années à l'avance, afin que les Vaisseaux destinés aux Expéditions lointaines, puissent, à leur départ d'*Europe*, en être pourvus pour toute la durée des plus longs Voyages! Que sert que *Ferdinand Berthoud*, en ouvrant aux Artistes français une carrière nouvelle, en créant, pour la Marine, une Horlogerie qu'on peut appeler *transcendante*, ait su allier l'exécution la plus finie à la théorie la plus subtile¹, et que *Louis Berthoud*,

¹ Cet Artiste, non moins recommandable par son désintéressement, que par la fécondité de son génie, a publié sans réserve, à différentes époques, les résultats de ses nombreuses recherches et de ses immenses travaux sur les machines propres à mesurer le temps, et sur celles qui ont pour objet spécial de déterminer les Longitudes en mer. Pour faire sentir toute l'importance de cette publication, pour son Art et pour la Marine, il suffira de dire qu'un Artiste, nommé *Armand*, a exécuté à *Copenhague*, sans autre secours que les Ouvrages de *Ferdinand Berthoud*, et les Planches dont il les a accompagnés, des Horloges marines, dont *M. de Lowenörn*, Capitaine de la Marine royale de *Danemark*, très-versé dans l'Astronomie, a fait usage avec grand succès pour trouver la Longitude en

marchant sur les traces de *Ferdinand*, ait multiplié, pour l'usage des Marins, ces machines ingénieuses, chef-d'œuvres de la Mécanique, avec lesquelles on peut chaque jour, et plusieurs fois le jour, résoudre le Problème des Longitudes en mer, et, en peu de temps, corriger ou perfectionner toute l'Hydrographie! Que sert que *Borda* ait donné à la Marine française, pour observer à la mer les hauteurs et les distances des Astres, un Instrument que son peu de volume rend aussi portatif et aussi commode dans l'usage, que l'excellence de ses principes le rend sûr et exact dans ses résultats! Que sert, enfin, que lui et nos autres Géomètres, qu'eux et nos Astronomes se soient attachés et soient parvenus à trouver des Méthodes de simplification, à l'aide desquelles l'opération de calcul qui reste à faire au Marin, à la suite de ses Observations pour la Longitude, ne devient, pour ainsi dire, qu'une opération manuelle, qui n'exige aucune connoissance des Théories, qui ne l'assujettit pas à un Calcul plus difficile ni plus long que celui qu'il s'impose, chaque jour, pour connoître par une approximation grossière la position actuelle de son Navire, et pour parvenir, en se traînant, à

mer. (Voyez *Observationes Astronom. institutæ in Observatorio Regio Hauniensi*, &c. Auctore *Thoma Bugge*, &c. *Haunia*, 1784. *Typis Aulæ Regiæ*, &c. In-4.º page XCVIII.)

un résultat erroné ! Au terme où nous sommes arrivés, les Sciences et les Arts n'ont laissé à faire au Marin pour régler sa Navigation, que ce qu'il n'étoit pas possible de faire à l'avance pour lui en épargner le travail. Et le Marin demeure insensible devant ces productions du génie, dont il fut l'objet ! et l'admiration qu'elles doivent lui inspirer, ne peut ni exciter son zèle ou son amour-propre, ni réveiller dans lui le sentiment de son intérêt ! et les Savans et les Artistes, qui se sont livrés avec autant de succès que de dévouement, à ces pénibles recherches, sont encore à attendre le seul prix qu'ils eussent mis à leurs travaux, la satisfaction de voir que ceux à qui ils les ont consacrés, s'empressassent d'en recueillir les fruits !

Il est temps qu'à cet égard, notre humiliation cesse : le règne de l'ignorance depuis long-temps est passé pour les Marins ; ce n'est plus assez pour eux qu'ils soient braves Guerriers, Navigateurs intrépides ; leur honneur, l'honneur national, leur imposent l'obligation de savoir ce qu'il n'est plus pardonnable d'ignorer. S'il étoit besoin pour des Français, d'être stimulés par l'exemple d'une Nation rivale, je dirois à nos Navigateurs, qu'il n'est pas un seul Capitaine anglais, employé dans les grands Voyages, qui aujourd'hui ne fasse usage des Méthodes nouvelles pour déterminer la Longitude de son Vaisseau ; je leur dirois que

c'est avec ce secours , que la Navigation de nos ennemis embrasse hardiment les deux Hémisphères ; et que chaque point du Globe où aborde un Navire anglais , acquiert aujourd'hui une situation déterminée à l'égard des autres points de la Terre , que dix siècles d'une Navigation routinière ne seroient jamais parvenus à lui fixer. En parlant à des Marins , je n'ajouterai pas aux vues d'utilité générale , le motif particulier de leur propre conservation ; je sais trop bien que , par principe et par état , ils méprisent le danger ; je sais qu'au plus fort de la tempête , lorsque la mer menace de les engloutir , à la vue de l'écueil contre lequel peut se briser la planche qui les sépare de l'abyme , tout occupés du salut du Vaisseau qui leur fut confié , une seule pensée dans l'avenir peut s'associer dans leur ame aux rapides combinaisons qui exigent l'effort actuel de toutes les facultés : *Hæc olim meminisse juvabit* ; ils aiment à se préparer des souvenirs. Mais qu'ils sachent se contenter des combats que les élémens révoltés ne cessent de livrer au Navigateur qui veut les dompter ; que leur insouciance ne leur fasse pas dédaigner les secours qui leur sont offerts pour les soustraire à des périls qu'il est possible d'éviter , qu'il n'est pas glorieux de braver : eh ! la Fortune ennemie n'en réservera-t-elle pas toujours trop pour exercer dignement le courage de

nos Argonautes , et remplir les pages de l'His-
toire navale du récit de ces terribles événemens
qui assurent à l'homme supérieur qui les maîtrise ,
les applaudissemens du siècle présent, et une
longue mémoire dans les siècles à venir !

A Paris, ce 20 Germinal, an V de l'Ere française.

P. S. Le Journal du capitaine *Chanal*, clos à
l'arrivée du Navire le *Solide* au Port de *Toulon*, ne
pouvoit pas rendre compte du succès de l'Expédi-
tion sous le rapport de la spéculation de commerce ;
mais des Notes communiquées postérieurement
par la Maison *Baux* elle-même, ont fait con-
noître le dernier résultat de l'opération. Le plan
en avoit été parfaitement bien conçu ; et si la
prohibition prononcée à la *Chine*, que l'on ne
pouvoit prévoir, ne l'eût pas contrarié dans le
début, le Navire, doublé et chevillé en cuivre,
construit et disposé, en tous points, pour tenir la
mer pendant trois ou quatre ans, sans avoir besoin
d'autres réparations que de celles que des accidens
de mer pouvoient nécessiter, pourvu de quatre
rechanges complets de voiles et d'agrès, d'un
avitaillement immense, et d'un assortiment d'ob-
jets de traite suffisant pour une longue suite

d'opérations ¹, eût pu facilement, après sa première relâche à *Macao*, au bout de huit mois, entreprendre encore, avant son retour en *France*, deux Voyages de la *Chine* à la Côte d'*Amérique* : et l'on eût eu l'assurance de primer sur les deux points tous les Bâtimens qui auroient été expédiés ou d'*Europe*, ou des *États-Unis*, et de n'avoir pour concurrens que ceux qui, partant des ports de l'*Asie*, auroient pu faire une semblable combinaison. A son troisième Voyage à *Canton*, il eût converti en Thés, en Soieries et en autres productions de la *Chine*, la totalité du produit de ses trois Traités : et il est impossible

¹ La Maison *Baux* voulant être assurée que tous les ouvrages de nos manufactures qu'elle destinoit à être employés dans les échanges avec les Américains de la côte du *Nord-Ouest*, seroient bien conditionnés et des meilleures qualités, ne crut pas pouvoir mieux faire que de charger la Maison *Guilliaud* père et fils, manufacturiers à *Saint-Étienne*, faisant le commerce à *Lyon*, et Actionnaires dans l'Expédition du *Solide*, de la fabrication de tous les objets de quincaillerie, des armes pour les Sauvages, des outils et des divers ustensiles que l'expérience des Voyages précédens avoit indiqués pour devoir être admis avec plus de facilité et d'avantage dans la Traite des Pelleteries. La Maison *Guilliaud* apporta à remplir cette commission, toute l'intelligence de Négocians très-éclairés et très-instruits, et tout le zèle que lui inspiroit l'importance de l'Expédition dont l'objet lui étoit connu. Mais une commande considérable de hallebardes et d'autres armes offensives, dont la fabrication occupoit plusieurs ateliers disséminés dans la

d'évaluer à quelle somme eût pu s'élever le bénéfice réuni de ces opérations combinées. La fortune en ordonna autrement : le produit de la première Traite n'ayant pu avoir son débouché, on n'eut plus à s'occuper d'une seconde; toute opération ultérieure dut être arrêtée; et pour unique et misérable ressource, la cargaison de Fourrures fut apportée en *France*. Elle fut aussitôt dirigée sur *Lyon* où les relations du commerce de cette Place et la saison favorable pouvoient promettre d'assez grands avantages dans le débit; mais elle n'y parvint que peu de jours avant l'époque où cette malheureuse Cité, déchirée

campagne, ne pouvoit, en 1790, que jeter l'alarme parmi des hommes ignorans, soupçonneux et inquiets, que la Liberté venoit d'armer subitement, et qui crurent voir dans ce rassemblement d'armes, des préparatifs et des moyens de contre-révolution. Ce ne fut pas sans des peines infinies de la part de la Maison *Guilliaud*, et sans des dangers répétés pour leurs personnes, qu'après sept ou huit mois d'opposition d'une part, et de persévérance de l'autre, les Municipalités de *Lyon*, de *Saint-Chamont* et de *Saint-Étienne*, auxquelles l'objet et la destination des armes étoient parfaitement connus, et qui desiroient de les voir expédiées, parvinrent enfin à calmer les têtes agitées, et avec l'appui d'un Corps de douze cents hommes de troupes qui passoit par *Saint-Chamont*, firent sortir de cette Commune et dirigèrent sur *Marseille*, ces terribles hallebardes de Suisse de Paroisse, dont la vue seule avoit répandu l'alarme dans la ville et ses environs.

par la guerre civile , éprouva toutes les horreurs d'un long siège : au milieu de l'incendie et de la dévastation , les Fourrures de la Maison *Baux* furent saisies , et , oubliées sous le scellé , malgré les réclamations que rendoit plus instantes le danger du retard , elles devinrent la proie des vers. Mais les Armateurs du *Solide* , non moins zélés pour la prospérité de leur pays , que désintéressés dans leur spéculation , se croiront dédommagés de la perte des deux tiers de leur Capital , si le nouveau sentier qu'ils ont ouvert au Commerce français qui , sans doute , saura s'y engager avec prudence , et mesurer ses opérations sur les probabilités , peut un jour procurer un débouché de plus à l'industrie nationale ; et à l'État un moyen de former , dans ces longues Navigations qui exercent le courage et mûrissent le talent , des Marins qui réunissent à l'intrépidité qui brave les dangers , l'expérience qui apprend à les éviter.

V O C A B U L A I R E

D E W A H I T A H Ô

(*Ou Santa-Christina de Mendaña*), *une des îles de l'Archipel de las Marquesas de Mendoça.*

J'AI PENSÉ qu'il seroit utile de présenter, dans un Tableau comparatif, le Vocabulaire que nous avoit donné le capitaine *Cook*, celui que nous devons à *John-Reinold Forster*, et ceux que le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet* ont dressés chacun de leur côté.

On remarquera dans les mots qui sont communs aux quatre Vocabulaires, les différences qui tiennent en partie à la différente manière dont ils ont été entendus, et plus encore à la différente manière dont ils ont été écrits pour en fixer la prononciation. J'ai cru devoir les conserver tels que chaque Voyageur les a figurés, avec les articles et les autres signes qu'il a employés pour indiquer les sons qu'il veut que l'on émette en les prononçant.

LE VOCABULAIRE du capitaine *Cook* est extrait du Tableau de comparaison des Langages des îles du *Grand-Océan*, qu'il nous a donné dans

le 2.^d Volume de son second Voyage, page 364 de l'Original.

Il prévient que les doubles Voyelles en italique, *oo—ee*, doivent se prononcer comme s'il n'y en avoit qu'une : pour les Français, *oo* représentent notre Diphthongue *ou*, et *ee*, notre Voyelle longue *é*.

Les Voyelles *trema*, c'est-à-dire, accentuées de deux points, doivent être prononcées séparément : ainsi, dans *œe*, anglais, qui est *ôi* pour la prononciation française, chacune des Voyelles doit former une Syllabe.

L'Accent placé *avant* le mot indique que la prononciation doit être forcée, qu'elle doit frapper fortement sur la première Lettre ou Syllabe du mot : mais si l'Accent est *au-dessus* de la première Lettre, ou *au-dessus* d'une autre Lettre dans le courant du mot, la prononciation doit forcer sur la Syllabe qui suit immédiatement l'Accent.

Une Virgule placée dans le milieu d'un mot, fait connoître qu'il est composé de deux mots, ou que la même Syllabe répétée forme le mot : dans les deux cas, on doit faire une petite pause à la place indiquée par la Virgule.

Un Français qui veut prononcer, de manière à être entendu d'un Mendoçain, les noms écrits dans le Vocabulaire de *Cook*, doit observer que *a* anglais y répond à *a* français — *ai* à *è* ou *ai* —

à *e i* — *ee* à *i* — *o* à *o* — *oo* à *ou* diphtongue —
ou à *äou* — *y* à *ai*.

Je dois prévenir les Marins français qui ne connoissent le second Voyage de *Cook* que dans la Traduction française, qu'il y a plusieurs fautes d'impression dans le Tableau de comparaison des Langages, qui se trouve dans le Tome IV de l'Édition *in-4.º*, page 302^{bis}, Colonne des *îles Marquises* : ces fautes proviennent de quelque dérangement dans le Tirage, qui a rompu la correspondance des Colonnes¹.

REINOLD FORSTER a employé, dans son Vocabulaire, des Accens et d'autres Signes placés au-dessus des Lettres pour indiquer comment il

¹ Le mot *Mai ee*, qui y est écrit *Mai ee* a [*Fruit-à-pain*], y répond au mot *Pirogue*.

E'vaa, qui y est écrit *Evâ* [*Pirogue*], répond au mot *Fruit à pain*.

Ahoo [*Étoffe*] y est écrit *Aha*.

Matta ou Matta ee a [*l'Œil*] y répond au mot *Oiseau*.

B oo a' ee na [*l'Oreille*] y répond au mot *Oui*.

E oo' my [*la Main*] ne répond à rien.

Pee to ou Pee to'ai [*le Nombri*] répond à *l'Œil*.

Mai ee a [*Banane*, qu'on a traduit par *Plantain*] répond au mot *Pluie*.

E' pa too [*Tatouage*] répond au mot *Rive*.

Le mot *Ve' hee ne* [*une Femme*] a été oublié dans la Colonne des *îles Marquises*,

veut qu'on les prononce ; mais il ne donne point l'explication de ces Signes. Je les ai conservés tels qu'on les voit dans l'Original, sans vouloir hasarder de les expliquer : je crois cependant qu'en s'aidant de ce qui est dit pour le Vocabulaire de *Cook*, on pourra deviner l'intention de *Forster*.

LE CAPITAINE CHANAL a fait usage du Signe de la Prosodie latine, qui indique que la Syllabe qui le porte est longue : il a d'ailleurs donné à l'Accent aigu, à l'Accent circonflexe, et au Tréma de l'Orthographe française, leur fonction ordinaire que tout le monde connoît. On doit prononcer les mots de son Vocabulaire comme si on lisoit du français, et aspirer toutes les *H*.

La plupart des mots qu'il y a fait entrer ont été recueillis séparément par le capitaine *Marchand* et par lui-même : les mots sur lesquels ils ont été d'accord (et c'est le plus grand nombre) ne portent point de marque ; mais ceux sur lesquels ils ont difféié, sont écrits des deux manières dont ils les ont entendus ; et chaque mot est suivi de la lettre initiale du nom de l'Observateur : ceux qui sont marqués d'une * ont été recueillis par le capitaine *Chanal* seul, et ceux qu'accompagnent deux **, par le capitaine *Marchand* seul.

LE VOCABULAIRE du chirurgien *Roblet* est

accentué pour la prononciation française et doit être lu comme si les mots étoient français, mais en aspirant toutes les *H*.

ON DOIT observer que les Mendoçains en parlant mettent assez communément un *A* ou un *E*, et quelquefois, mais plus rarement, un *O*, au commencement du mot ; souvent aussi ils les suppriment : ces Voyelles ainsi employées paroissent faire l'office d'un Article ; et c'est un usage assez général dans toutes les Langues parlées par les Naturels des îles du *Grand-Océan*, de faire précéder les mots et particulièrement les noms propres, par quelqu'une des trois Voyelles, *A*, *E*, *O* : ainsi dans le nom *o-Taïti*, une des îles de la *Société*, *o* est l'article et *Taïti* le nom de l'île, &c.

On pourra juger par le Vocabulaire, quoique très-abrégé, de la Langue de l'île *Wahitahô*, que les Mendoçains n'emploient aucune articulation difficile, et que leur Langage, malgré les fréquentes aspirations, et la véhémence avec laquelle ils ont coutume de s'exprimer, a de la douceur et une sorte d'harmonie.

(Voyez tom. I.^{er} pages 217 à 221, et ci-devant page 107, Note 1).

N. B. Le Vocabulaire se trouve à la fin du Volume.

V O C A B U L A I R E

*De la Langue de Tchinkîtâné, Côte Nord-Ouest
de l'Amérique, à 57 degrés de latitude Nord.*

QUOIQUE le Vocabulaire dressé par le chirurgien *Roblet* diffère très-peu de celui qu'a formé le capitaine *Chanal*, il n'est pas inutile de faire connoître l'un et l'autre : chaque Observateur a sa manière d'écrire les mots, et elle tient à celle dont il les a entendus.

Le capitaine *Chanal*, pour indiquer la *quantité* de quelques Syllabes qui sont longues, a placé au-dessus de ces Syllabes le signe indicatif de la Prosodie latine : les autres, dit-il, sont pour la plupart brèves, et quelques-unes sont douteuses. Le *g* et le *k*, précédés ou suivis d'un *r*, se prononcent avec un roulement qui ne peut être rendu par aucun signe de l'écriture française, et qu'il est même impossible d'imiter, si l'organe de la parole n'y a pas été formé dès l'enfance. On a figuré les Syllabes *cha*, *chi* par *tcha*, *tchi* : parce qu'elles doivent être prononcées comme les Italiens prononcent *ce*, *ci*, c'est-à-dire, *tché*, *tchi* pour un Français. Le capitaine *Chanal* prévient que les
mots

MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHĪTAHŌ.				MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHĪTAHŌ.			
	PRONONCIATION FRANÇAISE.		PRONONCIATION ANGLAISE.			PRONONCIATION FRANÇAISE.		PRONONCIATION ANGLAISE.	
	CHANAL.	ROBLET.	COOK.	R. FORSTER.		CHANAL.	ROBLET.	COOK.	R. FORSTER.
<i>Poisson</i>	Éatou (c)....	é-Hika.....	Eëiyā.	<i>Attendez, Bientôt, Tout-à-l'heure</i>	Heppo.....	é-Poh.
<i>Coquillages</i>	Pouhé **....	Pouhé.	<i>Oui, consentez-vous!</i>	Eh? (très-ouvert)*.
<i>Fruit-à-pain</i>	Māhië.....	Maīhi.....	Maiee.....	Oōroo, Māee.	<i>Silence, Taisez-vous</i>	Moutton*.
<i>Noix de Coco</i>	Aéhië.....	é-Ahéhi.....	Neēoo.	<i>Tuer, et aussi Tué, Mort, ou simplement Blessé, Malade</i>	Matté.....	Matté.
<i>Banane</i>	Maiee a.....	Māiā.	<i>Chose défendue</i>	Tābou.
<i>Canne à sucre</i>	Nohou **....	é-Nohou.	<i>Boire</i>	'Aeenoo.....	Àinoo.
OBJETS REMARQUABLES.	TERMES NUMÉRIQUES ^a
<i>Le Soleil</i>	é-Ahou, ou No-téani (c)....	é-Ha.	<i>Un</i>	a-Tāhi.....	Tahi.....	Atta'haee.....	bo-dāhāi.
<i>La Lune</i>	Oumatī.	<i>Deux</i>	a-Houāh.....	Houah.....	A'ooa.....	bo-hoōā.
<i>Le Ciel, et peut-être les Étoiles</i>	Tohoua (c)....	é-Hani.	<i>Trois</i>	a-Tōhou.....	Tohou.....	A'toroo.....	bo-dō-oo.
<i>La Terre, le Sol</i>	Whenndōā.	<i>Quatre</i>	a-Fāh.....	Fah.....	A'faa.....	bo-hā.
<i>La Mer</i>	Étahi *.....	é-Tahi.	<i>Cinq</i>	a-Hima.....	Hima.....	A'eema.....	bo-heēmā.
<i>L'Eau</i>	Évahi.....	é-Vahi.....	Evāi.	<i>Six</i>	a-Hōno.....	Hono.....	A'ono.....	bo-nā.
<i>La Pluie</i>	Issāh.	<i>Sept</i>	a-Fitto.....	Fitou.....	A'wheetoo....	bo-hīddoo.
QUALIFICATIONS.	<i>Huit</i>	a-Vāho.....	Vahou.....	A'wao.....	bo-wāhoo.
<i>Chef</i>	Otohou, Otou..	Othoou, Othou,	A-kā-āi.	<i>Neuf</i>	a-Hīva.....	Hiva.....	A'eeva.....	bo-heevā.
.....	Qualification donnée au capitaine Marchand par les Naturels.	<i>Dix</i>	a-Onohōhou..	Onohouhou...	'Wannahoo, ou Wanna'hoee.	bo-nahoo.
<i>Ami et Amis</i>	Tāyo et Tāyé.	Tayo ou Tai-ïo.	NOMS DES ÎLES.
<i>Beau, très-beau</i>	Maī, Dai*.	<i>San-Pedro</i>	ô-Niteïo.....	Onétéyo.....	O-Nateya.
<i>Petit</i>	<i>La Dominica</i>	ô-Hivahōa...	Ohivahoa....	Heeva-roa.
<i>Je, Moi</i>	<i>Santa-Christina</i> (ou peut-être le nom de la Baie de la Madre de Dios ^b).	Wahītahō....	e-Vāitahou...	Waitahoo.
<i>Tu, Toi, Vous</i>	'Wou.	Première Baie au Sud de la Madre de Dios....	a-Nāpōho.
DIVERSES EXPRESSIONS.	Oë.	Seconde Baie. { Anse du Sud. a-Pātōni. Anse du Nord. a-Nalévāho.
<i>Venez, Approchez</i>	Haëo **....	Hahého.	<i>La Madalena</i>
<i>Venez avec moi, Suivez-moi</i>	Māhi **....	Mahi.	<i>Île Hood</i>	On ignore les noms que les Naturels leur donnent.
<i>Allez, Allez-vous-en</i>	Tahi **....	Tahi.

^a Ils n'ont pas de Termes numériques au-delà de DIX; mais, comme ils marquent les Dixaines avec leurs doigts, ils peuvent compter jusqu'à CENT.

^b Je crois plutôt que c'est le nom de l'île même, parce qu'il étoit porté sur la Carte de *Tupia* (ci-devant pages 189 et 190).

VOCABULAIRE DE TCHINKÏTÂNÉ.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÏTÂNÉENS CORRESPONDANS,	
	SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
PARTIES		
DU CORPS HUMAIN.		
<i>Les Cheveux.</i>	Satkāg-hoū	Kā chă kă oū.
<i>Le Front.</i>	Kākac	Kā kăc.
<i>Les Sourcils.</i>	Kātséré.	Kātsȳ et Kě te se rě.
<i>Les Paupières.</i>	Kaouktāki	Kaout - taki.
<i>Les Yeux.</i>	Kāouīstākitsi	Kă hoū hăc.
<i>Le Nez.</i>	Kātsloūkoutsch	Kă chě loū.
<i>La Cloison du Nez.</i>	Kăs loū tchī.
<i>Les Moustaches.</i>	Kăkătālchă āgnī.
<i>La Bouche.</i>	Katkāska	Kat kas ka.
<i>Les Lèvres.</i>	Kākraigz *	Kă kraīgz.
<i>Les Dents.</i>	Kāhoū	Kā hoūrḡ.
<i>La Langue.</i>	Kātslout	Kats loug.
<i>Le Menton.</i>	Kătty	Kà tī.
<i>La Barbe.</i>	Kaktātāhi.	
<i>Les Oreilles.</i>	Kākouk	Kě koū q̄e et Kag houg.
<i>Le Cou.</i>	Katslāta	Kast la ta.
<i>Le Gosier.</i>	Kā chāi kăt choū coū.
<i>La Poitrine.</i>	Kākitt.	
<i>Les Tetons.</i>	Kātsla	Kăt chē lă.
<i>Les Épaules et les Bras.</i>	Kă rī ḡe.
<i>L'Épaule.</i>	Kākig	Kă oū coū.
<i>Le Bras.</i>	Kāssy.	
<i>L'Avant-bras.</i>	Kătchīn	Kă tīs s̄cī soū.
<i>La Main et les Doigts.</i>	Klăt hēr ḡe.
<i>La Main.</i>	Kătchicou.	
<i>Les Doigts.</i>	Kătleck.	
<i>Le Poignet.</i>	Kă tchī koūllīa.
<i>Le dessus de la Main.</i>	Ka tchou tine.

M O T S FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÏTÂNÉENS CORRESPONDANS,	
	SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
<i>Les Ongles</i>	Kahākin.....	Kă rā kou.
<i>Les Aisselles</i>	Kāhīnié.....	Ka hi ny.
<i>Les Côtes</i>	Kātsloug.....	Katslong.
<i>L'Estomac</i>	Kaghoūgā *.....	Kăghougā.
<i>Le Ventre</i>	Kājōu *.....	Kā jōu.
<i>Le Nombril</i>	Kākoūst.	
<i>Part. nat. de l'Homme</i> .	Kātgligz *.....	Kăt ġligz ou Kăt lichē.
<i>Idem de la Femme</i>	Kōuġz.
<i>Poils du Pénis</i>	Koūgza *.....	Koūgsă.
<i>Le Postérieur (en gé- néral)</i>	Kaguéhāi *.....	Kă gue hay.
<i>Les Fesses</i>	Katoukōtchi.....	Ka tou kot chi.
<i>Les Cuisses</i>	Kākatch.....	Kă gätz.
<i>Les Genoux</i>	Kakissākanoukōu.....	Ka kissa ka nou kou.
<i>Les Jambes</i>	Katséyouhā.....	Kăt seġ jōu.
<i>Les Pieds</i>	Kayēsikā.....	Kăgōu sätz ġli et Kahiestka.
<i>Les Malléoles [os des chevilles]</i>	Katchouōtuk.....	Ka tchou touk.
<i>La Plante des Pieds</i> ..	Kakoūstak.....	Ka kous tou.
<i>Tatouage [marques sur la peau]</i>	Kētĉhkl.....	Kets chle.
<i>Ornement labial</i>	Keġn tă kă.
<i>Enfant mâle</i>	Késāny *.....	Kě sā nġ.
<i>Le Fils (par rapport au Père)</i>	Kāguġt.	
<i>Enfant femelle</i>	Saguésāny *.....	Să guě sā nġ.
OBJETS NATURELS.		
<i>Le Ciel</i>	Coūtĉhs.	
<i>Le Feu</i>	Kră nĉ.

M O T S
FRAN Ç A I S.

MOTS TCHINKÏTÂNÉENS CORRESPONDANS,

SUIVANT CHANAL.

SUIVANT ROBLET.

L'Eau (douce)
Un Chien
Un Poisson
Une Fourmi
Une Moustique [Maringouin]
Des Arbres debout [Forêt]
Un Arbre coupé, abattu
Une Fleur par un nom génériq., ou une Fleur par son nom particulier
Des Pierres

Hill
 Kēkle
 Tschāāts

 Tāk-hā
 Aṣṣ

 Youkātskoutq
 Tēē

Hill.
 Keīt tē.
 Tčhassē.
 Kā seīs tāne.
 Tak ha.
 Ass.
 Krā goū.
 You kats kou.
 Tehée.

O U V R A G E S
DE LEURS MAINS
ET AUTRES.

Hutte ou Tente
Pirogue
Caisse (de leur façon)
Perche ou Ligne de Pêche
Fer à rabet ou Ciseau emmanché pour servir de Hache
Le Manche de la Hache
Manteau de Fourrure, et Peaux servant de vêtement
Un Chapeau

.
 Yācou
 Kouk
 Tchakāā
 Krōta
 Assōcti

 Tsāūhou

Keīte.
 Ya cou.
 Ka ouk.
 Tcha kaa.
 Kro ta.
 Assōcti.
 Kā kou ōū (Peaux).
 Thau sou.

M O T S
F R A N Ç A I S .

M O T S T C H I N K Î T Â N É E N S C O R R E S P O N D A N S ,

S U I V A N T C H A N A L .

S U I V A N T R O B L E T .

<i>Une Veste</i>	Koūtēs̄k ^a	Kou tesk.
<i>Des Boutons (d'habit) .</i>	Kāh̄icoutz	Kaï kouts.
<i>Une Bague</i>	Klectākiks	Klettaki.
<i>Un Présent</i>	Stock.	
<i>No m propre de la Baie , nommée par les Espa- gnols GUADALUPA , et NORFOLK par DIXON</i>	TCHINKĪTĀNĒ	TCHINE KITANĒ.
<i>Exclamation , exprimant le consentement ou la satisfaction</i>	Ouōh !	
T E R M E S N U M É R I Q U E S .		
<i>Un</i>	Clērrg	Kaike.
<i>Deux</i>	Tērrk	Tērg.
<i>Trois</i>	Nōtck	Netx̄.
<i>Quatre</i>	Tācoun	Tacoūng.
<i>Cinq</i>	Kitchin	Keï tchinē.
<i>Six</i>	Klétoūschou	Keit toū choū.
<i>Sept</i>	Tākrratoūschou	Trā toū choū.
<i>Huit</i>	Nēskatoūschou	Neïx cā toū choū.
<i>Neuf</i>	Koūschok	Koū chāc koū.
<i>Dix</i>	Tchīnkāt	Tchinē kâte.
<i>Vingt</i>	Clērr-kat.	
<i>Quarante</i>	Tērr-kat.	

(Voyez la manière de compter des Tchinkitānéens , ci-devant pag. 107 et 108.)

^a Le mot *Koūtēs̄k* signifie de même une Veste ou un Gilet , aux îles de *Queen-Charlotte* (ci-devant page 216).

mots qu'il a marqués d'un * lui ont été communiqués par le chirurgien *Roblet*.

Ce dernier Observateur prévient, de son côté, que les mots dont il n'a pas marqué la *Quantité* par les signes $\bar{\quad}$ ou $\acute{\quad}$ de la Prosodie latine, ou n'ont pas été recueillis par lui-même, ou ont été prononcés devant lui par différens habitans du pays, de manière qu'il n'auroit pas pu en figurer la prononciation avec la même sûreté qu'il l'a fait pour les mots dont il a marqué la *Quantité*. « En général, dit-il, les Naturels de *Tchinkitâné* prononcent beaucoup du gosier, en faisant sur le *G* un petit roulement qui ne peut être rendu dans notre Langue. J'ai essayé de figurer leur prononciation du *C*, qui est le *tche* des Italiens, mais dont le *T* se fait sentir d'une manière presque imperceptible. On jugera, par le peu de mots que j'ai pu rassembler, et par les acceptions variées que les habitans leur donnent, que la Langue de *Tchinkitâné* est très-abondante ».

(*Voyez* les Tableaux ci-contre.)

N. B. Faire sonner toutes les Lettres dans les deux Vocabulaires; prononcez *in final*, ou *in* au commencement ou au milieu du mot, comme s'ils étoient écrits *inn*, ou *ine* terminé par un *e* muet.

FIN du Tome II.

E R R A T A.

- PAGE 30, Note^a : 1754, lisez, 1751.
- Page 44, Ligne 10 : *G. Forster*, lisez, *M. Banks* et le Docteur *Solander*.
- Ibid.* Ligne 5, par en bas : même correction.
- Page 107, Ligne 3, par en bas, de la Col. de *Tchinkitâné* : *Tchin-Kart*, lisez, *Tchin-Kat*. — Même correction par-tout où le même mot se trouve dans la Note^a.
- Page 132, Ligne 14, Cétacée, lisez, autre.
- * Page 164, Ligne 1 de la Note : *Dixon*, lisez, *Douglas*.
- Page 240, Ligne 11 de la Note, par en bas : *Mexicain*, lisez, *Mexican*.
- Page 324, Ligne 2 de la Note : *Magalhanès*, lisez, *Magal-lanès*.
- * Page 326, Ligne 8, par en bas : 21 Octobre, lisez, 27 Août. (N. B. Le 21 Octobre est la date du Départ, et non pas celle de l'Arrivée.)
- Page 387, Ligne 3, par en bas : parviendroient, lisez, parviendront.
- Page 400, Ligne 7 par en bas : *Timon Pissang*, lisez, *Timon*, *Pissang*.
- Page 442, Ligne 13 : dix-neuf jours, lisez, dix-huit.
- * Page 452, Ligne 10 : 43 minutes, ou 43 Milles, dans le Sud, lisez, 33 minutes, ou 33 Milles, dans le Nord.
- Page 482, Ligne 6, par en bas : *Trinidad*, lisez, *Trinidad*.
- * Page 489, Ligne 7 : 26 ou 27 degrés, lisez, 32 ou 33 degrés.
- Page 515, Ligne 1.^{re} de la Note : après cet Artiste, ajoutez, Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts.
- * Page 528, dans le Vocabulaire de *WAHÏTAHÔ*, page 2 du Tableau, à la fin, Note^b : au lieu de ci-devant Pages 189 et 190 (ce qui est le renvoi à l'Édition in-4.^o), lisez, ci-devant Pages 266 et 267.

